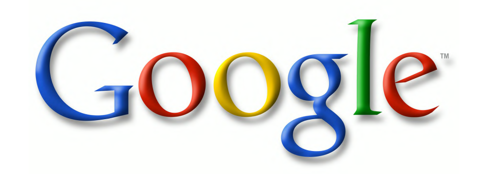
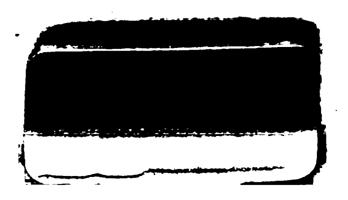

Google





HISTOIRE GÉNÉRALE

DES PROVERBES.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES PROVERBES,
ADAGES,
SENTENCES, APOPHTHEGMES,

DÉRIVÉS

DES MOEURS, DES USAGES, DE L'ESPRIT ET DE LA MORALE
DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES;

ACCOMPAGNÉE

DE REMARQUES CRITIQUES, D'ANECDOTES,

ET SUIVIE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LES POÈTES, LES MORALISTES ET LES PHILOSOPHES
LES PLUS CÉLÈBRES CITÉS DANS CET OUVRAGE, ET D'UNE TABLE DES MATIÈRES.

Sequi vestigia rerum.

PAR M. C. DE MÉRY,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

TOME PREMIER. (3)

PARIS.
DELONGCHAMPS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1828.

imposante gravité, et dissimuler notre penchant, nous n'avons pas beaucoup dégénéré des anciens sur cet article. On ne peut donc les blâmer de s'être attachés de préférence à cette manière allégorique de faire goûter la vérité et la morale.

Rien n'est plus propre à réveiller la curiosité innée des hommes que le mystère ; il ne faut que leur laisser entrevoir qu'on leur cache une chose, pour exciter en eux une envie extrême de la connaître. Le voile mystérieux dont les anciens couvraient leurs instructions, donnait donc de l'empressement pour rechercher des vérités sur lesquelles on n'aurait seulement pas pensé à jeter les yeux, si elles se fussent offertes toutes nues. Cette méthode avait encore l'avantage de ménager la vanité trop susceptible des hommes qui n'aiment point le ton doctoral et de supériorité qu'on affecte à leur égard, parce qu'en leur montrant les objets trop à découvert, ils croient qu'on se défie de leurs lumières, ou qu'on veut se jouer de leur pénétration. L'allégorie, en outre, ouvre un champ vaste aux conjectures. L'esprit de l'homme se plaît souvent à errer dans le vague; mais, après bien des détours, et après avoir reconnu ses erreurs et ses illusions, il est obligé de rentrer dans le centre de la vérité. Tel est le long circuit que l'on a fait pour parvenir aux proverbes, qui sont des vérités quintessenciées, si je puis me servir de cette expression. On voit donc que les proverbes, puisque ce sont

des vérités éprouvées tous les jours et à tous les instans de la vie, et exprimées en formules et en sentences, s'allient naturellement avec la morale, et qu'ils en sont les sommaires et les élémens. Ils tendent au même but que les principes de la morale; or, le but de la morale est d'éclairer l'homme et de le rendre meilleur. Les avantages que nous retirons de son étude sont la douceur des mœurs, l'amour de la société, des règles de conduite, la modération dans les désirs, et la connaissance de la valeur réelle et précise des choses. La morale doit être la véritable étude des hommes, leur propre science, leur grande affaire, puisqu'ils sont intéressés à chercher leur souverain bien.

Il ne manque pas de livres de morale, je n'en disconviens pas; mais il y en a beaucoup dont l'austérité rebute et dont on ne peut profiter. Heureusement la semence que les anciens ont perdue en recueillant leurs moissons est souvent devenue aussi féconde, grâce à la nature et au temps, que celle que verse la main de l'homme dans le sein de la terre. Comme il est impossible à un même homme de tout observer à-la-fois, il est permis de recueillir ce qui a échappé à nos devanciers. De même que les peintres ont leur *faire* particulier pour représenter le même sujet, chaque observateur a aussi sa manière de voir et de rendre les objets de ses réflexions. C'est dans le rapprochement des mêmes pensées des peuples anciens

et modernes, et dans la manière différente de les exprimer, que réside l'intérêt qui peut s'attacher à cet ouvrage, et si je puis me flatter, dans quelques aperçus nouveaux relatifs à nos mœurs, que j'ai insérés à la suite de chaque sujet dont ils devenaient naturellement les corollaires, et surtout dans les recherches nombreuses qu'il m'a fallu faire pour établir la comparaison des pensées identiques et la dissemblance des expressions.

Pour égayer la matière, je l'entremêle de petits tableaux, les uns joyeux et instructifs à-la-fois, les autres graves et sentencieux, suivant l'exigence du sujet, de manière à pouvoir satisfaire ceux qui aiment la variété, et réveiller l'appétit de ceux qui ont le goût blasé. Beaucoup de ces morceaux sont de moi; je ne les donne pas pour les meilleurs, mais comme miens, et comme une esquisse que m'ont fait tracer les travers de ce monde, qui est vu si grand par les uns et si petit par les autres : si le lecteur sait en tirer son profit, ce sera tant mieux pour moi; s'il se choque de la nudité de quelques vérités, ce sera tant pis pour lui. *Jacta est alea.* Me créer, à la faveur des proverbes, la satisfaction de faire pour moi un petit cours de morale à-la-fois instructive et amusante, gaie et sérieuse, politique et critique, le communiquer à un lecteur ami qui peut y trouver de l'avantage comme j'en ai retiré en le composant, telle a été mon intention. L'homme érudit dont la vie s'é-

coule si vite et si agréablement dans l'étude de l'antiquité, ne pâlit pas toujours sur les monumens poudreux des génies qu'elle a produits, il a besoin de quelques délassemens; et peut-il en trouver un qui soit plus selon son goût que dans l'ouvrage que j'offre au public. L'homme du monde que la lecture des anciens effraie, au lieu d'aller chercher à grands frais dans les ténèbres des siècles passés des sujets de méditations trop graves, dit, comme La Fontaine : *les longs ouvrages me font peur;* il préfère se nourrir d'alimens moins substantiels, et plus appropriés à la délicatesse de son organisation et à la frivolité de ses goûts. Comme l'insecte volage, il ne suce que les étamines des fleurs; alors il recherche des lectures qui lui offrent de l'agrément sans fatiguer son esprit, qu'il puisse quitter et reprendre lorsque l'aiguillon de la curiosité l'y invite; il ne les considère que comme les débats d'une conversation familière à laquelle de légers repos redonnent du ton et un nouveau plaisir. J'ai voulu surtout, dans cet ouvrage, éviter au lecteur l'ennui de recherches infinies dans des ouvrages la plupart du temps mal digérés et de plus devenus très-rares; dégagé de tout esprit de pédantisme, je n'ai pas voulu que mon ouvrage sentît trop l'huile, *olet lucernam*, suivant l'expression latine; mais s'il peut plaire, je croirai avoir justifié le précepte d'Horace si usité et si souvent mal employé : *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* Quelque

superficielle que soit la majeure partie des lecteurs, je croirais lui faire injure que de lui appliquer cet adage : « Les têtes faibles sont comme les estomacs débiles qui rendent immédiatement ce qu'ils prennent; ce qu'ils lisent flotte sur la surface de leur esprit comme l'huile sur la surface de l'eau sans s'y incorporer. » L'utilité, les avantages et la satisfaction que l'on peut retirer de la lecture des proverbes, adages, sentences et apophthegmes des peuples anciens et modernes, seront expliqués dans les chapitres qui leur sont spécialement consacrés dans le plan de cet ouvrage.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Introduction à l'histoire générale des proverbes, adages, sentences, etc.

LIVRE I. *Classification générale des proverbes, adages, sentences et apophthegmes.*

CHAPITRE I. Proverbes particuliers à certains peuples. § 1er, *Grecs anciens;* § 2, *Grecs modernes;* § 3, *Latins;* § 4, *Français;* § 5, *Espagnols;* § 6, *Italiens;* § 7, *Anglais;* § 8, *Écossais;* § 9, *Chinois;* § 10, *Arabes;* § 11, *Danois;* § 12, *Flamands;* § 13, *Hollandais;* § 14, *Turcs;* § 15, *Persans;* § 16, *Orientaux;* § 17, *Allemands;* § 18, *mélange de plusieurs nations.*

CHAP. II. Proverbes historiques.

CHAP. III. Proverbes relatifs à des personnages historiques.

CHAP. IV. Proverbes relatifs à certaines contrées.

CHAP. V. Proverbes moraux qui ont rapport à la vie civile.

CHAP. VI. Proverbes généraux dérivés de l'esprit humain.

CHAP. VII. Proverbes politiques.

CHAP. VIII. Proverbes énigmatiques.

CHAP. IX. Proverbes dont le sens est douteux, ou controversés.

CHAPITRE X. Proverbes relatifs à des circonstances ou à des événemens remarquables.

CHAP. XI. Proverbes fondés sur des préjugés.

LIVRE II. *Classification particulière des proverbes, adages, sentences*, etc., *puisés :*

CHAP. I. Dans les oracles et les attributs des dieux.

CHAP. II. Dans les maximes et apophthegmes des sages, des moralistes et des philosophes anciens et modernes, savoir : *Bias, Cléobule, Périandre, Pittacus, Solon, Thalès de Milet, Sénèque, Plutarque, Cicéron, Montaigne, Charron, La Bruyère, Larochefoucault, Vauvenargues*, etc. Nota. *Une Notice biographique précède les maximes et pensées de chacun de ces écrivains.*

CHAP. III. Dans les ouvrages des poètes : *Virgile, Horace, Juvénal, Martial, Perse, Claudien, Ovide, Lucrèce, Boëce, Lucain*, etc.

CHAP. IV. Dans les chefs-d'œuvres dramatiques des poètes anciens et modernes : *Térence, Plaute, Aristophane, Molière, Racine, Corneille*, etc.

CHAP. V. Dans la mythologie.

CHAP. VI. Dans l'apologue.

CHAP. VII. Dans l'histoire.

CHAP. VIII. Dans les caractères distinctifs des peuples anciens et modernes.

CHAP. IX. Dans les arts.

CHAP. X. Dans les habitudes et les mouvemens du corps.

CHAP. XI. Dans les sensations et émotions de l'âme.

Chap. II. Des expressions singulières et proverbiales, tournures de phrases triviales usitées dans la langue française.

Livre IV.

Chap. unique. Notice biographique sur les *parémiographes*, ou sur les auteurs qui ont traité des proverbes, avec l'indication de leurs ouvrages.

INTRODUCTION.

Le sage, dit l'Ecclésiaste, aura soin de rechercher la sagesse de tous les anciens, et il fera son étude des prophètes. Il conservera dans son cœur les instructions des hommes célèbres, et il entrera en même temps dans les mystères des paraboles; il tâchera de pénétrer dans le sens des proverbes et des sentences obscures, et il se nourrira de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles.

Ces paroles de l'Ecclésiaste, en faisant naître en moi des réflexions sur l'utilité d'un ouvrage qui aurait pour but de faire connaître l'esprit, les mœurs et la morale des peuples, par leurs proverbes et leurs adages communs, m'ont engagé à l'entreprendre. J'avouerai seulement, avec sincérité, que sans répudier le titre dont parle l'Ecclésiaste, la curiosité et le désir de m'instruire ont été les mobiles de mon entreprise, et m'ont dirigé dans les recherches multipliées qu'il m'a fallu faire pour la mettre à fin. Le but de cet ouvrage auquel j'aurais pu donner le titre pompeux de *Pariamiagraphie* ou *Parémiographie*, si je n'eusse craint le ridicule attaché aux grands mots, exige que je donne une définition exacte de ce qui constitue essentiellement le fond de cet écrit.

Les Grecs ont appelé une sentence qui contient un sens spirituel et savant, Παροιμια, comme qui dirait une instruction prise sur le chemin, ou recueillie dans les voyages; c'est, dit Hésychius, une

sentence utile et nécessaire à la vie, qu'on a apprise dans le chemin. Boccalini définit ainsi les proverbes : *I proverbii altro non sono che sentenze experimentate, parole provate.* Les proverbes sont donc des vérités pratiques dictées aux nations par l'expérience et le bon sens, et des résultats d'observations générales et variées sur les causes morales et leurs effets. Ils sont d'utiles auxiliaires pour l'histoire du genre humain; ils servent souvent de texte à l'apologue et font quelquefois mieux connaître les mœurs des peuples que les abstractions mensongères des philosophes, et les sophismes de certains écrivains. Ils augmentent la richesse des langues, aiguisent l'esprit, animent les conversations et entretiennent les charmes de l'amitié. Ce serait une tâche fort difficile de remonter à la source de beaucoup de proverbes, tant ils ont été altérés par le temps et par les fausses interprétations que le vulgaire a appliquées à beaucoup d'entre eux qui ont perdu graduellement leur sens primitif. Les exemples ne manqueraient point à l'appui de cette vérité. Il y en a d'autres qu'il faut renoncer à éclaircir, parce qu'ils se perdent dans la nuit des temps et qu'il n'y a plus de route frayée pour arriver à leur berceau. Je me contenterai donc plus spécialement de donner l'origine, le sens et l'étymologie de ceux qui servent de texte à cet ouvrage, lequel réunissant l'utilité morale à l'agrément de l'histoire, pourra être considéré comme un travail amusant pour les personnes gaies, sérieux pour les gens graves, et concilier à-la-fois tous les goûts. J'aurai atteint mon but si cet ouvrage peut être agréé par

le public sous ces divers rapports, et surtout sous celui de l'intérêt général; car pour un lecteur à qui l'on n'apprend rien, il y en a vingt que l'on instruit. Encore le premier, tout habile que je le suppose, ne sera-t-il pas fâché de voir réunis en un corps d'ouvrage, mille traits intéressans dispersés auparavant dans autant de volumes où ils étaient introuvables. Ces traits déplairaient, s'ils n'étaient débarrassés de tout le fatras d'érudition si familière à nos anciens écrivains.

Le proverbe, dans son terme générique, est un mot mis en avant, une expression, une phrase renfermant dans un sens complet, une vérité que l'usage met dans toutes les bouches et qui prend date. Dans le sens le plus étendu, c'est une expression relative aux mœurs, aux usages, à l'état des êtres existans, des choses physiques et morales, et à laquelle l'usage, ce souverain de la société, et la forme piquante sous laquelle elle est produite, attachent un sens familier qui la fait passer dans la conversation comme un axiome. Cet axiome tire, des termes mêmes de l'expression, la noblesse ou la bassesse de son extraction. Je n'entends cependant pas parler ici de ces manières de s'exprimer dépourvues de sel, de grâce et d'intérêt, et qui croupissent dans la boue où elles ont pris naissance.

Voici la définition que l'abbé Roubaud donne des proverbes dans son ouvrage des *Synonymes français*. Le proverbe est une sentence populaire ou un mot familier et plein de sens. L'adage est un proverbe piquant et plein de sel. Le proverbe annonce une vérité naïve tirée de l'observation. L'a-

dage donne à cette vérité une pointe pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens et de la précision dans le proverbe, il y a de l'esprit et de la finesse dans l'adage. Le proverbe instruit, l'adage excite. Le proverbe qui joint à l'instruction des motifs d'agir est un adage. *Tout ce qui reluit n'est pas or; monnaie fait tout; nul n'est prophète en son pays; tel maître, tel valet.* Voilà de simples proverbes qui nous apprennent ce qui est, ce qui se passe, ce qu'on a observé, sans autre circonstance remarquable que la précision des phrases. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; un tiens vaut mieux que deux tu auras; la mélancolie ne paie pas les dettes; faites bien, bien vous vient.* Voilà des proverbes qui deviennent adages par une tournure singulière, par l'invitation qu'ils nous font, par les règles de conduite qu'ils nous donnent.

Dans les adages d'Érasme, comme dans les proverbes arabes de Scaliger, les proverbes et les adages sont confondus ensemble et avec raison, continue l'abbé Roubaud, car il est inutile de les distinguer; il n'est pas toujours facile de le faire; et comme les adages sont une espèce de proverbes, les bons proverbes tiennent toujours de l'adage. Je pense qu'il est également essentiel d'établir une distinction entre le proverbe, la sentence, la maxime et l'apophthegme. Quant aux deux premiers, l'un n'est pas toujours l'autre, et réciproquement : *Ne confiez pas une épée à un enfant;* voilà à-la-fois un proverbe, et une sentence cachée sous le voile de l'allégorie. *La vertu se perd elle-même dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer; les grands*

arbres sont long-temps à croître, il ne faut qu'un jour pour les abattre. Ce sont des sentences qui tiennent du proverbe. *Nous nous raidissons toujours contre ce qui nous est défendu, et nous désirons avec ardeur ce qu'on nous refuse; un objet possédé vaut rarement celui qu'on poursuit :* ce sont des sentences qui n'ont rien de proverbial.

La maxime doit être serrée, concise, exprimée en termes imposans :

Les vertus ne donnent point d'orgueil. (DUCLOS.)

L'opinion n'est que l'intérêt en masque. (POPE.)

La guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts. (RIVAROL.)

La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges. (CHAMPFORT.)

Toutes ces maximes qu'on retient aisément, parce que le sens en est clair, sont empreintes de ce cachet naturel qui constitue seul la véritable éloquence.

L'apophthegme ou parole mémorable de quelque personnage célèbre, tout en présentant un sens qui se retrace à l'esprit et applicable dans la conversation, est trop relevé et n'est pas d'un usage assez général pour avoir son brevet d'admission dans la classe des proverbes. Tel est celui-ci : *la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* Mais l'adage rapporté par Plutarque, *qui semetipsum non habet, Samum petit : il ne peut disposer de lui-même, et il demande Samos,* renferme l'essence qui constitue l'apophthegme et le proverbe. La conduite des Athéniens livrant leur ville au vainqueur et demandant qu'on leur laissât au moins Samos, a donné

lieu à ce proverbe, applicable généralement à ceux qui font des demandes absurdes et montrent des prétentions ridicules, qui doivent être suivies d'un refus d'y accéder.

La perfection de tout ouvrage littéraire, quel qu'en soit le sujet, consiste en trois choses essentielles pour plaire : dans une heureuse invention, dans un arrangement convenable, et dans un style proportionné au sujet. Le proverbe doit remplir ces conditions; il doit se faire remarquer en outre par deux qualités essentielles définies par Erasme : *celebritas* et *novitas* que je traduis par ces mots français correspondans : *celebritas*, usage très-fréquent d'une locution, qui, à force de passer par toutes les bouches, a acquis cette célébrité qui la perpétue; et *novitas*, l'intérêt qui s'attache à une expression dont le sens moral peut piquer l'esprit et la curiosité.

Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
(Boileau.)

Les proverbes sont les richesses et la sagesse des nations. Cette vérité est démontrée par l'expérience. Toutes les nations semblent en effet rivaliser de zèle pour les adopter et en enrichir le vocabulaire de leur langue. Ce n'est pas tout; elles sont plagiaires les unes des autres, et le même sens moral se revêt des coloris variés, des images et des pensées particulières à chacune de ces nations. Les unes se distinguent par l'originalité, la naïveté et le naturel de l'expression, telles que les Français,

les Italiens et les Espagnols; les autres par la recherche et la complication des idées, telles que les Chinois, les Japonais et presque tous les peuples de l'Orient à qui l'hyperbole est familière. Ainsi tout le monde saisira la justesse et l'enchaînement des idées renfermées dans ce proverbe oriental: *avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier devient de la soie.* Cette brillante métaphore est sans doute le fruit de la réflexion; mais les nations qui joignent la vivacité de l'esprit à la fécondité de l'imagination, saisissent plutôt les rapports des choses qui se présentent sous un sens simple, que sous un sens composé. Cardan, en son livre *de Sapientia,* a fort bien observé que la sagesse et la prudence d'une nation sont contenues dans ses proverbes; j'ajoute qu'on trouvera toujours son esprit dans ses adages. Je ferai remarquer que parmi toutes les locutions des langues comme dans toutes les sentences, les proverbes, les dictons qui sont les résultats de l'expérience des peuples, il n'en est aucun à l'appui de l'athéisme.

Les proverbes renfermant un si grand nombre de vérités morales, et pour ainsi dire palpables au simple bon sens, il n'est pas extraordinaire qu'ils aient servi de canevas à nos anciens auteurs dramatiques: ils ont saisi le sens figuré du proverbe, ils ont créé une action, l'ont étendue, et ont imaginé, pour concourir à cette action, des personnages auxquels ils ont donné un caractère distinctif et l'opposition convenable au sujet du drame. Le goût ne s'est épuré qu'insensiblement, l'art était encore dans l'enfance. Antérieurement même à

cette création, les vérités morales exprimées en peu de mots et sous la forme proverbiale, durent être le sujet des chansons des premiers trouverres ou troubadours qui s'appliquaient à rendre, dans le langage de la *gaie science* ou de la poésie, le sens développé de ces vérités. En accompagnant leurs tensons et leurs sirventes des sons touchans de leurs voix ou des accords harmonieux de la lyre, ils durent *nationaliser* les proverbes, ceux surtout qui avaient le plus de rapport avec les mystères de l'amour dont ils étaient les chantres privilégiés.

On peut regarder le proverbe comme une vérité morale réduite à sa plus simple expression, ou bien adopter la définition qu'en donne Rivarol : « Les proverbes sont les fruits de l'expérience de tous les peuples, et comme le bon sens de tous les siècles réduit en formule. » Un proverbe exprimé en deux ou trois mots, remplit la condition de son essence, clarté et précision, qui sont les qualités distinctives du genre. L'expression resserrée dans le cercle le plus étroit, donne aux fibres du cerveau une commotion qui ouvre la mémoire, et la pensée s'y loge d'une manière imperturbable. Mais c'est surtout la justesse de son application qui en fait tout le prix, c'est un prisme de lumière dont les reflets se répercutent sur tout le discours; c'est une saillie qui étonne l'âme et imprime à la conversation ce charme qu'accompagnent l'hilarité et la satisfaction générale. Sous ce rapport, notre langue n'a rien à envier à celle des autres nations. La précision de ses proverbes est le meilleur argument qui parle en faveur de sa supériorité. On en

jugera par les proverbes suivans : *paix et peu; peu et bon; tout ou rien; à bon chat, bon rat; à bon payeur, bon marché; qui doit a tort; qui a compagnon, a maître; qui femme a, noise a; mieux vaut règle, que rente; mal soupe, qui tout dîne; enfans et sots sont devins.* Peut-on rendre plus de pensées en moins de mots? Que Rome nous vante la concision de ses sentences; Athènes, la saveur et le piquant de son sel attique; et Lacédémone, le laconisme de ses apophthegmes, nous sommes assez riches de notre propre fonds pour n'avoir rien à leur envier.

C'est dans cette matière, qu'en dépit de Boileau, nous pouvons faire accorder la rime et la raison. Lorsqu'un proverbe renferme deux pensées qui présentent opposition, il ne peut se rendre d'une manière brève et concise ; alors la rime vient à son secours et le grave plus profondément dans l'esprit. Les Français, les Italiens et les Espagnols ont adopté cette méthode qui semble emprunter le charme et l'intérêt de la poésie comme d'heureux auxiliaires de la mémoire. Les exemples suivans en font foi. *A grasse cuisine, pauvreté voisine; à père amasseur, fils gaspilleur; qui tard veut, ne veut; à bâtir trop se hâte, qui commence à bourse plate.* Les anciens faisaient quelquefois usage de la rime, et ce qui fortifie ma conviction sur la supériorité de cette méthode, c'est que les meilleurs adages sont ceux où cet emploi est fréquent. Quant aux adages composés en latin dans le moyen âge, ils sont tous rimés; mais la dégénération de la langue latine à cette époque a dû influer nécessairement sur la

pureté et l'élégance des termes qui concourent à leur expression, et lès commentateurs y ont ajouté une obscurité telle, qu'on pourrait les comparer individuellement à ce peintre d'Ubada, nommé Orbaneja, si plaisamment dépeint par Michel Cervantes. Lorsqu'on lui demandait ce qu'il peignait, il répondait, ce qui se rencontre; et quand il avait peint un coq, il écrivait au-dessous, *c'est un coq*... Le fameux écuyer Sancho Pança est un rare modèle de bouffonnerie et de naïveté proverbiales : sous le masque d'un personnage aussi grotesque, l'immortel auteur de Don Quichotte trouve l'ingénieux moyen de dire des vérités familières et qui portent coup. Le grand bon sens de Sancho se montre habilement dans toutes les occasions où il s'agit de donner des leçons de morale civile, et principalement d'économie politique. On pourrait dire, sans outrer le tableau, que c'est le véritable bréviaire des gens en place. Ils trouveront dans la description du gouvernement de l'île Barataria, d'excellens documens pour se bien conduire. Ce qu'il faut admirer dans la pénétration d'esprit de Cervantes, c'est que la morale qu'il fait débiter à Sancho, emprunte toute sa force de son esprit d'équité et de son jugement naturel. C'est sur les gens de loi, *genus inevitabile*, qu'il tire à brûle-pourpoint; mais c'est surtout à l'occasion des gouverneurs que Sancho trouve à gloser. Se disposant à aller dans son gouvernement et à y mener son grison, il dit : « Ce n'est pas le premier âne que j'ai vu mener à un gouvernement, et il y en a plus de trois qui couchent entre deux draps. »

De toutes les sciences, dit Erasme, il n'en est peut-être pas de plus ancienne que celle des proverbes ; toute la raison humaine, dit-il, se réduit à quelques proverbes, et l'adage est le meilleur rudiment de l'instruction. Sans partager la prédilection exclusive dont l'ingénieux Erasme s'était passionné pour les proverbes, qu'il regarde dans son enthousiasme comme le *compendium* des vérités humaines, il est certain que la connaissance en est indispensable pour l'intelligence des meilleurs auteurs grecs et latins; et quand ils n'offriraient que cet avantage, ils laisseraient toujours à Erasme, la gloire d'avoir combattu pour ses enfans chéris, en défendant le fruit de ses travaux et de ses veilles. Il est certain également que la philosophie a puisé dans la science des proverbes des secours précieux pour éclaircir, expliquer et analyser des vérités morales que leur antiquité pouvait rendre méconnaissables, et qui ne sont parvenues jusqu'à nous, en traversant la série des siècles, qu'à la faveur de certaines données que la tradition et le savoir des philosophes ont su débarrasser de la rouille du temps.

Doit-on récuser l'autorité d'Aristote, fortifiée de celle d'Erasme, qui s'exprime ainsi dans ses adages: Aristote pense que les proverbes ne sont que les restes de cette ancienne philosophie détruite par la vétusté des temps; que ces restes n'ont été conservés qu'à la faveur de leur ténuité, de leur précision et de leur agrément; qu'il faut bien se garder de les considérer comme des riens et les dédaigner, mais au contraire les méditer et les approfondir :

ils recèlent des étincelles de cette sagesse antique dont la finesse dans la recherche de la vérité peut mettre en défaut toute la perspicacité des philosophes des temps postérieurs.

La connaissance des proverbes anciens est non-seulement, sous le rapport historique, nécessaire à celui qui veut retirer du profit de la lecture des bons auteurs grecs et latins, pour expliquer certains usages qui ont donné lieu à ces proverbes, mais encore, sous le rapport de la comparaison des idées, à ceux qui se livrent à la littérature française, pour en faire comme une traduction nouvelle et une ingénieuse application.

Nous devons, au risque même de compromettre notre affection pour les proverbes, convenir d'une vérité, c'est que nos aïeux ont étrangement abusé des proverbes, jusqu'à mêler les adages les plus agréables avec les plus grossiers quolibets, et à les entasser les uns sur les autres avec aussi peu de mesure que de goût; mais l'abus que l'on fait d'une vérité n'en détruit point le principe. Fallait-il pour cela, dit l'abbé Roubaud, les négliger, les décrier, et se jeter dans les quolibets les plus plats, les rébus et les calembourgs où tant de gens d'esprit mettent si souvent tout leur esprit à faire heureusement les sots? Aussi a-t-on dénaturé les proverbes en les affublant de la souquenille de la caricature. Gabriel Meurier est surtout justiciable du fait. *Chacun n'a pas son molinet; chacun ne dort pas en molinet; qui art a, partout part a.*

De tous les écrivains français, Rabelais est sans contredit celui qui fut le plus prodigue de pro-

verbes, et qui contribua, par l'abus qu'il en fit, à en dégoûter la nation française, et surtout la classe la plus relevée de la société; mais il faut avouer que la licence de sa plume, et le dévergondage de ses idées, n'ont pas peu contribué à jeter de la défaveur sur les proverbes, et ont nui, par leur excès, à ce qu'un emploi sage et modéré avait d'utile et d'agréable. C'est en vain que Henri Etienne et Nicot s'efforcèrent de faire passer à la postérité l'héritage de Rabelais; la postérité n'a pris la succession que sous bénéfice d'inventaire; et si quelquefois les enfans du délire satirique du curé de Meudon se hasardent à se montrer dans la société, ce n'est que revêtus d'un manteau décent qui cache leur nudité originelle; ou, s'ils osent braver la honte, ce n'est qu'à la faveur de la licence, et dans le déduit d'une conversation dont la gêne et l'honnêteté sont exclues.

Aussi ont-ils été frappés d'anathème par ceux des auteurs qui ont le plus contribué au perfectionnement de la langue française. Vaugelas les avait pris en haine; Perrot d'Ablancourt a dédaigné de les employer dans sa traduction de Lucien, et Nicole attribue à la trivialité et à l'empreinte de bassesse de ceux qui sont dans la bouche du peuple, le mépris qu'on en fait. Le père Bouhours les compare à ces habillemens antiques qui sont dans les gardes-meubles des grandes maisons, et qui ne servent tout au plus qu'à des mascarades ou dans des ballets. Cependant il atténue sa critique, en disant que les proverbes sont les sentences du peu-

ple, et que les sentences sont les proverbes des honnêtes gens.

Au reste, dit Erasme, on doit employer les proverbes moins comme une nourriture pour l'esprit que comme un assaisonnement pour le discours: les prodiguer jusqu'à satiété, c'est leur faire perdre tout ce qu'ils ont de piquant; d'ailleurs la fureur de les accumuler, dans un même sujet s'entend, en fait admettre de froids et de forcés. On est peu délicat sur le choix, quand on n'est occupé que du nombre, et l'agrément n'est jamais où se trouvent l'excès et l'inutilité. Le style épistolaire admet plus de liberté; mais un sujet grave demande plus de sobriété et d'attention dans le choix des proverbes.

Les proverbes ont trouvé, dans le héros de Cervantes, Don Quichotte, un censeur sévère; le chevalier de la Triste Figure est un homme de grand sens, lorsqu'il n'est pas dominé par sa passion pour la chevalerie. On ne peut disconvenir qu'il ne donne à son écuyer des préceptes admirables sur la conduite que Sancho doit tenir dans son gouvernement de l'île de Barataria, sur les manières, les qualités et les défauts d'un homme appelé à gouverner les autres. Au milieu de ce cours de morale politique, il tance vigoureusement Sancho sur son incorrigible manie de débiter des proverbes à tout propos; mais Sancho, tout en promettant de se corriger, répond à la leçon de son maître par un flux de proverbes qui caractérisent d'une manière originale la force de l'habitude.

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Donne-toi de garde aussi, Sancho, dit le chevalier, de mêler dans tes discours cette foule ordinaire de proverbes; car, quoique ces manières de parler soient bonnes, tu les tires souvent si fort par les cheveux, qu'ils ont bien plus l'air d'extravagances que de maximes. Pour cela, répond Sancho, que Dieu y remédie, car j'en ai un million dans le ventre qui m'étouffent, encore faut-il bien que je prenne haleine; aussitôt que je desserre les dents pour en dire un, il en sort une si grande foule qu'il n'y a pas moyen de les retenir. Je prendrai pourtant garde à l'avenir de n'en dire plus qui ne conviennent à la grandeur de ma charge, *car, dans une maison opulente, le dîner est bientôt prêt; et celui qui étale ne brouille pas; en sûreté est celui qui sonne le tocsin; et à donner et à prendre on se peut aisément méprendre; et qui achète ou vend, en sa bourse le sent*... Eh! allons, Sancho, dit Don Quichotte, courage mon ami, enfile, enfile, personne ne t'empêche; *ma mère me châtie, et moi je fouette la toupie*. Je suis après à te corriger de la multitude de tes proverbes, et tu en récites une légende qui viennent au sujet, *comme je suis more*. Un proverbe bien placé n'est pas désagréable, mais les dire à toute heure, sans rime ni raison, cela rend la conversation fade, et ne fait qu'importuner. Ma foi, Monsieur notre maître, répond Sancho, les proverbes vous sortent de la bouche deux à deux et à grande hâte, et, tout ce qu'il y a à dire, c'est que les vôtres sont toujours à propos, et les miens la plupart du temps sans raison; mais ce sont toujours des proverbes au bout du compte. »

Quoi qu'il en soit du jugement sévère porté contre l'abus des proverbes, il faut s'en prendre aux hommes et non aux choses. Si leurs détracteurs les relèguent parmi les vieux adages condamnés à l'oubli, comme indignes de grossir le trésor de la langue, le philosophe leur apprendra que c'est un trésor pour l'histoire : là se peignent le caractère, l'esprit, les mœurs et les usages mêmes des nations, pour qui sait les chercher. Si, donc, les proverbes ont quelquefois encouru le blâme, ils ont aussi plus souvent mérité des éloges. Senecé s'exprime ainsi sur leur compte : « Quoi qu'on dise contre les proverbes, que certains esprits qui se prétendent supérieurs veulent renvoyer au bas peuple, il est hors de doute qu'ils renferment la quintessence de la raison et du bon sens, et que c'est par un consentement universel de tous les âges et de toutes les nations, qu'ils ont transmis le dépôt qui leur a été confié, à tout ce qu'il y a eu de peuples les plus polis depuis le berceau du monde. »

Les plus fameux écrivains de l'antiquité ont fait un fréquent usage des proverbes. Aristote n'a pas dédaigné d'en orner ses traités; ils font ressortir la beauté du discours, comme les diamans ajoutent à l'éclat de la beauté. Théophraste a suivi l'exemple d'Aristote. Plutarque, cet écrivain d'une gravité si austère, a égayé son style par un grand nombre de citations proverbiales. Il compare les proverbes aux mystères de la religion, dans la célébration desquels les objets les plus saints et les plus relevés sont figurés par des cérémonies en appa-

rence minutieuses et presque ridicules. Car, ajoute-t-il, sous le voile de ces mots si concis est caché le germe de la morale que les princes de la philosophie ont développée dans tant de volumes. Enfin le *divin* Platon lui-même les a considérés comme des préservatifs contre l'ennui, l'ennemi mortel du genre humain, et des calmans propres à tempérer l'acrimonie des discussions philosopiques. «Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, dit l'abbé Tuet, que de les faire servir d'asile et de refuge à la morale, cette partie de la philosophie la seule nécessaire au bonheur de l'homme, et que l'homme aurait entièrement perdue sans eux :» Ceux qui leur accordent ces éloges, philosophes eux-mêmes et philosophes très-éclairés, sentaient mieux que personne l'importance de leurs bienfaits. Après des témoignages si authentiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les proverbes ont été très-utiles à la philosophie.

Il est à remarquer que le peuple est celui qui conserve le plus scrupuleusement la tradition des proverbes; par lui beaucoup ont échappé à la faux destructive du temps. Le manque d'éducation, le défaut d'exercice de ses facultés intellectuelles hors du cercle de ses besoins, le ramènent toujours aux idées les plus simples. Ces idées sont très-souvent enveloppées dans un proverbe. Dans les rapports que l'on peut avoir avec lui, ses objections, ses réponses sont ordinairement des proverbes. Il rend sa pensée comme elle se peint dans son imagination, c'est-à-dire par une de ces expressions analogues dont se compose le rudiment de son langage

habituel, et dont Vadé a fait le vocabulaire. C'est à ces formules de locutions grossières, à ces comparaisons parfois originales dont il se sert, bien plus qu'au défaut de justesse d'esprit et de jugement, que les proverbes et les dictons populaires, véritable arsenal des disputes des halles, doivent leur conservation traditionnelle.

Les proverbes, en dernière analyse, sont les enfans du temps et de l'expérience. Chaque siècle apporte avec soi ses usages, ses modes, ses goûts, et donne matière à de nouveaux proverbes qui prennent cours avec les anciens. Ainsi chaque génération s'enrichit des lumières du présent et du passé. « Le recueil qu'on en a fait, dit un écrivain moderne, est pour moi le meilleur cours de philosophie. On jetterait un ridicule sur ma manière de voir, que m'importe ? j'en rirais et je trouverais sans doute un proverbe pour répondre à mes critiques. » Les abstractions, les systèmes des philosophes, que Plutarque compare à des fagots liés tant bien que mal ensemble, ces grandes erreurs, ces grands crimes qui agitent, ébranlent et renversent les empires, sont en même temps, pour les peuples qui en font la cruelle expérience, des leçons et des châtimens terribles. Cette expérience s'est trempée dans le sang. La morale que l'on puise dans les proverbes est plus douce et moins effrayante. Il suffit de rechercher le simple bon sens, d'étudier les mœurs du peuple qui n'a pas été corrompu par la lecture de ces productions brillantes de clinquans, et de ce vernis séducteur qui éblouit les yeux et dessèche l'imagination,

d'observer les bonnes gens qui se dirigent d'après les adages et les proverbes que leurs pères leur ont transmis, on sera convaincu que Socrate, Platon, Démocrite, Montaigne et La Fontaine n'ont rien dit qui ne soit exprimé d'une manière plus simple, plus concise et plus naïve dans les dictons de nos bons aïeux.

Après toutes ces définitions les plus étendues et les plus exactes que je puisse donner sur un genre de littérature qui a quelquefois occupé agréablement mes loisirs, débarrassé de tout gros bagage inutile, et rassuré, protégé même, par l'artillerie légère que j'ai à mon service, j'aborde hardiment le champ de bataille qu'il m'a plu de choisir.

LIVRE PREMIER.

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Proverbes particuliers à certains peuples.

Les caractères des nations et leurs tempéramens varient dans chaque climat; ils ont toutefois des généralités pour ainsi dire endémiques. La légèreté vive et gaie des Français, la mélancolie britannique, l'orgueil espagnol, la finesse italienne, le génie irascible des races esclavonnes, la sincérité helvétique, le flegme germanique, le faste des Orientaux, la gravité musulmane, la douceur indienne, l'esprit perfide des Malais, la politesse insidieuse des Chinois, l'atrocité tartare, l'âme vindicative du sauvage américain, la fourberie des nègres peuvent offrir au philosophe et au naturaliste, une riche moisson d'observations nouvelles. J'en tirerai celles qui seront utiles au sujet que je traite. En effet, le génie particulier de chaque nation a imprimé à ses proverbes un caractère puisé dans celui de son tempérament, de ses mœurs, de ses habitudes. Ainsi le proverbe dans la bouche de l'Espagnol sentencieux, grave et taciturne, a dû se faire remarquer par la pompe et le faste de l'expression,

par ce ton de morgue qui tient à la fierté nationale et dont se ressentent toutes ses actions. L'Italien, dont le geste est aussi prompt que sa pensée, a dû saisir la première idée familière qui se présentait à la vivacité de son imagination. Le Français, dont la justesse d'esprit s'accorde avec la régularité de son langage, voit du premier coup d'œil le rapport des choses, et le rend aussi facilement que l'activité de son intelligence s'en est emparée. L'Anglais, peuple naturellement penseur, met dans l'expression de ses proverbes la profondeur et l'énergie de ses méditations. L'Allemand, dont l'action du cerveau est lente et réfléchie, répand dans ses proverbes cette profusion puisée dans les minutieux détails de la vie qui s'offrent à son expérience de tous les jours. Si l'on en croit les voyageurs, les discours des peuples de l'Amérique ne sont que les paraphrases rendues en images vives et qui peignent admirablement bien le fond de leurs pensées, des proverbes que chez nous la perfection du langage a amenés à une concision qui en fait tout le mérite.

Tous les traits par lesquels je désigne ces peuples peuvent être vérifiés par ceux mêmes qui n'ont que des idées générales sur leur histoire. Mes réflexions portent sur une foule de faits notoires qui, ne pouvant être raisonnablement supposés, dispensent par conséquent d'entrer dans des dissertations plus étendues et dans des détails qui seraient inutiles à mon sujet.

Le climat modifie à l'infini les caractères et les tempéramens des peuples. Les montagnards en général sont endurcis aux fatigues, sauvages, belli-

queux au septentrion comme au midi; les Numides, les Perses, les habitans de l'Arabie heureuse, les Espagnols, les Écossais sont robustes et supportent admirablement les travaux les plus durs, la faim même. Les habitans du Nord et des pays froids ont la complexion moins tendre en amour que les peuples orientaux et les méridionaux. La position soit au nord, soit au midi, sous une même latitude et dans un même pays, apporte souvent une différence notable dans le caractère et le génie des peuples. Aussi Platon, reconnaissant en philosophe ces variations, rendait grâces aux dieux d'être né Athénien et non Thébain, quoiqu'Athènes ne fût séparée de Thèbes que par le fleuve Asope, et d'environ vingt mille pas; mais les Athéniens étaient tournés vers le midi, et les Thébains vers le nord.

La qualité des boissons influe également sur les tempéramens. Les vins et les eaux-de-vie de France donnent aux esprits naturellement mélancoliques des Anglais et des peuples du Nord, des mouvemens et des inspirations agréables qui leur seraient inconnus sans leur usage. Les peuples que leur indigence prive de ces liqueurs et qui sont réduits à la bière, restent dans un appesantissement qui est une véritable langueur, comparée à la vivacité française. La nature des alimens exerce aussi une grande influence sur les habitudes des peuples. L'Espagnol, le peuple le plus invinciblement attaché à ses usages et à ses préjugés, n'a point quitté ses légumes et son safran; aussi son caractère originel est-il le même. La sobriété des Orientaux ne s'est point encore démen-

tie; le *pilau*, qui est la base de leur cuisine, n'est autre chose que de la chair de mouton, de chevreau, d'agneau ou de veau, préparée avec du riz, du jus de grenade, et cuit jusqu'à consomption; c'était la nourriture des patriarches et d'Abraham. Les Chinois chez lesquels les voyages sont défendus, et dont l'empire est soigneusement fermé aux étrangers, gardent invariablement leurs coutumes depuis les règnes de trente familles impériales. De temps immémorial, le régal de la Chine et du Japon consiste en fruits secs, dattes, poissons salés, thé, café et choses semblables. Le génie des Français est aussi varié que leur art culinaire, et peut-être est-ce à leur régime qu'on doit attribuer la légèreté qu'on leur reproche. La table française, grâce à l'ingénieuse théorie de feu M. Brillat Savarin, le Bichat des gastronomes, et à la succulente pratique des Baleine, des Beauvilliers et des Véry, a surpassé celle de tous les autres peuples par la délicatesse et par ses vins, et peut-être même en ce dernier article celle des Romains. Toutes les nations de l'Europe ont emprunté son goût et ses usages; elle préside aux fêtes et aux plaisirs dans les cours du Nord les plus reculées. Les habitans de la Grande-Bretagne viennent même en foule faire des essais multipliés de nos richesses gastronomiques, et abaissent leur orgueil national jusqu'à sympatiser avec nos goûts, dans l'intérêt de leur sensualité. Le perfectionnement de l'art culinaire apporte donc des modifications avantageuses au génie des peuples étrangers, en stimulant en eux au plus haut degré les houpes nerveuses qui servent

à transmettre d'agréables sensations au plus grossier de nos organes.

§ Ier. Des Grecs, *spécialement des Athéniens.*

D'après ce que nous avons expliqué plus haut, on sent le rapport intime que le climat dut avoir avec les pensées et les observations d'un peuple aussi vif et aussi spirituel que celui d'Athènes. L'inégalité des vents et des saisons a eu une grande influence sur les mœurs des Grecs et sur leurs usages. Hippocrate pose en fait que les contrées où les hivers sont extrêmement rigoureux, et les étés extrêmement chauds, produisent une race d'hommes doués d'une aptitude naturelle pour cultiver les arts avec succès; il semble qu'Hippocrate ait voulu par là désigner la Grèce, où le contraste des saisons est plus frappant qu'en aucun autre pays de la terre, sous les mêmes latitudes. Platon prétend qu'on pouvait faire un cours de morale en voyageant dans l'Attique, si l'on voulait lire les inscriptions gravées sur les hermès ou pierres carrées placées le long des grandes routes et au centre des villages. Ces inscriptions contenaient, suivant lui, les germes de la sagesse et les premiers élémens de la philosophie. Tel Athénien qui allait commettre une mauvaise action, en était souvent détourné par des sentences qu'il lisait sur la route à l'ombre d'un olivier ou d'un cyprès. Les Athéniens conservèrent toujours au milieu de la vie civile le penchant le plus vif pour la vie champêtre. Ce goût, qui ne s'effaça jamais de leur cœur, les porta sans cesse à em-

bellir l'intérieur de leur pays. Plus la terre était ingrate, plus ils y accumulèrent d'ornemens, de sorte que le mal que la nature y avait fait, fut amplement compensé par le bien que l'industrie y introduisit. La noblesse aimait mieux briller dans les campagnes les plus solitaires que de se voir confondue avec une populace orgueilleuse comme celle d'Athènes. Les philosophes grecs avaient une aversion plus marquée encore pour le séjour des villes que le reste des Athéniens.

Aucune nation de la Grèce ne produisit des hommes d'une aussi grande beauté que les Athéniens. Cet avantage physique a été la source du vice anacréontique. Xénophon, au rapport de Diogène Laërce, était d'une figure si séduisante, qu'on ne pouvait trouver d'expression pour la dépeindre. Les femmes n'y avaient pas le privilége qui doit être inhérent à leur sexe; le ciel fut avare envers les Athéniennes, et ne leur départit pas ces charmes et ces appas qui séduisent le cœur et fascinent les yeux. La nature avait doué les Athéniens d'une grande subtilité dans l'organe de la vue; en eux la force intuitive était telle, que jamais notre vue ne saurait atteindre au point d'éloignement où la leur s'étendait. Du promontoire de Sunium, dit Pausanias, ils distinguent jusqu'au plumage du casque et jusqu'au sommet de la pique, dont on a armé une statue colossale de Minerve, placée dans la citadelle d'Athènes; cependant cette distance est à peu près en ligne droite de dix lieues de France. Ainsi aucun sens n'était plus perfectionné dans les Grecs, que celui de la vue; cette perfection était

un caractère national très-tranchant qui les distinguait des autres peuples. Lucien attribuait cette perfection et cette vertu singulière à une espèce de graine alimentaire, que les cultivateurs de la Grèce nommaient *l'orge d'Achille.*

Les Grecs, et les Athéniens surtout, étaient sujets à des affections mélancoliques, à une espèce de nympholepsie qui les faisait fuir dans des endroits solitaires et propres aux rêveries profondes, comme il arriva souvent à Euripide et à Cimon surnommé le Misanthrope. Aussi les Grecs étaient-ils enclins aux allusions, aux épigrammes et à la satire. Le mont Cithéron avait la réputation d'inspirer la nympholepsie, comme l'Hélicon engendrait la *musolepsie,* cette affection qui faisait monter beaucoup de sang et d'esprits vitaux à la tête, et qu'on nommait *génie* dans les grands poètes, et *folie* dans les médiocres. Les Athéniens cependant étaient d'une complexion plus saine que les autres Grecs. Les Béotiens, au contraire, étaient affligés d'*ascarides* ou vers intestinaux qui, en rendant la vie et la sensibilité à charge, exerçaient une influence pernicieuse sur leur tempérament et sur leur caractère moral, les rendaient lourds et apathiques, incommodité qu'augmentait encore l'air épais qui régnait dans leur pays ; ils étaient en outre d'une voracité étonnante.

Bœotum in crasso jurares æere natum.

Aristote assure que jamais, parmi les Athéniens, l'esprit n'était héréditaire dans les mêmes familles. Les enfans de Socrate et de Périclès furent les plus

stupides et les plus obscurs des mortels. Rien n'altéra davanage le sang et le caractère des Athéniens que la guerre et la servitude domestique. Les Grecs avaient une ambition si exaltée et une âme si sensible, qu'ils mouraient souvent de joie en recevant une couronne théâtrale, lors même qu'ils l'avaient achetée. Les poètes Alexis et Philémon expirèrent en plein théâtre au moment où l'on allait les déclarer vainqueurs, et Denys le tyran mourut de joie en apprenant le succès de ses tragédies. Euripide, qui avait souvent des accès de misanthropie, se déchaîna avec véhémence contre les femmes, auxquelles il attribue toutes les tempêtes et les discordes domestiques. Ses observations sur le caractère et les mœurs des femmes grecques se ressentent de l'acrimonie de son tempérament. Athenée de son côté exagère-t-il lorsqu'il dépeint le sexe comme plongé dans une espèce d'ivresse continuelle; les femmes en effet faisaient un usage immodéré des vins violens de la Grèce. Il est certain que les débauches et les fureurs des Bacchantes et des Ménades n'étaient point des vices uniquement réservés à la plus vile populace.

Aristophane prétend que les politiques d'Athènes délibéraient quelquefois (à la manière des anciens Germains) *inter pocula et mensas*, après avoir débuté par des excès de liqueurs spiritueuses qui leur donnaient un courage artificiel et les rendaient aussi féconds en conseils et en expédiens que le fut jamais Nestor parlant la coupe à la main au milieu des héros de l'Iliade. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que les Athéniens aient été accusés de

légèreté et d'inconséquence. Cependant cette témérité excessive que les autres Grecs leur imputaient, était moins un effet de leur caractère, qu'un effet de leur constitution politique et délibérante. Thucydide reproche spécialement aux Athéniens de fonder les plus grandes espérances sur les plus grands dangers. Ce sont, dit-il, dans toute la force du mot de véritables *Euelpides*, c'est-à-dire des hommes qui ont une confiance infinie en la fortune, et qui voient sans cesse l'avenir sous le plus beau des jours. De ce portrait à celui des Français, la différence n'est pas grande.

Les Grecs désignaient ordinairement les professions par un nom adapté à celui de la contrée où étaient nés ceux qui les exerçaient. Le mot *Syrus* était employé pour désigner en général un serf, un valet, parce qu'on en tirait une grande quantité de la Syrie; comme on employait celui de *Thressa* pour désigner une femme esclave, parce que la plupart des esclaves femelles étaient originaires de la Thrace.

Les Athéniens regardaient la guerre comme une maladie, et la gaîté comme l'état naturel de l'homme. Ils encourageaient toutes les découvertes et les inventions qui pouvaient contribuer à leurs plaisirs. Quelques peuples de la Grèce se distinguèrent par des vices et des défauts qui leur étaient tellement particuliers, comme nous le verrons dans la suite du texte, qu'on les reconnaissait à ce caractère comme on reconnaît les individus à la physionomie. Ainsi les habitans d'*Acharna* avaient la réputation d'être durs et grossiers, ceux

de *Prospalte* d'aimer les procès, ceux de *Cropia* et de *Tithras* de s'emparer du bien d'autrui, ceux d'*Aexone* et de *Gephira* d'être inépuisables en propos obscènes et injurieux, et en ce langage qu'on nommait en Grèce *cacologie*. A *Colytte* les enfans apprenaient à parler plus tôt qu'ailleurs, parce que leurs pères étaient les plus grands discoureurs de la Grèce. On parlait plus en un jour à Athènes qu'à Lacédémone pendant une année entière. A Rhodes où l'on ne parlait que le dialecte dorien, que les philosophes avaient exclu des écoles à cause de sa dureté et de son obscurité, et comme absolument impropre aux discussions scientifiques, on disait par forme de proverbe, *Massiliam navigare* (voir proverbe 30) pour désigner une grande corruption, et *Massilienses mores* pour en désigner une plus grande encore. Tacite prétend que de son temps les Marseillais s'étaient convertis. A *Diomeia*, on prétendait avoir plus de génie et de pénétration que dans le reste de l'Attique. A *Sphettos* régnait le défaut contraire; on mettait dans le langage une aigreur qui n'était point le sel attique. A *Céphale*, au pied du mont Hymète, il y avait une fontaine consacrée à l'Amour; on promettait de soulager tous les malades et l'on ne guérissait jamais personne. Tous ces divers caractères étaient passés en proverbes. A *Cydathenée* tous les habitans prétendaient être nobles, comme à Rennes tous les portefaix se disent issus des premiers barons bretons. A *Corydale* on exerçait la contrebande aux dépens du commerce d'Athènes, et il ne fut jamais possible d'empêcher cette indus-

trie des Corydaliens. A *Eleusis* on dépouillait avec art les dévots de leur argent et de leurs habits; à *Brauron* on célébrait des fêtes peu favorables aux mœurs et à la vertu. *Sciron* était l'asile des jeux de hasard et des femmes perdues, c'était le *Palais-Royal* de la Grèce. Les habitans du mont *Icare*, qui se prétendaient inventeurs de la comédie, passaient pour des hommes dangereux et des assassins au temps des bacchanales; ceux de *Mégare* étaient regardés comme les derniers des Grecs et les plus méprisables des hommes. Un oracle d'Apollon, cité dans les Scholies de Théocrite, les déclare tels; mais la haine et la jalousie des Athéniens contre les Mégariens peuvent avoir contribué à propager cette calomnie. L'explication des proverbes suivans fera connaître une foule de détails relatifs aux mœurs et aux usages des Grecs.

PROVERBES GRECS (1).

1. *Le mal termérien.* Il vient, suivant Plutarque, de Termerus, à qui Hercule brisa la tête. Il paraît que ce Termerus avait la tête si dure, qu'en se battant avec les passans il leur cassait la tête en la heurtant avec la sienne. Je ne sais quel peuple

(1) Je fais observer ici que j'aurais pu rapporter textuellement les proverbes grecs; mais comme la langue grecque n'est pas familière à beaucoup de personnes, je me suis contenté de rapporter les proverbes en français, mon but principal étant de faire connaître plus spécialement par eux l'esprit et les usages des peuples cités dans cet ouvrage.

passait pour avoir le chef si dur (je pense que ce peut être le Picard) qu'une médaille antique le représente enfonçant avec sa tête un clou dans une muraille. Tous les proverbialistes grecs, savoir : Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apostolius rapportent ce proverbe, mais au nombre pluriel, *τερμερια κακα*, les maux termeriens, et disent qu'il s'entend des grands maux. Suidas lui attribue une autre origine que Plutarque; il dit que les grands maux s'appellent *termeriens*, à cause qu'en la Carie il y avait un lieu fort escarpé, nommé *Termerium*, dont les tyrans se servaient comme de prisons, et ajoute que ce lieu était situé entre Mélos et Halicarnasse. En effet, Strabon, livre 14, fait mention d'un cap de la Carie, au territoire des Myndiens, appelé *Termerium*. Apostolius et Suidas donnent encore une autre origine à ce proverbe, qui dérive de *termia;* c'est ainsi qu'on désignait, chez les Grecs, le jour qui devait marquer pour quelqu'un le terme de la vie. L'empereur Julien, dans son oraison contre le philosophe cynique Héraclius, se sert de ce proverbe au nombre singulier, comme le fait Plutarque.

2. *Non sans Thésée*. Ce proverbe s'appliquait à une entreprise qui nécessitait les plus grands efforts et les plus puissans secours pour y réussir. On sait que Thésée, qu'on appelait *un autre Hercule*, s'associa à ce héros dans les périlleux travaux qui ont rendu son nom si célèbre, avec Méléagre, pour tuer le sanglier de Calydon; et avec Jason, pour la conquête de la toison d'or.

3. *Les mœurs milésiennes*. Les premiers Milésiens,

qui descendaient des Ioniens venus de l'Attique dans l'Asie mineure, et si renommés d'abord par leurs mœurs austères et farouches, ne tombèrent qu'après le règne de Cyrus dans la mollesse et la corruption la plus infâme, qui motivèrent le proverbe.

4. *Suca merize.* Ces deux mots grecs signifient *partageons les figues*, façon de parler proverbiale qui répond à l'expression, familière en français, *partageons le gâteau.* Lors du partage de la Pologne, une des puissances co-partageantes fit frapper une médaille avec cette inscription, *suum cuique.* Un médailliste, homme d'esprit, observa avec raison qu'on avait oublié d'y ajouter le mot *rapuit.*

5. *A Athènes les figues succèdent aux figues.* Cette expression d'Aristote est devenue proverbe. Il voulait faire entendre que la race des calomniateurs s'y multipliait tous les jours. Le sens consiste dans l'allusion au mot *figue* ou *figuier*, en grec συκη, d'où est venu le nom de sycophantes, c'est-à-dire traîtres. On désignait ainsi les dénonciateurs des Athéniens qui, au mépris de la loi, transportaient des figues hors de l'Attique.

6. *Vie de Phéaciens.* Les Phéaciens habitaient l'île de Corcyre, qu'on a depuis nommée Corfou. Ils menaient une vie si voluptueuse, qu'elle a passé en proverbe chez les Grecs et chez les Latins.

7. *Un ramier pour une colombe.* Eustathe, dans ses Commentaires sur le sixième livre de l'Iliade, attribue ce mot à Platon. Ce proverbe grec correspond à celui des Latins, *palumbem pro columbâ*, et au proverbe français, *prendre martre pour renard.*

8. *Le Bélier a payé l'éducation.* Le sacrifice du bélier que les Athéniens offraient tous les ans au gouverneur de Thésée, a donné lieu à ce proverbe pour signifier que les peuples ne sauraient témoigner trop de reconnaissance à ceux qui ont bien élevé les princes, et que toutes les récompenses ne sont rien, si on ne les regarde comme des dieux. Plus de 1300 ans après la mort de Thésée, les Athéniens offraient encore des sacrifices à son gouverneur; ils honoraient aussi en même temps la mémoire de Silanion et de Parrhasius qui en avaient fait des statues et des portraits. Plutarque les loue beaucoup plus des honneurs qu'ils rendaient au premier, que de ce qu'ils faisaient pour les deux autres. En effet, quelle comparaison peut-il y avoir d'un gouverneur qui forme un prince à la vertu, à un peintre et à un statuaire qui n'en représentent que les traits et les formes du corps.

9. *Les Athéniens pour la mer.* C'était parmi les Grecs un proverbe commun. Les Athéniens passaient pour être supérieurs à tous dans l'art de la guerre maritime. Ils s'y adonnèrent cependant fort tard, au rapport de Thucydide; mais les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Perses et leurs rivaux, leur donnèrent occasion de s'exercer à la marine et d'acquérir par leur tactique et par leurs victoires une supériorité incontestable. Il est de fait qu'ils ne commencèrent à devenir d'habiles marins que douze ans après la bataille de Marathon.

10. *Φαλάριδος αρχη*, gouvernement de Phalaris, pour signifier un gouvernement dur et cruel; et

φαλαριομις pour signifier une action pleine de cruauté, par allusion à celle de Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile, qui fit périr un grand nombre de citoyens dans le taureau d'airain, instrument de mort de l'invention de Perille, et qui subit enfin le même supplice.

11. *On voit bien l'argent entrer à Lacédémone, mais on ne l'en voit jamais sortir.* Ce proverbe, dont parle Platon, voulait exprimer l'avarice des Lacédémoniens. Les réglemens de Lycurgue relatifs au taux des monnaies, ne furent respectés que tout le temps que les Spartiates n'eurent d'autre ambition que de défendre et d'élever la gloire de leur pays; mais quand l'ambition et l'amour des conquêtes s'emparèrent d'eux, et qu'ils eurent à soutenir des guerres étrangères, ils ne firent plus de cas de leur monnaie de fer, et soupirèrent après l'or et l'argent des Perses, dont ils étaient éblouis. Les circonstances.excitèrent en eux l'envie des conquêtes dont les lois de Lycurgue avaient cherché à les garantir, et leur ambition, plus forte que ces lois, donna naissance à la plus sordide cupidité.

12. *Cecropides.* Sobriquet donné aux Athéniens: *Cecrope generosior*, plus ancien d'extraction que Cécrops. Cette expression devenue proverbe et qui répond à celle-ci, *plus noble qu'Adam*, s'appliquait aux hommes d'une naissance illustre et entichés de l'antiquité de leur race, et principalement aux personnages d'Athènes, qui se vantaient de tirer leur origine de Cécrops, premier roi d'Athènes, prétention également applicable aux Romains, qui

se faisaient gloire de descendre d'Énée. C'est à peu près le faible de toutes les nations.

13. *C'est la femme de toujours.* Pour dire, c'est toujours le même homme, le même débauché. Ce proverbe est tiré de l'Oreste d'Euripide. Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, envoie sa fille Hermione faire sur le tombeau de Clytemnestre les libations ordinaires et lui offrir ses cheveux, comme c'était la coutume dans un grand et véritable deuil; Hélène n'en coupe qu'un petit bout, plus soigneuse de conserver sa beauté, qu'affligée de faire ce sacrifice aux mânes de sa tante. Électre, sa cousine, qui voit cette réserve irréligieuse. s'écrie : O Nature! que tu es un grand mal pour les personnes mal nées, et un grand bien pour celles que tu daignes favoriser! Voyez, voyez cette belle affligée, comme elle coupe le petit bout de ses cheveux; son unique soin est de conserver sa beauté; *c'est la femme de toujours!* pour dire, c'est toujours la même coquette. Les anciens attachaient une grande importance à la conservation ou au sacrifice de leur chevelure. Les Lacédémoniens entretenaient la leur avec soin, parce que, disaient-ils, elle embellit ceux qui sont beaux et fait paraître plus terribles ceux qui sont laids. Les Grecs croyaient faire un sacrifice agréable aux mânes, en déposant leurs cheveux sur les tombeaux des personnes bien aimées. Les marins, pour échapper au naufrage, vouaient leurs cheveux à Neptune et se faisaient raser. Les jeunes Romains arrivés à l'époque de la puberté, consacraient leur chevelure dans le temple d'Apollon. On sait que Bérénice, femme de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, pro-

mit aux dieux le sacrifice de ses cheveux, si son mari, qu'elle aimait tendrement, revenait vainqueur de l'Asie. Le vœu fut exaucé, et la princesse suspendit sa chevelure dans le temple de Mars, d'où elle fut enlevée dès la première nuit. A la nouvelle de ce larcin, le roi entra dans une violente colère; mais Conon de Samos, non moins bon courtisan qu'habile astronome, l'apaisa en lui donnant l'assurance que Zéphyre, par ordre de Vénus, avait transporté au ciel la chevelure de Bérénice, qui devint depuis une constellation.

14. *Il avance comme Callipides.* Proverbe auquel donna lieu un Grec nommé Callipides, qui était toujours en mouvement et qui cependant, ne parcourait pas en un jour l'espace d'une coudée. Érasme rapporte l'étymologie de ce mot de Callipides à un auteur tragique de ce nom, dont il est fait mention dans les apophthegmes lacédémoniens de Plutarque, et dont le corps exécutait des mouvemens prodigieux sans changer de place; tel on voit quelquefois dans une farce italienne un personnage représenter le plus leste des courriers sans faire un seul pas sur le théâtre. Ce fut aussi le surnom plaisant que les Romains donnèrent à Tibère, à cause de la lenteur qu'il mettait à exécuter ses projets, parce qu'en effet il semblait courir toujours et qu'il n'avançait jamais, comme l'exprime le proverbe grec.

15. *Les lions de la Grèce deviennent des renards à Éphèse.* Ce proverbe est fondé sur ces paroles attribuées à la célèbre courtisane athénienne Lamia, relativement au Lacédémonien Lysandre, qui, étant en Ionie, abandonna les lois de Lycurgue, comme

trop austères, pour s'abandonner à la vie voluptueuse qu'on menait dans l'Ionie. C'est manifestement une erreur, ce proverbe est plus ancien que le temps où vivait Lamia. Aristophane l'avait déjà employé dans la comédie de la Paix.

16. *Le coup du bon génie.* C'était un usage observé chez les Grecs, de boire à la fin du repas, tandis qu'on ôtait les tables, une coupe pleine de vin en l'honneur de Bacchus, comme père de la vigne. Cette coupe était appelée Αγαθυ Δαιμονος, c'est-à-dire du bon génie ou de la divinité bienfaisante. Denys le tyran, après avoir pillé tous les temples de Syracuse, fit voile pour Trézène, où il avait enlevé toutes les richesses consacrées à Apollon et à Leucothée ou Ino, nourrice de Bacchus, entre autres une table d'argent qui était auprès du fils de Jupiter et de Latone, en disant par une plaisanterie sacrilége, *qu'on vide la coupe du bon génie*, c'est-à-dire, qu'on ôte la table, elle est maintenant inutile; le dieu a dîné.

17. *Il lui va comme un manteau à la lune.* Voici l'apologue qui a donné lieu à cette expression proverbiale : La Lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau juste à sa taille. Eh! ma fille, lui répondit la mère, comment cela se pourrait-il? Tu n'es pas un seul jour dans la même forme, et tu crois ou décrois continuellement; ce manteau que tu me demandes ne serait plus bon dès qu'il serait fait.

18. *Donner de l'or pour du cuivre. Donner un œuf, pour avoir un bœuf.* Ce proverbe employé par Élien, dans l'anecdote qui suit, tire son origine de l'échange que Glaucus fait avec Diomède, dans l'I-

liade, chant VI. Glaucus, pour des armes d'airain du prix de neuf taureaux, donne à Diomède des armes d'or de la valeur d'une hécatombe. Voici l'historiette d'Élien : Dans le temps où Darius, fils d'Hystape, n'était encore qu'un simple particulier, Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos, lui avait fait présent d'une robe. Darius étant parvenu au trône, donna à Syloson la souveraineté de Samos, sa patrie ; c'est bien là, dit Élien, l'occasion d'appliquer le proverbe, *de l'or pour du cuivre*.

19. *Qu'ils éprouvent le sort du génie de Temèse;* imprécation devenue proverbe, pour dire qu'ils rendent plus qu'ils n'ont pris. En voici l'origine. Il y avait près de Temèse un génie malfaisant, dont l'analogue ne se retrouve aujourd'hui que parmi les vampires et les sangsues publiques, et qui forçait les habitans du pays à lui payer un tribut. Euthyme, athlète renommé pour sa force prodigieuse, les en délivra. Ayant trouvé moyen de pénétrer dans l'antre de ce brigand ou démon malfaisant, il l'obligea de rendre gorge bien au-delà de ce qu'il avait pris. Cette aventure a donné lieu au proverbe et doit s'appliquer à ceux qui font des gains illicites et qui ne leur profitent pas. Les Temésiens croyaient que ce mauvais génie était un des compagnons d'Ulysse, nommé *Polite* ou *Alybante*, que les habitans du pays avaient tué, pour venger l'honneur d'une de leurs filles qu'il avait outragée. Afin de l'apaiser, ils lui consacrèrent un temple, suivant l'ordre de l'oracle, et de temps en temps ils livraient à ce génie une de leurs plus belles filles. Ce fut pour la défense d'une de ces victimes dont

Euthyme était devenu amoureux, qu'il combattit le génie. Chaque peuple a ses ogres et ses contes de fées.

20. *Il est ce qu'un piéton est auprès d'un char de Lydie.* Pour exprimer l'infériorité d'hommes vaniteux qui, se comparant à des hommes d'un mérite supérieur, s'attirent les reproches et le ridicule. Ce proverbe est cité par Plutarque dans la vie de Nicias, où il se moque de Timée qui eut la prétention de surpasser Thucydide dans la description si pathétique de l'expédition de Sicile commandée par Nicias.

21. *Un homme bouffi de la graisse de Sicile.* Expression du poète Diphilus, qui est passée en proverbe pour dire, un homme de la dernière grossièreté, un sot. Les Siciliens passaient, du temps de Plutarque, pour être glorieux et sots.

22. *Buvez ou allez-vous-en.* C'était une loi que les Grecs avaient établie dans leurs festins. Le sens moral de ce proverbe est qu'on doit s'accommoder à l'humeur de ceux avec qui on vit, quand on est en compagnie de gens qui boivent, ou qu'il faut s'en séparer quand on ne veut pas être de la partie.

23. *Phrinichus tremble comme un coq.* C'est un proverbe, dit Élien, qu'on applique à ceux qui se trouvent dans une situation pénible. Voici ce qui y a donné lieu : Lorsque l'on représenta la prise de Milet, tragédie de Phrinichus, les Athéniens, affligés d'une perte dont on leur rappelait le souvenir, chassèrent l'auteur du théâtre. Phrinichus fut

saisi d'une telle frayeur qu'il tremblait de tous ses membres. La cause de la douleur des Athéniens était la crainte qu'ils avaient d'éprouver, de la part des Perses, le même traitement qu'avaient essuyé les Milésiens, que Darius, fils d'Hystape, avait fait mourir après s'être rendu maître de leur ville, et dont il avait réduit les femmes en esclavage. Aussi les Athéniens, non contens de chasser Phrinichus du théâtre, le condamnèrent à une amende de mille dragmes. Ce proverbe était fort usité chez les Grecs; il se trouve dans Plutarque en la vie d'Alcibiade, dans les Guêpes d'Aristophane. Il y avait encore un autre proverbe auquel le nom de Phrinichus avait donné lieu pour désigner un homme double, un traître relativement à un autre Grec du même nom, qui trahit les Lacédémoniens. *Traîtrise de Phrinichus.*

24. Αδειν προς μυῤῥινην. *Canere ad myrtum.* En Grèce on chantait à table, comme nous avons souvent la coutume de le faire pendant ou après nos repas. Si quelqu'un, ignorant la musique ou nullement au fait de chanter, refusait de faire entendre sa voix ou de toucher de la lyre, on lui mettait en main une branche de laurier ou de myrte, et bon-gré malgré, il fallait qu'il chantât, comme le *Grand-Cousin* dans le drame du Déserteur, devant ce rameau; par la suite, cette plaisanterie obligée fit naître le proverbe qui prit ensuite un sens plus étendu : *on envoyait chanter devant le myrte* tout homme ignorant qui ne pouvait placer un mot dans la conversation des gens instruits.

25. *Lemnium malum.* Cette expression, devenue

proverbe pour exprimer un malheur déplorable et heureusement sans exemple depuis, est tirée d'un fait prétendu historique consigné dans l'histoire de l'île de Lemnos. Il paraît que les femmes de cette île avaient l'odorat plus fin que nos Parisiennes; elles accusaient leurs maris d'empoisonner leurs baisers par l'odeur infecte de leur haleine. L'histoire ne dit point quelle était la cause de cette puanteur; mais les Lemniennes, fatiguées de voir toujours la déesse *Méphytis* profaner les mystères de Vénus, qu'elles aimaient beaucoup à célébrer, résolurent, d'un commun accord, de se débarrasser de la cause et des effets d'un vice organique de leurs maris; elles complotèrent avec un nommé Thoas, qui probablement sentait meilleur qu'un capucin, d'assassiner leurs maris : ce qui fut dit fut fait. Cet exemple depuis ne trouva plus d'imitatrices. Il existe maintenant à Mytilène de très-belles femmes qui sont fort éloignées de concevoir le même dégoût que leurs aïeules éprouvaient des habitans de l'île de Lemnos, dont la mauvaise odeur avait passé en provrbe comme les *Ozoles*, si toutefois ce fait, cité dans un livre des merveilles de la nature, *Antigonus de naturæ mirabilibus*, a pu avoir quelque réalité.

26. *Mettre du pain dans un four froid. In frigidum furnum panes immittere*, disent aussi les Latins. Les Grecs se servaient de cette expression, qui est passée en proverbe, pour désigner les soins inutiles qu'on prenait pour donner du talent à un élève nullement susceptible, par son défaut d'intelligence, de profiter des leçons d'un maître habile.

Les Français disent à peu près dans le même sens : *d'une buse on ne saurait faire un épervier.*

27. *Il a les yeux d'Atrée* (Ατρεως ομματα). Erope, femme d'Atrée, roi de Mycènes, séduite par Thyeste, son beau-frère, lui facilita les moyens d'enlever un bélier à toison d'or, à la conservation duquel était attaché le bonheur de sa famille. Atrée ayant découvert l'infidélité de sa femme, la chassa de sa cour, et fit servir à Thyeste, dans un repas, les membres de son fils qu'il avait massacré. Il fallait que cette intrigue eût été bien mystérieusement conduite, pour qu'on regardât comme une merveille qu'Atrée eût pu la découvrir. De là le proverbe connu parmi les Grecs : *Il a les yeux d'Atrée.* C'est ainsi qu'on voulait désigner ceux qui découvrent tout, auxquels rien n'échappe. Erasme dans ses adages (Chiliad, 2, cent. 7), cite ce proverbe et ne l'applique qu'aux regards féroces et cruels, tels qu'étaient ceux d'Atrée dans les tragédies qui portent son nom.

28. *Visage de Thersite.* Injure passée en proverbe pour désigner un visage hideux tel que celui de Thersite, fils d'Agrius, et le plus laid de tous les Grecs ; mais quelque laid qu'il fût, il paraîssait joli à son père, selon le témoignage d'Homère. Achille, irrité des injures et de l'insolence de Thersite, le tua d'un coup de poing. Ce proverbe s'entend encore d'un homme qui a l'esprit plus mal fait que le corps.

29. *Jardins d'Alcinoüs.* Expression des Grecs pour désigner l'opulence produite par l'industrie. Alcinoüs était roi de l'île de Corcyre (Corfou), qu'Homère appelle *Phæacia*, du nom de Phæacus,

père d'Alcinoüs. Il avait de magnifiques jardins dont Homère a fait une brillante description. Ce qui fait dire 1° à Martial (Epig. 94, liv. 10) :

Regius Alcinoi nec mihi servit ager.
Je n'ai point en ma possession le champ fertile d'Alcinoüs.

2° à Properce (1re élégie du 3me Liv.) :

Nec mea Phæacas æquant pomaria silvas.
Mes vergers n'égalent point en beauté ceux des Phæaciens.

30. *Il vient de Marseille — Massiliam navigare.* Cette expression proverbiale, chez les Grecs, voulait désigner un homme efféminé. Athenée qui vivait du temps de Marc Aurèle, parle des Marseillais comme d'hommes sans énergie et sans mœurs. Suidas qui rapporte ce proverbe, ajoute qu'ils portaient alors de longs vêtemens brodés, qu'ils étaient couverts de parfums, et que leurs cheveux étaient relevés avec mollesse. Il faut que la prise de Marseille par César, et que la communication habituelle avec les Romains, sous les empereurs, aient porté aux mœurs de cette ville un coup bien sensible. Dans le moyen âge, les passages des Croisés pour combattre en la Terre-Sainte, et les rapports suivis de Marseille avec le Levant, ont dû encore contribuer à entretenir cette mollesse et ce relâchement de mœurs. Les immenses produits du commerce n'étaient pas propres à y rappeler la simplicité antique.

31. *Armes des Crétois. — Les Crétois toujours menteurs.* Ces proverbes, cités par Callimaque, étaient en usage pour désigner la fraude et le men-

songe, armes dont se servaient principalement les Crétois, si décriés par leur astuce et leur perfidie.

32. *Quis Herculem vituperet ?* Qui a jamais blâmé Hercule? C'était une espèce de proverbe à Lacédémone, pour reprocher à quelqu'un qui faisait l'éloge d'Hercule, que c'était une chose inutile, un discours superflu ; le mérite et les qualités d'Hercule étant incontestables.

33. *Larrons du temps.* C'est ainsi que Phocion désignait proverbialement les babillards, que Plutarque compare à des vaisseaux vides qui résonnent plus que ceux qui sont pleins.

34. *Les Léontins sont toujours vis-à-vis des coupes de vin.* Les Léontins, peuples de Sicile, étaient si grands ivrognes, qu'ils ont donné lieu à ce proverbe.

35. *Permis à lui de demeurer dans les jardins de Tantale.* Par ce proverbe, les Grecs voulaient exprimer un être de raison, une chose qui n'existe pas ; car ils regardaient comme fable ce que les poètes ont dit du Tartare.

36. *Ne temerè Abydum.* Il faut ajouter *naviges.* N'allez pas sans raison à Abydos. C'était anciennement le grand défaut des habitans d'Abydos, ville de l'Anatolie, d'être excessivement railleurs. Le proverbe exhortait donc les voyageurs à les éviter. Erasme a commenté le sens moral de ce proverbe en disant qu'il ne faut pas s'exposer à un danger sans de fortes raisons ; par exemple, fréquenter la cour des rois, séjour de la dissimulation et des alarmes, et lire certains poètes qui sont l'écueil des mœurs.

37. *La besace du mendiant n'est jamais pleine.* Les Latins disaient, *mendicorum loculi semper inanes.* Ce proverbe, suivant Zénodote, est tiré de Callimaque. On peut l'appliquer à ces importuns qui fatiguent leurs amis par des demandes continuelles, à ces riches agioteurs, spéculateurs et autres zélés sectateurs de Plutus, qui ne sont jamais assez gorgés de biens, enfin à ceux qui sont les jouets malheureux d'une passion que rien ne saurait assouvir.

38. *Lupus hiat. Le loup bâille* : c'est ce que les Grecs disaient en parlant d'un homme trompé dans son attente et *désappointé;* et c'est ce que nous rendons assez bien par ce proverbe : *Il est resté la gueule morte, la gueule béante.*

39. *Aller chercher le bonheur aux îles Macarées.* Expression de découragement parmi les Grecs, lorsqu'on n'espérait plus rien d'heureux dans le monde et qu'on ne pouvait plus prétendre qu'au sort des habitans des îles Fortunées, où les Grecs plaçaient le séjour des âmes après la mort. Ce proverbe répond assez bien à l'expression française : *Compte sur la fortune qui voudra.*

40. *Discours de Chilon.* Le sage Chilon était court et serré dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proverbe.

41. *C'est un rhéteur de Cappadoce* : un homme peu éloquent ou plutôt n'ayant pas l'accent, la prononciation du pays. On disait cela des Cappadociens qui ne prononçaient pas bien le grec, et l'on ajoutait encore, proverbialement, qu'un rhé-

teur de Cappadoce était plus rare qu'un corbeau blanc et qu'une tortue qui vole.

Rariùs alatâ testudine, rariùs albo
Invenias corvo rhetora Cappadocem.

42. *Elle éloigne la pierre de la ligne.* C'est-à-dire, en parlant d'une personne artificieuse, elle emploie la ruse pour réussir. Ce proverbe était fort usité chez les Grecs et tirait son origine d'une espèce de jeu où l'on traçait cinq lignes. Celle du milieu s'appelait *sacrée*, et jamais on ne devait remuer la pierre qui en était voisine.

43. *Trois six ou trois as* : tout ou rien. Les Grecs avaient les premiers donné les noms des dieux, des héros, des hommes illustres et même des courtisanes célèbres, à tous les coups différens du jeu *des dés* : le plus beau coup était *trois six*, le jeu le plus ordinaire étant à trois dés ; on le nommait *Vénus*, qui désignait, dans les jeux de hasard, le coup le plus favorable. Le plus mauvais était *trois as ;* c'est sur ce coup qu'Épicharme a dit que dans le mariage comme dans le jeu de dés, on amène quelquefois trois six et quelquefois trois as.

44. *Maigre comme Chéréphon.* C'était un disciple de Socrate. La maigreur et la mauvaise mine de Chéréphon étaient passées en proverbe ; ses études nocturnes lui avaient attiré le surnom de νοκτερις, chauve-souris, et sa pâleur lui avait fait donner l'épithète de πυξινος, l'homme de buis.

45. *Cumini sector.* Homme qui coupe les grains de cumin, expression dont se servaient les Grecs pour désigner tantôt l'avarice, tantôt l'esprit de

minutie; elle correspond aux locutions proverbiales : *Tondre sur un œuf; grêler sur le persil; disputer sur la pointe d'une aiguille; couper un cheveu en quatre.*

46. *Voleur comme Autolicus.* Homère, au XIX livre de l'Odyssée, dit qu'Autolicus, aïeul maternel d'Ulysse, l'emportait sur les autres hommes en friponnerie et en parjure. Madame Dacier, dans ses commentaires, prétend que le mot grec employé par Homère peut signifier non-seulement le vol, mais aussi la ruse, l'adresse, le stratagême, l'habileté à dérober la connaissance de ses projets, à pénétrer les secrets des autres, et qu'Homère veut dire qu'Autolicus était un politique très-délié, un prince adroit, habile négociateur, qui savait faire des traités à son avantage, mais au reste fidèle à sa parole, et qui respectait les sermens. Quoi qu'il en soit de l'explication charitable de madame Dacier, il est malheureux pour Autolicus d'avoir été loué par Homère en termes si équivoques, car sa friponnerie a passé en proverbe. Martial dit en parlant d'un voleur :

Non fuit Autolici tam piceata manus.

47. *Plutus est peureux.* C'était un proverbe par allusion à ce que dit un poète comique, que l'or est pâle à cause que tout le monde lui dresse des embûches.

48. *Les discours de Socrate ressemblent aux tableaux du peintre Pauson.* C'était une espèce d'ironie dont on usait en manière de proverbe, pour désigner des discours à double entente. Pauson,

peintre célèbre, surtout dans le genre des animaux, était contemporain d'Aristophane, qui plaisante peu charitablement sur sa pauvreté dans sa pièce de Plutus. Quelqu'un, dit Élien, ayant demandé à Pauson de lui peindre un cheval se roulant par terre, cet artiste le peignit courant. Celui qui avait fait le marché pour le tableau, trouva fort mauvais que le peintre n'en eût pas rempli la condition. *Tournez le tableau*, lui dit Pauson, et le cheval qui court vous paraîtra se vautrer. Lucien et Plutarque en avaient fait mention avant Élien. Telle était l'ambiguïté des discours de Socrate, que l'on compare à Pauson, qu'il fallait les retourner pour en découvrir le véritable sens. Socrate, pour ne point indisposer contre lui ceux avec qui il conversait, leur tenait des propos énigmatiques et susceptibles d'une double interprétation.

49. *Alter Hercules.* Un autre Hercule. Zénodote et Élien ne sont pas d'accord sur l'origine de ce proverbe. Suivant le premier, la force prodigieuse de Briarée, géant fils du Ciel et de la Terre, qui s'empara des trésors renfermés dans le temple de Delphes, donna lieu à lui appliquer ce surnom. Selon Élien, Milon de Crotone, athlète fameux par la force de son corps, rencontra un jour le berger Titorme. La grande taille de ce berger donna à Milon l'envie de se mesurer avec lui. Titorme, après l'avoir assuré qu'il n'était pas extrêmement fort, quitta ses habits, descendit dans le fleuve Evenus, prit une pierre d'une grosseur énorme qu'il attira à lui, la repoussa deux à trois fois, puis il la leva jusqu'à ses genoux, la mit sur ses épaules, la

porta l'espace d'environ huit pas, et la jeta par terre. Milon put à peine la rouler. Le berger, pour second essai de sa force, alla se placer au milieu de son troupeau, prit par un pied un très-gros taureau sauvage, et le retint malgré les efforts que l'animal faisait pour s'échapper : un autre taureau s'étant approché, Titorme de l'autre main le retint de même par un pied; alors Milon, levant les mains au ciel : *O Jupiter!* dit-il, *n'est-ce pas un second Hercule que vous nous avez donné?* De là, dit-on, est né le proverbe. Plutarque lui donne une autre origine, et l'attribue aux victoires de Thésée, compagnon d'Hercule.

50. *Amer comme du mouron.* Suivant Théophraste, l'amertume de cette plante l'avait fait passer en proverbe.

51. *Imiter les Éoliens.* User de ruses, soit dans les actions, soit dans les paroles. Les Éoliens passaient pour de grands fourbes.

52. Les Grecs disaient proverbialement : *Principium dimidium totius;* et les Latins : *Dimidium facti qui benè cepit, habet;* d'où les Français ont fait le proverbe : *Heureux commencement est la moitié de l'œuvre.*

53. *Il dit tout ce qui lui vient sur la langue.* C'était, comme nous l'apprend Erasme, un proverbe tiré d'Eschyle, ancien Grec et poète tragique.

54. *Riche comme Callias;* en français, Riche comme un puits. Ce proverbe vient, en effet, de ce que, dans les temps de guerre, on y cache ordinairement ce qu'on a de plus précieux. Voici ce qui a rapport à Callias. Aristide, resté seul à Marathon avec sa

tribu pour garder les prisonniers et le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avait de lui. L'or et l'argent étant répandus çà et là dans le camp, toutes les tentes et les galères qu'on avait prises étant pleines d'effets magnifiques et de toutes sortes de meubles et de richesses, Aristide non-seulement ne fut pas tenté d'y toucher, mais il défendit que personne n'y portât la main. Malgré ses ordres, il y en eut plusieurs qui trouvèrent moyen de s'enrichir à son insu, entre autres Callias, qui était porte-drapeau. Un des Barbares l'ayant rencontré dans un lieu écarté, et l'ayant pris vraisemblablement pour quelque roi, à cause de ses longs cheveux et du bandeau dont sa tête était ceinte, se prosterna devant lui, et, lui ayant pris la main, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avait enterrée dans un puits. Mais Callias se montra en cette occasion le plus injuste et le plus cruel des hommes, car, ne se contentant pas d'emporter tout l'or, il tua sur-le-champ le malheureux qui le lui avait indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De là vient, dit-on, que les poètes comiques appelèrent les descendans de ce Callias *laccoplutes*, comme qui dirait *riches du puits*, en plaisantant sur le lieu d'où leur auteur avait tiré toutes ses richesses. C'est peut-être de cette métaphore qu'est dérivée cette autre expression familière : *C'est un puits de science.*

55. *Boire ou avoir bu de la mandragore.* Ce proverbe s'appliquait à ceux à qui leur nonchalance et leur paresse avaient fait manquer une affaire et qui n'avaient point d'activité, parce que l'effet

de la mandragore est d'assoupir. Les anciens et quelques modernes crédules ont attribué à la mandragore des propriétés singulières et superstitieuses; mais ce sont des fables ridicules qui ne méritent aucune croyance. On vient aisément à bout de donner artificiellement aux racines de cette plante la forme du corps humain. Les charlatans cherchent à persuader au vulgaire et aux ignorans, que ces espèces de magots de bois, façonnés avec des roseaux ou des racines de bryone, sur lesquelles on a implanté des grains d'orge ou d'avoine pour imiter les poils ou la barbe de l'homme, sont des racines de mandragore qui, si l'on veut les en croire, ne croît que dans un canton inaccessible de la Chine.

56. Κρημαλα ανηρ, *divitiæ vir*. Expression proverbiale chez les Grecs. Sans les richesses, dit La Mothe-le-Vayer, l'homme n'est d'aucune considération dans la vie civile, le temps n'étant plus auquel on faisait estime des hommes tout nus comme était Ulysse, qui ne laissait pas, à ce que conte le bon Homère, d'être honoré et respecté par les Phéaciens en cet état-là; mais aujourd'hui :

Dat census honores,
Census amicitias, pauper ubique jacet.

L'argent, l'argent, sans lui tout est stérile;
La vertu sans argent est un meuble inutile.

57. *Le dernier des Crotoniates était le premier des Grecs*. Crotone, ville d'Italie, était célèbre par la bonté de son terroir et la douceur de son climat; les peuples qui l'habitaient s'étaient acquis, par

leur vie laborieuse et par leur énergie, une si grande réputation, qu'ils avaient donné lieu au proverbe; mais après un grand échec qu'ils avaient reçu dans un combat contre les Locriens, ils s'étaient abâtardis et étaient tombés dans la mollesse.

58. *A demain les affaires.* Voici le fait qui donna lieu à ce proverbe, qui a été fort en usage parmi les Grecs pour désigner qu'on remet au lendemain une affaire, bien que pressée. Lors de la conjuration des Thébains contre les Lacédémoniens, Archias, qui avait pris parti pour ces derniers, reçut d'un autre Archias, grand-pontife d'Athènes, avec lequel il était fort lié d'amitié, une lettre dans laquelle celui-ci lui donnait tous les détails circonstanciés de la conjuration dont Pélopidas était le chef, l'engageant de veiller à sa propre sûreté. Le courrier porteur de la lettre fut d'abord mené à Archias, qui, se trouvant à table, était déjà noyé dans le vin, et, en lui rendant ses dépêches, il lui dit : Seigneur, celui qui vous écrit ces lettres vous conjure de les lire sur-le-champ, parce qu'il y est question d'affaires très-importantes. Archias se mettant à rire : A demain les affaires, dit-il, et prenant les lettres, il les mit sous son chevet, et reprit la conversation qu'il avait commencée avec Philidas, qui était lui-même un des conjurés. La conjuration éclate, et Archias est tué. Ce mot passa en proverbe, et était très-usité parmi les Grecs du temps de Plutarque.

59. *Nihil ad Parmenonis suem.* Ce n'est rien en comparaison du pourceau de Parmenon. Parmenon, dit Plutarque, imitait en perfection la voix du pourceau, d'où est venu ce proverbe. Ce Par-

menon était sans doute un plaisant de société, comme celui dont parle l'abbé Delille dans son poëme de la Conversation, et qui

Des travers étrangers fait nos amusemens,
Singe les lords, les barons allemands,
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse,
Vous mène au bal, vous entend à confesse,
Dans ses panneaux fait tomber un benêt,
Ou mystifie un Poinsinet.

L'auteur du *Rambler* (du Rodeur) dit qu'il a connu un homme qui a fait pendant quinze ans les délices d'une société hebdomadaire, parce que tous les soirs, à onze heures précises, il chantait une chanson en traçant un géant sur la muraille; un autre, qui s'est fait quantité d'amis en renversant sa perruque; un troisième, qui mouchait le nez de tous ceux qu'on admettait dans la société; un quatrième, qui faisait le rouet comme un chat et feignait d'être effrayé; et enfin un autre, qui aboyait, et priait le portier de chasser le chien.

60. *Bellerophon contra se fert litteras.* Bellérophon, fils de Glaucus roi d'Ephyre, ayant été faussement accusé auprès de Prœtus, roi d'Argos, qui l'avait accueilli généreusement, d'avoir voulu corrompre sa femme Sthénobée, fut envoyé par ce prince, qui ne voulait pas violer les lois de l'hospitalité, en Lycie, avec des lettres pour Iobate, roi de cette contrée et père de Sthénobée, dans lesquelles il priait son beau-père de le venger de l'injure qu'il avait reçue, en tuant Bellérophon. Iobate, après avoir lu ces lettres, envoya Bellérophon combattre la Chimère, espèce de monstre dont la

gueule vomissait des torrens de flammes, bien convaincu qu'il n'en reviendrait pas. Mais Bellérophon, grâce à son courage et à sa bonne étoile, se tira de ce mauvais pas et tua la Chimère. Madame Dacier a traduit ainsi ce passage d'Homère : « Il l'envoie en Lycie et lui donne pour le roi son beaupère des lettres bien cachetées, où il lui marque l'injure qu'il a reçue, et le prie de le défaire d'un traître qui a voulu le déshonorer. » Tous les savans reconnaissent aujourd'hui qu'il ne s'agit dans l'original, ni de lettres missives, ni de cachet, ni de déshonneur, attendu qu'on n'écrivait pas encore de lettres, qu'on ne se servait pas de cachet, et que les Grecs de ce temps-là, tout jaloux qu'ils pouvaient être, ne regardaient point comme une tache personnelle, le signe que de nos jours l'infidélité d'une femme imprime sur le front d'un mari trompé.

61. *Parler comme Battus.* Battus était un roi des Cyrénéens qui était bègue, et comme les bègues répétent plusieurs fois les mêmes syllabes en parlant, les Grecs ont dit bégayer, balbutier ; ils ont ensuite étendu ce terme qui depuis a signifié babiller, parler beaucoup et sur des choses frivoles, d'où est venu le mot *battologie.*

62. *Craignez les grues vengeresses, ce sont les témoins du poète Ibicus.* Ces oiseaux découvrirent les meurtriers du poète Ibicus, et voici comment. Ces assassins se trouvant un jour dans la grande place de Corinthe, où se tenaient les assemblées du peuple, et s'entretenant ensemble, il arriva que l'un d'eux ayant aperçu une volée de grues, se mit à rire

et dit à un de ses compagnons, *les vois-tu, les vengeresses d'Ibicus?* Cette parole ayant été entendue par des gens qui étaient près d'eux, fut rapportée aux magistrats qui se saisirent sur-le-champ des meurtriers du poète. Ils avouèrent, au milieu des tortures qu'on leur fit subir, qu'ayant rencontré Ibicus dans un endroit fort écarté, ils l'avaient assassiné; qu'Ibicus ayant déjà reçu plusieurs coups d'épée et étant sur le point d'expirer, vit passer une bande de grues et prononça ces paroles :

Je meurs sans me plaindre du sort,
Oiseaux, vous vengerez ma mort.

Ausone a fait ce vers sur la mort du poète Ibicus:

Ibycus ut periit, vindex fuit altivolans grus.

63. *Un Thassos de biens.* Cela se disait en proverbe à cause des richesses de l'île de Thassos, aujourd'hui Tasso, la plus septentrionale des îles de l'Archipel; elle fut une des plus renommées pour ses riches mines d'or. Hérodote en parle avec éloge, et Thucydide en eut la direction. On n'y voit plus de traces de cette opulence de la nature, non qu'elle soit épuisée, mais la crainte, l'ignorance et la tyrannie l'ont également ensevelie. Ces mines valurent à l'île de Thassos le surnom grec de *Chryse*, qui signifie d'or ou dorée. Je présume que le nom de Crésus vient du même mot.

64. *C'est un Telchine.* On appelait proverbialement les envieux et les médisans *telchines*, du nom d'un peuple ou d'une société d'ouvriers, originaires de l'île de Crète, et fort habiles dans l'art de tra-

veiller le fer et l'airain, ce qui fit dire qu'ils avaient trouvé le moyen de faire passer, des enfers sur la terre, les eaux du Styx. De Crète, ils passèrent dans l'île de Chypre et ensuite dans celle de Rhodes, où ils exercèrent avec succès l'art de la fonderie en bronze. Ils étaient fameux dans l'antiquité grecque par leur envie et leur méchanceté. Ils fondirent une statue de Minerve que l'on nomma *Telchinienne*, surnom qui répondait à celui de Minerve l'envieuse. Ovide dit qu'ils habitaient la ville de *Jalysus*, aujourd'hui la bourgade d'*Uxilica*, à huit milles de Rhodes. Jupiter les avait pris en horreur, parce qu'ils corrompaient tout par leurs regards, et il les fit périr dans la mer; c'est ce qu'explique Ovide par ces vers du livre VIII de ses Métamorphoses:

Jalisios Telchinas
Quorum oculos ipso, vitiantes omnia, visu,
Jupiter exosus fraternis subdidit undis.

J'aurai occasion, par la suite, de parler du *mauvais œil*, le *cattivo occhio* des Italiens. Saint Jean Chrysostôme voulant peindre d'un seul mot et avec l'énergie qui lui est propre, une main coupable, s'écrie : *O main de Telchine !* On regrette dans certaines occasions, que les langues modernes n'aient pas conservé de ces expressions proverbiales si connues, qu'elles désignaient tout de suite et d'un seul trait l'objet que l'on voulait peindre.

65. *On aurait allumé une lampe à son visage.* Cette façon de parler était ordinaire et proverbiale pour exprimer la rougeur dont la honte colorait le visage.

66. *Le taureau est à la forêt, on ne le verra plus.* En parlant d'une personne qui en abandonne une autre dans le cours de leurs intrigues. Cela se dit aussi d'un homme qui, après avoir fait de fréquens sacrifices à Vénus, sent enfin le prix de la continence. Cette expression proverbiale est de Théocrite.

67. *Petits cochons, suivez votre mère.* C'était une espèce d'imprécation proverbiale que l'on adressait à ceux qui s'abandonnaient à la débauche et à l'impureté.

68. *Plus gueux que Pauson.* Pauson était un peintre fort vain et fort pauvre, dont nous avons déjà parlé dans le proverbe 48. Les Athéniens en avaient fait un proverbe pour désigner la vanité donnant la main à la misère.

69. *Abstergere mensuram vacuam.* C'est comme si l'on disait trivialement en français : *Je t'en ratisse*, en passant le doigt index d'une main sur celui de l'autre. C'était, comme l'on voit, une manière particulière de se moquer de quelqu'un. C'est une allusion à l'usage de passer un morceau de bois à la surface d'une mesure de bled, lorsqu'elle était pleine, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Ce morceau de bois faisait tomber tout le grain qui excédait la hauteur de la mesure ; mais lorsque cette mesure était absolument vide, en agir ainsi, ou passer le bois à la surface du boisseau, c'était une véritable dérision qui a donné lieu au proverbe.

70. *Grossier comme un Cappadocien.* La grossièreté des habitans de la Cappadoce, grande province de l'Asie mineure, et la dureté de leur carac-

tère, étaient parfaitement connues. C'était le terme extrême de la comparaison des Grecs avec les Barbares. Quand les instituteurs de ces temps parlaient des jeunes Cappadociens qu'on leur donnait à élever, il y allait pour eux comme d'une entreprise très-difficile, comme d'un nègre à blanchir. On peut en croire sur cela le témoignage de Strabon, qui étant lui-même Cappadocien, dit de ses compatriotes, qu'ils ne pouvaient se gouverner eux-mêmes et que les Romains leur ayant permis de vivre suivant leurs lois, ils les prièrent de ne pas leur laisser une liberté qui leur était insupportable.

71. *Elle a vu le loup.* Elle est restée muette, en parlant d'une personne étonnée. C'était chez les Grecs une opinion populaire que la vue d'un loup rendait muet; la frayeur paralysait la langue. Dans l'Idylle de Théocrite, intitulée l'*Amour de Cynisca*, on voit que l'amant que cette bergère préférait à Æschine, s'appelait *le Loup*, équivoque de noms bien plus familière que dans notre langue. Toute la plaisanterie porte sur l'équivoque.

72. *Les chats veulent dormir à leur aise.* Cela se disait proverbialement des esclaves paresseux qui tuaient le temps et ne voulaient servir qu'à leur aise, comme font aujourd'hui les valets dans les antichambres des grands.

73. *Il est plus sot et plus laid que Philonide.* Philonide, fils de Melius de la ville d'Athènes, était un des plus laids et des plus sots hommes qu'il y eût au monde; c'est dans ce sens qu'en ont parlé Platon, Nicocharès et Théopompe; mais il était fort riche; et tel est l'ascendant des richesses sur la

beauté, qu'il était inscrit au nombre des Grecs à qui Laïs accordait ses faveurs. *Il était bien dans ses papiers*, comme l'on dit proverbialement en Français.

74. *Ne te trouve jamais devant un homme qui meurt de faim.* Les Latins pour marquer un grand danger disaient également en proverbe,

Esurienti leoni ex ore exculpere prædam.

« Arracher la proie de la gueule d'un lion affamé. »

75. *Les Milésiens étaient braves jadis.* Cette expression s'employait communément pour exprimer les grands changemens survenus, soit dans les mœurs, soit dans la fortune des particuliers et des peuples; en voici la raison : Les Milésiens avaient été le peuple le plus puissant et le plus redoutable de la Carie : ils avaient entrepris et soutenu plusieurs guerres mémorables; ils avaient envoyé de nombreuses colonies dans la Propontide et le Pont Euxin; mais Darius avait eu sur eux des avantages qui avaient détruit leur ancienne gloire et les avaient rendus souples et peureux, de fiers et vaillans qu'ils étaient.

76. *Mala Hesperidum.* Atlas, roi de Mauritanie, avait, dit la mythologie, un jardin spacieux, orné d'arbres qui portaient des pommes d'or. Il le laissa à ses filles *Hesperides*, *Ægle*, *Arethusa* et *Hyperthusa.* Un énorme dragon (serpent) était commis à la garde de ce jardin. Hercule ayant été envoyé par Eurysthée courir le monde et les aventures, tua le dragon et apporta de ces fruits dans la Grèce.

Varron ne croit pas que ce soit des pommes, mais bien des brebis à bonnes toisons (comme celles que M. Ternaux a importées du royaume de Cachemire). Cette erreur provient, dit-il, de l'ambiguïté du mot grec μηλα, qui signifie également pommes et moutons.

77. *Un bœuf a parlé.* Érasme prétend que ce proverbe est tiré du récit que l'on trouve dans les annales de quelques nations, que quelquefois les bœufs ont parlé. Valère Maxime dit que sous le consulat de P. Volumnius et de Servius Sulpitius, un bœuf dans ses mugissemens imita la voix humaine. Pline dit que, parmi les prodiges rapportés par les anciens, on a cité quelquefois des bœufs qui avaient parlé, et que lorsque cela arrivait on tenait le sénat en plein air. Le bon sens repousse cette origine ridicule donnée à ce proverbe; il est plus probable qu'il la tire d'une monnaie de la Grèce, sur laquelle était l'empreinte d'un bœuf. L'éloquence des orateurs grecs était très-vénale, et en les payant grassement, on était sûr de leur faire dire ce qu'on voulait.

78. *Mœurs de Crotoniates.* Les habitans de Crotone menaient la vie la plus déréglée. Ils se mariaient pour la forme et prenaient une femme *ad honores*, comme les roués du temps du régent, et ils la délaissaient pour s'attacher à des concubines. C'était donner aux femmes le prétexte et l'occasion d'imiter leur mauvais exemple, et en provoquant l'application de cette maxime *frangenti fidem frangetur eidem*, rompre sans pudeur tous les liens de la fidélité conjugale. Pythagore, outré de tant de

dissolution, résolut d'y mettre un terme : ce n'était point une entreprise aisée. Voici le moyen ingénieux dont il se servit pour frapper fortement l'imagination de ces peuples, aussi superstitieux que corrompus. Il disparut et s'enferma pendant quelques mois dans une obscure retraite; il recommanda auparavant à sa mère d'écrire sur des tablettes tout ce qui se passerait d'intéressant dans Crotone. Quelque temps après ayant lu attentivement ce bulletin de la police de Crotone, il sort de sa solitude, le visage pâle et défait, il assemble le peuple sur la place, il l'assure qu'il est descendu aux enfers et lui raconte qu'il y a vu parmi les âmes des damnés, celles des maris défunts les plus connus de la ville, qui n'avaient pas rendu à leurs femmes le devoir conjugal, qu'il y en avait un grand nombre qu'il s'abstenait de nommer crainte de scandale, qu'il les exhortait instamment à réformer leurs mœurs. Le récit de Pythagore fit une telle impression sur l'esprit des Crotoniates, qu'ils renoncèrent à leurs mauvaises pratiques, et que leurs femmes légitimes se trouvèrent bien de la leçon.

79. *Convives de Mycone.* On appelait ainsi proverbialement les parasites, parce qu'ils se présentaient à un festin sans y être invités, par allusion aux habitans de l'île de Mycone qui passaient chez les Grecs pour les plus grands parasites de la terre; habitude que provoquaient en eux la misère, la gourmandise et un manque absolu de délicatesse. On appelait encore les Myconiens *têtes chauves.* On prétend que c'était un défaut naturel et comme le résultat d'une maladie endémique avec laquelle ils

venaient presque tous au monde. On ne remarque plus dans les habitans actuels de l'île, qui a pris le nom moderne de *Miconi*, cette disposition à devenir chauves.

80. *A Samos, les poules ont du lait.* Les anciens admiraient la brillante fertilité de l'île de Samos, et pour donner une idée de l'abondance qui y régnait, on disait communément qu'à Samos les poules mêmes avaient du lait.

81. *Thessala philtra.* Philtres thessaliens. Les Grecs ayant peu d'occasions d'approcher des femmes, employaient des moyens singuliers pour les instruire de leur passion : ils écrivaient leur nom sur le mur de leur maison, ils ornaient leurs portes de guirlandes, ils y faisaient des libations de vin : quand une femme tressait à son tour une guirlande, elle était censée partager l'amour qu'elle inspirait. Un Grec qui ne réussissait pas à plaire par ces moyens employait les philtres. Les Thessaliennes passaient pour être très-habiles dans l'art de les composer. Ces philtres étaient si violens qu'ils troublaient la raison et causaient quelquefois la mort. On se servait aussi d'une petite figure représentant l'objet aimé, on la plaçait devant le feu. Il était convenu que plus la petite figure s'échauffait, plus le cœur de l'être aimé s'enflammait. Quand un Grec parvenait à dérober quelque chose appartenant à la personne qu'il aimait, il l'enterrait à sa porte et dès ce moment il se croyait sûr de lui plaire.

82. *Mercure est commun.* Expression proverbiale chez les Grecs, et qui revient à l'expression fran-

çaise lorsqu'on a trouvé quelque chose en commun; *je retiens part.*

83. *Sage comme Herménia.* Herménia était une des plus belles filles d'Athènes. Les qualités de son esprit ajoutaient encore aux grâces extérieures dont elle était douée. Son nom seul était un éloge : il était passé en proverbe pour exprimer la sagesse et la douceur même. Tous les jeunes Athéniens se disputaient le cœur d'Herménia.

84. *Abstiens-toi des fèves.* Tout le monde connaît le dogme de Pythagore sur l'abstinence des fèves. Quelques commentateurs prennent le dogme au pied de la lettre; d'autres, et ce sont les plus sensés, l'interprètent d'une manière allégorique, et prétendent que Pythagore lui-même ne l'a donné figurément que comme un précepte moral, et que par là il a engagé ses disciples à ne point se mêler des affaires politiques et du gouvernement, à cause des dangers. Cette interprétation est fondée sur ce que le mode de procéder à l'élection des magistrats consistait à donner son suffrage avec des fèves. On sait que Pythagore, instruit dans la science énigmatique et dans les mystères des Égyptiens, qui s'abstenaient des fèves, avait emprunté d'eux ce préjugé. Les prêtres égyptiens les tenaient pour immondes. C'était se souiller que d'oser les regarder. La haine superstitieuse de Pythagore était telle pour ce légume, qu'il aima mieux se laisser tuer par des gens qui le poursuivaient, plutôt que de traverser un champ de fèves. D'autres interprétateurs s'attachent au sens littéral et s'appuient sur des raisons mystérieuses que nos paysans, grands

mangeurs de fèves, sont loin de deviner. Pythagore, dit-on, a prétendu défendre les plaisirs de l'amour, ce qui serait aujourd'hui une chose des plus difficiles et un très-grand malheur pour les pauvres gens qui n'ont que cette petite distraction, pour les riches qui ont besoin d'enfans, et pour le produit de la conscription. Cicéron penche à croire que l'interdiction des fèves était fondée sur ce qu'elles empêchaient les prêtres de faire les fonctions divinatoires; car elles échauffent, donnent des coliques venteuses, irritent les esprits abdominaux et ne permettent pas à l'âme, qu'elles troublent par leurs rapports impétueux, de jouir de la quiétude nécessaire à la recherche de la vérité; c'est cependant aujourd'hui la nourriture la plus habituelle des couvens. L'école de Salerne, antique sybille et vieille radoteuse s'il en fut jamais, la prohibe pour la raison qu'elle donne dans l'ordonnance suivante : *Manducare fabam caveas facit illa podagram.*

85. *Odi memorem convivam.* Ce proverbe a rapport à une coutume des Lacédémoniens qui mangeaient tous ensemble à tables d'hôte. Le plus âgé disait aux nouveaux venus pour conserver la franchise de la table et la liberté des festins : *Il ne sort rien de tout ce qui se dit ici.*

86. *Æs Dodoneum.* Le chaudron de Dodone. Dans le temple de Jupiter à Dodone, ville de l'Épire dans la Thesprothie, selon Pausanias, et dans le pays des Molosses, suivant Strabon, étaient deux colonnes parallèles et très-voisines l'une de l'autre. Au haut de l'une était un chaudron d'airain d'une grandeur médiocre, sur le sommet de l'autre une

statue d'enfant qui tenait dans sa main un fouet composé de chaînettes déliées, qui, quoique d'airain, étaient flexibles au gré du vent. Ainsi, lorsque le vent soufflait, elles ne cessaient de frapper le chaudron, qui retentissait tant que le vent durait. De là est venu le proverbe *æs Dodoneum*, qu'on a appliqué au babillard, plus incommode que le chaudron de Dodone, en ce que celui-ci ne faisait du bruit que lorsque le vent soufflait, au lieu que le babillard ne cesse de parler.

87. *Spartam quam nactus orna*. Cela veut dire que dans quelque condition que l'on soit placé par la Providence, il faut se soumettre à son sort, tâcher d'embellir son existence et de la rendre heureuse, remplir ses devoirs en bon citoyen et rendre à la patrie tous les services qu'elle doit attendre de vous. La patrie est la *médine* de tous les hommes : c'est vers elle qu'ils portent leurs derniers regards. Ce proverbe était particulier à Lacédémone.

88. *Les silènes d'Alcibiade*. Cela se disait d'une chose vile et ridicule au premier abord, mais admirable pour celui qui la regardait dedans et de près. Les silènes étaient des figures faites de plusieurs pièces rapportées et tellement agencées, qu'on pouvait les lever et les déployer facilement. Lorsqu'elles étaient serrées et jointes, elles représentaient alors un objet grotesque ou ridicule; un magot, un jouet, comme ceux dont les charlatans se servent pour amuser la populace. Cette expression proverbiale s'explique par le propos que tint Alcibiade au banquet de Platon. Il dit que Socrate res-

semblait aux silènes, parce qu'il était bien autre par le dedans qu'il n'était au-dehors. On sait que la nature avait mieux partagé Socrate du côté de l'esprit que du côté de la figure.

89. *Naulum etiam perdere.* Perdre même le prix du passage, n'avoir pas la troisième partie de l'obole qu'il fallait présenter dans la bouche au terrible nautonier Caron. Les Athéniens avaient la coutume de mettre dans la bouche d'un mort ou sous sa langue une petite pièce de monnaie représentant le tiers de l'as, afin qu'il n'errât pas dans les enfers et qu'il pût payer son passage à Caron. Ils croyaient que les âmes de ceux dont les corps n'avaient pas reçu la sépulture, erraient cent ans entre le ciel et la terre. C'était, suivant le sens figuré du proverbe, perdre le fruit de ses travaux au moment d'en jouir.

90. *Abderitana mens.* Les Abdéritains ont été fort décriés du côté de l'esprit et du jugement. Cicéron représente Abdère comme un lieu où les affaires se traitaient sottement et sans raison. Martial n'a guère jugé plus avantageusement des Abdéritains quand il dit en parlant de Mucius, Epig. XXV, liv. X :

Si patiens, fortisque tibi, durusque videtur,
Abderitanæ pectora plebis habes.

« S'il t'a paru patient, courageux, insensible, tu portes un cœur digne de la populace d'Abdère. » Vossius prétend que ce n'est pas de la stupidité des habitans d'Abdère qu'est né le proverbe qui décriait cette ville, mais plutôt de la passion agréable

qui succédait à une fièvre particulière dont ils étaient attaqués. Ils devenaient passionnés pour les vers et pour la musique. On doit inférer du sentiment de Cicéron, non pas que les Abdéritains fussent stupides, mais seulement que leur imagination était déréglée : c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce proverbe. D'autres commentateurs l'attribuent à la fièvre chaude dont les Abdéritains, sous le règne de Lysimaque, furent saisis au milieu d'un été fort chaud, à la suite de la représentation d'Andromède, tragédie d'Euripide, jouée devant eux par le comédien Archélaüs. Ainsi cette fièvre est moins une marque de stupidité que de vivacité. Moreri prétend que les Abdéritains mouraient sur le théâtre à la suite de leur fièvre chaude.

91. *Cleanthis lucerna.* La lanterne de Cléanthe. En parlant d'un ouvrage bien châtié, bien correct, on dit qu'il a été composé à la lumière de la lanterne de Cléanthe. Cléanthe, fils de Phanis et disciple de Zénon, avait une telle ardeur pour le travail, que son activité était passée en proverbe. Comme il était extrêmement pauvre, il travaillait la nuit à arroser des jardins pour se procurer la nourriture, afin de pouvoir étudier tout le jour : on l'appelait à cause de cela, par antonomase, *puteorum exhaustor.* Sa pauvreté était si grande, que lorsqu'il n'avait pas le moyen d'acheter des tablettes, il écrivait sur des os de bœuf ou sur des tessons et des tuiles.

92. *Bœotica sus.* Pourceau béotien. Les Béotiens furent nommés pourceaux, au rapport de Pindare et d'autres notables auteurs, parce qu'ils étaient

adonnés outre mesure à leur bouche et à leur ventre. Cependant Pindare donne encore à ce sobriquet une autre origine ; il dit que les *Hyantes* chassés par Cadmus, vinrent s'établir en Béotie, et qu'en se mêlant avec les indigènes, ils furent surnommés par raillerie *hyes*, mot qui signifie porc, au lieu d'Hyantes leur véritable nom. Pindare dit encore qu'il haïssait le porc béotien, entendant par là les Béotiens. On sait que ce peuple passait pour avoir l'esprit grossier et l'entendement obtus.

93. *Il est rablé en loup.* Cela se disait communément d'un homme fort des reins et des épaules. Les filles de joie sont nommées *Louves*, par allusion à la lascivité de la louve. C'est du mot latin *lupus* qu'est venu celui de *lupanar*, qui signifie un mauvais lieu.

94. *Bouche de porc.* On appelait ainsi par dérision un homme vorace, un glouton qui dévore tout indifféremment, à qui toute viande est bonne. Le cochon pousse la voracité jusqu'à dévorer ses petits ; il est même très-friand de chair humaine ; souvent il a dévoré des petits enfans. Le mot latin obscène *subare* vient de *sus*. Horace en ses épodes use de ce mot. On sait la signification que les Italiens donnent au mot *porco*.

95. *C'est le fruit du cyprès.* Pour signifier ce qui est beau à voir ou à entendre, mais inutile. Phocion disait que les paroles d'un certain Leosthènes, qui avait fait prendre les armes aux Athéniens sous espérance de liberté et de les affranchir, ressemblaient aux cyprès, lesquels sont grands et beaux, mais ne portent pas de fruit.

96. *Que l'envie de bâtir te prenne, et la curiosité des beaux habits et des chevaux, et que ta femme ait des galans.* Les Lacédémoniens se servaient de cette imprécation qui était passée en proverbe. Selon eux c'est une passion très-dangereuse que celle de bâtir, c'en est une encore aujourd'hui; c'est plus même, c'est une fureur; les Français qui sont les Athéniens de l'Europe et qui plaisantent sur tout, appellent cette tendance générale à se ruiner, *la maladie de la pierre.*

97. *Naviget Anticyram.* Anticyre était dans l'Achaïe. Son territoire produisait beaucoup d'ellébore, plante à laquelle les anciens attribuaient la propriété de guérir la folie, ce qui a fait dire 1° à Horace, satir. III, liv. II, en parlant des avares :

Danda est ellebori multo pars maxima avaris,
Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.

« Il faut donner aux avares la plus grande partie de notre ellébore, et je ne sais point encore si la raison ne leur ordonnerait pas tout le pays d'Anticyre qui le produit. » Il dit encore de l'ambitieux et du téméraire :

Verum ambitiosus et audax
Naviget Anticyram.

2° à Perse (satir. IV) :

Desinis, Anticyras melior sorbere meracas,
Quæ tibi summa boni est.

« Vous avez besoin d'aller avaler tous les remèdes d'Anticyre pour vous purger le cerveau. »

98. *Astucieux et perfides comme les Syphniens.* L'île de Syphanto, dans l'Archipel, fut autrefois très-florissante et connue sous le nom de *Syphnos;* elle passait même pour être la plus riche de l'Archipel à cause des mines d'or et d'argent qui s'y trouvaient et dont la dixme seule a fourni au temple d'Apollon à Delphes le plus riche trésor que l'on eût vu. Ces mines déshonorèrent les Syphniens en même temps qu'elles les enrichirent, et comme si une trop grande opulence ne pouvait exister sans la corruption des mœurs et la duplicité de caractère, ces vices produits par la dépravation furent tellement communs à Syphnos, qu'ils servaient dans toute la Grèce de terme de comparaison, lorsqu'il s'agissait de peindre des mœurs déréglées ou la perfidie dans les actions.

99. *Il a le sommeil du lièvre.* Pour faire connaître la vigilance de celui qui semble sommeiller. Xénophon prétend que le lièvre veille en fermant les paupières et dort en les ouvrant. L'étymologie du mot *lepus* semble prêter à cette interprétation; il vient primitivement d'un mot grec qui veut dire regarder.

100. *A quoi me sert de jouer de la longue flûte?* Proverbe grec dont on se servait quand on voulait dire qu'il n'y avait rien de bon à faire dans une circonstance déterminée. Suétone met ce proverbe dans la bouche d'Othon, lorsqu'à la suite d'un songe dans lequel il avait cru voir Galba le renverser du trône, il fit des sacrifices expiatoires pour apaiser ses mânes. Le lendemain, comme il consultait les auspices, une tempête violente le renversa. Othon consterné répéta plusieurs fois, *A quoi*

me sert de jouer de la longue flûte? C'est comme s'il eût dit : Tout ce que je fais là est bien inutile.

101. *Porcellus Acarnanius*. Pourceau d'Acarnanie. Les habitans de l'Acarnanie, province de l'Epire en Grèce, étaient accusés de mollesse et de lascivité. C'est de là qu'est venu ce proverbe injurieux. Erasme suppose que par cochon d'Acarnanie, on entendait un favori efféminé, et que c'était une allusion à une comédie d'Aristophane, où cet animal était représenté comme le symbole des instrumens de la volupté vénérienne. *Nostræ mulieres*, dit Varron, *maximè nutrices, naturam quâ feminæ sunt in virginibus appellant porcum, et græcè* Χοιρον. Bayle prétend avoir consulté les dialogues des courtisanes de Lucien et n'y avoir pas trouvé que les Acarnaniens passassent pour voluptueux et efféminés ; il n'en est même nullement question. L'Acarnanie était peut-être, dit-il, comme aujourd'hui la Westphalie, un pays abondant en pourceaux, ce qui aurait pu motiver le proverbe.

102. *Porter des chouettes à Athènes*. C'est faire une chose inutile et superflue. En effet, la chouette, cet oiseau consacré à Minerve, déesse protectrice d'Athènes, était si commune sur le territoire de cette ville, que l'action de l'y importer aurait été taxée de folle et de ridicule. Les Français disent dans le même sens *porter des coquilles au mont Saint-Michel*, où il y en a en abondance.

103. *Tria pessima Cappa*. Les Cappadociens surtout ont donné lieu à ce proverbe. La Cappadoce fournissait quantité d'esclaves, comme il paraît par

ce passage de Cicéron, *Cappadocem modò abreptum de grege venalium diceres.* Les esclaves de ce pays-là, ceux de Cilicie et ceux de Crête, passaient pour de mauvais garnemens : ils étaient on ne peut plus communs et au plus vil prix, puisque lorsque Lucullus était en Cappadoce, un bœuf ne s'y vendait que six sols et un homme vingt-quatre. Ils étaient en outre les faux témoins les plus effrontés de la terre. Ils s'accoutumaient dès l'enfance à résister aux tourmens, et ils se donnaient la question les uns aux autres, pour s'endurcir contre les châtimens auxquels leurs faux témoignages pourraient un jour les exposer; et afin de mettre leur parjure à un prix d'autant plus élevé qu'ils auraient acquis et montré plus de fermeté dans les supplices. Les Cappadociens, en fait de mensonges, enchérissaient encore sur les Grecs, dont la mauvaise foi était passée en proverbe, et qui, selon Cicéron, était portée à un tel excès, qu'on attribuait à ces derniers d'avoir donné lieu à cette façon singulière de parler : *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai.*

104. *Azanea mala.* Les anciens nous dépeignaient les champs azaniens comme une contrée stérile de l'Arcadie, qui, se refusant à la culture, n'accordait que de minces moissons aux travaux des cultivateurs; c'est pourquoi on appelait proverbialement *azanea mala* une chose difficile et ingrate.

105. *Lois de Dracon.* On sait que les lois de Dracon étaient, comme le disait méthaphoriquement l'orateur Demade, écrites avec du sang.

Lorsqu'on demandait à Dracon quel était le motif de la rigueur de ses lois, il répondit que les plus petits délits lui avaient paru mériter la mort, et qu'il n'avait pu trouver d'autre punition pour les plus grands crimes. Voilà, certes, un législateur qui eût été un bon membre d'une convention nationale comme la nôtre. L'histoire dit que le peuple, qui avait raison de détester des lois dont les formes (suivant l'expression de Barrère) étaient un peu *acerbes*, lui jeta un jour au théâtre, tant de robes et de bonnets, dont l'histoire ne dit pas la couleur, qu'il mourut étouffé.

106. *Ne ferai-je pas bien de te peindre un cyprès ?* Les Grecs appliquaient ce proverbe, auquel l'anecdote suivante a donné lieu aux faiseurs d'enseignes, qui, jaloux de représenter ce qu'ils savent le mieux faire, peignent presque toujours le même objet. Un ancien peintre grec avait acquis un très-grand talent à peindre les cyprès, quelqu'un qui venait d'échapper à un naufrage, étant venu lui demander un ex-voto en peinture ; *Ne ferai-je pas bien de te peindre un cyprès?* lui demanda le peintre. L'art des faiseurs d'enseignes s'est considérablement perfectionné aujourd'hui : Tout pour l'enseigne, telle est la devise générale. Il n'y a pas de mince boutique qui n'ait une enseigne passablement faite ; il y en a même où le sujet et l'exécution ont demandé du talent. La mythologie et l'histoire ont été mises à contribution pour décorer les rues de Paris et en faire un véritable musée. Mais toute médaille a son revers ; souvent le dedans du magasin ne répond pas au faste de l'enseigne.

107. *Batycleos calix.* La coupe de Bathyclès. Les Grecs employaient cette expression pour désigner les hommes riches qui ne pensent qu'à eux. Un Arcadien, nommé Bathyclès, de son vivant ne faisait part à personne de son bien, ce qui a donné lieu au proverbe; mais il laissa par testament une coupe d'or pour être donnée au plus sage de la Grèce.

108. *Isaurica gens, Argiva gens.* Les mots *Isauricus* et *Argivus* ont été autrefois employés comme diffamans pour désigner de hardis larrons. Les proverbes *Lydus ostium clausit*, *Lydus in meridie*, n'étaient pas plus favorables aux habitans de la Lydie, ce qui prouve que par tout le monde les larrons, grands ou petits, publics ou privés, ont toujours été en exécration.

109. *Il n'est pas permis de rire à l'académie.* C'était un proverbe à Athènes et une marque d'oisiveté et d'injure. On était on ne peut plus attentif à préserver ce lieu de tout ce qui pouvait le profaner et y introduire la dissipation.

110. *C'est le démon d'Empuse.* C'est celui que les Grecs appelaient *démon du midi.* Beaucoup d'auteurs l'appellent encore de même, d'après le Psalmiste; d'autres disent que c'est un démon familier semblable à celui de Socrate. Selon Suidas, c'est un spectre ou démon qui est au service de la lune, lequel apparaît aux voyageurs et se montre sous diverses formes. Le nom d'*Empuse* lui a été donné parce qu'ayant un pied d'airain dont il ne peut se servir, il ne marche que sur l'autre, ce qui fait qu'il semble plutôt se ruer que marcher. Cet Empuse ne

se montrait et ne se communiquait à ceux qui étaient initiés aux mystères de la lune, que dans des enfoncemens ou des lieux fort obscurs. Le bruit ordinaire est qu'il paraît encore vers midi, quand on enterre les morts ou qu'on leur rend les derniers devoirs. Cependant ce spectre, ou cette divinité infernale si l'on veut, ne passait pas toujours pour être malfaisante : elle venait donner de bons avis à ceux auxquels elle s'attachait. Elle choisissait le temps de la nuit pour n'être point aperçue ; elle ne parlait jamais qu'à voix basse ; le tintement des oreilles surtout était pris pour une marque de sa présence.

111. *Il est avantageux de vieillir seulement à Sparte.* La vieillesse était singulièrement honorée à Lacédémone. Lysandre appelait cette ville le domicile honorable de la vieillesse. Les Spartiates reprochaient avec raison aux Athéniens de n'avoir point de respect pour la vieillesse. Un vieillard entrant au théâtre à Athènes, aucun Athénien ne bougea de sa place ; les Lacédémoniens se levèrent spontanément par respect, et lui offrirent, à l'envi l'un de l'autre, la place d'honneur. Un Lacédémonien s'écria que les Athéniens étaient trop polis pour ignorer les règles de la bienséance, mais que les Lacédémoniens seuls les mettaient en pratique. Tenez-vous debout en la présence d'un vieillard et honorez sa personne, dit le Seigneur au Lévitique.

112. *Mandronus eut aussi une barque de figuier.* On appliquait ce proverbe à ceux qui s'enorgueillissaient de leur bonheur et des richesses dont le hasard les avait comblés, sans les avoir obtenues

par leur mérite. Il doit son origine aux intrigues d'un certain Mandronus, qui de batelier devint général d'armée, quoiqu'il fût indigne de ce rang. Lorsque les Grecs voulaient désigner quelque chose de vil et de méprisable, ils disaient que c'était du figuier.

113. *L'emploi fait connaître un homme.* Cette sentence proverbiale est attribuée par Sophocle à Solon et par Aristote à Bias, et correspond au proverbe français : *à l'œuvre on connaît l'ouvrier.* Plutarque rapporte que les Thébains ayant conféré à Épaminondas un emploi qui ne répondait pas à son mérite, cet illustre Thébain l'accepta, et le remplit avec tant de zèle et de capacité, qu'il fit naître ce proverbe parmi les Grecs : *non-seulement la charge ennoblit l'homme, mais l'homme ennoblit la charge.* Il n'est rien que le vrai mérite ne relève, il donne de la dignité à tout ce qui l'approche.

114. *Soyez plus taciturne qu'un aréopagite.* Ne découvrez votre secret à qui que ce soit. A Athènes on discutait les causes capitales pendant la nuit, afin que l'attention des magistrats ne fût point détournée par des distractions. La moindre indiscrétion de leur part sur ce qui s'était passé dans la discussion des affaires portées à ce tribunal nocturne, eût été un crime.

Ergo occulta teges, ut curia Martis Athenis.

(JUVÉNAL, sat. IX.)

« Silence donc, sois aussi discret que l'aréopage. »

115. *Vous menez la vie d'un joueur de flûte.* Mesquins chez eux, prodigues chez les autres; tels étaient apparemment les musiciens grecs. *Ils ressemblent aux ménétriers, qui n'ont point de pire logis que le leur,* dit le proverbe français.

116. *Eginiens, restez tranquilles, vous ne comptez pour rien.* Les habitans de l'île d'Egine ayant vaincu les Étoliens, firent de la dixième rame de chaque vaisseau pris par eux un trophée qu'ils consacrèrent à Apollon Pythien, comme un monument éternel de leur victoire. Il consultèrent ensuite l'oracle, pour savoir quels étaient les plus excellens des Grecs, s'imaginant que l'éclat de leur triomphe déterminerait le dieu à les placer au premier rang. Mais l'oracle, dans sa réponse ambiguë, leur apprit que les jumens de Thessalie et les femmes de Laconie l'emportaient sur toutes les autres; que les hommes qui s'abreuvaient des eaux de la fontaine Aréthuse, les Tyrinthiens, les Arcadiens, les Argiens, tous peuples fameux par leurs vertus guerrières, devaient être au premier rang : *pour vous, Eginiens, vous n'êtes ni au troisième ni au quatrième, pas même au douzième, restez tranquilles, on ne vous comptera jamais pour rien.* Cet oracle, passé en proverbe, s'appliquait également aux Mégariens; Théocrite s'en est servi.

117. *Tribus Anticyris insanabile caput.* Une tète que les productions des trois Anticyres ne pourraient guérir. Expression proverbiale pour désigner une folie sans remède. Les anciens attribuaient à l'ellébore noir, ou *melanpodium,* la faculté de guérir la folie.

Si tribus Anticyris caput insanabile numquam
Tonsori Licino commiserit.
(HORACE, Art. poét., v. 298.)

« C'est de ne jamais confier au barbier Licinus une tête que trois Anticyres ne guériraient pas. »

118. *Non licet omnibus adire Corinthum;* ou mieux, comme a dit Horace :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Corinthe était le lieu du monde le plus commode pour les courtisanes, à cause de sa situation et de son temple dédié à Vénus; aussi y en avait-il un fort grand nombre. Anacréon, qui ne comptait que trente-cinq maîtresses à Athènes, en comptait des légions à Corinthe (*De Corinthe mets-en des légions, car cette ville est de l'Achaïe, celle où il y a les plus belles femmes de la Grèce*). Comme ces courtisanes étaient très-magnifiques dans leurs parures et dans leurs dépenses, et comme elles étaient toujours à sec comme le sont leurs pareilles parmi les modernes, il n'y avait que les riches qui pussent assouvir leurs insatiables désirs; aussi étaient-ils les seuls qui fussent bien reçus chez elles, ce qui donna lieu au proverbe que les modernes commentent et appliquent souvent très-mal.

119. *C'est du feu ajouté au feu.* En parlant des mauvais conseils donnés à une personne, et qui tendent à sa perte; c'est enflammer la jeunesse en flattant ses passions, et lui ouvrir le précipice dans lequel elle risque de se jeter.

120. *Ne te souviens plus des maux passés, puisque tu as pris Phylé.* Proverbe tiré du Plutus d'Aristophane, et qui veut dire qu'il faut oublier les maux passés. Thrasibule ayant résolu de délivrer les Athéniens du joug des trente tyrans que les Lacédémoniens avaient établis à Athènes, s'empara d'abord de Phylé, qui était un port de l'Attique. Après cet heureux début, il vit tout lui réussir. Les Lacédémoniens furent vaincus, les tyrans expulsés, et, par le traité qui suivit la victoire, on défendit de parler des malheurs passés.

121. *Il faut renvoyer le sac de cuir au corroyeur.* C'était, chez les Athéniens, un axiome de droit proverbial, par lequel ils protestaient contre les accusations qui leur étaient intentées.

122. *Qu'est-ce qui louera son père mieux que l'enfant malheureux.* Le sens de ce proverbe a pour but de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant aucun mérite ni aucune vertu en eux-mêmes, se parent des vertus de leurs ancêtres et sont toujours à les louer. Pour ceux en qui éclate naturellement la générosité de leurs pères, c'est une grande félicité de se souvenir toujours des gens de bien qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions et de les raconter eux-mêmes, car, faute de biens qui leur soient propres, ils ne font pas dépendre leur réputation de ces louanges étrangères; mais en ajoutant leurs bonnes actions à celles de leurs ancêtres, ils les bénissent et les louent non-seulement comme les auteurs de leurs races, mais encore comme les modèles de leur vie. C'est dans ce sens que Plutarque rend et développe

ce proverbe en la vie d'Aratus, qu'il envoie à son ami Polycrate, descendant d'Aratus. Il suit en cela l'interprétation donnée par Dyonisodore de Trésenne, et non celle du philosophe Chrysipe, qui, choqué du mauvais sens qu'il trouvait dans ce proverbe, le rendait ainsi : *Qu'est-ce qui loue son père mieux que l'enfant heureux?* En cela il était sujet à se tromper, car beaucoup d'enfans qui héritent des richesses acquises par les sueurs et les travaux de leurs pères, se dispensent de reconnaissance, et oublient bientôt, dans la prodigalité et dans les plaisirs, la source pénible d'une fortune qui ne leur donne d'autre peine que celle de la dissiper.

123. *Vœux de Locriens.* Ces peuples ayant été fort maltraités par ceux de Lucanie, qui étaient protégés par Vénus, crurent que pour contrebalancer le pouvoir de la déesse, ils pourraient se raccommoder avec la fortune, s'ils prostituaient leurs filles. Voilà certes une action abominable et bien propre à les couvrir d'infamie. C'est ce que fait entendre le proverbe.

124. *Parler de dessus la charrette.* Pour dire injurier, railler; proverbe grec du temps de Thespis, inventeur de la tragédie. Les acteurs jouaient leurs pièces sur des charrettes, et dans ce temps-là leurs pièces encore informes étaient remplies d'invectives, de railleries et d'injures. C'est ce que Boileau a voulu peindre par ces vers :

> Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie,
> Et d'acteurs mal ornés, chargeant un tombereau,
> Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

125. *Sophisme thessalien.* Athénée observe que l'on se servait en Grèce de cette expression devenue proverbiale, pour exprimer une injure grossière.

126. *Non potes simul Thersitem et Agamemnomen agere.* On ne peut remplir à-la-fois le personnage de Thersite et celui d'Agamemnon. Philippe, après avoir vaincu les Athéniens à la bataille de Chéronée, insultait les prisonniers par des railleries indécentes. Le fameux orateur Demade, qui était du nombre, lui dit : *Il ne vous sied pas, seigneur, de jouer le rôle de Thersite, tandis qu'il vous est si facile de jouer celui d'Agamemnon.* Cette réponse est passée en proverbe pour faire entendre qu'il ne faut jamais manquer à sa dignité, ni sortir de son rang pour jouer un rôle ignoble.

127. *De la coupe à la bouche, mille malheurs peuvent arriver.* Voici le fait qui a donné lieu à ce proverbe qui répond à ceux-ci : *De la main à la bouche, se perd souvent la soupe ; Vin versé n'est pas avalé.* Ancée, fils de Neptune et d'Astypalée, faisait planter des vignes et harcelait sans cesse ses esclaves pour que leur tâche fût achevée. L'un d'eux, épuisé de fatigue, lui déclara avec humeur qu'il ne boirait jamais du vin de ses vignes. Lorsque la vigne eut réussi et qu'elle eut produit des raisins, Ancée, transporté de joie, s'empresse de la vendanger et de se faire apporter du vin nouveau par ce même esclave. En approchant la coupe de ses lèvres, il se rappelle la prédiction qu'il lui avait faite : *Eh bien ! lui dit-il, penses-tu maintenant que je ne boirai pas de ce vin?* L'esclave piqué de l'apostrophe lui répondit : *De la coupe à la bouche, mille*

malheurs peuvent arriver. L'événement vint de suite justifier les paroles de l'esclave. Au moment où Ancée allait avaler la liqueur nouvelle, on vint lui annoncer qu'un énorme sanglier ravageait ses vignes ; il pose aussitôt sa coupe, s'arme et court au-devant du sanglier qui l'éventre et le tue.

128. *Le poisson commence à puer par la tête*. Les anciens Grecs se servaient fréquemment de ce proverbe ; il signifiait que lorsque la tête ne se porte pas bien, les autres membres sont malades.

129. *Une imagination digne de Palamède*. C'était un proverbe très-ancien parmi les Grecs. On donnait le nom de Palamède à celui qui inventait ou proposait quelque projet utile. Les poètes se servaient également de ce nom pour désigner un génie inventif comme celui de Palamède, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée (Négrepont), qui augmenta l'alphabet grec des cinq lettres θ, ξ, ψ, χ, φ, expliqua la cause naturelle d'une éclipse, aux Grecs réunis devant Troye, leur donna les premiers élémens de la tactique, inventa, dit-on, les poids et les mesures, ainsi que les jeux des dés et des échecs pour amuser les soldats que la longueur d'un siége de dix ans faisait périr d'ennui. Malgré tant de talens et d'inventions utiles, il fut sacrifié à la vengeance de l'astucieux Ulysse, qui, à force d'intrigues, le fit condamner à être lapidé. Il avait excité contre lui le ressentiment du roi d'Ithaque, en démasquant la folie simulée dont ce prince se faisait un prétexte pour ne pas se rendre au siége de Troye. Suidas prétend que Palamède avait même composé des poëmes intéressans sur la guerre de

Troye, qu'Homère fit supprimer, dit-on, par jalousie. En effet, on remarque, si cette assertion est vraie, que pour détruire jusqu'au moindre souvenir d'un prince si distingué par son génie et ses talens, il n'a pas même nommé Palamède dans l'Iliade. Philostrate dit qu'après sa mort, les Grecs lui érigèrent une statue avec cette inscription : *Au dieu Palamède;* hommage qui, bien que tardif, consacre de la manière la plus signalée les droits de Palamède à la reconnaissance du genre humain.

130. *Souris ne mordez pas les bons.*

Il est un proverbe vulgaire :
Souris, ne mordez pas les bons.
J'en appelle de nos dictons.
En effet, quel mal peut nous faire
Une simple souris, un chétif animal ?
Quant à moi, je dirais plutôt à la vipère :
Ne mords pas les méchans, tu t'en trouverais mal.

131. *Ocnus funiculum torquet.* Ocnus tord la corde. Ce proverbe emblématique provient du nom d'Ocnus, paresseux célèbre, que les peintres grecs représentaient dans les enfers occupé à tordre une corde de jonc, qu'une ânesse rongeait à mesure, sans qu'il prît la peine de la chasser. Il s'applique moralement aux paresseux, à ceux qui prennent une peine inutile, ainsi que les maris dont les femmes aiment le luxe et la dépense. Athénée parle d'un homme, lequel pendant toute sa vie, qui fut assez longue, fit mâcher, par sa nourrice, tous les morceaux dont il se nourrissait, parce qu'il était si paresseux qu'il n'en voulait pas prendre la peine.

132. *Coudre la peau du renard à celle du lion.* Pour montrer la ruse unie à la force. Lysandre, au rapport de Plutarque, se servait souvent de cette expression proverbiale.

133. *Coignée de Ténédos.* Pour désigner un juge inflexible. Il existait à Ténédos une monnaie qui représentait au revers une hache, c'était le signe d'une justice sévère exercée par un roi de Ténédos, contre son fils convaincu d'adultère et auquel il fit trancher la tête.

134. *La chouette vole.* Proverbe athénien, pour désigner que les Athéniens avaient triomphé de leurs ennemis ; et qui provenait de l'augure favorable tiré du vol de cet oiseau consacré à Minerve.

135. *Abdère la Belle, colonie des Téiens.* Bayle accuse Erasme de n'avoir pas bien compris le sens de ce proverbe. Suivant Erasme, il signifie, *si vous me chagrinez trop, je sais bien où je me retirerai.* Selon d'autres commentateurs, il tire son origine de l'éclat que les habitans de Clazomène, chassés de l'Asie, donnèrent à la ville d'Abdère, ce qui la rendit si célèbre, que cette circonstance donna lieu à ce proverbe des Grecs : Abdère la Belle. Strabon rapporte expressément ce proverbe aux Téiens, qui, pour n'être pas exposés à l'insolence des Perses, se retirèrent à Abdère. C'est le sentiment de Bayle.

136. *Il peint le dauphin dans les bois.* Horace, dans son Art poétique, se sert de cette expression proverbiale et grecque d'origine, pour désigner une chose absurde et qui répugne. C'est un reproche

aux mauvais poètes, qui promettant quelque chose de grand, n'effectuent qu'une chose médiocre : *currente rotâ, cur urceus exit.* Vous me promettiez un vase majestueux, la roue tourne, il ne sort qu'un méchant pot à l'eau. Voici la citation d'Horace :

Delphinum sylvis appinget, fluctibus aprum ;
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

Un poète, qui prodigue trop de choses merveilleuses dans un sujet, *peint un dauphin dans les bois*, un sanglier dans les flots. La crainte du blâme fait tomber dans des fautes grossières, celui qui ne possède point l'art à fond. Les bons poètes latins étaient nourris des expressions familières aux poètes grecs.

137. *Les jardins d'Adonis.* Expression ironique qui a passé en proverbe pour désigner une chose de peu de durée, par allusion aux pots et aux corbeilles de fleurs qu'on portait en procession pendant la fête d'Adonis. C'est dans ce sens que Platon, Plutarque et l'empereur Julien se sont servis de ce proverbe usité chez les Grecs.

138. *La table d'Alcinoüs.* Moreri prétend qu'Ulysse étant à la cour d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, conta la fable des Cyclopes, des Lestrigons, comme on dit, le coude sur la table, ce qui donna occasion à ce proverbe des anciens, qu'Erasme désigne sous le nom d'*Alcinoi apologus.* C'est une erreur. Selon Bayle, le proverbe de la table d'Alcinoüs ne vient pas de ces contes d'Ulysse, mais bien de la bonne chère qu'Alcinoüs faisait ordinairement.

139. *Je suis fils d'un homme qui se mouchait du coude.* C'est ce que répondit Anthistènes le Cyni-

que, à quelqu'un qui le questionnait sur sa race. Il faisait entendre par cette expression proverbiale la médiocrité de son origine. Les Français disent aussi proverbialement pour désigner un homme à qui il n'est pas facile d'en faire accroire, *il ne se mouche pas du pied*.

Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, *qui se mouche du pied*.
(MOLIÈRE.)

140. *Le fou parle du doigt*. Proverbe usité chez les Grecs et chez les Hébreux. Chilon, Lacédémonien, disait qu'en parlant il ne fallait pas remuer la main, ni jouer des doigts. *Lève le doigt*, parole dure et impérieuse des Grecs à l'égard des vaincus, pour exprimer leur mépris.

141. *C'est aux cinq juges à en décider*. Il y avait chez les Athéniens un tribunal de cinq juges institués pour juger de la bonté des pièces de théâtre, et pour décider si ces pièces méritaient d'être représentées en public. Cette coutume donna lieu à ce proverbe, qui est une parodie d'un vers employé très-fréquemment par Homère. Il paraît que le nombre de ces juges n'était pas toujours limité à cinq, comme on le voit par ce que rapporte Plutarque dans la vie de Cimon, où il dit qu'il y en eut dix au combat mémorable entre les poètes de la Grèce, et dans lequel Sophocle remporta la victoire sur Eschyle.

142. *Harmodius et Aristogiton*. Les Grecs, entre autres le sophiste Bion, appelaient ainsi, en manière de proverbe, les premiers signes de l'adolescence,

du nom des deux jeunes Grecs qui avaient délivré Athènes, leur patrie, de la tyrannie d'Hipparque. Forcé, par un motif qu'on devinera sans peine, d'user ici de réticence, je renvoie pour l'origine de cette dénomination, à Plutarque qui, moins scrupuleux et en sa qualité d'ancien, la donne exactement dans son Traité de l'Amour (chap. 34 de la traduction d'Amyot).

143. *Le potier porte envie au potier.* Du temps d'Hésiode, dont ce proverbe est tiré, la Grèce avait peu de peintres et de statuaires; l'homme qui tournait un vase était un artiste important. L'envie représente tout ce que le voisin possède, comme meilleur que ce que l'on a :

Fertilior seges est, alieno semper in agro
Vicinumque pecus, grandius uber habet.

(Ovide.)

« Ses moissons semblent plus abondantes, ses troupeaux plus gras. »

144. *Plus gourmand que le poulpe.* Athénée parle de ce proverbe qu'a fait naître la gloutonnerie de ce poisson, du genre des céphalopodes. Il signifie aussi un homme médisant, parce que, selon les anciens, le poulpe a la langue si pointue qu'il peut percer les conques et toutes sortes d'écailles.

145. *Les trois soirées d'Hercule.* Une nuit qui dura autant que trois jours. Les Grecs appelaient ainsi proverbialement un ouvrage de longue haleine, par allusion à une aventure amoureuse du seigneur Jupiter qui savait si bien dorer la pillule, et que la mythologie se charge de nous expliquer à sa manière. Le maître des dieux étant en Béotie chez

Alcmène, femme d'Amphitrion, trouva que la nuit était trop courte pour achever certaine besogne qu'il avait commencée, ce qui en effet n'était pas trop pour la façon d'un héros comme Hercule, qui devait un jour se rendre si fameux par ses douze incomparables travaux. Il envoya donc son messager Mercure, dire de sa part à Apollon, qu'il eût à arrêter son char, à Phœbé, qu'elle voulût bien ralentir un peu sa marche pour lui laisser le temps de vaquer à ses affaires, et à Morphée, de jeter une bonne provision de triples pavots sur tous les mortels, afin que les imbécilles ne s'aperçussent pas de ce léger dérangement. Ce qui fut dit fut fait, et la naissance d'Hercule fut achevée.

146. *Un chien accoutumé à ronger le cuir.* (Ut canis a corio. Horace, sat. V, liv. 2, vers 80.) Ce proverbe sert à prouver la force de l'habitude et ses suites souvent pernicieuses. Dans la dixième idyle de Théocrite, Milon répond à Battus qui lui demande si jamais l'amour ne l'a empêché de dormir : *à Dieu ne plaise qu'un chien mette jamais le nez à la curée!*

147. *Turture loquacior.* Plus bavard qu'une tourterelle. Proverbe fort en usage parmi les Grecs. Ménandre le cite dans la comédie intitulée *Plocion.* On l'appliquait aux parleurs et aux diseurs de balivernes intarissables, par comparaison aux gémissemens continus et d'une monotonie ennuyeuse de la tourterelle, qui paraît rendre des sons non-seulement par le bec, mais encore par la partie postérieure de son corps.

148. *Je me mords les lèvres.* Expression prover-

biale souvent employée par les Grecs. Homère dit que les poursuivans de Pénélope, après un discours énergique du jeune Télémaque, se mordirent les lèvres et gardèrent le silence. Se mordre les lèvres est un signe d'impatience et de dépit. On dit proverbialement en français : *Serrer les lèvres comme un chat qui boit du vinaigre.*

149. *Disputer sur l'ombre d'un âne.* Cette expression proverbiale employée par les Grecs, correspond à l'expression française : *disputer sur la pointe d'une aiguille.* Elle doit son origine à une espèce d'apologue que Démosthène racontait aux Athéniens, fort légers et étourdis de leur nature, pour fixer leur attention sur l'objet dont il les entretenait. Un jeune homme, leur disait-il, avait loué un âne pour se rendre d'Athènes à Mégare, en plein cœur d'été. Le soleil était des plus ardens, et il ne se trouvait pas sur la route le moindre buisson pour se mettre à l'abri de ses rayons. La nécessité est mère d'industrie. Le voyageur saute à bas de sa monture et se couche près d'elle pour se rafraîchir à la faveur de son ombre : l'ânier qui l'avait accompagné dans le voyage, jaloux sans doute de cet expédient, prétend que la place lui appartient de droit, puisqu'en louant l'âne, il n'avait pas prétendu louer son ombre. Une dispute s'élève, des paroles on passe aux coups ; mais comme les injures et les coups ne sont pas des raisons et ne décidaient pas la question, il fallut recourir à la justice. De là est venu le proverbe.

150. *Jusqu'à la mort du rat.* Pour dire d'une personne que sa vie tient à un fil, qu'elle se consume

par la maladie, par allusion au rat, dont la vie est fort courte. Horace confirme ce fait par ces paroles d'une souris à une autre, et traduites ainsi :

Vis, et te ressouviens combien brève est la vie.

On entend aussi désigner par là un homme stupide qui ne sait où donner de la tête, comme le rat lorsqu'il est malade ou empoisonné. On prétend que cet animal est sujet à une maladie qui lui fait perdre les intestins et le met hors de lui.

151. *Inter indoctos etiam corydus sonat.* L'alouette se fait entendre parmi les ignorans. Ce proverbe applicable à ceux qui, grands parleurs avec des idiots, restent muets devant des gens instruits, fait allusion au cri de l'alouette hupée, en grec *corudos*, qui, si on le compare au chant du rossignol, est insupportable, mais qui, au milieu d'une volée d'oiseaux muets, se fait entendre avec une sorte d'avantage.

152. *Il en prend de la mère comme de la chèvre.* Ce proverbe regarde les enfans, fruits d'un commerce adultérin, qui sont exposés à ne pouvoir connaître bien authentiquement celui qui leur a donné le jour. On sait qu'anciennement on appelait *bouc* le mari d'une femme adultère, parcequ'elle seule était capable de savoir de qui elle tenait son enfant. La chèvre étant un animal d'un naturel lascif, s'abandonne indifféremment à tout mâle de son espèce.

153. *Génies coryciens.* Ces génies étaient, suivant un préjugé fort répandu parmi les Grecs, des *lemures*, des *sylphes*, des *lutins*, dont ils croyaient que

l'air était peuplé, et qui faisaient aux hommes tout le mal possible. Ils étaient ainsi appelés par allusion aux brigands qui habitaient le pays de *Coryce* en Cilicie, province de l'Asie mineure. Ces Coryciens étaient doués d'une telle hardiesse et d'une telle subtilité, qu'aucuns fripons du monde ne pouvaient leur être comparés. Ces mêmes génies faisaient aussi le métier d'espions et rapportaient à ceux qu'ils favorisaient tout ce qui avait été fait et dit dans le plus grand secret, comme on peut le présumer par cette formule fréquemment employée dans les anciennes comédies grecques, *prenons garde que le Corycien ne nous écoute.* Ces Coryciens étaient, comme l'on voit, les dignes aïeux d'Antoine de Mouchy, inquisiteur de la foi en France, le père des *mouches* ou espions modernes.

154. *Le lion a ri.* Cela se disait quand une personne naturellement grave et sérieuse était sortie de son caractère pour se livrer à quelque accès de gaîté. Le naturel du lion est la gravité et la tristesse même. Thucydide fait, sans doute par ironie, l'application de ce proverbe aux Athéniens, qui, séduits par les intrigues de Cylon, s'étaient jetés dans de dangereuses factions et avaient troublé la république. Lorsqu'ils revinrent de leurs erreurs, ils se ruèrent sur Cylon et le massacrèrent.

155. *Scabrosior Leberide.* Plus sec, plus raboteux que Lébéris. Ce proverbe, qui repose sur deux versions différentes, s'appliquait aux personnes grossières et d'un commerce désagréable. 1°. Les Grecs désignaient par le mot *leberis*, la dépouille des serpens ou les peaux raboteuses de quelques poissons,

comme celles de l'anguille et du chat marin, qui en séchant devenaient d'une grande aspérité. 2°. Suidas prétend que ce qui avait donné lieu à ce proverbe, était un vieillard austère appelé Lébéris, qui avait toujours vécu dans une extrême pauvreté. Athénée se sert de ce proverbe dans la phrase suivante : Tandis que vous prétendez fermer la bouche à tous ceux qui parlent, bien loin de convaincre quelqu'un d'ignorance, vous vous montrez vous-même plus vide et *plus sec que Lébéris*.

156. *Le bœuf à la crèche.* Pour désigner un homme débarrassé du maniement des affaires publiques et auquel il est permis de vivre désormais en repos, et comme on dit en français, *d'aller planter ses choux.* Cela se dit par comparaison au bœuf, qui après s'être bien fatigué au travail, mérite de se reposer. Quelques commentateurs pensent qu'il faut prendre ce proverbe en sens inverse pour dénoter une vie molle et paresseuse, et désigner une personne qui abandonne une vie laborieuse et pénible pour se livrer à la fainéantise. Les Hébreux admettaient comme un préjugé défavorable et comme un signe démonstratif de paresse, le hasard d'avoir vu en songe des taureaux dormans. Ce proverbe est opposé au suivant : le *bœuf sous le joug*, désignant ceux qui sont forcés de travailler sans relâche.

157. *Ils ne savent ni le nager ni les lettres.* Il paraît que les Athéniens faisaient grand cas de l'art et de l'exercice de la natation, comme ils prisaient également les arts et les sciences; aussi se servaient-ils souvent de l'expression proverbiale ci-dessus,

pour se moquer des fainéans et des hommes ineptes. Il était aussi passé en proverbe de dire, pour taxer quelqu'un d'ignorance ou de stupidité : *Il ne connaît pas même Ésope.*

158. *Le Spartiate et l'amour n'ont rien de sale.* Cela se disait proverbialement à Sparte. Si l'amant ou l'aimé commettait ou permettait rien d'impudique, ils étaient tous deux bannis de la ville, quelquefois même privés de la vie. (*Voyez* Élien, liv. III, variétés historiques.)

159. *La faveur de Mercure.* C'est ainsi que s'exprimait un proverbe grec très-ancien, pour annoncer un gain, un profit inespéré. Il était tiré de l'usage d'offrir à Mercure les prémices des fruits au pied des statues de ce dieu ou Hermès, qui étaient placées le long des chemins, et dont les passans se nourrissaient; ou il se tirait encore des colonnes de pierre placées dans des chemins de traverse, et qui servaient à indiquer la route aux voyageurs égarés que cette heureuse rencontre faisait sortir d'embarras. C'est dans ce sens qu'Horace emploie ce proverbe dans les vers suivans :

An magis excors
Rejectâ prædâ, quam præsens Mercurius fert?
(SATIR. III, liv. 2.)

« Seriez-vous plus avisé de refuser le gain que Mercure favorable vous offrirait? » A Rome on appelait ces statues de Mercure *millesima Mercurii*, parce qu'elles étaient placées sur les grands chemins de mille pas en mille pas. De là on disait en proverbe : *ερμειον* et *mercuriale*, pour désigner toute

sorte de gain qui se présentait sans être attendu et sans savoir d'où il venait, comme des épaves, un trésor découvert et tout autre profit qu'on trouve sans le chercher.

160. *Par la langue trotte le bœuf.* Expression proverbiale usitée chez les Grecs. Les Athéniens portaient un bœuf sur leur monnaie. La figure de cet animal était empreinte sur le didrachme, pièce de monnaie valant à peu près huit sous tournois; l'expression proverbiale s'appliquait spécialement aux avocats prévaricateurs qui, ayant reçu de l'argent de la partie contre laquelle ils plaidaient, abandonnaient vilement la cause de ceux dont ils avaient d'abord embrassé la défense. Démosthène fut accusé de ce fait et on lui reproche de s'être vanté d'avoir reçu plus d'argent pour se taire, que son adversaire pour un long plaidoyer. Combien d'avocats dont il serait plus avantageux d'acheter le silence que le long verbiage!

161. *Plus sain que la courge.* A cause de la fraîcheur de ce fruit. Athénée comparait les écrits d'Épicharme, disciple de Pythagore, philosophe et poète comique, à qui l'on attribue l'invention de la comédie, à la fraîcheur de la courge.

162. *Serò sapiunt Phryges.* Bayle prétend que ce proverbe n'est pas plus particulier aux Phrygiens, qu'à tout autre nation, tandis que le reproche qu'on faisait aux Abdéritains les regardait spécialement, de la manière, dit-il, que les reproches qu'on fait aux Normands et aux Gascons, regardent ceux à qui on les fait. Il est certain que les proverbes qui attaquent la Normandie et la Gasgogne sont fon-

dés sur des défauts permanens et d'habitude, qui passent de génération en génération.

163. *Le scorpion est toujours aux aguets sous la pierre.* Apulée, par le scorpion, veut désigner un homme aigre et d'humeur malfaisante. Les nécromanciens prétendent que ceux qui naissent sous le signe du scorpion, sont querelleurs et adroits à surprendre leurs ennemis.

164. *La jambe est plus loin que le genou.* Propos d'égoïste. C'est-à-dire qu'il faut penser aux plus près, penser à soi avant que de penser aux autres. Les Latins disent, *tunica pallio propior est;* les Français, *la chemise est plus proche que le pourpoint.*

165. *C'est un chien sur de l'orge* (ou dans une crèche). Lucien cite souvent ce proverbe qui correspond au proverbe italien, *fare come il can dell' ortolano,* faire comme le chien du jardinier, c'est-à-dire, ne pouvoir ou ne vouloir point user d'une chose, et empêcher que les autres en usent. C'est le caractère de l'envieux. Un poète grec s'est moqué de ce vice dans l'épigramme suivante, traduite ainsi :

Sur de l'orge entassé remarquez bien ce dogue,
Son instinct, envieux et rogue,
Défend, sans en manger, l'approche du cheval;
Ainsi, jaloux, l'avare enrage
Que du trésor dont il jouit si mal,
Un autre fasse un meilleur usage.

C'est le faible de bien des gens, de soustraire aux yeux ce qu'ils croient être un objet unique ou curieux pour en ôter l'usage aux autres et s'en faire une propriété exclusive.

166. *Vous me racontez mon propre songe.* Vous me dites ce que je sais déjà.

167. *Le rat a goûté de la poix.* Il a pris plaisir à une chose, il y retourne sans cesse. Celui qui aime le danger y périra.

168. *Il a des yeux de Lyncée.* On dit communément des *yeux de lynx*, à cause de la vue perçante attribuée à cet animal. Mais beaucoup de commentateurs s'attachent à la première acception, et c'est le sentiment d'Aristophane. En effet, Lyncée, fils d'Apharée, et qui fut un des argonautes, savait fort habilement découvrir les terres qui recelaient de riches métaux. C'est pourquoi on disait de lui, que les rayons de ses yeux pénétraient jusque dans les entrailles de la terre. Varron parle d'un autre Lyncée qui était doué d'une vue aussi perçante que le fils d'Apharée.

169. *Tenir l'anguille avec une feuille de figuier.* Pour exprimer l'attente d'une chose douteuse. Les anciens représentaient allégoriquement, dans ce sens moral, l'anguille enveloppée d'une feuille de figuier qui, étant rude à la main, aide à tenir ce poisson tellement glissant, qu'on n'est point encore assuré de le posséder par ce moyen.

170. *Vérité s'endurcit au marteau.* Elle résiste aux efforts que l'on fait pour la détruire.

171. *Le loup a l'œil au bois.* En parlant d'un homme circonspect. Le loup est fort ingénieux à se tirer du péril; il s'éloigne peu des bois qu'il considère comme son asile, et lorsqu'il est poursuivi il se hâte de s'y réfugier.

172. *Larmes de Mégariens.* Larmes de crocodile.

Larmes simulées, telles que celles d'héritier. Les soupirs d'un héritier, dit un ancien adage, sont des risées effectives. Le territoire de Mégare était très-fertile en ail. On sait que l'âcreté de l'ail, lorsqu'on en épluche des gousses, tire les larmes des yeux. Aristophane faisant le portrait d'un homme qui feint de pleurer, dit ironiquement qu'il a flairé de l'ail.

173. *Un âne chez les Cumans.* Les Grecs employaient proverbialement cette expression pour désigner un homme qui fascinait, par un extérieur brillant, les yeux des gens simples et crédules, mais qui était réduit à sa véritable valeur par des hommes éclairés.

174. *Dicunt amicum igni quoque et aquâ magis necessarium.* C'était le sentiment des Grecs, dont le proverbe est traduit, λεγεται, etc., etc. (Voyez Plutarque, au traité Comme il faut discerner l'ami du flatteur.) En effet, comme la vie de l'homme ne peut s'écouler sans l'usage du feu et de l'eau, elle ne peut se passer aussi de la conversation et de l'assistance d'un véritable ami.

175. *Regarder en taureau.* Expression proverbiale employée dans le *Phædon* pour exprimer une œillade amoureuse empreinte cependant de quelque modestie. Aristophane en fait l'application à Eschyle. Mais dans cette dernière acception, il ne faut considérer le sens que le poète lui donne, que comme un regard d'indignation. Ainsi cette expression emporte deux sens bien distincts.

176. *Un éléphant aurait plus tôt enfanté.* Quand on voulait désigner la lenteur avec laquelle se con-

duisait une affaire; par allusion à la longueur de la gestation de l'éléphant femelle.

177. *Coudre la peau du renard à celle du lion.* Pour montrer la ruse unie à la force. Lysandre, au rapport de Plutarque, usait souvent de cette expression proverbiale.

178. *Hercule ne suffit pas contre deux autres.* Il n'y a pas de déshonneur à céder à de nombreux ennemis qui peuvent vous accabler sans peine; c'est un courage inutile de résister. Hercule en offre un exemple dans ce proverbe, dont voici l'origine : Les Molionides dressèrent un jour une embuscade à Hercule; ce héros en fut épouvanté et s'enfuit. Suidas raconte le fait d'une autre manière. Hercule ayant vaincu aux jeux olympiques Ctéaton et Euritus, enfans de Neptune et de Moliona, s'avisa de vouloir combattre contre Leus et Phérander, athlètes fameux, qui réussirent à le terrasser. Platon attribue ce proverbe au fait suivant : Hercule ne put se retirer victorieux d'un combat contre l'hydre et contre une écrevisse monstrueuse qui sortit de la mer, sans le secours de son neveu Jolaüs.

179. *Il regarde du coin de l'œil comme le thon.* On prétend que ce poisson voit mieux de l'œil gauche et a d'ailleurs la vue peu sûre. Eschyle s'est servi de ce proverbe.

180. *Gratter le ventre de la cigale.* C'est s'amuser à des riens, à des bagatelles.

181. *Il a mangé les glands de plusieurs fêtes de Jupiter.* Il a vieilli dans la pratique de la sagesse et de la vertu. On appliquait généralement ce pro-

verbe à ceux qui s'étaient distingués par de grandes actions et qui étaient parvenus à un âge avancé. Le chêne était consacré à Jupiter. Or assister à plusieurs fêtes de Jupiter, ou méthaphoriquement manger du gland, c'était vieillir, comme on dit en français pour exprimer la même pensée, *Manger plusieurs œufs de Pâques.*

182. *Il ne faut pas séparer le sel d'avec la fève.* Le sel représentant allégoriquement la sagesse, et la fève la folie, l'homme sage doit chercher, en les mêlant judicieusement ensemble, à tempérer par la qualité salubre de l'un, ce que l'autre a de malsain. Cela veut dire, qu'il n'y a pas d'homme, quelque sage qu'il soit, à qui il ne pousse quelquefois un petit grain de folie. Les Grecs pour désigner un homme dont la folie était insupportable, l'appelaient *mangeur de fèves.*

183. *Lydus in meridie.* Ce proverbe était très-obscène. Les Lydiens étaient tellement lascifs et dissolus, qu'ils ne cherchaient même pas les ténèbres pour commettre toutes sortes d'infamies. Il en était de même des Samiens dont les déréglemens étaient appelés par antiphrase, *les fleurs des Samiens.*

184. *Dédier la figue à Mercure.* C'était la coutume chez les Grecs, de consacrer à Mercure les figues que l'on trouvait sur son chemin, ou pour mieux dire tout ce qu'on pouvait rencontrer de précieux (voir les proverbes 82 et 159).

185. *Le porc se raille.* Cela était dirigé contre ceux qui faisaient quelque chose sottement et de mauvaise grâce.

186. *L'éléphant dédaigne les souris.* Ce proverbe

sert à désigner le mépris qu'un homme grave doit faire des railleurs et des mauvais plaisans.

187. *L'âge des roses.* C'était un proverbe chez les anciens, pour désigner une vie de courte durée.

Quam longa una dies, ætas longa rosarum.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

188. *Mœurs de brebis.* Ces mots proverbiaux s'appliquent à ceux qui ont peu d'esprit et de sens. On dit communément de gens simples, et qui vivent sans engendrer de soucis, *qu'ils mènent une vie de brebis.*

189. *Une lame de plomb dans un fourreau d'or.* Un ignorant riche et fastueusement vêtu. Diogène appelait un homme de cette sorte *toison d'or*, par allusion à la stupidité du mouton.

190. *Vous vous faites mourir de faim, tandis que vous nourrissez des chiens.* C'était un proverbe très-commun chez les Grecs, pour désigner la situation malheureuse de certaines personnes qui, ne pouvant même pourvoir à leur subsistance, étaient forcées de procurer, par des travaux pénibles, des alimens aux valets et aux chevaux de leurs maîtres; et, moralement, ce proverbe veut peindre la conduite d'un homme ambitieux qui, ayant à peine de quoi nourrir ses enfans, dépense imprudemment le peu qu'il a pour les faire briller par un luxe apparent et par des dépenses excessives, qui amènent bientôt leur ruine commune.

§ II. *Grecs modernes.*

Les Grecs modernes sont toujours sentencieux, dit M. Guys dans ses lettres sur la Grèce; ils aiment beaucoup les contes et les proverbes. Il semble que la tradition les a conservés comme les usages. On n'apprendrait pas le grec vulgaire, sans apprendre des fables et des proverbes en vers. Je crois, dit-il, qu'on ne reçoit pas une langue, sans retenir les proverbes les plus expressifs qu'elle a produits. Quoique tous les peuples polis aient sur certaines choses les mêmes principes, fixés par des proverbes qu'on répète dans l'occasion, ils ont tous une manière différente de les exprimer. On a observé que les anciens Grecs ne citaient pas un proverbe sans ajouter *le sage a dit cela.* Ainsi dans Théocrite, *vous avez vu le loup*, dit le sage : on mettait, ainsi s'exprime un commentateur de ce poète, tous les proverbes sur le compte de la philosophie. Cette remarque est juste. Les philosophes étaient des sages qui faisaient de la morale pratique leur principale étude, qui donnaient des leçons comme Épictète. La sagesse dictait les maximes qui servaient de règle pour la conduite. Écoutons les Grecs modernes, vous croiriez entendre les anciens. « Mon fils, disait devant moi un père à son enfant, ne te décourage pas, ne t'impatiente pas parce que le succès ne répond pas à tes espérances. Tu n'es pas heureux, mais un travail assidu surmontera les obstacles que tu rencontres. Voici ce qu'a dit le sage : *Il planta dans le temps une vigne, et avec le temps le*

verjus devint du miel. Toutes ces sentences sont en vers rimés, car la rime a été adoptée par les Grecs qui l'ont reçue des Italiens.

Les Grecs modernes ont de grandes dispositions pour les arts; il ne leur manque que l'occasion et la liberté pour acquérir des talens. Ils se livrent avec ardeur au commerce maritime; ils sont les négocians, les fabricans et les colporteurs de tout le commerce de détail du Levant. La marine actuelle des îles de l'Archipel n'appartient qu'à des Grecs, et depuis les patrons jusqu'aux mousses elle n'est équipée que de Grecs. Aussi les insulaires de l'Archipel ont des sentimens d'énergie et de liberté qu'on ne trouve pas dans ceux de la Roumelie. Le souvenir de la gloire de leurs aïeux n'est point tout-à-fait éteint en eux, et réveille souvent dans leurs cœurs des mouvemens d'orgueil et de regrets de ne pouvoir leur ressembler. Les Grecs de l'Archipel sont plus vifs, plus gais et plus spirituels que ceux du continent. Les habitans de l'île de Scio ont été surnommés depuis long-temps les Gascons du Levant.

Le Grec moderne est d'une belle stature; il a de la noblesse dans le maintien, de l'aisance dans ses manières, de la légèreté dans la démarche, de la vivacité dans les yeux; sa physionomie est ouverte, son abord agréable et prévenant. Il est propre dans ses vêtemens. Il a le goût de la parure. Actif, industrieux, entreprenant, il est susceptible d'exécuter de grandes choses. Il s'exprime avec chaleur; son éloquence est naturelle et souvent même passionnée.

Les Grecs paraissent avoir sur la mort les mêmes

idées qu'avaient leurs ancêtres. Ils considèrent la fin de l'existence comme le commencement d'un sommeil paisible. Ils ne veulent pas que ce moment soit accompagné de terreur et d'images lugubres. Les saints les plus vénérés parmi eux sont saint Georges et saint Démétrius. Le premier est toujours monté sur un cheval blanc, le second sur un cheval bai. En général l'habitant du Levant se résigne tranquillement à sa destinée, et se montre supérieur à tous les événemens; c'est une suite de sa croyance religieuse et de l'impression douloureuse des fers de la tyrannie musulmane.

Les Grecs modernes ne sont point ennemis de la joie; ils s'y livrent même avec transport lorsqu'ils sont loin des yeux des Turcs, leurs oppresseurs. Ils ont conservé la plupart des danses anciennes qui prenaient leurs noms de l'action qu'elles représentaient, telles que la *romeika* ou la danse longue, dans laquelle une seule personne conduit tous les autres danseurs et danseuses qui sont entremêlés; la *pyrrhique*, danse noble et martiale; aussi-bien que les danses obscènes et lascives, accompagnées de mouvemens indécens qu'on appelait autrefois *jonici motus*. Ils ont soigneusement retenu la lyre de Crête, et le chalumeau de Pan, composé de sept tuyaux inégaux, ainsi que la flûte des bergers d'Arcadie. Tout ce qui tient à l'art de l'ancienne pantomime est fort en usage dans le Levant, et particulièrement en Grèce. C'est l'amusement habituel de la société, et on le pousse souvent même jusqu'à des actions figurées très-contraires à la décence, mais qui plaisent beaucoup aux Grecs et

encore plus aux Turcs. Les femmes ont aussi des danses pantomimes et voluptueuses qui donnent de la souplesse à leurs corps et beaucoup de grâce à leurs mouvemens. L'usage de la balançoire, dont l'origine est fort antique, s'est perpétué chez les Levantins, par le besoin qu'ils ont de se rafraîchir et de se donner un exercice salutaire. Dans la plupart des maisons on trouve une salle destinée à ce jeu.

Dans le Levant la forme et la couleur des habillemens qui souvent désignent la qualité, la profession et même le pays des individus, ne varient presque jamais. Les vêtemens des Grecs sont encore aujourd'hui à peu près tels qu'ils étaient autrefois; leur gymnastique est la même; on y retrouve jusqu'aux combats des lutteurs. Ils sont adroits nageurs, bons écuyers; ils excellent dans tous les exercices qui exigent de l'adresse ou de la force. Ils se couvrent ordinairement la tête d'une petite calotte de laine rouge, autour de laquelle ils roulent une bande de mousseline pour l'assujettir. Les anciens Grecs en usaient de même. Leur chaussure consiste en un morceau de cuir qui garantit leurs pieds; elle est attachée avec des bandelettes comme le brodequin antique. Une simple chemise de gaze transparente couvre le sein des femmes grecques sans le toucher, et en modèle les contours; immédiatement au-dessous une large ceinture serre la taille, sans la gêner ni la soutenir; une autre ceinture, fermée par de riches agrafes, marque le tour des hanches, et laisse ensuite la robe ouverte par-devant. Les Grecs saluent, à la manière orien-

tale, en portant la main sur le cœur. On ne connaît point dans le Levant l'usage des bois de lit; on dort sur des canapés ou sur des coussins que l'on pose à terre. La cuisine des Grecs modernes ne laisse pas que d'avoir son art et d'être même fort composée; tout y est chargé d'épices et de graisse; le riz paraît jusqu'à six fois sur la même table avec des formes différentes. Le pilau est le mets favori des Levantins.

Dans le Levant on se sert pour les correspondances amoureuses, qui y sont fort communes, de fleurs et d'autres objets qui, par leur réunion et le sens proverbial qu'on leur a donné, peuvent exprimer une suite de pensées, et former même un discours entier.

Ces mêmes Grecs qui, livrés à leur propre naturel, conservent les germes de rares vertus, ont été corrompus par la fréquentation des Francs dont ils ont emprunté tous les vices, sans adopter les qualités; cette influence pernicieuse se fait sentir surtout dans les échelles ou villes maritimes du Levant. L'esprit mercantile et l'agiotage ont rétréci les âmes. La soif du gain a engendré la mauvaise foi; les richesses ont fait naître la vanité et l'orgueil; la crainte de les voir enlevées par le despotisme des Turcs a rendu les possesseurs dissimulés et rampans. Enfin, si l'on retrouve encore dans les Grecs modernes beaucoup des brillantes qualités qui distinguaient les anciens Grecs, on ne peut disconvenir que la superstition, fille de l'ignorance et de la servitude, n'en ternisse beaucoup l'éclat. C'est le trait le plus remarquable de leur caractère : ils

ne rêvent que magie et ensorcellemens; ils marchent sur l'ombre de ceux à qui ils veulent nuire; ils clouent leurs souliers qu'ils enfouissent sous un tas de pierres après avoir prononcé des paroles d'anathème. Enfin il n'est pas de sottises et de puérilités qu'ils n'emploient pour satisfaire leur penchant à la magie. Il y a surtout une croyance très-commune parmi eux; c'est que par un nœud magique que l'on jette à son ennemi, on peut le priver des jouissances de l'amour. Pour prévenir ce maléfice, l'époux, au moment de la bénédiction nuptiale, pose un genou sur la robe de l'épouse, et croit ainsi se dénouer l'aiguillette. On reconnaît de plus dans le caractère des Grecs modernes, cette inconstance, cette souplesse, cette foi légère, cet esprit artificieux dont les Grecs de l'antiquité ont été accusés, et si bien dépeints par ce vers de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes ;

et que confirme encore aujourd'hui ce proverbe cité par Spon : *Dieu nous préserve des Juifs de Salonique, des Grecs d'Athènes et des Turcs de Négrepont.*

M. de Pauw, dans ses Recherches philosophiques sur les Grecs, et M. Muller dans son Voyage en Grèce et en Ionie, ne font pas des Grecs modernes un portrait avantageux. A entendre le premier, « on ne peut trouver d'expressions pour dépeindre l'avilissement où les Grecs sont tombés de nos jours et par leur propre faute. Ce peuple, dit-il, rentré en enfance, n'est plus qu'un vil fardeau de la terre

et l'opprobre de ses aïeux dont il foule aux pieds les tombeaux sans même les connaître. » Cette opinion, sans doute, est exagérée. Le second s'exprime ainsi sur leur compte : « Il est à peu près impossible à des Européens de concevoir leurs mœurs et de décrire leurs caractères et leurs habitudes. Vains de leurs aïeux, dont ils n'ont, ainsi que tous les Grecs sans éducation, que des idées confuses et bizarres, ils se glorifient d'une illustre origine, tout en se livrant à la crapule la plus honteuse. Celle-ci, de plus, est couronnée chez ces hommes abjects par une lâcheté et une poltronnerie sans exemple, et malheureusement, malgré tout ce qu'on a écrit de leur valeur, ils ne montrent un peu d'énergie que lorsqu'il s'agit de dérober un cheval, un mouton ou tout autre objet; mais un ennemi valeureux, qui n'offre à leur cupidité aucun espoir de rapine, les trouve toujours sans force et sans courage. » Que ces reproches soient bien ou mal fondés, nous pensons que les Grecs peuvent, à l'aide de puissans secours, faire de grands pas vers la liberté et la civilisation.

PROVERBES GRECS MODERNES.

1. *Celui qui n'est pas dans le rang* (*dans la danse*), *sait toujours assez de chansons.* Les ménétriers grecs ont coutume d'accompagner par des chants le son de leurs instrumens, et quelquefois même, dans les brusques mouvemens de leur gaîté, les danseurs hors d'haleine font entendre aussi leurs voix; d'où est venu le proverbe.

2. *Les richesses de l'avare finissent par tomber entre les mains du prodigue.*

3. *Ou marie-toi tant que tu es jeune, ou résous-toi dès ta jeunesse à te faire moine.* Les couvens sont très-multipliés dans la Grèce ; ce sont des refuges consacrés à l'ignorance, à la superstition, et le plus souvent à la fainéantise. On donne aux moines le nom de *caloyers ;* de *kalos*, bon, et de *géros*, vieillard. Il s'en faut bien que l'on ne voie parmi eux que des vieillards ; il n'est pas rare d'y rencontrer des jeunes gens, des enfans de dix à douze ans, revêtus de l'habit qui consiste en une longue robe noire et unie arrêtée par une ceinture.

4. *A quoi te servent mille écus, si tu les reçois avec une femme laide? l'argent s'en va et la femme te reste.* On chercherait en vain la beauté dans la Grèce, dit M. de Pauw ; les femmes sont inférieures à celles du nord de l'Europe, soit pour la régularité des traits, soit pour la vivacité du teint et l'élégance de la taille ; et même dans quelques contrées de la Grèce on n'y voit que des femmes qui semblent disgraciées de la nature.

5. *Des fenêtres qui se sont déjetées, se redressent avec des sequins.* L'or est le remède à bien des maux.

6. *Ce qu'on a tissu mystérieusement la nuit, provoque souvent le rire en paraissant au jour.* Il y a des mystères qui aboutissent à des riens.

La montagne en travail enfante une souris.

7. *De l'épine croît la rose, et de la rose croît de nouveau l'épine.*

8. *C'est à ma servante que le roi s'est livré, c'est pourquoi il est devenu mon valet.* Ce proverbe a pour fondement cette maxime : que celui qui prodigue ses caresses à un eselave, devient esclave lui-même.

9. *L'empereur a beau avoir beaucoup d'or, qu'on lui en donne plus et il le prendra.*

10. *Tu y vois à peine pendant le jour, et tu veux faire des expéditions pendant la nuit.* Il ne faut rien entreprendre au-delà de ses forces.

11. *La médisance s'asseoit sur la grande route, et se moque de tous ceux qui passent.*

12. *Sonner la cloche pour les sourds, vouloir réjouir l'aveugle par l'aspect de la fumée de l'encens, et verser à boire à ceux qui sont ivres, c'est perdre son temps.* La manière d'assembler les moines et les villageois pour les offices de l'église, adoptée par les Grecs, non-seulement dans tous les pays soumis aux Turcs, mais dans les provinces plus indépendantes de la Valachie et de la Moldavie, est singulière. Comme les musulmans ont les cloches en horreur, on y supplée en suspendant une pièce de bois coupée en losange, longue de plusieurs pieds, sur laquelle frappent deux marteaux, ce qui produit un bruit assez fort pour être entendu à une grande distance.

13. *Tu donnes et ne cesses de donner, paieras-tu enfin tes dettes?* A force de toujours prendre dans la huche et de n'y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond, dit le proverbe français.

14. *Sois assis de travers quand tu siéges, pourvu seulement que ton jugement soit droit.*

15. *Il marche comme un ksefteri.* Les Grecs ap-

pellent ainsi le coucou, et se servent proverbialement de cette expression à l'égard d'une personne qui a la démarche et la contenance vives, mais peu naturelles. C'est ce qui distingue en effet cet oiseau.

16. *Si tu ne mets de prix qu'à avoir une poule blanche dans ta basse-cour, ne regarde plus si elle pond ou ne pond pas.* Celui qui, dans le choix d'une femme, a l'intention de ne s'attacher qu'à la beauté, doit passer légèrement sur les autres qualités.

17. *Le paradis est certain, et l'enfer ne l'est pas moins.*

18. *Celui qui a des brebis peut bien s'en nommer le possesseur; mais c'est celui qui les mène paître qui les mange.* Il ne faut pas confier ses affaires à des mains étrangères.

19. *Le diable n'avait pas de chèvres, et vendait cependant du fromage.* On entreprend souvent des choses auxquelles on n'entend rien; on profite du travail et de l'habileté des autres, et on en retire tout le profit.

20. *Si un ami que tu as mis à l'épreuve y a succombé, salue-le poliment de loin, afin qu'il ne te fasse pas de mal.*

21. *Glouton comme un serran.* La gloutonnerie de ce petit poisson est passée en proverbe chez plusieurs peuples de l'Orient, et particulièrement chez les Grecs. Le serran est un poisson qui a beaucoup de rapport avec la perche. Les Grecs modernes lui ont conservé le nom de *channo*, du verbe *chainein*, qui signifie bâiller, parce que ce poisson tient presque continuellement la gueule ouverte et sem-

ble bâiller. On pêche dans les mers du Levant des serrans dont les couleurs sont très-variées; leur chair est blanche, ferme et de bon goût, mais elle est remplie de petites arrêtes qui la rendent fatigante à manger.

22. *L'aveugle cherchait une aiguille dans du foin, et celui qui est perclus des deux mains faisait une corbeille pour l'y mettre.*

23. *Qu'est-ce que la future a à faire chez la belle-mère, quand le prétendu n'y est pas?* Ne va pas là où tu n'as rien à chercher.

24. *Ne prends pas le pêcheur pour compère, ni le boucher pour ami, et ne fraternise pas avec le jardinier, car tous trois sont des ânes.*

25. *Si l'on te dit que tu es ivre, appuie-toi, en marchant, contre la muraille.* Il faut céder à l'opinion, il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire.

26. *Celui qui met des culottes pour la première fois, s'arrête à chaque pas pour les admirer.* Tout nouveau, tout beau.

27. *Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.*

28. *Si tu gagnes de l'argent à parler, tu gagnes de l'or à te taire.*

29. *Celui qui a trop de poivre, en épice jusqu'à son charbon.* Les Turcs ont un proverbe à peu près pareil; ils disent : *Celui qui a beaucoup de poivre, en met jusque sur ses choux.* Ces deux proverbes sont dirigés contre le luxe et la prodigalité. Pour moi, dit La Mothe-Levayer, j'improuve le luxe, qui n'est bon à rien qu'à paraître vain; mais je ne saurais

condamner une vie aisée : il me serait impossible de vivre dans une trop exacte frugalité ; j'adopte la maxime *est modus in rebus.*

30 *Celui qui boit et mange avec des grands, court grand risque de se lever de table avec la faim.*

31. *C'est par la tête que le poisson commence à sentir mauvais.* Les Grecs donnent à connaître par ce proverbe que lorsque les mœurs des chefs sont corrompues, celles des inférieurs ne tardent pas à l'être. (Voir le prov. grec 128.)

32. C'est aujourd'hui un proverbe parmi les Grecs modernes que, *pour parler agréablement*, il faut *la locution d'Athènes et l'accent de Napoli.* Napoli de Romanie est la ville de Grèce où l'inflexion de voix est la plus douce et la plus naturelle.

33. *La poule va crier en une place et pondre dans une autre.* Ne te fie pas à l'apparence, elle trompe fort souvent.

34. *Quand le feu est à la maison de ton voisin, la tienne est en danger.*

35. *Écoute l'opinion des autres, mais ne renonce pas pour cela à la tienne, et fais ensuite ce que tu jugeras le plus utile.* L'opinion publique est une demi-divinité que l'honnête homme doit respecter comme l'objet du culte des autres, mais à laquelle il ne doit personnellement que des hommages volontaires.

36. *D'un mauvais payeur prends un sac de paille.*

37. *Il vaut mieux avoir l'œuf aujourd'hui que la poule demain.*

38. *Bois et mange avec tes parens, mais ne t'engage avec eux dans aucune affaire.*

39. *Les yeux du lièvre sont autres que ceux de la chouette.*

40. *Cracher contre le ciel, c'est se cracher au visage.*

41. *Il y a eu un incendie l'année dernière, et on le sent encore cette année.* (N'est pas sauvé qui traîne son lien, disent les Français.) C'est sans doute un avis que les Grecs se donnent entre eux de se défier de l'avidité des Turcs et surtout des janissaires, qui excitent souvent des incendies pour avoir occasion de les piller.

42. *La vieille a trouvé les figues douces, maintenant elle en cherche toute la journée.* Qui a bu, boira; qui a joué, jouera.

43. *Dans la ville des pécheurs, l'impie est magistrat.*

44. *La nuit fait un évêque, le matin un archevêque.*

45. *Le vaisseau peut périr pour avoir trop de pilotes.* Trop de précautions entraînent trop de soins; la foule cause embarras.

46. *Si tu entends dire qu'il y a quelque part une grande abondance de cerises, tu n'as besoin de prendre avec toi qu'un petit panier.*

47. *Basile, honore ton père; et toi, père de Basile, observe-toi.*

48. *Le sang qui doit couler ne saurait toujours rester dans la veine.* Il faut tôt ou tard se préparer à mourir; la vie n'est qu'un sommeil dont le réveil est la mort.

49. *Tâche de gagner le chien par des caresses, mais ne dépose pas ton bâton.*

50. *Chacun est débiteur du brigand et de celui qui a la force en main.* Depuis le *padischah*, ou le grand-seigneur, jusqu'au moindre *topdji*, canon-

nier, tous les Turcs s'entendent pour rançonner les Grecs.

51. *Il n'y a pas de menteur qui ne trouve quelqu'un qui témoigne pour lui.*

52. *Que sert d'avoir une cuvette d'or pour y cracher du sang?*

53. *La souffrance est un bon médecin.*

54. *Celui qui s'est brûlé en mangeant trop chaud, souffle même sur un morceau froid.*

55. *Ne consulte pas le médecin, mais celui qui a été malade.* Les médecins grecs sont très-ignorans et ont bien dégénéré de leur compatriote Hippocrate; toute leur science ne consiste qu'en un recueil de recettes qu'ils appliquent à tout propos : le punch est leur remède favori, parce qu'ils le boivent avec leurs malades.

56. *Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.*

§ III. Latins, *spécialement des Romains.*

A la différence des Grecs qui dans leur origine ont été enfans, les Romains dans la leur ont été barbares; leurs mœurs ont varié suivant la diversité des temps. Sous leurs premiers rois ils vécurent dans la plus grande simplicité; toute leur existence était partagée entre le besoin de pourvoir à leur nourriture et le péril de la guerre, pour repousser un ennemi jaloux de leur établissement. Ce période dura 244 ans. Sous les consuls ils furent souvent en proie à de cruelles dissensions : d'un

côté, l'envie de dominer chez les patriciens, de l'autre, l'amour de l'indépendance chez les plébéïens excités par l'esprit turbulent des tribuns, firent naître de dangereuses factions, qui mirent la république naissante à deux doigts de sa perte. Cette série de dissensions civiles, où cependant la république romaine eut quelques jours de gloire, dura plus de trois siècles, depuis l'expulsion des rois jusqu'au temps des Gracques. Enfin la destinée du peuple romain devait s'accomplir et le rendre maître du monde; mais ce ne fut que lorsque l'esprit de faction eut fait place à l'esprit d'ordre, à l'amour de la patrie, lorsque les mœurs se furent épurées, et que de grands hommes, tels que les Curius, les Cincinnatus, les Scipion, eurent donné l'exemple des vertus civiques et guerrières, et inspiré à leurs concitoyens le désir de se distinguer par de grandes actions. La guerre civile vint replonger ensuite la république romaine dans un gouffre de maux, dont elle ne sortit que pour devenir la proie des empereurs, qui disposèrent des Romains comme de vils troupeaux d'esclaves soumis à leurs caprices et aux infamies de leurs dissolutions. Tel a été l'état politique des Romains. Nous ne remonterons pas aux causes de la décadence de leur empire, que l'on peut cependant attribuer à l'entreprise même de le porter bien au-delà de l'Italie, et de lui donner une étendue à laquelle aucune espèce de gouvernement ne pourrait suffire; nous nous occuperons seulement de retracer les traits les plus saillans de leur caractère, de leurs usages et de leurs mœurs.

Dans les premiers siècles de la république, l'agriculture fut en grand honneur chez les Romains, et cette considération attachée aux travaux rustiques fut de si longue durée, que Cicéron affirme que sur la fin même de la république, les honnêtes gens aimaient encore mieux être enregistrés dans les tribus de la campagne que dans celles de la ville. Ils ne quittaient le séjour de la campagne que pour voler à la guerre; ils étaient à-la-fois laboureurs et soldats, et c'est cet amour du travail et de la vie champêtre qui a entretenu pendant tant de siècles ces sentimens de générosité et de désintéressement qui ont porté plus haut le nom du peuple romain que ses victoires et ses conquêtes. L'objet principal de la vertu des Romains était la prospérité de l'État; ils ne parlaient entre eux que de leur grande destinée, long-temps avant qu'elle se fût accomplie, comme on le voit par l'expression favorite qu'ils employaient dans toutes leurs harangues : *Quirites imperio nati*, Romains nés pour l'empire. Pleins de l'idée ambitieuse que l'empire du monde était destiné à leur patrie, tous leurs efforts tendaient à l'obtenir. Pour satisfaire cette flatteuse ambition, ils sacrifièrent tout, jusqu'à l'amour des plaisirs et l'amour des richesses. De tous les peuples du monde il n'y en a pas eu, dit Tite-Live, de plus grand, de plus respectable, ni de plus riche en bons exemples, que le peuple romain; aucun chez lequel le brigandage et la débauche se soient introduits plus tard, et chez lequel la pauvreté et l'économie aient été plus long-temps en honneur.

Dans les beaux jours de la république, plus tard même, les Romains étaient très-exacts observateurs de la décence publique. César voyant accourir plusieurs sénateurs armés de poignards pour lui ôter la vie, et ne pouvant se soustraire à leur fureur, s'entoura de son manteau, et rangea sa robe de manière à pouvoir tomber avec décence et dérober ainsi aux yeux le spectacle de sa nudité. Philippe, roi de Macédoine, faisant vendre en sa présence dans la place publique plusieurs soldats romains que le sort de la guerre avait condamnés à être vendus comme esclaves, était assis négligemment dans la posture d'un homme qui se repose. Sa robe par hasard s'était dérangée; l'une de ses jambes découverte et passée sur le genou de l'autre qui était aussi nue, laissait voir ce que probablement il croyait cacher. Un des prisonniers aperçut l'indécence de cette posture, et par une rare présence d'esprit, il s'écria qu'il ne devait pas être vendu parce qu'il était l'ami du roi, et que s'il pouvait lui dire deux mots en secret, il lui en donnerait la preuve. Philippe fit approcher ce prisonnier qui lui dit tout bas : *Seigneur, vous n'êtes point commodément assis.* Philippe remarquant en effet la position indécente dans laquelle il se trouvait, remit ses deux jambes l'une à côté de l'autre, et couvrit de sa robe ce qu'il avait fait indiscrètement remarquer : *Oui, cet homme est de mes amis*, dit-il ; *je l'avais oublié, je lui donne la liberté;* et il le renvoya.

Il faut convenir que si le peuple romain brilla long-temps par l'exercice de toutes les vertus, il

ternit ensuite tout l'éclat de son antique gloire par la réunion des vices les plus honteux. Remontons aux causes de cette dégénération morale. Lorsqu'après le seconde guerre punique, les Romains eurent vaincu Philippe, roi de Macédoine, ensuite Persée son fils, et que de là ils eurent poussé leurs conquêtes jusque dans l'Asie, ce fut alors qu'oubliant les vertus de leurs ancêtres, ils adoptèrent le luxe et les arts des peuples qu'ils avaient vaincus, ainsi que leurs vices et leurs mœurs dissolues. C'est en vain que Caton le censeur voulut arrêter les progrès d'une licence qu'il n'était plus possible de réprimer; son austère vertu vint échouer contre le choc des passions soulevées, qui entraînaient le peuple romain dans le gouffre des plus affreux excès. La richesse dans les ameublemens, la somptuosité dans les repas, le luxe dans les habillemens, vinrent seconder la corruption des mœurs. On eut beaucoup de vases d'or et d'argent pour le service des tables. On entretint une foule d'esclaves, moins pour les travaux utiles que pour la représentation : dans le prix excessif qu'on y mettait, on ne considérait point leur aptitude au travail, mais leur jeunesse et leur beauté. Non-seulement les femmes, mais les hommes employaient plus de temps à leur toilette et plus d'argent en habillemens et en parures, que les anciens Romains n'eussent cru convenable à leur dignité. Le jeune Scipion reprochait à l'un de ses contemporains, d'être tous les jours devant un miroir, de se raser les sourcils, de s'arracher la barbe et tout

le poil du corps avec un emplâtre de poix chaude, pour se rendre la peau douce et unie;

Qualem
Bruscia præstabat calidi circumlita fascia visci.
(JUVÉNAL, sat. IX.)

de se parfumer d'odeurs et d'essences précieuses, de paraître en public avec une tunique à longues manches, d'être à table avec son giton favori comme s'il eût été avec une courtisane. La robe traînante devint une marque de mollesse, comme l'avait été en Grèce le manteau traînant; c'est pourquoi les Romains appelaient *discincti* les hommes mous et effeminés, *cincti* et *cinctuli* les braves gens. Horace, pour noter un homme enfoncé dans la mollesse, dit :

Malthinus tunicis demissis ambulat.

« Malthinus marche la robe traînante. » C'est une chose certaine, dit Plutarque, que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

Une vie molle et voluptueuse avait remplacé cette vie animée qui ne laissait aucun repos au peuple romain, si long-temps avide de gloire. La corruption passa bientôt des grands au peuple, qui, perdant l'amour du travail, ne voulut plus vivre que dans la dissipation et l'oisiveté. Le vice dominant des Romains était une passion effrénée pour les spectacles, *panem et circenses*, voilà tout ce qu'ils demandaient. Parmi les grands, c'était un luxe et une dépense sans bornes. La somptuosité

et la délicatesse dans les festins ne firent pas de moindres progrès que le luxe dans la parure et la recherche dans les ameublemens. Chez les Romains, dans toutes les maisons riches, il fallait prendre un bain avant de se mettre à table, et ceux qui pratiquaient la galanterie, y répandaient quelques essences d'une odeur agréable. Ils mangeaient sur des lits de repos, *triclinia*, autour desquels on plaçait des tables couvertes de tapis brodés ou de lames de cuivre de Corinthe, car on n'avait pas encore l'usage du linge, puisqu'Ovide, qui était chevalier romain, dit, qu'étant à table auprès de sa maîtresse, il écrivait *je vous aime*, sur la table même, avec du vin dont il mouillait le bout de son doigt. Ils avaient des toiles de lin, mais ils ne s'en servaient pas pour l'usage de la table, ni même pour celui du corps. Leurs serviettes étaient d'une étoffe extrêmement façonnée et quelquefois même brochée d'or. Ce goût pour la sensualité de la table fut accompagné des excès les plus crapuleux, de l'ivrognerie et de la gloutonnerie les plus grossières, et des lubricités les plus effrontées. Du temps de Cicéron, il était du bon ton, lorsqu'on était invité à un festin, de s'y préparer d'avance en se faisant vomir. César lui-même était dans cet usage. C'en était également un fort commun de soulager son estomac par un vomitif au sortir de table, comme dans le siècle dernier on prenait chez les matadors de la finance des douches ascendantes pour se débarrasser du trop plein. La licence était telle, que l'issue des repas, dit encore Cicéron, ressemblait à l'issue d'un combat; la plupart

des convives étaient laissés pour morts sur le champ de bataille ; exploits que les Anglais imitent assez souvent dans leurs orgies. Enfin, on rougissait si peu de la gourmandise et de l'ivrognerie, que Marc-Antoine se trouva un jour dans une audience publique, tellement pris de vin, qu'il avait bu avec excès la nuit précédente, qu'il le vomit et qu'il en inonda son tribunal à la vue du peuple romain.

Parlons du caractère moral des Romains. Ils connurent peu ces vertus douces et philantropiques, la charité et la compassion envers le prochain. Le malheur, la pauvreté, la misère, et les maladies faites pour apitoyer les hommes, n'intéressaient jamais leur sensibilité et glissaient sur leurs cœurs que l'ambition avait endurcis. Que pouvait-on attendre d'un peuple qui faisait descendre de malheureux prisonniers dans une arène pour s'entr'égorger, et lui procurer un spectacle dont il repaissait ses yeux avides; d'un peuple qui avait la cruelle coutume d'exposer des enfans nobles, pour ne pas surcharger une famille patricienne; d'un peuple, enfin, chez lequel un citoyen illustre, Caton le censeur, si renommé par l'austérité de ses mœurs, n'avait pas honte de vendre impitoyablement ses esclaves, quand ils étaient vieux, comme un bétail inutile.

La cruauté réfléchie des Romains envers leurs ennemis, tenait plus à un peuple essentiellement inhumain et barbare qu'à une nation instruite et policée. Ils condamnèrent à mort des rois vaincus, après les avoir humiliés en les faisant servir à leurs triomphes. Aristonic, vaincu par le consul Acqui-

lius, fut étranglé par ordre du sénat. Jugurtha mourut de faim dans un cachot infect, après avoir vu son manteau royal déchiré ignominieusement par un bourreau. Vercingentorix, Sabinus et plusieurs autres infortunés, terminèrent leurs jours dans d'affreux supplices. César, si célèbre par sa clémence, fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes. Enfin, pour comble d'atrocité, les Romains, pratiquant si bien leur cruelle maxime, *væ victis!* faisaient mourir les rois vaincus, leurs fils innocens, leurs filles, qu'ils faisaient préalablement déshonorer par des bourreaux.

La chasteté était une vertu réellement inconnue aux Romains. Peut-on rien imaginer de plus infâme que les orgies, les bacchanales, les périphallies, les fêtes de Flore, où les femmes publiques devaient se montrer toutes nues, au son de la trompette, comme nous l'apprend Juvénal par ce passage :

Dignissima prorsùs,
Florali matrona tubâ;

et accompagner leur nudité de tout ce que les gestes et le discours pouvaient inventer de plus licencieux? Le libertinage et la dépravation y furent portés si loin, que l'autorité publique, tout indulgente qu'elle était, fut obligée d'en arrêter le cours, et que Juvénal n'a pu s'empêcher d'en parler, dans sa deuxième satire, avec tout le sentiment de l'indignation.

Que dire d'un peuple assez superstitieux pour attacher ses destinées au chant et au vol des oiseaux, à leur manière de boire ou de manger à la

sortie de leur cage, à l'inspection et à la disposition des entrailles des victimes, et surtout à la discrétion des augures et des aruspices, vrais charlatans dont l'effronterie et la duplicité donnèrent occasion à Annibal de se moquer du roi Prusias, qui avait plus de confiance dans les entrailles d'un veau, que dans les talens et l'expérience des plus habiles capitaines; et à Cicéron de dire, qu'il ne concevait pas comment deux augures et deux aruspices pouvaient se regarder sans rire, connaissant toute la vanité de leur science? Que dire d'un peuple qui regardait comme des présages sinistres les choses les plus ordinaires et les actions les plus simples de la vie, telles que : une coupe ou une salière renversées, des cendres dispersées, du miel ou de l'huile répandue, un chien noir qui entrait dans une maison étrangère, la rencontre d'un lièvre, d'un serpent ou d'un loup qui passait de la gauche à la droite, ou celle d'une belette, un serpent qui serait tombé d'une gouttière, les cris d'une chouette, heurter du pied contre quelque objet, s'accrocher à quelqu'autre par ses habits, parler d'incendie dans un festin, verser de l'eau sous la table où l'on mangeait, s'il arrivait que tous les conviés se tussent tous en même temps sans dessein prémédité et comme par hasard, que des rats rongeassent quelque chose de précieux, si les pieds démangeaient, et mille autres choses plus minutieuses les unes que les autres; même un œuf cassé par accident?

Que dire de cette foule de divinités si singulières que les Romains, égarés par une philosophie erronée et dans le but d'étouffer les remords de leurs

consciences, s'étaient créées pour s'autoriser dans leurs désordres et se livrer à tous leurs penchans déréglés? Les poètes, profitant du privilége de tout dire et d'embellir ce que leur imagination pouvait leur suggérer de plus absurde, ont divinisé les vices les plus monstrueux. Jupiter était un libertin, un adultère, et bien autre chose; Mercure un voleur et un proxénète. L'ivrognerie, sous le nom de Bacchus, avait un temple et des autels auxquels Caton d'Utique, ce sage si vanté, venait faire de fréquentes libations. On honorait l'impudicité sous le nom de Vénus, et jamais culte ne fut si bien et si généralement desservi; l'emportement et la cruauté étaient honorés sous le nom de Mars. De combien d'offrandes ne comblait-on pas les autels des dieux de l'impureté, Phallus, Bacchus et Mercure, des déesses Vénus, Cotytto, Persica, Prema, Pertunda et Lubentie! Tout, aux yeux des Romains, retraçait les images de la volupté. Le pain même que mangeaient les athlètes était pétri d'ingrédiens propres à leur donner de la vigueur, et avait la forme d'un Phallus. Les hommes dissolus buvaient dans des vases représentant cette figure. On offrait un triple encens à l'Usure, cette divinité si particulièrement révérée par Caton, qui, tout censeur qu'il était, ne laissait pas que de prendre les intérêts des intérêts dans son commerce sur les esclaves et sur les navires, ce que Plutarque regarde comme l'usure la plus vile, et qui, feignant de s'élever avec force contre ce vice si infâme, ressemblait à cet usurier qui priait avec instance tous les prédicateurs de tonner contre l'usure, afin d'exercer lui seul une pro-

fession que les autres auraient abandonnée. Enfin, pour comble d'extravagance, on ne pourrait croire qu'une divinité aussi ridicule que le dieu Petus (Crepitus), reçût les hommages des Romains, si des autorités dignes de foi, telles que saint Jérôme, saint Césaire, Lactance et Minutius Félix, ne l'eussent attesté. Sénèque, honteux sans doute de tant d'abominations, dit que cette multitude de divinités fut introduite chez les Romains pour ôter aux méchans la honte de rougir, et pour qu'ils trouvassent une excuse à leurs crimes dans l'exemple de leurs dieux qui protégeaient ces mêmes crimes; et Juvénal, se moquant de ce polythéisme si fécond, disait qu'Atlas gémissait sous le fardeau de tant de dieux qu'on avait placés dans le ciel.

Voilà ces Romains dont on a admiré si longtemps les hautes vertus, et qu'on propose pour modèles à la jeunesse des temps modernes. Tout ce que nous venons de dire peut servir à expliquer et à étendre le sens de quelques citations renfermées dans les proverbes latins, et motiver les réticences dont j'ai usé dans certains passages, qu'une réserve légitime m'a souvent contraint de modifier.

PROVERBES LATINS.

1. *Achillei pedes*, pieds d'Achille. Parmi les grandes qualités physiques dont Achille était doué, Homère a vanté la légèreté des pieds du héros de son Iliade. On lui avait en conséquence donné le surnom grec de *Podarchès*, *pedibus celer*. Ce héros est trop connu pour qu'il soit besoin de donner ici aucun

détail sur sa personne. Je relèverai seulement une petite contradiction dans laquelle est tombée la mythologie ; elle prétend qu'Achille était invulnérable, excepté au talon, par lequel on l'avait tenu lors de son immersion dans les eaux du Styx. Cependant un fait vient la démentir : le héros, irrité du refus qu'on lui faisait de la main de Polixène, sœur d'Hector, reprit les armes, et avoua sa faiblesse à Ménélas. A la première attaque, les Troyens plièrent, Hector seul resta ferme sur le champ de bataille. Achille ayant lancé son javelot contre le conducteur du char d'Hector, celui-ci se sauva, et Achille ne put le rejoindre qu'après la mort de Patrocle. Le Troyen Hélénus, caché dans la foule, profita de l'emportement d'Achille, uniquement occupé à la recherche d'Hector, et lança contre le prince grec une flèche, qui le blessa à la main, et le mit hors de combat. Les eaux du Styx n'avaient donc pas rendu sa main invulnérable ? Au reste, cette fiction d'invulnérabilité, qui devait rendre Achille moins intéressant aux yeux des braves, n'était point admise du temps d'Homère. Cette faculté tenait sans doute à une préparation dont on enduisait la peau, afin d'émousser le tranchant du fer, comme celle qu'employaient les gladiateurs chez les Romains pour rendre la peau plus ferme et plus dure.

2. *Nasum rhinocerontis habet.* Il a un nez de rhinocéros. Expression proverbiale et familière aux Romains. Un long nez, suivant eux, annonçait une grande disposition à la raillerie. Un railleur était désigné par le mot *nasutus*. Comme il n'est

pas dans la nature d'animal qui ait le nez plus long (si on en excepte l'éléphant), ou plutôt une protubérance plus singulière que la corne qui surmonte les narines du rhinocéros, les Romains en avaient fait le type ou le caractère de la raillerie.

3. *Chère et repas des Saliens.* La procession des Saliens, ou prêtres de Mars, ainsi nommés, parce qu'à la fête du dieu ils portaient par la ville, en dansant et sautant, les boucliers sacrés, se faisait dans le mois de mars, et durait quatorze jours, c'est-à-dire autant qu'il y avait de quartiers à Rome, car ils ne visitaient qu'un quartier par jour, et dans chacun de ces quartiers ils avaient un autel où le public les traitait avec une si grande magnificence, que la somptuosité de leurs repas passa en proverbe.

4. *Sardi venales, alius alio nequior.* Sardiens à vendre, tous plus méchans les uns que les autres. Proverbe que l'on appliquait à Rome à tous les prisonniers que l'on traînait en triomphe. Sinnius Capito raconte ainsi l'origine de ce proverbe : Tibérius Sempronius Gracchus, s'étant emparé de l'île de Sardaigne, en emmena un si grand nombre d'esclaves, que pendant long-temps on ne vit que Sardes à vendre dans le marché. Ce cri si souvent répété était passé en proverbe.

5. *Capta quidem serò Pergama, capta tamen.* Enfin, quoique tard, Troye est prise. Cela voulait dire proverbialement, qu'on vient à bout de tout, pourvu qu'on y mette tout le temps qu'il faut.

6. *Scindere penulam.* Arrêter quelqu'un par le

manteau pour l'obliger à rester, était, chez les Romains, une manière engageante dont un hôte se servait pour retenir quelqu'un, et qui correspond à cette locution française : *Il ne s'est pas fait déchirer le manteau.*

Mes amis, dit Cléon, me rendent des visites ;
Il en est un surtout : mais j'entends le marteau ;
C'est l'importun Montmaur, la fleur des parasites,
Jamais il ne se fit déchirer le manteau.

7. *Manliana imperia.* Cette expression servait à désigner les arrêts où les droits de la nature sont sacrifiés à la rigueur des lois. L'origine de ce proverbe est puisée dans l'histoire romaine, qui offre plusieurs exemples de l'extrême sévérité des lois militaires. Le jeune Manlius, provoqué en combat singulier par le général des Toscans, accepta le défi et tua son adversaire. Le consul, son père, qui avait défendu expressément qu'on combattît hors des rangs et avant que la bataille fût engagée, le condamna à mort pour avoir désobéi à son ordre. De cette sévérité, qui mériterait bien d'être autrement qualifiée, est née l'expression proverbiale.

8. *Lutte sicilienne.* C'était celle où l'on se permettait quelque ruse, quelque artifice inattendu ; elle me paraît répondre assez bien au *coup de Jarnac* des Français. Virgile a dit :

Dolus an virtus quis in hoste requirat?

« qu'importe qu'on surmonte son ennemi par ruse ou par valeur? »

9. *Uno digito scalpit caput.* Il se gratte la tête avec un seul doigt. Cette expression était passée en proverbe chez les Romains pour désigner un homme mou et impudique, *mollis* et *pathicus*. Sénèque a pensé que l'habitude de se gratter la tête avec un doigt dénotait les penchans les plus manifestes à la luxure et à l'impudicité. On adressait ce reproche à César et à Pompée, qui avaient cette habitude. Juvénal a consacré cette expression proverbiale dans le vers suivant :

Qui digito scalpunt uno caput.

Un autre poète a dit :

Scalpit, quid credas hunc sibi velle? Virum.

10. *Imperium adamantinum.* Expression proverbiale pour exprimer une puissance établie sur des fondemens inébranlables, par allusion au diamant, qui est la plus dure de toutes les pierres précieuses.

11. *Fraus punica.* Fourberie carthaginoise. On sait que Carthage était une colonie de Tyr, ville de Phénicie. Or, les Phéniciens passaient pour les plus grands fourbes du monde, jusque là que leur perfidie était passée en proverbe, et cette réputation était bien ancienne, puisqu'on la trouve déjà établie dans Homère, *Odyssée*, liv. XIV, où Ulysse dit : Quand la huitième année fut venue, il se présente à moi un Phénicien très-instruit dans toutes sortes de ruses et de fourberies, insigne fripon, qui avait fait une infinité de maux aux hommes.

12. *Jeter l'ancre sacrée.* Être réduit au dernier période de détresse, comme un vaisseau dans une

tempête. Expression qui répond à la locution française, *jeter l'ancre de miséricorde;* celle qui est réservée pour la dernière extrémité. Les Romains donnaient le nom de sacrée à la plus robuste de leurs ancres, qu'ils jetaient au plus fort du péril.

13. *Societas Leonina.* Société Léonine. Dans cette société, le partage des petits est la peine et le danger; le lot des grands et des hommes puissans, est le profit sans danger. Il est peu prudent de faire société ou de contracter une alliance avec des hommes plus puissans que soi. Le parti le plus sage est de s'abstenir de tout commerce avec les grands. Notez tout ce qu'il en coûte de bassesses, de sacrifices, de dangers, de dégoûts, pour acquérir l'amitié et la protection variables des grands; comparez les bénéfices que vous en retirez, vous trouverez que le gain ne compense pas la dépense : promesses magnifiques, toujours attendues en vain; protestations de services, toujours dérisoires, c'est la seule monnaie avec laquelle ils paient vos peines et votre folle confiance. Lorsque vous êtes fatigué et honteux de tant d'abnégation de vous-même, vous demandez le remboursement des avances que vous avez faites, on vous paie en révérences, en *monnaie de singe;* cessez de prodiguer l'argent, on vous met à la porte. La société Léonine est également réprouvée par la morale, les lois, la justice et l'honneur.

14. *Le clou est enfoncé.* C'était un proverbe chez les Romains, lorsqu'il n'y avait plus de conseils à prendre sur une affaire, de dire que le clou était enfoncé. Ils avaient la coutume de mettre un clou

de diamant ou plusieurs clous de fer entre les mains de la *Nécessité*, pour faire entendre que tout ce qui arrive est arrêté par le destin, et qu'il est inutile de se raidir contre lui. Sa statue la représentait avec des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait un marteau et des clous.

15. *Jupiter pluit.* Lorsque le temps était disposé à la pluie, les anciens en attribuaient la cause à Jupiter; ils l'avaient surnommé *Pluvieux*. Cette locution avait encore un sens mystérieux qui tenait aux notions de physique des anciens. Ils croyaient que c'était le temps de la conjonction de Jupiter avec Junon. C'est peut-être de là que le peuple, qui prend tout à rebours, dit proverbialement, lorsqu'il pleut et qu'il fait soleil, c'est *Jupiter qui bat sa femme*. On sait que les intrigues amoureuses du souverain de l'empyrée mettaient la jalouse Junon de mauvaise humeur, et que le mari et la femme faisaient souvent pitoyable ménage.

16. *Facere litteram longam.* Être pendu, parce que la lettre I était celle de toutes les lettres de l'alphabet qui indiquait le mieux la position verticale et allongée d'un pendu. N'en déplaise aux Romains, c'était de leur part une bien vilaine plaisanterie.

17. *Post triduum mulier fastidit et hospes et imber.* Après trois jours, une femme, un hôte et la pluie sont fort incommodes.

18. *Honores mutant mores.* Les honneurs changent les mœurs. Plotine, femme de Trajan, fut une princesse plus vertueuse que belle. Ce qu'elle

dit la première fois qu'elle entra dans le palais impérial est digne de remarque. En montant l'escalier, elle se tourna vers le peuple et dit, qu'elle entrait là telle qu'elle désirait d'en sortir. Elle souhaitait que la grandeur de sa fortune ne changeât pas ses mœurs, et que, quand elle serait obligée de quitter son rang, elle pût se retrouver telle qu'elle était en le prenant; car elle savait, disait-elle en citant le proverbe, qu'il est très-difficile de ne pas changer de mœurs en changeant de fortune.

19. *Afrania bestia.* C'était à Rome une grosse injure que d'appeler ainsi une femme. *Adeo ut pro crimine improbis fœminarum moribus, Afraniæ nomen objiciatur.* Ce sobriquet vient d'une certaine Afrania, célèbre chicaneuse, et qui était d'une si grande impudence, qu'elle plaidait elle-même toutes ses causes, dans lesquelles le scandale ne manquait pas. Elle était si décriée, que c'était le comble de l'injure que d'appeler une femme *Afrania bestia.*

20. *Non canem relinquere.* On n'y trouverait pas la queue d'un chien. Expression proverbiale fort usitée à Rome, pour signifier une maison dont le maître s'était ruiné par ses profusions. Cette façon de parler était aussi en usage chez les Hébreux. On la trouve dans le Livre des Rois, en parlant de la maison de Nabal; on dit qu'il n'y serait pas resté un chien pour faire ses ordures contre la muraille, *non remansisset mingens ad parietem.* Je crois qu'il faut *meiens.*

21. *Ara Lugdunensis.* L'autel ou la tribune de

Lyon. Juvénal cite ces mots comme un proverbe usité de son temps, dans les vers suivans :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

« Puisse-t-il devenir aussi pâle que celui qui, nu-pieds, marche sur un serpent, ou qu'un rhéteur prêt à monter sur la tribune de Lyon. »

Il faut savoir, pour l'intelligence de ce proverbe, qu'après que Caligula eut reçu dans Lyon les honneurs de son troisième consulat, il y fonda toutes sortes de jeux, et particulièrement cette fameuse Académie nommée *Athenæum*, qui s'assemblait devant l'autel d'Auguste. C'était là qu'on disputait les prix d'éloquence grecque et latine, en se soumettant aux lois rigoureuses que le fondateur avait établies. Une des conditions singulières de cette institution, était que les vaincus, non-seulement fourniraient à leurs dépens les prix à décerner aux vainqueurs, mais, de plus, qu'ils seraient obligés d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge; et que, s'ils refusaient de le faire, ils seraient battus de verges, et même jetés dans le Rhône.

22. *Male acquisito non gaudebit tertius hæres.* La raison pour laquelle il est rare qu'un troisième héritier jouisse d'une succession de biens mal acquis, est que le second, auquel ces biens ont peu coûté, les dissipe sans peine. Il croit ne se donner de la considération que par la dépense, et il s'y jette, sans réfléchir que son fils pourra imiter l'exemple de son aïeul pour réparer les brèches qu'il fait à sa fortune.

23. *Omnis herus sit servo monosyllabus.* Il ne faut pas se familiariser avec les valets. Les grands ne doivent parler à leurs inférieurs que par monosyllabes; ceux-ci ont besoin de plus longs discours et de faire de plus humbles courbettes pour demander, prier et obtenir, que pour remercier. A Rome, c'était la coutume des grands d'appeler leurs esclaves en faisant claquer leurs doigts, sans leur parler. L'affranchi Pallas, accusé d'une conspiration contre Néron, répondit avec arrogance, quand on lui nomma quelques-uns de ses affranchis pour ses complices, qu'il ne leur avait jamais parlé que par des gestes de la tête et de la main, pour ne pas se familiariser avec eux par des discours.

24. *In sole maculæ.* En général, on perd moins à n'être pas assez connu qu'on ne hasarde à l'être trop. Le plus grand jour nuit quelquefois au mérite le plus transcendant. On veut trouver des taches même dans le soleil. L'obscurité, au contraire, est un voile qui sert à couvrir bien des défauts qui s'attachent à un mérite médiocre.

25. *Qui non laborat, non manducet.* L'homme étant né pour le travail comme l'oiseau pour le vol, celui qui ne veut pas travailler est indigne de vivre.

26. *Incidit in Scyllam cupiens vitare Carybdim.* Ce vers devenu proverbe et dont Erasme avoue ne pas connaître l'auteur, se trouve dans l'*Alexandroïde*, poème de Gauthier, dit de Châtillon, quoique né à Lille en Flandre. Apostolius a traduit ce vers en grec. Personne n'ignore maintenant que les dangers de Carybde et de Scylla, tant redoutés par

les navigateurs anciens, et si redoutables encore pour ceux de nos jours, n'ont d'autre cause que l'action de deux courans contraires refoulés dans le détroit de Messine par une égale impulsion. Leur violence est telle, que les débris des navires naufragés sur Carybde sont portés en peu d'instans à trente milles de là, vers le rivage de l'ancienne *Tauromenium*, aujourd'hui Taormina, dans une petite anse que les Grecs appelaient *κοπρια*, tas de fumier, comme étant le réceptacle de tous les objets engloutis par les vagues du canal de Messine. Il importait de prévenir par une sage police ces funestes accidens, trop fréquens encore malgré les progrès modernes de l'art nautique, et c'est ce que le gouvernement sicilien a fait autant qu'il était possible, en préposant d'habiles pilotes lamaneurs au passage du détroit. Aujourd'hui donc, le nautonnier étranger se confie à leur expérience, et néglige les trop timides conseils d'Hélénus :

Præstat Trinacrii metas lustrare Pachini,
Cessantem longos et circumflectere cursus.
(ÆNÉID., liv. III, vers 429.)

« Il vaut mieux faire un long circuit en doublant le promontoire de Pachyn, que de s'approcher de la redoutable Scylla. »

Éviter tout excès n'est pas chose facile;
Si l'un nous semble laid, l'autre nous paraît beau.
Ainsi fait l'ignorant qui conduit un vaisseau,
S'il évite Carybde, il se jette dans Scylle.
(GOMBERVILLE.)

27. *Fœnum habet in cornu.* Il a du foin à la corne. Sicinnius, délateur banal qui suscitait des affaires

à tout le monde, aux orateurs, même aux principaux magistrats de son temps, interrogé par quelqu'un pourquoi Crassus était le seul qu'il n'attaquait pas et qu'il laissait en repos, répondit : *c'est qu'il a du foin à la corne*. C'était en effet la coutume des Romains, quand il y avait des bœufs dangereux, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin on pût y prendre garde et s'en garantir. Ce mot de Sicinnius passa ensuite en proverbe, pour dire qu'un homme était à craindre. Horace s'en est heureusement servi en parlant des poètes satiriques (Sat. IV, liv. I) :

Fænum habet in cornu, longè fuge.

« C'est une bête dangereuse, gardez-vous de l'approcher. »

28. *Purus grammaticus, purus asinus.* Les grammairiens s'amusent à gloser sur les moindres fautes des auteurs, et ne pensent pas à corriger celles de leurs propres ouvrages, qui sont souvent grossières ; ce sont les douaniers de la littérature, à force de vérifier la marchandise, ils la chiffonnent. La fille adoptive de Montaigne, mademoiselle de Gournay, disait des puristes, que ce qu'ils écrivaient était un bouillon d'eau claire, c'est-à-dire sans impureté et sans substance. Cette pureté apparente qui énerve le discours, est un ouvrage de sculpteur que celui-ci, voulant raffiner et corriger toujours, finit par affaiblir. Les Hollandais appellent cette manie le mal du raffinement ; Térence l'avait déjà appelée *obscura diligentia*.

29. *Quam alta sit aqua? ipsa ostendet.* C'était la

traduction d'un proverbe grec, que les Latins ont adopté en parlant de ceux qui manquent d'expérience, et qui, faisant comme ceux qui veulent traverser un fleuve, demandent : *L'eau est-elle profonde? L'épreuve*, dit-on, *vous l'apprendra.* Lucrèce a dit :

Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit.

C'est l'usage, ou plutôt la seule expérience,
Qui chez nous autrefois produisit la science.

30. *Vatinii collum.* Le cou de Vatinius. Chez les Romains la grosseur et l'enflure du cou étaient regardées comme des signes d'impudence. La haine publique dont Vatinius était l'objet, les écrouelles dont il était attaqué, son consulat même, étaient passés en proverbes. Un jour que Vatinius avait plaidé à l'audience avec grand apparat, Cicéron dit : Voilà un orateur bien enflé. On sait que Cicéron avait le défaut d'être railleur et caustique. Dans ses plaidoyers, Vatinius portait peu de respect aux juges. Un jour il aborda Cicéron sur son tribunal, et lui demanda une grâce. Comme Cicéron ne la lui accordait pas sur-le-champ, mais réfléchissait assez long-temps sur ce qu'il devait faire, Vatinius lui dit : Pour moi, je ne balancerais pas tant, si j'étais prêteur. Alors Cicéron, se tournant de son côté, lui répondit : *Aussi n'ai-je pas le cou si gros que toi.*

31. *Mopso Nisa datur, quid nos speremus, amantes?* « On marie la bergère Nise à Mopsus, et après cela, que ne devons-nous pas craindre, nous-

autres? » Le commencement de ce vers de la huitième Églogue des Bucoliques de Virgile est devenu proverbe; il se dit de ceux qui obtiennent, par leur crédit ou par leurs intrigues, un emploi honorable et lucratif, dont ni leurs talens ni leur probité ne les rendent dignes. La comparaison que Virgile établit entre Mopsus, berger lourd et grossier, et Nisc, bergère d'une grande beauté, constitue le sens véritable du proverbe.

32. *Intùs Nero, foris Cato.* C'est un Caton au-dehors, un Néron au-dedans. C'est une expression proverbiale attribuée à saint Jérôme, lorsqu'il voulait désigner un hypocrite. Caton était recommandable par l'austérité de ses mœurs, Néron connu par sa dépravation et sa cruauté.

33. *Septem convivium, novem convicium.* Sept à table, c'est raisonnable, neuf, c'est vacarme. C'est le sentiment de Marcus Varron, qui ne veut pas que le nombre des convives excède celui des Muses, ni qu'il soit au-dessous de celui des Grâces. Vénus réclamerait contre cette prétention, malgré l'adage *numero impari gaudet.* En effet, la confusion règne dans une table trop nombreuse; chacun ne pouvant s'entretenir qu'avec son voisin, cela fait un murmure continu et un mélange de voix discordant. Le sage ne peut placer son mot ni retrouver une pensée, et, comme le disait fort bien, dans un repas, le fameux Montmaur, impatienté du bruit confus des voix, tandis qu'on ne devait entendre que le mouvement des mâchoires et le cliquetis des dents : *Taisez-vous donc, Messieurs, on ne sait ce qu'on mange.*

34. *Iro pauperior*. Plus pauvre qu'Irus. Irus était un pauvre de l'île d'Ithaque, qui était à la suite des amans de Pénélope et qui se trouvait probablement le jouet de leurs caprices. Par opposition on disait *Cræso ditior*, plus riche que Crésus, roi de Lydie, qui possédait d'immenses richesses. Les poètes se sont souvent servi de ces deux comparaisons proverbiales. 1° Ovide dit, liv. III, élég. VII, vers 42 :

Irus et est subito qui modo Cræsus erat.

« De Crésus il devient Irus, » vers qui peut admirablement bien s'appliquer à tous ces spéculateurs de bourse, qui aujourd'hui nagent dans l'opulence, et le lendemain se trouvent réduits, par l'effet de ce jeu infernal, à la plus affreuse misère. 2° Properce s'exprime ainsi, élég. IV, liv. III :

Non distat Cræsus ab Iro.

« Il n'y a qu'un pas de la richesse à la pauvreté. »

35. *Vinum trifolinum*. Vin de trois feuilles, maître vin. Cela se disait chez les Romains d'un vin généreux qu'on avait gardé trois ans ou trois nouvelles pousses de feuilles. Martial se sert de cette expression dans ce vers :

Non sum de primo fateor trifolina lyæo.

On appelait aussi ces sortes de vins *rois* ou *dynastes*. C'est le surnom qu'on donnait au vin de l'île de Scio, qui jouissait d'une grande réputation parmi les Grecs.

36. *In tenebris micare*. Briller dans les ténèbres. Proverbe fort commun pour exprimer un homme de bien auquel on peut se fier sans prendre de pré-

cautions. Erasme le rapporte d'après Cicéron. Les gens de la campagne, dit ce grand orateur, au livre III *de Officiis*, ont donné naissance à un proverbe, lorsque, pour louer la bonne foi et la probité de quelqu'un, ils disent qu'on pourrait sans risquer jouer à la mourre avec lui dans les ténèbres. La mourre est un jeu de la plus haute antiquité. Hélène, au rapport de Ptolémée, en fut l'inventrice; elle y joua contre Pâris et le gagna. Ce jeu est purement de hasard; sa perfection consiste dans l'agilité des doigts.

37. *Omnis Minervæ homo.* C'est-à-dire un homme adroit qui sait tout faire. Minerve était regardée comme la déesse des arts et de l'industrie.

38. *Quòd nec ad cælum nec ad terram pertinet.* Qui n'appartient ni au ciel ni à la terre. Proverbe pour marquer que quelque chose est tout-à-fait hors de propos et n'intéresse personne. Ce sont des préceptes en l'air, des paroles en l'air, des personnages en l'air, des contes en l'air, dit le français, pour rendre la même idée.

39. *Sic notus Ulysses?* Est-ce là connaître Ulysse? Ces mots, tirés d'un vers du discours de Laocoon aux Troyens, dans le 2e livre de l'Enéide, étaient devenus proverbiaux à Rome pour désigner ceux qui, par l'effet d'une découverte ou d'une reconnaissance subite, paraissent riches et magnifiques après avoir paru sordides et gueux, et cela par allusion à Ulysse qui se présenta couvert de haillons devant les amans de Pénélope, et qui fut ensuite reconnu par eux.

40. *Dii lanatos pedes habent.* Les dieux ont les

pieds de laine. Macrobe explique d'une manière très-nette l'origine de ce proverbe. Apollodore, dit-il, assure que pendant toute l'année on liait les pieds de là statue de Saturne, avec des cordons de laine qu'on ne déliait qu'au jour de la fête du dieu, qui se célébrait dans le mois de décembre, et que c'est de cette cérémonie qu'est venu le proverbe. Quant au sens moral, ce proverbe signifie que les dieux sont souvent lents à punir et viennent au petit pas; mais qu'ils punissent enfin, comme le fait entendre Horace, qui appelle leur châtiment *boiteux*.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

« Et rarement le châtiment, qu'on représente avec un pied boiteux, a manqué d'atteindre le scélérat qui fuit devant elle. »

41. *Ex amphiteto bibisti.* Vous avez bu plus que de raison. C'est comme si l'on disait proverbialement, en français, vous avez bu comme un chantre, comme un templier. Ce proverbe vient de la coutume de boire dans un énorme vase nommé amphitète, dont on se servait dans les orgies.

42. *Porrigo suram.* Je présente ma jambe. C'était chez les Romains une façon de parler proverbiale empruntée des enfans qui, lorsqu'ils avaient fait une faute en jouant à la paume, présentaient leurs jambes pour dire qu'ils avaient failli. Un jour Sylla demandant compte en plein sénat à Cornélius Lentulus, des finances qui lui avaient été remises, celui-ci se présenta avec une nonchalance et avec un air de dédain qui marquaient qu'il se met-

tait peu en peine de cette demande, et il dit qu'il n'avait nul compte à rendre, *qu'il présentait sa jambe.* Cette action lui fit donner le surnom ironique de *Sura;* car c'est ainsi que la jambe était appelée par les Romains.

43. *Argumentum Achilleum.* C'est pour exprimer une objection insoluble qu'on se servait proverbialement de l'épithète d'*Achilleum;* et en effet on appelait autrefois dans les écoles le principal argument d'une secte *son Achille.* Ce qui ne vient pas tant, dit Bayle, de ce qu'Achille était un invincible guerrier, que de la difficulté tout-à-fait embarrassante que Zénon d'Elée proposait contre l'existence du mouvement. Il mettait une tortue en parallèle avec Achille, pour montrer qu'un mobile lent qui précéderait tant soit peu un mobile vite, n'en pourrait être devancé. D'anciens scoliastes, tels que Charles Etienne et Hoffman, se fondant sur l'autorité d'Aulugelle qui appelle l'argent *Achilleen,* argentum Achilleum, parce qu'il est insurmontable, n'ont sûrement pas compris la proposirion spécieuse d'Elée, et ont substitué le mot *argentum* au mot *argumentum.* Il est évident que si l'on réfléchit sur le véritable sens du raisonnement, ce dernier mot est celui qu'on doit employer. Il y avait autrefois en Angleterre, le pays de la singularité, une façon d'argumenter qu'on nommait *argumentum baculinum,* et qui était propre à trancher la difficulté. Quand on ne pouvait réfuter son adversaire, on l'assommait à coups de bâton.

44. *Felicibus etiam trimestres filii.* Les personnes heureuses ont des enfans trois mois après leur ma-

riage. Suétone dit que ce fut à l'occasion de la naissance de Drusus, qu'on répandit dans Rome ce proverbe grec. Auguste, veuf et songeant à se remarier, était tellement épris des charmes de Livie Drusille, qu'il la demanda à Tibère Néron, son mari, qui aima mieux la lui céder que de se faire un ennemi d'un prince aussi puissant que l'était Auguste. Livie était pour lors grosse de six mois; elle accoucha dans le palais d'Auguste, trois mois après, d'un fils qui fut appelé Drusus.

45. *Æneus taurus Phalaridis.* Le taureau d'airain de Phalaris. C'était une métaphore que les Romains employaient pour menacer quelqu'un et le forcer à dire la vérité. Phalaris, tyran d'Agrigente, avait fait construire par l'Athénien Perylle, un taureau d'airain dans lequel il faisait renfermer et brûler les victimes de ses cruautés.

46. *Algæ inquisitores.* On appelait ainsi proverbialement à Rome les délateurs. Il y en avait un si grand nombre, que le pauvre pêcheur, même au milieu des algues marines, était accusé de dérober le poisson de César, et même celui de ses viviers.

47. *Ne sutor ultra crepidam.* Cordonnier, ne jugez point au-dessus de la chaussure. Le célèbre peintre Apelles, après avoir fait un tableau, l'exposait devant sa porte aux regards du public, et se cachait derrière pour entendre les différentes observations que faisaient les passans. Certain cordonnier, trouvant quelque chose à reprendre dans la chaussure de l'un des personnages du tableau, indiqua tout haut la correction qu'il fallait y faire.

Apelles, qui l'entendit, trouva le conseil excellent; il sortit de sa cachette, retoucha le cothurne censuré, puis remercia beaucoup le cordonnier. Celui-ci, très-fier de cette déférence, se permit d'engager Apelles à diminuer la grosseur d'une cuisse qu'il trouvait défectueuse. Le grand peintre se mit à rire de la suffisance de l'artisan, et lui dit : *Mon ami, souvenez-vous qu'un cordonnier ne doit point donner d'avis au-dessus de la chaussure.* Cette réponse d'Apelles est devenue proverbe.

Savetier,
Fais ton métier,
Et garde-toi surtout d'élever ta censure
Au-delà de la chaussure.

48. *Nolito fronti credere.* Ne vous fiez pas à l'apparence. *Il ne faut pas juger sur l'étiquette du sac.* Un fat, qui produisait dans un cercle un jeune homme d'une tournure un peu gauche, dit à la maîtresse de la maison : Je vous présente mon petit parent, qui n'est pas si sot qu'il le paraît. Madame, reprit vivement le jeune homme, c'est la différence qu'il y a entre mon cousin et moi.

49. *Cothurno versatilior.* Plus changeant qu'un cothurne. Cela se disait pour exprimer l'inconstance et l'infidélité, parce que le cothurne, espèce de chaussure en forme de pantoufles dont se servaient les acteurs représentant les héros dans les pièces des anciens, était propre aux deux pieds.

50. *Pergræcari. Græco more bibere.* Boire comme un Grec. Lorsque les Romains buvaient hors de raison, ils appelaient cette débauche boire à la

... contraire,
... Scythes, et
... de vin, ils
... d'Héro-
... avec au-
... ne fi-
... proverbe
... d'appli-
... à leur
... souvent au-
... à leurs noms.
... se servait,
... conversation ar-
... au profond
... vient sans doute
... la vue
... ces animaux
... un faux pré-
... est saisi de
... communément le
... elle est excessive,
... même
... homme avant qu'il
... homme devenait en-
... ce que Pline
... en Italie : *In Italiâ*,
... *ho-*
... C'est ce qui
... de Virgile :

(Egl. IX.)

« Je suis tout enroué, les loups m'ont vu les premiers. » Les oiseaux se taisent à la vue d'un faucon. Cette expression de Théocrite : *Vous ne pourrez parler, vous avez vu Lycus*, a beaucoup contribué à répandre ce préjugé. Ce Lycus était le rival d'un autre berger, et ce berger, à la vue de Lycus, était resté muet. Or, le mot grec Lycus signifiant aussi un loup, au lieu de s'en tenir au nom propre d'un berger, ce qui était plus naturel, par Lycus on a entendu un loup, équivoque trompeuse, et qui a fait croire aux Romains, amateurs du merveilleux, que leurs fondateurs avaient été allaités par une louve, parce que leur nourrice s'appelait *Lupa*. La fable d'Europe enlevée par un taureau n'a d'autre fondement qu'une équivoque semblable; elle traversa la mer dans un vaisseau qui portait le nom de *Taurus*, ou dont le pilote s'appelait ainsi. Le proverbe grec correspond à ce proverbe français, si usité dans la conversation, *quand on parle du loup on en voit la queue;* c'est-à-dire, la personne dont on s'entretenait, arrive.

52. *Omnia sub unam Myconon congero.* J'entasse tout dans Mycone, en parlant d'un homme qui brouille et entasse tout dans un même sujet. La fable a fait de l'île de Mycone le tombeau des centaures qui furent tués par Hercule. Quelques mythologues, confondant les géans de la fable avec les centaures, ont donné lieu à cette expression toute proverbiale.

53. *Isthmum perfodere.* L'expression de percer un isthme était passée en proverbe chez les anciens, pour marquer une entreprise vaine et une

peine perdue. Il s'agissait particulièrement de l'isthme de Corinthe, qui sépare le Péloponèse de la Grèce, comme un col étroit de la largeur d'environ un mille et un quart, ce qui a donné lieu au proverbe. Périandre fut le premier qui entreprit de le couper, au rapport de Laerce. Ensuite, le roi Démétrius Polyorcète, Jules César, les empereurs Caligula et Néron formèrent le même dessein; mais toutes ces tentatives furent vaines, comme l'attestent Pline et d'autres auteurs anciens cités par le savant Ménage dans ses notes sur Laerce, et le père Hardouin, dans ses notes sur Pline. Lucien tourne également en ridicule l'entreprise que Néron avait formée pour couper cet isthme.

54. *Ab ovo usque ad mala.* Depuis les œufs jusqu'aux fruits. A Rome, on commençait les repas par les œufs et on les finissait par les fruits. Horace s'est servi de cette expression proverbiale, et Cicéron en fait usage dans une épître à Pœtus, *integram famem ad ovum affero.* J'apporte un grand appétit au commencement du repas, ce qui prouve que cette expression, fondée sur un usage commun, était très-familière aux Romains.

55. *Ciceris jus capere.* Prendre du jus de pois chiche. C'était à Rome un quolibet d'ivrogne, comme chaque pays en a de particuliers pour exprimer qu'on veut boire ou qu'on a bu. Il y a même un ancien proverbe français qui appelle cela *prendre de la purée d'octobre ou de raisin.* Pétrone s'est servi de cette expression dans le même sens dans le festin de Trimalcion. Un des convives dit : *Sum naturâ caldus, ciceris jus cum cepi matrem*

meam dupondii non facio. J'ai naturellement la tête chaude, et quand j'ai pris de ma purée, je ne fais pas plus de cas de ma mère que de quatre deniers.

56. *Incuboni pileum rapere.* Enlever le chapeau à un lutin. Le peuple de Rome croyait que les trésors cachés dans la terre étaient gardés par des lutins. Dans le prologue de l'*Aulularia*, de Plaute, un de ces lutins dit, qu'il garde depuis long-temps dans la maison un trésor caché, qui lui avait été confié par l'aïeul du maître. On ajoutait que, si l'on pouvait prendre le chapeau d'un de ces lutins, on le forçait de découvrir ce trésor. Virgile, dans le second livre de ses *Géorgiques*, fait allusion à cette croyance superstitieuse :

Condit opes alius, defossoque incubat auro.

« Cet autre amasse de grands trésors qu'il cache en terre. » Cet avare se couche sur son or comme les incubes sur la belle moitié du genre humain.

57. *Cæsaris anticatones.* On appelait ainsi deux dialogues satyriques de César contre Caton. Ces mots, devenus proverbe à Rome, couvraient une image obscène, et avaient rapport à l'action sacrilége de Clodius qui, ayant pénétré, déguisé en femme, dans la maison de César, porta atteinte à l'honneur de Pompéia, et profana les mystères de la bonne déesse qu'on y célébrait, et auxquels il n'était permis à aucun homme d'assister. Clodius était de ceux qu'on appelait à Rome *bene mentulati.* On faisait allusion aux organes de la génération dont Clodius était amplement pourvu; on les

comparait au volume des deux anticatons de César qui, suivant l'usage du temps, formaient un cylindre d'une assez forte dimension. Il faut savoir, pour l'intelligence de ce fait historique, qu'on écrivait alors la plupart des livres sur des feuilles d'une espèce de papier fait avec les pellicules tirées de la tige d'une plante appelée *papyrus*, ou sur du parchemin appelé *charta Pergamena*, parce que c'était à Pergame qu'on avait inventé l'art de préparer des peaux d'animaux pour écrire dessus. On assemblait ces feuilles en les collant bout à bout; on en faisait ensuite un rouleau couvert de peau ou d'une étoffe de soie pour le conserver. Ce rouleau se fermait avec des courroies ou des attaches de soie qui tenaient à la couverture au dos de laquelle ou à un des bouts était écrit le titre du livre, ou le commencement de l'ouvrage, qui servait de titre. Cette façon de rouler les livres leur fit donner le nom de *volume*, qui est resté à nos livres, quoique la forme soit bien différente.

58. *Equum Mars amat.* Mars aime les chevaux. Ce proverbe signifie que chacun a ses inclinations. Les uns aiment les chevaux, les autres les femmes; celui-ci aime le jeu, celui-là la bouteille. Il présente le même sens que cette pensée de Virgile : *Trahit sua quemque voluptas.*

Tout suit de son penchant l'impérieux attrait.

59. *Vervex in patriâ.* C'était chez les Latins une espèce de quolibet d'ironie que d'appeler quelqu'un *vervex*, *verveceus*, mouton, pour désigner un homme stupide fort aisé à tromper, comme nous

disons en français un *homme à tondre*, un mouton. Les Grecs disaient dans le même sens que lorsque nous traitons quelqu'un de morveux ou de pécore, χριομυξων, morveux comme un mouton. Juvénal emploie cette expression dans sa dixième satire :

Vervecum in patriâ, crassoque sub aere nasci.

Hermippe, dans une de ses comédies, se sert à peu près de la même pensée :

Loquelam habere pecudis et faciem mihi
Videris.

« Vous me paraissez avoir la mine et le langage d'un mouton. » Sénèque dit que quelqu'un s'était fâché de ce qu'on l'avait appelé *grosse pécore, quod illum aliquis vervecem maximum dixerat.*

60. *Homo homini lupus.* C'est ce qu'on peut dire en général de tous les hommes, *loups envers leurs pareils.* Au lieu de s'entr'aider, ils ne cherchent qu'à se supplanter, qu'à se détruire les uns les autres. Cette pensée proverbiale regarde spécialement les savans, gens très-irrascibles, qui pour l'ordinaire ne sont pas fort officieux les uns envers les autres. Cependant, les bêtes de même espèce ne se battent pas entre elles.

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grands chemins?
(Boileau.)

Parcit cognatis maculis similis fera, a dit Juvénal, sat. XV, dont Boileau a imité tout le passage.

61. *Usque ab unguiculo ad capillum summum.* Depuis le petit bout des ongles jusqu'au bout des

cheveux. C'était une espèce de proverbe qui correspond à notre expression *de la tête aux pieds*. Cicéron a dit : *Ab imis unguiculis ad summum verticem*, depuis les ongles des pieds jusqu'à la tête.

62. *Ad oculos magis quam ad vescam pertinet.* Plus pour les yeux que pour la bouche; en parlant d'une chose qui a plus d'éclat que d'utilité.

63. *Ita is pellucet quasi laterna punica.* Il est transparent comme une lanterne de Carthage; on ne lui voit que la peau et les os. C'était une comparaison proverbiale usitée chez les Romains, et qui correspond à notre proverbe *sec comme un hareng saure*. Euclion, dans l'Aululaire de Plaute, se sert de cette expression commune en parlant d'un agneau qu'on lui a envoyé :

Qui ossa atque pellis totus est, ita ut cura macet.
Quin exta inspicere in sole etiam vivo licet,
Ita is pellucet quasi laterna punica.

« On en a pris tant de soin qu'il n'a que la peau et les os; il est si maigre, qu'à le regarder tout en vie au soleil on lui verrait les entrailles au travers du corps. Il est transparent comme une lanterne de Carthage. »

64. *Nec mu nec ma argutas.* Vous savez à peine articuler *mu* et *ma*. C'est un proverbe rapporté par Varron pour désigner ceux qui n'osent ouvrir la bouche pour parler, ou qui ne le savent pas faire, ou qui remuent les lèvres sans articuler, comme font les muets. Aristophane, *in equitibus*, introduisant deux hommes qui veulent parler en secret des vices de leur cité sans être entendus,

leur fait dire six fois en retenant la voix, $\mu\upsilon$, $\mu\upsilon$.

65. *Clavo trabali fixum est.* Il est inébranlable comme un clou fiché dans une poutre. C'est un proverbe pour dire, attacher d'un lien indissoluble. Cicéron s'en sert contre Verrès : *Ut hoc beneficium, quemadmodum dicitur, trabali clavo figeret;* et Horace, ode 29, liv. I :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales, et cuneos manu
Gestans ahena.

« Devant toi marche la Nécessité cruelle, tenant en sa main de bronze de gros et forts clous, et des coins (voir le proverbe 14).

66. *Malleum sapientiorem manubrio diceres.* La coignée voudrait en savoir plus que le manche. C'est un proverbe usité à la campagne, et l'on s'en servait pour dire qu'un homme n'était pas moins sot qu'un autre, quoiqu'il voulût passer pour plus habile que ce dernier, comme la coignée qui voudrait passer pour plus habile que le manche, et qui ne laisse pas d'être aussi inutile que lui, si elle n'est dirigée par la main de l'ouvrier, qui ne peut se servir de l'une sans l'autre.

67. *Quid est quod digitus titubat tuus?* Pourquoi votre doigt remue-t-il? Expression proverbiale et familière aux anciens. Ils attribuaient à des mouvemens particuliers de leurs doigts, comme à des présages, les événemens qui devaient leur arriver. Le pouce était consacré à Vénus ; le second doigt à Mars, le troisième à Saturne, le quatrième au soleil, et le petit doigt à Mercure, parce que c'est

le doigt rapporteur, celui qui sert si bien les espions, *mon petit doigt me l'a dit.* Par cette consécration de chaque doigt à l'une des planètes, les anciens donnaient une interprétation conforme à leur système mythologique. Par exemple, en intrigue amoureuse, c'est le pouce qui tressaillit, et cela présageait beaucoup de biens, de fortune, une bonne et belle femme, de bons et beaux enfans, et enfin tout ce qui échoit à un homme né coiffé. Mais aussi c'est sans doute pour cela que, par un mouvement de vengeance bien légitime, on *se mord les pouces,* lorsque le sort cruel a trahi vos espérances. On sait que les anciens ne se faisaient nullement scrupule de maltraiter les dieux qui ne les avaient pas servis conformément à leurs désirs.

68. *Aliena vivere quadra.* C'était vivre aux dépens d'autrui. Cette expression s'appliquait proverbialement aux parasites. Cela fait allusion aux grandes tables carrées sur lesquelles les Romains faisaient distribuer gratuitement au peuple des viandes et d'autres provisions de bouche. Juvénal se sert ironiquement de cette expression contre les parasites :

Ut bona putes aliena vivere quadra.

« Croyez-vous toujours que ce soit le comble de la félicité de vivre aux dépens d'autrui? »

69. *Bis dat qui citò dat.* C'est donner deux fois que de donner promptement; la lenteur à obliger crée des ingrats. Ausone a dit, avec beaucoup de raison et de justesse :

Gratia quæ tarda est, ingrata est gratia; namque
Cum fieri properat, gratia grata magis.
Si benè quid facis, facias citò, nam citò factum
Gratum erit. Ingratum gratia tarda facit.

C'est en effet procurer un double plaisir que de prévenir le besoin et la demande. Un bienfait différé est exposé à perdre, non-seulement la grâce que lui eût donné l'à-propos, mais même son mérite intentionnel.

70. *Je me ris de mon hongre.* Proverbe, pour rendre le trouble de ceux à qui le cœur vient à faillir dès le commencement d'une entreprise. C'est ce qui arriva à Sulpitius Galba lorsqu'il partit de Rome pour prendre possession du gouvernement qui lui était confié. Son cheval vint à tomber lorsqu'il sortait de sa maison : *Je me ris de mon hongre,* s'écria-t-il, *qu'il soit déjà tombé, vu qu'ayant un si long voyage à faire, il ne l'ait qu'à peine commencé.* Tomber de cheval au commencement d'une entreprise était de mauvais augure chez les Romains. C'est ce qui advint dans Aretium, aujourd'hui Arezzo, au consul Flaminius. Son cheval tomba, et il perdit peu de temps après la bataille de Thrasymène.

71. *Combattre à voile et à chevaux.* C'était une expression usitée chez les Romains pour désigner la peine et les efforts qu'il faut employer pour l'exécution d'une chose difficile. Cicéron l'emploie dans une lettre à son frère Quintus.

72. *Thracum lusus.* Le jeu des Thraces. Ce que Athénée dit des anciens Thraces est incroyable. Séleucus, dit-il, avait remarqué que quelques-uns des

Thraces jouaient à un certain jeu qu'on appelait le jeu *du pendu.* On attachait dans un lieu élevé une corde, sous laquelle on mettait perpendiculairement un caillou rond et uni. Après que le sort avait désigné celui qui devait être l'acteur, on le faisait monter sur le caillou, armé d'une faux. Il était obligé de se mettre lui-même la corde au cou pendant qu'un autre ôtait adroitement la pierre. Si celui qui demeurait suspendu n'avait pas le bonheur, ou plutôt l'adresse, de couper à l'instant la corde avec la faux qu'il tenait des deux mains, il était étranglé, et périssait au milieu des risées de tous les spectateurs, qui se moquaient de sa maladresse. Les Thraces étaient anciennement décriés comme une nation livrée à l'impudicité et à l'ivrognerie.

73. *Une sauterelle engendrera plutôt un bœuf de Lucanie.* C'était un proverbe usité chez les Romains pour exprimer l'impossibilité du succès d'une entreprise.

74. *Diis iratis frui.* Profiter de la colère des dieux. Cela se disait d'un homme qui était heureux dans le malheur, et trouvait, dans les choses mêmes qui devaient tourner contre lui, des motifs et des moyens de consolation, qu'il fallait attribuer sans doute à une ferme résignation ou à une philosophie sage et éclairée. Cela pouvait s'entendre aussi de gens qui, bien que persécutés par la fortune ou renversés par une révolution imprévue, ne laissent pas que de jouir des biens qu'ils ont acquis par la fraude, la violence et l'ambition, comme la révolution française nous le confirme

par de nombreux exemples. La force du proverbe réside en effet dans l'opposition des mots, parce que la vengeance divine, qui poursuit les scélérats, ne peut s'allier avec la fortune, qui les protège et les favorise, même dans leur chute; et qu'il est dans l'ordre naturel des choses, de les voir dégradés et punis plutôt qu'heureux et jouissant des fruits de leurs forfaits.

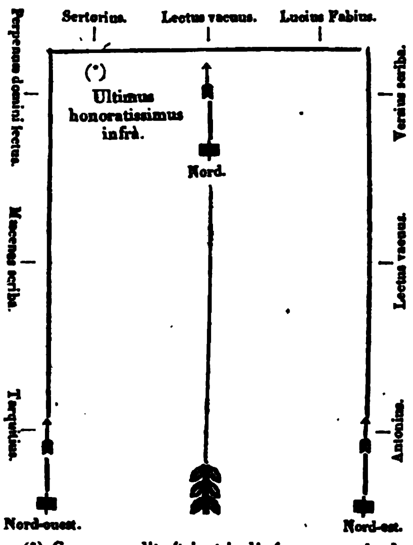
75. *Il faut commencer par les Grâces èt finir par les Muses.* C'est un proverbe des anciens. Juste Lipse, Mercurialis, Saumaise et Ciaconius, qui ont traité à fond la matière de ce proverbe, ont démontré que les Romains mangeaient couchés sur des lits. Or, il y avait un de ces lits qu'on nommait *stibadion* ou *sigma.* Il était fait en forme de croissant et d'une grandeur indéterminée; c'est pour cela qu'on le nommait encore *exaclinon* et *octoclinon*, comme le prouvent ces vers de Martial :

Accipe lunata scriptum testudine sigma
Octo capit, veniat quisque amicus erit.

« Placez le lit fait en manière de croissant; il tient huit convives; quiconque est de nos amis sera bien reçu. » Il y avait une autre sorte de lit qui se nommait *triclinium*, c'est-à-dire à trois places, comme on peut le voir dans plusieurs représentations, surtout dans celle du *triclinium rhamnusianum*, décrit par Mercurialis dans son Art gymnastique. Il y avait communément trois triclinia dans une salle de festin, à ce qu'il paraît, ce qui faisait neuf places, si ces lits étaient remplis; c'est à quoi le proverbe fait allusion, par le nombre neuf des

Muses. Aussi regarde-t-on comme une singularité, que Lucius Vérus eût onze convives. Il dérogeait en cela, dit Julius Capitolin, à la coutume des anciens qui, excepté dans des festins publics, n'avaient jamais tant de personnes à leur table. Athénée nous apprend encore, ce qui confirme ce qui est dit plus haut, que Cléopâtre, dans ses festins avec Antoine, avait fait dresser douze triclinia. La place la plus honorable était tantôt le côté droit, tantôt le côté gauche. Le maître du festin ne la prenait jamais, c'est-à-dire, voici comme cela doit être entendu : Pour ce qui regarde la position sur ces lits, les hommes étaient couchés, et, s'appuyant sur le coude gauche, ils avaient le dos soutenu par quelques coussins. Quant à l'arrangement des convives, le premier lit à droite et le lit du milieu étaient destinés aux étrangers; le troisième lit, situé à la gauche, était occupé par le maître du festin et sa famille. Le maître était toujours placé au haut bout du troisième lit, immédiatement à côté de la dernière place du lit du milieu, qui était la plus honorable. On en pourra juger par la circonstance de l'assassinat de Sertorius dans un festin que lui donna Perpenna, et par la description suivante : *Igitur discubuere Sertorius inferior in medio lecto, suprà Fabius, Antonius in summo, infrà scriba Sertorii Versius, alter scriba Mæcenas in imo medius inter Tarquitium et dominum Perpennam.* Il y avait donc sept personnes à ce repas, ce qui sert bien à expliquer ce que dit Plutarque dans la vie de Sertorius, que, pendant que celui-ci était couché sur le dos et qu'il voulait se lever, Perpenna eut la

facilité de se jeter sur sa poitrine, puisqu'étant le maître du festin, il était placé immédiatement auprès de Sertorius. Cette disposition des trois triclinia peut encore faciliter l'intelligence de ce passage de Sénèque, où il dit que le nord soufflait au milieu, le nord-est au haut bout (*summus locus*), et le nord-ouest au plus bas. Le nord-est correspondait au triclinium d'Antoine, et le nord-ouest à celui de Perpenna.



(*) Comme ces lits étaient inclinés, ces rumbs de vents se trouvent dans une juste direction.

76. *Ranarum more bibere*. Boire à la manière des grenouilles, c'est-à-dire, boire sans manger. Ce proverbe, qu'Athénée a imité du grec, s'applique aux grands buveurs qui, ordinairement, se gorgent plus de liquide que de solide. Il se rapporte au proverbe français, *à petit manger bien boire*.

77. *Fœnum esse*. Manger du foin, pour désigner des gens ignorans, stupides, et, comme nous disons, *bêtes à manger du foin*. Cette expression de Cicéron a passé en proverbe.

78. *Pertusum dolium*. Tonneau percé. Ce proverbe est susceptible de plusieurs sens. Il s'emploie

ordinairement pour désigner, soit un homme indiscret, soit un prodigue, et peut s'appliquer aussibien à une mémoire qui ne retient rien, et à l'ingratitude, vice si commun. Il y a beaucoup d'analogie avec celui de *rimarum plenus*.

79. *Siculæ gerræ*. Les Romains employaient souvent cette expression d'une manière proverbiale, pour exprimer ce que les Italiens entendent par le mot de *coglionerie*. Le mot latin *gerræ* dérive du grec γέῤῥα, parties génitales de l'homme et de la femme. Selon le commentateur André Schott, on venait les consacrer à Vénus dans un temple de l'ancienne Tinacrie (Sicile), situé sur la base orientale de l'Etna, et non loin des bords de la mer et d'un village, *le Giarre*, dont le nom a quelque analogie avec le mot latin. *Siculi gerras vocant virorum mulierumque pudenda; erat autem in Siciliæ littora fanum Veneris ubi talia dedicata*. Schott appelle des plaisanteries obscènes, des lazzis orduriers, *gerræ plaustrales*, des propos de charretiers.

80. *Fluctus decumanus*. L'expression suivante, employée par un auteur anglais, *la dixième vague de la misère humaine*, a paru extraordinaire. Cependant, pour peu qu'on soit initié dans les secrets de la latinité, on peut savoir que cette expression était communément employée chez les Romains pour désigner un excès d'infortune, et en général une chose qui dépasse la mesure ordinaire. Ovide en fait usage dans les deux passages suivans. 1° Dans ses Métamorphoses, il dit :

Vastiùs insurgens decimæ ruit impetus undæ.

2°. Dans ses Tristes :

Posterior nono est, undecimoque prior.

81. *Græcum est, non potest legi.* C'est du grec, on ne peut le lire. Ce proverbe passe pour avoir tiré son origine de la coutume des glossateurs. On prétend que lorsqu'ils tombaient sur un mot grec, ils cessaient d'interpréter, et en donnaient pour raison que c'était du grec qui ne pouvait être lu; et, après avoir ainsi sauté sur cette difficulté, ils reprenaient l'explication du texte latin. On a accusé, avec quelque fondement, le jurisconsulte Accurse, non-seulement d'avoir mis en usage cette espèce de maxime pour esquiver les difficultés, mais d'en avoir assez largement profité. Ce proverbe était particulier au 13° siècle, où les belles-lettres étaient tombées dans un discrédit assez notoire.

82. *Sine Marsis triomphasse neminem.* La bravoure des Marses, qui étaient les plus vaillans de tous les peuples d'Italie, a donné lieu à ce proverbe.

83. *Affaniæ Apinæ.* L'origine de cette expression proverbiale, qui peut correspondre au mot de battologie, vient du nom d'une petite bicoque de la Pouille, de peu d'importance. Ce terme ironique s'appliquait spécialement à ces philosophes pâles et blêmes qui consumaient le temps en vaines subtilités, et qui, à cause de leur pâleur et du vide de leurs abstractions, excitaient le rire et le mépris.

84. *Cretata ambitio.* La couleur que les Romains affectionnaient pour leur robe ou toge, était la blanche; mais il y en avait de deux nuances : la

couleur blanche, *albus color*, qui différait du blanc appelé par eux *candidus*, formé par la craie avec laquelle ils lustraient leur robe, lorsqu'ils se mettaient sur les rangs pour obtenir quelque magistrature. C'est de cette dernière couleur que leur est venu le surnom de *candidati*. Cette circonstance a donné sujet à Perse d'appeler *cretata ambitio* l'ambition de ceux qui aspiraient à de grandes charges. Les couleurs avaient un grand empire sur l'esprit superstitieux des Romains. Les jours de fêtes, ils portaient des robes plus blanches qu'à l'ordinaire, et on disait alors qu'ils étaient *albati*. La couleur blanche, agréable à la vue, était de bon augure; la noire, symbole de la tristesse, était d'un augure défavorable. Voilà pourquoi les jours heureux étaient marqués avec de la pierre blanche, et les jours malheureux, ou néfastes, avec de la pierre noire.

Dies nigro notanda lapillo.

Homo albus, chez les Romains, signifiait un homme de bien; *homo niger*, un homme méchant. Les Scythes avaient une manière particulière de rendre un compte exact de leur vie, ce qu'on appelait *l'urne des Scythes*. C'était une urne où chaque Scythe jetait, le soir, une petite pierre blanche ou noire, selon que le jour avait été pour lui heureux ou malheureux; on faisait la récapitulation au bout de la carrière.

85. *Manus manum lavat*. La nature nous a donné la raison, afin de nous secourir les uns les autres, et nous porter une bienveillance mutuelle dans nos

afflictions ; tel est le sens de ce proverbe tiré du grec.

86. *Mulus ingratus.* Par allusion au mulet d'Arcadie, qui, lorsqu'il a sucé jusqu'à satiété le lait de sa mère, regimbe contre elle, et lui témoigne sa reconnaissance par des coups de pied. On appliquait cette injurieuse épithète aux enfans dont l'esprit et le cœur étaient rebelles aux soins du précepteur.

87. *Ante alpha et beta.* Avant que les sciences et les lettres fussent en honneur, l'avarice avait étendu sa villenie sur toute la terre. Les avares ont existé de tout temps, et le proverbe latin veut exprimer cette vérité si commune. Juvénal dit, dans sa quatorzième satire, que, pourvu que vous ayez des richesses, on ne s'informe pas si vous avez de la probité : *Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.* Cette belle sentence que cite le poète est d'Ennius, et il ajoute qu'on enseigne cela aux enfans lorsqu'ils demandent une obole, et aux jeunes filles avant qu'elles connaissent les lettres de l'alphabet :

Hoc discunt omnes ante alpha et beta puellæ.

88. *Cedro digna loqui.* C'est s'exprimer en beaux termes, en termes dignes de l'immortalité. Cette métaphore est prise du bois de cèdre, qui a la propriété de n'être point rongé par les vers, et qui, à cause de cet avantage, est si durable, qu'il a servi de terme pour exprimer une chose digne de ne jamais mourir et de passer à la postérité la plus re-

culée. Alexandre conservait précieusement l'Iliade d'Homère dans un coffre de bois de cèdre.

89. *Scapha dicenda est, scapha scapham appellat.* J'appelle un chat un chat. Le mot scapha, bien entendu, ne veut pas dire chat. Les lexicographes nous apprennent que ce mot est employé par les auteurs latins, de manière à signifier tantôt esquif, barque, tantôt cuiller à pot, niche, et souvent même *bassin de chaise percée.* Ignorant l'acception dans laquelle on peut le prendre, on le traduit ici par une expression proverbiale, dont le sens est équivalent. Ce proverbe était usité chez les Romains, pour dire que lorsqu'il s'agit de démasquer le vice et de dévoiler toutes les turpitudes humaines, on ne doit point craindre d'en dire assez, parce que la chasteté est dans le cœur et non dans les mots. Cependant cette manière d'envisager le fond des choses n'est point sans danger, parce qu'il y a des imaginations de feu qui vont même au-delà de ce qu'on veut leur apprendre, et qu'ainsi au lieu d'un bon précepte qu'on a l'intention de leur donner, on leur donne réellement un mauvais exemple.

Ne moveas camarinam, etenim non tangere præstat.

(Voir le proverbe 90.) Certains vers de la neuvième satire de Juvénal sont assurément le comble de l'indécence; ils peignent le raffinement de la plus infâme débauche. Cependant il n'y a personne qui ne pense que c'est pousser trop loin la licence poétique. Aussi certains commentateurs croient que, vu le caractère et les mœurs honnêtes de Juvénal, ces vers ont été intercallés par quelque auteur libertin

qui aura voulu ajouter toute la difformité de ses vices, à la description énergique que le poète fait de la débauche.

90. *Camarinam movere.* Remuer l'ordure. Cette expression figurée et proverbiale provient d'une petite ville de Sicile nommée Camarine, et auprès de laquelle se trouvait un lac qui portait le même nom. Le desséchement de ce lac occasiona une peste horrible qui désola toute la contrée et donna lieu au proverbe.

91. *Lecti sternium.* On appelait ainsi la manière des Romains de se tenir à table. On se couchait sur le côté gauche, appuyé sur le coude, sur des lits faits de bois les plus précieux, recouverts de coussins moelleux et de tapis magnifiques. L'ingestion des liquides ou l'action de boire devait être nécessairement accompagnée de quelque difficulté, le poids d'une partie du corps portant sur l'articulation du bras. Cette manière devait même exiger une attention particulière pour ne pas répandre le vin contenu dans de larges coupes qui décoraient la table des grands et des Lucullus de ce temps-là. C'est sans doute de ce mode d'inglutition qu'est né l'ancien proverbe usité chez les Romains, que *de la coupe à la bouche, il y a souvent bien du vin de perdu.* (Voir le proverbe 75.)

92. *Quot capita, tot sensus.* Autant de têtes, autant d'avis. Hélas! dit Montaigne, à voir ce tintamare de tant de têtes philosophiques, vantons-nous d'avoir trouvé la fève au gâteau.

93. *Loqui cum matre Evandri.* Parler avec la mère d'Evandre. Employer des mots déjà vieux,

obscurs et inintelligibles. Tel pouvait être, suivant le dire des Romains, l'obscurité du langage avant Evandre. On sait que ce chef des Arcadiens vint s'établir avec sa colonie aux environs du mont Aventin, qu'il y apporta la connaissance de l'agriculture et l'usage des lettres jusqu'alors inconnus, enfin qu'il s'attira l'estime et le respect des Aborigènes qui se soumirent à lui comme à un homme chéri des dieux.

94. *Si vis nubere, nube pari.* Mariez-vous avec vos pareils. Égalité d'âge ou à peu près, égalité de conditions, conformité d'humeurs, avantages extérieurs. Voilà sans doute ce qu'il faut pour bien assortir un mariage. Mais aussi combien il est rare de voir toutes ces qualités réunies! Les Espagnols disent *toma tu igual y vate a mendigar.* Prends ton pareil et va-t-en mendier. Les anciens Grecs observaient religieusement cette coutume. Ils regardaient avec un souverain mépris les alliances inégales et disproportionnées, et souvent la honte en rejaillissait sur les enfans. Telesiclès, père du fameux poète Archiloque, ternit l'éclat de sa naissance par un mariage inégal. Malgré cela, il y avait anciennement des mariages aussi mal assortis que ceux dont on se plaint maintenant. Un homme de naissance, disait Théognis, se mésallie pour épouser une fille riche qui le déshonore, et une fille vertueuse épouse un malhonnête homme à cause de ses richesses. Ainsi le bien et le mal se mêlent, et nous dégénérons. Les Grecs modernes évitent soigneusement de se mésallier, et ils appelleraient *fils de l'esclave* les enfans provenus de ma-

riages inégaux. Quand une femme, dit Sancho, apporte de quoi dîner, il est juste que le mari apporte de quoi souper et le reste.

95. *Homo bulla.* L'homme est ici représenté comme une bulle d'eau. Les Romains entendaient par là que l'eau en ébullition s'abat de suite lorsqu'elle n'est plus exposée au feu. La métaphore veut exprimer la fragilité de la nature humaine qui n'est vivifiée que par le feu, principe générateur du monde. C'était un résultat de leur physique.

96. *Hi quanti pisces!* Exclamation proverbiale et puérile pour marquer l'étonnement et la surprise que cause la vue d'objets plus remarquables par leur grandeur que par leur qualité. Cette expression couvrait aussi une obscénité tirée de quelque sujet licencieux des anciennes médailles *spintriennes*. Les yeux des Romains étaient tellement accoutumés à ces images, qu'ils n'y attachaient pas les mêmes idées d'impureté que nous y attachons aujourd'hui et avec raison.

97. *De tuo corio luditur.* On joue à vos dépens; ou bien, vous êtes mis en jeu et il n'en peut rien résulter d'avantageux pour vous. Cette métaphore était prise du jeu de dés et de tout autre jeu de hasard dans lequel on se servait souvent de cette expression pour désigner que, comme un papillon, on se brûlait à la lumière de la lampe, parce que, dans presque tous les jeux de hasard, les chances ne sont pas pour les joueurs.

98. *Virbius Hippolytus.* Exclamation usitée à Rome, lorsque l'on revoyait un homme que l'on croyait mort depuis long-temps. On connaît l'his-

toire d'Hippolyte, fils de Thésée, qui fut déchiré par ses chevaux, par suite des embûches que lui dressa Phèdre, sa belle-mère, et qui fut ensuite rendu à la vie par les soins d'Esculape, d'autres disent par les soins de Diane; ce qui a donné lieu de dire *bis vir*, d'où l'on a fait, par corruption, *Virbius*.

99. *Cassa nuce donare aliquem*. Donner des noix vides. Expression proverbiale et ironique qui correspond à celle-ci : *Donner des coquilles de noix;* c'est-à-dire ne rien donner, comme font les avares, qui sont si vilains, qu'ils ne donneraient même pas une noix vide.

100. *Lepus tute es, et pulmentum quæris*. Tu es un lièvre, et tu cherches un morceau délicat. C'était une expression proverbiale très-usitée chez les Latins, et dont voici le véritable sens. Les anciens estimaient singulièrement la chair du lièvre, et la regardaient comme une des viandes les plus exquises. L'École de Salerne pense à peu près de même. Le vulgaire croyait que celui qui avait mangé du lièvre pendant sept jours devenait plus beau. Il y avait peut-être dans ces mots, *lepus* et *lepor*, un rapprochement et une consonnance qui motivaient et consacraient ce préjugé, comme nous avons dans notre langue des mots qui prêtent à double entente. Martial a fait mention de ce préjugé dans les vers suivans :

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis
Formosus septem, Marce, diebus eris.
Si non derides, si verum, lux mea, narras
Edisti unquam Gellia tu leporem.

« Lorsque, par hasard, vous m'envoyez un lièvre, Gellia, vous me dites : tu seras beau pendant sept jours, Marcus. Si ce n'est pas une plaisanterie, si l'effet, ma chère amie, est certain, je parierais, Gellia, que de votre vie vous n'avez mangé du lièvre. » Pline le naturaliste semble adopter cette opinion vulgaire : *Lepore sumpto in cibis vulgus arbitratur fieri gratiam corpori in septem dies, frivolo quidem joco, cui aliqua tamen debeas subesse causa in tanta persuasione.* Mais il faut rendre justice à Pline, il ne rapporte ce trait que comme un de ces monumens de la déraison populaire, en présentant ce préjugé sous le jour ridicule qu'il mérite. Plusieurs commentateurs ont essayé d'expliquer le motif de cette croyance, en disant que cette espèce de mets (le lièvre) avait le pouvoir de purger la bile, et par conséquent de réjouir les esprits. Ce proverbe renferme encore une idée obscène, conforme aux mœurs dissolues des Romains. Les naturalistes disent que les femelles des lièvres sont plus ardentes que les mâles, à cause de certaines dispositions des organes de la génération, ce qui a accrédité l'opinion absurde que parmi ces animaux il y avait beaucoup d'hermaphrodites.

101. *Cæna pollucibilis.* On appelait ainsi, chez les Romains, un bon repas qui n'avait rien coûté. C'était un usage que ceux qui aspiraient aux charges et aux honneurs consacrassent à Hercule la dixième partie de leurs biens, ce qu'ils appelaient *pollucere.* Le festin qu'on donnait au peuple à l'occasion de ces dîmes, s'appelait *polluctum,* d'où l'on a fait *cæna pollucibilis.*

102. *Casses rodere.* Ronger les filets. Cela s'entendait à Rome de la difficulté qu'avaient les jeunes gens de se tirer des serres des courtisanes, qui y étaient en grand nombre. Perse, dans sa Satire V, se sert de cette comparaison judicieuse, faisant ainsi allusion à la nécessité où sont réduits les animaux de ronger les filets dans lesquels ils sont pris :

Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.

« Ne vous hâtez point, tout tremblant que vous êtes, de ronger les filets qui vous serrent. »

103. *Non omnibus dormio.* Je ne dors pas pour tout le monde. Ce proverbe rappelle une anecdote de la cour dissolue d'Auguste. Mécène, cet illustre Romain, protecteur d'Horace et de Virgile, avait pour femme Terentia, dont l'esprit et la beauté firent une telle impression sur le cœur d'Auguste, qu'il en devint éperduement amoureux. Mécène était trop bon courtisan pour ne pas fermer les yeux sur cette intrigue, bien que Dion rapporte qu'il ne fut pas toujours si indifférent, que la jalousie s'en mêla, et refroidit pendant quelque temps l'amitié d'Auguste pour lui. Quoi qu'il en soit, un jour qu'Auguste, selon sa coutume, était chez Mécène, et prenait avec Terentia des libertés un peu trop familières et réservées de droit au maître du logis, le bon Mécène, qui voyait tout, feignait de dormir; mais, peu après, s'apercevant qu'un autre des amis d'Auguste voulait s'émanciper et profiter de l'occurrence, il se tourna aussitôt vers cet indiscret

personnage, en disant : *non omnibus dormio*. Ce bon mot fut très-célèbre à Rome, et devint proverbial pour beaucoup d'occasions.

104. *Doctus cum libro*. Il n'a de science que dans son livre, comme un avare n'a d'argent que dans son coffre fort.

105. *Pessimum inimicorum genus, laudantes*. Quelle peste que les flatteurs! Louis XI, le plus dissimulé des hommes, exigeait d'eux une entière sincérité; il disait souvent : Les flatteurs dénient toujours leurs péchés d'habitude, et si la flatterie venait à mourir dans ma cour, elle mourrait sans confession. Un homme d'esprit, qu'on avait comparé à Dieu, disait : *Cela est un peu fort, mais cela fait toujours honneur*. On disait d'un prince allemand qui, gâté par ses maîtres, n'avait pu acquérir d'autre talent que celui de bien monter à cheval : *S'il est bon écuyer, c'est que ses chevaux sont les seuls de ses précepteurs qui ne l'aient pas flatté*.

106. *Annosa vulpes haud capitur laqueo*. Un vieux renard ne se laisse pas prendre au piége. La vieillesse a de l'expérience et de la défiance.

107. *Patrem sequitur sua proles*. La principale attention d'un père de famille doit avoir pour objet l'éducation de ses enfans. Bien instruire la jeunesse c'est former des vieillards; leurs vertus feront votre gloire, ou leurs vices votre confusion, parce qu'on juge du père par les enfans. Les Chinois disent proverbialement : Si un père de famille se baigne tous les jours, ses enfans deviendront d'excellens nageurs; s'il vole des melons et des fruits, ses

enfans seront des assassins et des incendiaires. Juvénal, Satire XIV, dit :

Si damnosa senem juvat alea, ludit et hæres
Bullatus, parvoque eadem movet arma fritillo.

« Si un vieillard se livre au jeu pernicieux des dés, son fils, encore à la lisière, suit son exemple, et commence par agiter le cornet. »

108. *Bos lassus, firmiùs figit pedem.* Le bœuf fatigué n'est que plus ferme sur ses pieds. Un homme qui possède une véritable philosophie se raidit contre le malheur, et, loin d'en accuser la Providence, il s'affermit et s'enveloppe de sa vertu.

109. *Similis simili gaudet.* On n'est bien qu'avec ses pareils. Les Espagnols disent : *Donde viejos andan, moços non agradan.* Là où vont les vieillards, les jeunes gens ne plaisent pas, *et vice versâ.* Un général septuagénaire reprochant à de jeunes officiers de se réjouir avec des filles, leur disait : *Est-ce là l'exemple que je vous donne?* Il ne faut pas mesurer les autres à son aune.

110. Βρομιον Ευνουχιζειν. Ce proverbe, venu des Grecs, et usité chez les Romains, a rapport à l'horrible coutume qu'ils avaient de châtrer les jeunes garçons lorsqu'ils avaient atteint l'âge de seize ans et l'entier accroissement de leur virilité, afin que les dames romaines, par un raffinement de débauche inouïe, trouvassent plus de jouissance et de plénitude dans leurs embrassemens. Ce n'était même que lorsque les témoins de leur virilité étaient parvenus à un certain poids, déterminé par ce vers de Juvénal :

Testiculos postquam cœperunt esse bilibres,

que l'on procédait à cette cruelle opération, qui laissait à ceux qui en étaient les victimes l'apparence et le simulacre formidables de la volupté, sans que les femmes eussent à craindre pour cela de commettre le crime odieux de l'avortement :

Eo quod abortivo non opus est.
(JUVÉNAL.)

111. *Battologias consumere.* Expression latine très-commune. On appelle *battologie* les répétitions des mêmes mots dans un discours, à cause de la fable de Battus, berger de Pylos en Arcadie, qui, ayant promis de ne point découvrir le lieu où Mercure avait caché des troupeaux, se trahit lorsqu'on le lui demanda, et le découvrit en répétant ces mots :

Sub illis
Montibus, inquit, et erant sub montibus illis.

De là on a formé le verbe grec βαττολογειν, pour désigner l'action de parler beaucoup et d'user de redites. On prétend également que ce mot et la fable de Battus proviennent de la syllabe non articulée *bat,* prononcée par les enfans et par ceux que quelque défaut dans la langue empêchent de prononcer distinctement. On peut consulter, pour l'étymologie de ce mot, Casaubon, sur le chapitre 87 de Suétone, en la Vie d'Auguste.

112. *Antiquus amor carcer est.* Un vieil amour est une prison. Ce proverbe correspond à celui-ci : *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.* Suivant la pensée de Théophraste,

On ne triomphe de l'amour
Qu'en le domptant du premier jour.

113. *In rutæ folium conjicere.* C'est une expression proverbiale, pour désigner, chez les Romains, l'autorité et la puissance absolue d'un maître sur ses esclaves; et pour s'en faire craindre, ils les menaçaient des feuilles de rue. La rue passait chez les anciens pour une plante de mauvais augure. Pétrone, dans le festin de Trimalcion, fait allusion à ce proverbe: en reprochant à Néron sa cruauté, il lui fait dire, en parlant de ses esclaves, qu'il les mettra si bas, qu'ils ne paraîtront plus; expression qui, pour bien rendre l'idée de Néron, aurait quelque analogie avec cette locution triviale: *rendre plat comme une punaise.* On sait que Tacite, livre XIV de ses Annales, et Suétone, reprochent à Néron d'avoir fait mourir, par le poison, presque tous les affranchis qu'il avait si fort idolâtrés, les uns par l'effet de sa seule inconstance, les autres pour quelque léger mécontentement, ou enfin par suite de son insatiable avarice, pour s'emparer des biens immenses qu'ils avaient amassés lorsqu'ils étaient en faveur auprès du tyran.

114. *Linguam caninam comedi.* C'est un proverbe pour dire qu'on parle sans mesure, sans retenue, sans égard pour les bienséances. Aussi dit-on vulgairement *plus chien qu'un chien*, en parlant d'un homme impudent et effronté; *vie de chien*, pour exprimer une vie impudique, une conduite et des mœurs déréglées. On disait encore *canina facundia*, lorsqu'on voulait désigner une éloquence véhé-

mente et furibonde. Achille dans sa colère appelle Agamemnon *œil de chien*, œil d'effronté; et la mythologie, si fertile en métamorphoses et en figures, a feint qu'Hécube captive fut changée en chienne par suite de ses violentes imprécations, et que le promontoire de la Chersonèse de Thrace, où elle fut enterrée, fut surnommé Cynossema, sépulture, monument de la chienne, parce que, comme une chienne en furie qui aboie sans cesse, Hécube vomissait un torrent d'injures contre ses persécuteurs.

115. *Vivorum meminisse.* C'est un proverbe fort ancien, suivant le témoignage de Cicéron, liv. V de Finibus. *Veteris proverbii admonitu*, dit-il, *vivorum memini.* Ce qui avait donné lieu à ce proverbe, c'est que les discours sur les morts paraissaient aux Romains de mauvais augure. Ils avaient tellement en horreur le mot même de mort dans leurs funérailles, que pour exprimer qu'un homme était mort, ils disaient toujours *il a vécu, il s'en est allé.* L'Écriture dit dans le même sens *dormir, sommeiller, reposer.* Les modernes ont l'usage de représenter le dernier terme de la vie par un squelette, par une tête de mort. De pareilles images sont bien plus propres en effet à accabler les facultés de l'âme qu'à les élever : elles effraient plus les spectateurs qu'elles ne les instruisent. Si, dit l'abbé Arnaud, il est permis de représenter la mort par un squelette, on pourrait donc également représenter la vie par une personne vivante; est-il rien de plus absurde? C'était des productions de la nature, des arbres, des plantes, des fleurs que les anciens em-

pruntaient leurs images pour caractériser l'état de l'homme après sa vie, objets propres à faire à-la-fois des impressions grandes et utiles et à diminuer par des comparaisons agréables l'horreur invincible que l'homme a pour le néant. On rencontre sur les urnes des anciens des images gracieuses de la mort, comme Endymion endormi, Hylas enlevé par des naïades. Un amour renversant son flambeau, indique sur les pierres gravées le symbole de la mort et quelquefois celui du sommeil, car ils sont frères, dit Homère. On voyait en même temps dans le flambeau renversé l'idée de la mort, et dans l'action de celui qui le renversait le principe de la vie. Les flèches d'Apollon étaient les symboles de la mort des jeunes garçons; celles de Diane étaient les signes de la mort des jeunes filles. « Je voudrais, dit Montesquieu dans ses Lettres Persannes, bannir les pompes funèbres; il faut pleurer les hommes à leur naissance et non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies et tout l'attirail lugubre qu'on fait paraître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille et la douleur de ses amis? qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire. » Cette idée de Montesquieu se ressent de ses opinions religieuses et philosophiques, et est susceptible de beaucoup de modifications. Les Orientaux ont pour le mot de mort la même répugnance que les anciens. Le calife Abu Jaaffar Almanzor ayant envoyé chercher un homme savant dans l'astrologie, lui ordonna de lui faire son horoscope. Celui-ci après s'être mis à l'œuvre, lui prédit que les prétendans au califat *mourraient*

avant lui; le calife le renvoya sans lui donner aucune récompense. Un autre astrologue qui vint après, lui annonça qu'il *vivrait* plus long-temps que ceux qui pouvaient prétendre au califat, il en fut magnifiquement récompensé. L'un et l'autre lui avaient prédit absolument la même chose, sauf que le dernier avait adroitement supprimé le mot de mort.

116. *Terræ filius.* Expression proverbiale dont on se servait à l'égard d'un homme dont on ignorait tout-à-fait l'origine, et qui semblait être sorti de terre.

117. *Nodum in scirpo quæris.* Vous cherchez un nœud dans un jonc. C'est chercher des difficultés où il n'y en a pas, une chose où elle ne se trouve point. En effet, le jonc n'a pas de nœud. On peut rendre à peu près ce proverbe par celui-ci : *Vous cherchez midi à quatorze heures.*

118. *Omnes compacto rem agunt, quasi in Velabro olearii.* Le Vélabre était un marché situé près du mont Aventin, ou entre le mont Aventin et le mont Palatin. Les marchands d'huile s'y rassemblaient ordinairement, et, parce qu'ils convenaient entre eux d'avance de ne vendre leur marchandise qu'à un certain prix, on disait en proverbe de ceux qui agissaient comme eux en affaire, qu'ils s'entendaient comme les marchands d'huile du quai de Velabre. Cet ancien proverbe se rapporte beaucoup pour le mot et pour la chose à celui des Français : *Ils s'entendent comme larrons en foire.*

119. *Jejunia olere.* La malpropreté d'une partie des Juifs qui trafiquent de haillons, métier auquel

la misère les a réduits en quelques lieux où ils sont opprimés, a beaucoup contribué à établir cette opinion par rapport à la nation entière; c'est du moins ce que nous assure Sandys, célèbre voyageur anglais. Il ajoute qu'ils sont communément gras, et qu'ils sentent comme tous ceux que trop d'embonpoint rend nonchalans et malpropres. Les épithètes que leur ont quelquefois données les anciens, ont accrédité cette même opinion de la puanteur des Juifs. Ammien Marcellin en parle comme Martial en avait déjà parlé dans la comparaison qu'il fait de Bassa avec eux :

Quod jejunia sabbathoriorum,
Mallem, quam quod oles olere, Bassa.

Mais il serait injuste de conclure de ce passage, qu'ils sentent naturellement mauvais; puisque c'est le résultat ordinaire de l'abstinence, et que tout autre nation aurait de même une mauvaise odeur, suivant le sens du proverbe grec Νηστειας οζειν. Hucher et Crucius imputent cette odeur à l'usage où ils sont de s'abstenir de sel et de viandes salées, ce qui n'est pas vrai, puisqu'il est notoire que les anciens Juifs salaient les victimes et les oblations dont les prêtres mangeaient une partie. Que dire de la raison que donne Campegius, qui prétend que c'est une punition dont ils ont été frappés pour avoir mis Jésus-Christ à mort?

120. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli.* Ce vers devenu proverbe est bien souvent cité par beaucoup de personnes qui ignorent quel en est l'auteur. Il est de Terentianus Maurus, qui vivait

vers la fin du 2e siècle de l'ère chrétienne, et qui l'a mis dans un poëme sur le mètre poétique des anciens.

121. *Vinum lac senum.* Le vin est le lait des vieillards. Il entretient en effet la chaleur naturelle, *vina innati calidi pabula.* Il est excellent pour les vieillards pris même avec quelque excès, parce qu'il humecte leur tempérament sec, et entretient leur humide radical. « Les incommodités de la vieil» lesse qui ont besoin de quelque appui et rafraî» chissement, dit Montaigne, pourraient m'engen» drer avec raison désir de cette faculté, car c'est » quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous » dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons » compagnons, se prend premièrement aux pieds, » celle-là touche l'enfance; de là elle monte à la » moyenne région où elle se plante long-temps et » y produit, selon moi, les seuls vrais plaisirs de la » vie corporelle. Les autres voluptés donnent au » prix. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va » montant et s'exhalant, elle arrive au gosier où elle » fait sa dernière demeure. »

122. *Disce puer virtutem ex me.* Fais ce que je te dis et non pas ce que je fais. Le grammairien Dumarsais avait exercé le métier de précepteur, car pour bien des gens c'est un métier. Dans une de ses promenades avec son élève, celui-ci vola une figue sèche sur l'étalage d'une boutique d'épicier; Dumarsais se prit d'une violente colère, accabla l'écolier de reproches, prit le fruit et le mangea.

123. *Animus decidit in pedes.* Son courage est tombé dans les pieds. C'est un proverbe que les

Latins ont emprunté aux Grecs. Homère décrivant dans l'Iliade la frayeur dont les Grecs furent frappés en voyant Hector, se sert d'une expression pareille (vers 280 du XV[e] liv.). Un Gascon qui vantait sa bravoure, s'enfuyait dans une occasion où il fallait en faire preuve. Un témoin lui dit : *Mais où est donc ce courage que vous vantiez tant?* Il répondit : *Il est aux jambes.* C'est l'occasion de dire ici de ce peuple spirituel : *Spiritus quidem promptus est, pedes autem sunt poltroni.* Mais il y a des exceptions à tout.

124. *Omnis vita humana etiam est aut negotium.* Toute la vie de l'homme se passe dans l'oisiveté ou dans les affaires. Sénèque exprime bien en trois mots le caractère de certaines gens qui tracassent toujours sans avancer aucune affaire : *operosè nihil agunt.* Il dit aussi que ceux qui ne font rien ont plus de peine que ceux qui travaillent, *plus est negotii in otio, quam in negotio.*

125. *Nimium ne crede colori. Ne jugez pas sur l'apparence, sur l'étiquette du sac; l'habit ne fait pas le moine.* Ces trois proverbes expriment à peu près la même idée. C'est une leçon dont le vulgaire a grand besoin, car il se laisse bien souvent prendre aux apparences, et il est plus sujet à estimer les gens par leur habit, que par leur propre fond. C'est surtout par les apparences que les femmes savent en imposer. Une riche parure, un extérieur élégant ont quelquefois décidé du sort d'un sot et même d'un honnête homme. Aussi Pline disait-il que les pierreries servent d'huissier aux femmes : *Gemmæ mulieribus pro lictore sunt.*

126. *Nullus comatus qui non idem cynædus.* C'est un proverbe rapporté par saint Ambroise, et que Pétrone, dans le festin de Trimalcion, applique à Néron, qu'il représente comme un vieillard qu'il fait jouer avec de jeunes débauchés, qui étaient de jeunes garçons à cheveux longs. A Rome, la grande jeunesse et la longue chevelure des esclaves marquaient la mollesse et la dissolution du maître. On reprochait surtout aux sénateurs de s'abandonner à d'odieuses infamies. Les esclaves destinés aux plaisirs étaient les seuls à qui l'on permît de laisser croître leurs cheveux. Aussi le terme grec χοῤ-σοιφος, qui les désignait, signifie également, ayant les cheveux longs, et prostitués. Horace fait mention de ce honteux usage dans plusieurs endroits de ses œuvres :

Teretis puer,
Longam renodantis comam.

C'était un acte de mollesse de la part des hommes voluptueux et une marque caractéristique de leur passion de s'essuyer les mains aux cheveux des esclaves qu'ils affectionnaient le plus : *In capite pueri tersit,* dit Pétrone en parlant de Néron, déguisé sous le nom de Trimalcion.

127. *Loco omnia fortuna.* C'est surtout dans ce siècle que la fortune tient lieu de tout, d'esprit, de probité, de talens, de vertus. Le mérite de bien des gens pour parvenir aux dignités, c'est d'être heureux.

Quibusdam fortuna pro virtutibus fuit.

L'industrie tient lieu en France du plus grand mé-

rite, et l'art de se faire valoir donne plus souvent de réputation que ce qu'on vaut. Voici un petit colloque en vers qui vérifie tous les jours l'énergie de ce proverbe :

Mariez-vous ; *j'aime à vivre garçon.*
J'aurais pourtant un parti ; *Dieu m'en garde !*
Tout doux, peut-être il vous plaira ; *chanson.*
Quinze ans ; *tant pis.* Fille d'esprit ; *bavarde.*
Sage ; *grimace.* Et belle ; *autre danger.*
Grand nom ; *orgueil.* Le cœur tendre ; *jalouse.*
Des talens ; *trop pour me faire enrager.*
Et par delà, cent mille écus ; *j'épouse.*

128. *Subitò qui sapit, non tutò sapit.* Science trop promptement acquise, n'est pas de garde. Cette pensée proverbiale est de Sophocle dans son Œdipe.

129. *Præstat serò quam nunquàm.* Il vaut mieux tard que jamais.

130. *Lauda parcè et vitupera parciùs.* Soyez sobre à louer, et plus sobre encore à blâmer.

131. *Nulla dies sine lineâ.* Ce proverbe nous vient, dit-on, du plus célèbre peintre de l'antiquité, Apelles, qui ne laissait passer aucun jour sans exercer son pinceau à faire quelque trait pour combattre, disait-il, l'oisiveté. Carlo Dati fait remarquer sur cet ancien proverbe, que Saumaise a cité comme appartenant à Horace, le vers suivant :

Nulla dies abeat quin linea ducta supersit.

Il est d'Andrelinus, suivant le témoignage de la Monnoie, rapporté dans le *Menagiana.* Carlo Dati accuse Saumaise de se fier trop souvent à sa mémoire.

132. *Quintam fuge.* N'entreprenez rien le cinquième jour de la lune, dit Lucrèce, car c'est le jour que les Titans combattirent contre les Dieux. Les jours auxquels se rapportaient quelques grandes catastrophes, étaient désignés chez les Romains sous le nom de jours *nefastes.* C'était une superstition dont plusieurs grands hommes même n'ont pas su se défendre. L'empereur Auguste ayant un jour couru le risque de périr par une sédition, remarqua que le matin on lui avait chaussé le pied gauche avant le droit. Les Romains attachaient une grande importance à entrer dans les temples du pied droit; y entrer du pied gauche eût été regardé comme un présage sinistre; ils comptaient pour des jours malheureux le lendemain des calendes, des nones et des ides, parce qu'à pareils jours ils avaient essuyé de grands revers. Ce qu'Ovide témoigne par ces vers au Ier livre des Fastes :

Omen ab eventu est, illis nam Roma diebus
Damna sub adverso tristia morte tulit.

133. *Septima post decimam felix.* Le dix-septième jour de la lune est très-heureux pour planter la vigne et pour dompter les bœufs. On sait que le système de Lucrèce était absurde et que la physique de son temps gisait dans les ténèbres. Celui qui voudrait connaître la nature dans Lucrèce et dans Virgile, meublerait sa tête d'idées folles et d'erreurs grossières.

134. *Verba volant, scripta manent.* Les paroles s'enfuient, les écrits restent, ou comme l'on dit trivialement en français : Les paroles sont des femelles et les écrits sont des mâles.

135. *Loquere ut te videam;* parle si tu veux que je te connaisse, dit le sage, en manière de proverbe. Dans la société, la conversation est l'expertisme de la langue fait par l'esprit et le bon sens. C'est de leur examen que se forme l'opinion que l'on conçoit d'une personne, et c'est sur leurs données que s'établit sa réputation.

136. *Rimarum plenus.* Cet adage s'applique soit à un homme évaporé qui ne peut garder un secret et dont les paroles indiscrètes s'échappent à tout propos, soit à un prodigue qui ne sait rien conserver. On dit proverbialement en français, dans le même sens, *c'est un panier percé, il est bas percé;* et par antonomase *il a les bas percés, il a des trous à ses bas. Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.* C'est le portrait d'un dissipateur tracé par Térence dans ce proverbe qu'il fait dire à l'esclave Parmenon dans l'Eunuque.

137. *Laudator temporis acti.* Louangeur du temps passé. Horace semble avoir adopté ce préjugé, car il dit, Ode VI, liv. 3 :

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

« Il n'est rien qui ne s'altère avec le temps; nos » pères valaient moins que nos aïeux, nous valons » moins que nos pères, et nos enfans vaudront en» core moins que nous; » de sorte que si cela continue progressivement, nos neveux seront de vrais coupe-jarrets, ce qui n'est guère consolant pour l'avenir : heureusement que les siècles comme les

jours, se suivent et ne se ressemblent pas. Lesage, dans son ingénieux roman de Gilblas, se moque agréablement de cet antique préjugé par la bouche de Gilblas qui, racontant la visite que fait à son maître don Gonzales Pacheco, un vieillard de ses amis qu'on nommait le comte de Azumar, s'exprime ainsi : « Leur conversation roula d'abord sur une course de taureaux qui s'était faite depuis deux jours. Ils parlèrent des cavaliers qui y avaient montré le plus d'adresse et de vigueur, et là-dessus le vieux comte, tel que Nestor à qui toutes les choses présentes donnaient occasion de louer les choses passées, dit en soupirant : Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne se font pas avec autant de magnificence qu'on les faisait dans ma jeunesse. Je riais en moi-même de la prévention du bon seigneur de Azumar, qui ne s'en tint pas aux tournois. Je me souviens, quand il fut à table et qu'on apporta le fruit, qu'il dit, en voyant de fort belles pêches qu'on avait servies : *De mon temps les pêches étaient bien plus grosses qu'elles ne sont à présent, la nature s'affaiblit de jour en jour.* Sur ce pied-là, dit en souriant don Gonzales, *les pêches du temps d'Adam devaient être d'une grosseur merveilleuse.* »

138. *Satiùs est equo labi quam linguâ.* Il vaut mieux tomber de cheval que de la langue, que de commettre quelque indiscrétion, quelque imprudence, expression que nous rendons ainsi en français : *Il vaut mieux glisser du pied que de la langue.*

139. *Pædaria sententia, in alienam sententiam pe-*

dibus ire, *Pedarii senatores*. Toutes expressions correspondantes à la locution française *opiner du bonnet*. L'usage, chez les anciens, était d'opiner de vive voix et non par scrutin; les jeunes gens, par respect pour les anciens, donnaient leur suffrage par une inclinaison de tête. A Rome, les sénateurs émettaient leur vote, non en fléchissant la tête, mais en se plaçant du côté de la personne dont ils partageaient l'opinion.

140. *Ipse mihi asciam in crus impegi*. Ce proverbe qui veut dire littéralement : Je me suis moi-même enfoncé la coignée dans la cuisse, peut se rendre ainsi en français : Je me suis enfoncé le poignard dans le sein. Je me suis perdu moi-même. Apulée l'a employé dans le même sens au livre III de ses Métamorphoses.

141. *Syri adversus Phœnices*. Ce proverbe latin répond au français, *à fourbe, fourbe et demi*. Les Syriens avaient aussi-bien que les Phéniciens la réputation d'être fins, rusés et gourmands, comme presque toute la valetaille. Il paraît que c'était une coutume chez les Romains, d'appeler les valets du nom de la province où ils étaient nés, comme cela s'est pratiqué pendant long-temps en France. Dans les antichambres des grands on voyait, ainsi que dans les comédies, d'effrontés Sosies dignes de leurs Amphitrions, empruntant à leurs provinces les noms de *Bourguignon*, de *Champagne*, de *Comtois*, de *Picard*, porter la livrée du vice avec celle de leurs maîtres, et justifier la vérité des proverbes suivans : *Insolent comme un valet; Menteur comme un valet; Tels maîtres tels valets*. Mais aujourd'hui tant de valets ont pris la place de leurs maîtres et ont

sauté dans les voitures de ceux-ci, *en esquivant la roue*, que l'intérêt et l'amour-propre ont anéanti cette perfide coutume.

142. *Nuces relinquere*, renoncer aux puérilités et s'attacher à des choses de son âge. Ce proverbe vient de la coutume que suivaient ceux qui se mariaient, de distribuer des noix le jour de leur mariage, pour exprimer qu'ils renonçaient, en contractant ce lien si important, aux bagatelles et aux futilités qui sont d'ordinaire l'apanage des enfans. Virgile a dit, Eglog. 8 : *Sparge, marite, nuces*. Mari, jette les noix, et quitte les jeux d'enfans.

143. *La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* Ce proverbe fait allusion à un des incidens de la vie de César, et doit son origine à l'histoire suivante : Pompeia, femme de César, célébrait chez elle avec les vestales et les dames les plus qualifiées de Rome, les sacrifices ou les mystères de *la bonne déesse*. Dans le temps de ces sacrifices, le mari était obligé de se retirer, et l'on éloignait tous les hommes avec un soin si superstitieux, qu'on voilait non-seulement leurs portraits, mais les figures mêmes des animaux. Juvénal se moque de ces précautions ridicules, en disant que tout désertait jusqu'aux chats et aux souris mâles : *Illuc, testiculi sibi conscius undè fugit mus.* Clodius, moins scrupuleux et épris des charmes de Pompeia, pénétra dans la maison de César déguisé en joueuse d'instrumens, pour satisfaire sa passion. Il paraît que les amans, tout d'accord qu'ils étaient, avaient mal pris leurs mesures pour garder l'incognito. Comme Clodius rodait çà et là dans la maison, cherchant Pompeia, il fut reconnu par une femme

de chambre d'Aurélie, mère de César, femme sévère s'il en fut jamais et qui était l'Argus de Pompeia, sa bru, de laquelle elle se défiait. La rumeur fut grande. Le coupable fut trouvé caché dans la chambre d'une domestique de Pompeia. Toutes les célébrantes se ruèrent sur Clodius en criant au sacrilége, le maltraitèrent cruellement et le chassèrent de la maison. Ce ne fut qu'un cri général d'indignation. Clodius fut accusé d'avoir violé la religion des dieux et fut mis en jugement; la plupart des honnêtes gens témoignèrent contre lui. Il fut accusé en outre d'avoir eu un commerce criminel avec sa sœur; mais il trouva moyen de corrompre ses juges et fut absous. Lorsque ce fut le tour de César, qui était le plus intéressé dans l'affaire à rendre témoignage contre Clodius, il dissimula prudemment ce qu'il en pensait, et ne voulut point déposer, ni convaincre sa femme d'adultère; comme on lui demandait pourquoi il avait répudié sa femme, puisqu'il ne savait rien, il répondit qu'il l'avait répudiée parce qu'il fallait que la femme de César fût non-seulement exempte de toute action honteuse, mais encore de tout soupçon. Il aurait pu répondre aussi :

Les bons maris ne savent jamais rien,
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

144. *Ex nihilo nihil.* Rien ne vient de rien; qui n'a rien n'est rien. Voici ce que disait un Gascon de l'ancien régime :

Cadédis, jé dévrais être dans l'opulence;
Mais jé né possède rien.
La raison? La voici : Quand Dieu, par sa puissance,
Tira tout du néant, il y laissa mon bien.

On sait que les Gascons sont généralement plus fournis d'industrie que de fortune; mais depuis la révolution ils ont fait mentir le proverbe, et aujourd'hui la Gascogne est la mère nourrice des venus et des enrichis. Dufresny si connu par ses prodigalités, et que Louis XIV, auquel on attribuait la paternité de Dufresny, remettait toujours sur l'eau en payant ses dettes, disait du chevalier de Cailly qui était fort pauvre : *Je l'aimerais assez s'il savait dépenser son argent. Comment veut-il que je le dépense?* disait le chevalier, *je n'en ai point.*

145. *Longè fugit quisquis suos fugit.* C'est un vieux proverbe duquel Varron avait fait aussi le titre d'une satire, dans laquelle il prétend se moquer des stoïciens, témoignant qu'un homme qui ne veut tenir aux siens ni au genre humain, devrait sortir du monde. C'est ce que Térence exprime de cette manière :

Ita fugias ne præter casam.

146. *Domi leones, foras vulpes.* C'est un proverbe dirigé contre ceux qui font les braves chez eux et en l'absence de ceux desquels ils médisent, et qui tremblent en leur présence. Aristophane disait des Lacédémoniens qui avaient été battus en Asie : *Domi leones, at vulpes in prælio,* parce qu'ils employaient la ruse pour se tirer des mauvais pas.

147. *Malim istius modi amicos furno mersos quam foro.* J'aimerais mieux voir dans le four que sur le forum des amis comme toi. Cette imprécation proverbiale s'adressait à des gens cousus de dettes, parce que les banquiers auxquels ils avaient recours,

pratiquaient l'usure, et se tenaient sur la place publique, comme aujourd'hui les agioteurs, les usuriers et autres agens d'affaires se tiennent à la Bourse où se machinent tant de ruines et de désastres. L'expression latine fait entendre qu'il vaudrait mieux voir des amis de cette sorte morts que vivans, et correspond au proverbe français : *J'aimerais mieux le voir en terre qu'en pré.*

148. *Mortuo leoni et lepores insultant.* Les lièvres mêmes viennent insulter le lion quand il est mort. Martial (90ᵉ épigr. du livre X) a eu dans l'emploi des deux premiers mots une idée à peu près pareille, dont il fait une application licencieuse à Ligella qui épilait ses appas surannés :

Quare si pudor est, Ligella, noli
Barbam vellere mortuo leoni.

Les anciens voulant se jouer de quelqu'un et le traiter avec indignité, lui arrachaient les poils de la barbe. C'est à quoi Perse fait allusion dans ce vers :

Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter?

« Croyez vous que Jupiter souffrirait sottement qu'on lui arrachât la barbe? »

149. *Stultorum infinitus est numerus.* Du Perrier, gentilhomme provençal et très-bon poète latin du XVIIᵉ siècle, mais encore plus vain, disait un jour : il n'y a que les foux qui n'estiment pas mes vers. *Stultorum infinitus est numerus*, lui répliqua le savant d'Herbelot.

De Paris au Japon, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
(BOILEAU.)

Ces vers sont justes et beaux; mais j'aime mieux cet acte de justice que se rendait un homme qui, certes, ne devait pas manquer d'esprit, car les sots n'avouent jamais leur faible : L'homme est un sot animal, disait-il, si j'en juge par moi-même. Il n'y a que les sots qui soient distribués partout à mesure égale.

150. *Calces mutare.* Changer de condition. A Rome l'action de passer d'une classe dans une autre occasionait un changement dans la chaussure. Les souliers des patriciens étaient plus hauts que ceux des personnes des autres classes; ils leur venaient jusqu'au milieu de la jambe et étaient attachés par quatre aiguillettes. La chaussure du peuple n'était retenue que par une seule aiguillette. Les souliers des patriciens étaient ornés d'un croissant ou plutôt de la lettre C qui désignait le nombre cent, parce que dans l'origine de la république les sénateurs patriciens formaient ce nombre; ces souliers étaient appelés *calcei lunati.* Les sénateurs plébéiens n'avaient point le privilége de porter le C sur leurs souliers, qui différaient cependant de ceux du peuple.

151. *Acetum habet in pectore.* Cela s'entend d'un homme qui a l'esprit fort délié et rempli de ressources. Perse s'est servi d'une expression équivalente, et dans un sens métaphorique, pour désigner une personne caustique et mordante.

Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto.

152. *Cornea fibra*, les fibres dures. Ce proverbe s'appliquait à ces cœurs durs et insensibles qui ne sont nullement affectés des misères d'autrui; comme

on l'appliquerait encore aujourd'hui aux recors, aux usuriers et même à bien des gens de plus haute volée. Cette métaphore est prise soit de la dureté de la corne, soit de celle du coudrier dont le bois est très-compact. On dit en français, un cœur d'airain; on dit encore, *il entend de corne*. Je présume que cette expression française est venue de celle des Latins. Je le répète, on ne saurait faire assez d'attention combien notre langue, à l'insu de bien des gens, a su tirer parti des manières de penser et de sentir des anciens.

153. *Ejusdem farinæ*, de même farine; de la même compagnie. Cette métaphore est prise des pains qui, étant composés de la même farine, devaient avoir tous le même goût, et s'applique généralement à tous les objets qui doivent avoir les mêmes qualités et les mêmes défauts. On fit ensuite, en mauvaise part, l'application de ce proverbe à tous ceux qui se faisaient remarquer par les mêmes inclinations perverses. Perse, satire V, dit :

Sin tu, cum fueris nostræ paulò ante farinæ.

« Mais comme vous êtes pétri de même pâte que nous. »

154. *Argumentum ad hominem*. On appelle ainsi un argument serré, pressant. Le célèbre médecin écossais Pitcarn disputait avec Astruc, médecin français, de l'action des muscles du bas-ventre dans la digestion. Celui-ci niait fortement cette action, je ne sais trop par quelles raisons. Son adversaire, impatienté de la discussion, la termina comme un franc Écossais, en lui disant : *Il faut que tu n'aies*

jamais ch... C'est le pendant du mot de Diogène à Platon, qui avait dit assez ridiculement que l'homme était un oiseau sans plumes. *Voici l'homme de Platon*, dit un jour le cynique en jetant dans une assemblée où se trouvait le premier, un coq qu'il s'était avisé de déplumer.

155. *Nox Achillis Patroclum occisum lugentis.* La nuit d'Achille pleurant la mort de Patrocle. On appelait ainsi de tristes nuits ou des insomnies. Achille ayant appris la mort de son ami Patrocle tué par Hector, en fut si affligé, qu'il pleura toute la nuit, et ne put prendre de repos qu'il ne l'eût vengé.

156. *Quam milvi volant.* Hyperbole proverbiale en parlant d'un homme excessivement riche et dont les domaines sont plus étendus que le vol d'un milan. Or cet oiseau, par la force des muscles de ses ailes et par la rapidité de son vol, peut parcourir en un jour une grande étendue de pays. Cette expression était très-familière aux poètes et aux historiens. Juvénal, satire IX, dit :

Tot prædia servas
Appula, tot milvos intra tua pascua lassos?

« A qui laisserez-vous tant de terres dans la Pouille et tant de paturages, qu'un milan ne pourrait parcourir sans se lasser? »

157. *Quidquid calcat rosa fiat.* Pour désigner un homme heureux, on dit en français : les roses naissent sous ses pas. C'est la même pensée en latin. Partout où il pose ses pas, croissent les roses et les

violettes. Perse se sert de cette expression proverbiale :

Quidquid calcaverit hic, rosa fiat.

Tout ce qu'il touche devient or, est une pensée correspondante.

158. *Patruus esse.* Gronder quelqu'un à la manière des grands-pères qui font souvent la leçon à leurs petits-enfans. C'était une locution proverbiale très-commune chez les Romains : *Ne sis patruus mihi,* dit Horace ; et dans un autre passage il dit encore :

Patruæ metuentes verbera linguæ.

159. *Quandoquè bonus dormitat Homerus.* Ce vers d'Horace est devenu proverbe par l'application continuelle qu'on en fait aux distractions des gens de lettres. Mais Pope prouve que ce vers n'est point entendu dans son véritable sens. La plupart des critiques n'ont que trop souvent abusé de ces mots d'Horace, parce qu'ils n'ont point compris ce que ce poète voulait dire, et qu'ils ont pris *quandoquè* pour *aliquandò.* « Il est des esprits présomptueux, » dit Pope, qui regardent dans les anciens même » leurs heureuses libertés comme des défauts. Si » vous examinez séparément et de trop près des » figures qui ne sont faites que pour être consi- » dérées dans un certain jour et à une certaine di- » stance, elles vous paraîtront irrégulières et mon- » strueuses ; mais lorsque vous vous serez mis dans » leur vrai point de vue, vous y trouverez la correc- » tion du dessin d'accord avec la grâce. Ce qui paraît

» une faute peut n'être qu'un heureux stratagème ; » souvent ce n'est pas Homère qui dort, c'est son lecteur qui rêve. » Pope était enthousiasme d'Homère.

160. *Discernit sapiens res quas confundit asellus.* Un homme sage sait distinguer la valeur des choses ; un sot s'y méprend.

161. *Summisque negatum stare diù.* Une fois qu'une chose a atteint son plus haut degré d'élévation, elle ne tend plus qu'à descendre. N'en pourrait-on pas dire autant des hommes et des réputations ?

162. *Qui malè agit, odit lucem.* Les fripons détestent les réverbères et recherchent les ténèbres ; c'est de là que sont venues ces expressions : œuvres *ténébreuses*, œuvres scélérates.

163. *Annorum centum.* Vin de cent feuilles. La manie des Romains de vanter l'ancienneté des vins qu'ils offraient dans les repas, était poussée jusqu'à l'excès du ridicule. Nous en tenons un peu, nous autres Français. Martial, livre XIII, pour se moquer de cette singulière manie, se vante d'en servir à ses convives qui avait été récolté avant qu'il y eût des consuls à Rome :

Condita quo quæris consule nullus erat.

Élien assure que les Romains poussaient ce luxe si loin, qu'ils mettaient des parfums dans leurs vins, et qu'ils appelaient ces sortes de vins, *vins de myrrhe.* Ils avaient une si forte passion pour le vin, que le manque de cette boisson, qui était devenue pour eux un besoin impérieux, excita souvent à Rome des séditions dangereuses.

164. *Ignoscet mihi genius tuus.* Cette expression commune correspond à celle-ci : *sauf votre respect*, que le peuple emploie à tous propos, surtout lorsqu'il veut couvrir des choses que la pudeur et le bon ton n'admettent pas.

165. *Utres inflati.* Les hommes sont des outres remplies de vent. On dit aussi : *Uter fastu plenus.* Ce que la nature a refusé en mérite à un homme lui est abondamment suppléé par la vanité, Il en est de l'âme comme du corps ; ce qui dans celui-ci est vide de sang ou d'esprit, est gonflé d'air : de même, où l'esprit manque, la vanité vient à la place, et le vide de sens, ce grand vide, se trouve entièrement rempli.

166. *Nil sub sole novum.*

Rien de nouveau sur la terre,
On y voit ce qu'on a vu.

Non alium videre patres, aliumve nepotes
Aspicient.

Nos neveux ne verront que ce qu'ont vu nos pères.

167. *Animum non cœlum mutant.*

Nos inconstances continues
Nous font errer par l'univers,
Et sous mille climats divers
Voir mille terres inconnues ;
Mais nous voyageons vainement ;
Notre esprit inquiet nous fait toujours la guerre :
Aussi pour vivre heureusement
Il ne faut point changer de terre,
Il faut changer de sentiment.

168. *Amicus usque ad aras.* Ami jusqu'à l'autel. Cela veut dire que l'amitié ne doit point être une

raison de manquer à Dieu, à sa conscience et à la religion. L'amitié n'est point une société de crimes, un commerce de brigandages; plus de complaisance dès qu'il s'agit de déraisons; de la résistance et de la fermeté dès qu'il s'agit de crime. Quelque noble et généreux que soit un ami, il ne peut être obligé de commettre en faveur de son ami des actions contraires à l'honneur. Périades étant requis par un de ses amis de porter un faux témoignage pour favoriser sa cause, répondit : *Je suis à mes amis jusqu'aux autels.*

169. *Elle parle comme une nouvelle mariée.* A Rome, le lendemain des noces, lorsque toutes les cérémonies d'usage étaient accomplies à l'égard de l'épouse, le mari donnait un repas : la nouvelle épouse y paraissait avec lui sur le lit nuptial, et le traitait publiquement avec une familiarité qui n'annonçait pas de sa part le regret d'avoir perdu sa virginité; elle mettait ordinairement si peu de réserve dans sa conversation, que lorsque dans d'autres circonstances une femme parlait indécemment, on disait proverbialement : *Elle parle comme une nouvelle mariée.*

170. *Finis alterius mali gradus est futuri.* La fin d'un mal est le commencement de l'autre. *Au mal qui se guérit, un autre mal succède.*

171. *Piperata facundia.* Éloquence trop piquante comme le poivre. Cette expression, ou métaphore proverbiale, est de Sidonius Apollinaris.

172. *Eodem collyrio mediri.* Employer le même remède pour tous les maux. Les personnes qui n'ont aucune connaissance de la médecine, et qui

veulent se traiter elles-mêmes, ou traiter les autres d'après des livres, auraient souvent sujet de déplorer leur dangereuse présomption, si elles savaient toujours en reconnaître les effets. Perse dit, avec raison (satire V) :

Diluis helleborum, certo compescere puncto
Nescius examen; vetat hoc natura medendi.

« Vous préparez une potion d'hellébore, sans savoir la dose qu'il faut; l'art de la médecine vous le défend. »

173. *Gravissimum est imperium consuetudinis.* L'empire des habitudes est si puissant, qu'il est souvent tyrannique. Aussi l'auteur de cette maxime n'a pas hésité à dire qu'il était celui qui exerçait la puissance la plus étendue sur la nature humaine. Les habitudes anciennes, dit Hippocrate, bien que mauvaises, troublent moins que les choses inaccoutumées. L'accoutumance, dit Montaigne, est une seconde nature, dont il faut, plus qu'on ne pense, respecter les caprices.

174. *Est modus in rebus.* Rarement pouvons-nous conserver dans l'usage de toutes choses ce juste milieu, cet emploi régulier de toutes nos facultés; sitôt qu'on en abuse soit au-delà, soit en deçà, les choses même les plus utiles deviennent pernicieuses : on ressemble alors à un homme ivre à cheval; le relevez-vous d'un côté, il retombe de l'autre.

175. *Cucurbitum caput.* Tête de citrouille. Tête vide et sans cervelle, c'est-à-dire sans jugement,

incapable de réflexion. Juvénal dit (Satire XIV) :

Cùm facias pejora senex? vacuumque cerebro,
Jampridem caput hoc ventosa cucurbita quærat.

M. de la Feuillade ayant été blessé d'un coup de mousquet à la tête, au siége de Landrecies, en 1655, les chirurgiens qui mirent le premier appareil sur sa blessure, lui dirent que le coup était dangereux, et qu'on voyait la cervelle. *Ah! parbleu, Messieurs,* dit M. de la Feuillade, sans être déconcerté d'une pareille annonce, *prenez-en un peu et l'envoyez dans un linge au cardinal Mazarin, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai pas.*

176. *Quisquis amat ranam, ranam putat esse Dianam.* L'amour est aveugle : un objet aimé, fût-il un laidron, paraît à celui qui aime plus rempli d'attraits que Diane. Balbinus trouvait des grâces jusque dans le polype d'Agna, dit Horace :

.... *Veluti Balbinum polypus Agnæ.*

Il faut sous-entendre *delectat.*

177. *Animus hominis quidquid sibi imperat, obtinet.* Telle est la puissance de la volonté, qu'on obtient tout de soi-même, lorsqu'on s'en fait une loi.

178. *In vino veritas.* Quelqu'un voulant, dans le cours d'un repas, engager l'auteur du Rambler à prendre un extérieur moins austère que de coutume, lui offrit d'un vin qu'il versait, en lui disant : allons, vous savez le proverbe *in vino veritas.* Monsieur, répondit le docteur, gardez ce proverbe-

là pour les gens qui ont de la disposition à mentir quand ils sont à jeun.

179. *Rem acu tetigisti.* Vous avez touché la chose avec l'aiguille. Proverbe qui correspond à cette expression : *Vous avez mis le doigt dessus.* Cicéron, qui de sa nature était enclin à la causticité, citait cette expression proverbiale à un sénateur qui était fils d'un tailleur; et le chancelier Oxenstiern en disait autant à M. Salvius, plénipotentiaire de Suède au congrès de Munster, dont le père avait été tailleur.

180. *Præsens abest* (Térence). Le corps est bien présent, mais l'esprit est absent. Adrien le Valois cite cette anecdote d'un personnage extrêmement processif, que la chicane plongeait dans un tel état de rêverie et de distraction, qu'un dimanche, entrant dans l'église, il alla prendre de l'eau bénite, et la portant à son front, au lieu de dire *au nom du père*, etc., il se mit à dire : *nonobstant opposition ou appellation quelconque.* M. d'Argouges, évêque de Vannes, rendait visite à la marquise Descartes, qui était malade; il s'assied près de son lit, laisse tomber son bréviaire, ramasse en sa place une des mules de cette dame, et la met dans sa poche; sa visite achevée, il va dire ses matines dans son église cathédrale. Au milieu de cet exercice pieux il se sent tirer par la manche : *Monseigneur*, lui dit un des gens de la marquise, *voici votre bréviaire, vous avez emporté à la place une des pantoufles de ma maîtresse.* Le prélat se fouille. *Mon enfant*, dit-il en remettant la pantoufle au laquais, *voilà tout ce que j'ai de pantoufles sur moi*, et il con-

tinue ses matines. Défiez-vous d'un homme distrait, c'est un maladroit qui joue avec une épée tranchante, et qui vous blesse ou se blesse lui-même.

181. *Montrer le doigt du milieu.* C'était faire à quelqu'un une grave insulte. Martial a dit, épig. 28, liv. II, *et digitum porrigito medium*, et présente-lui le doigt du milieu; et Perse, en parlant d'une grand'mère superstitieuse, dit, satir. 2 :

Frontem atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat.

« Elle mouille le front et les lèvres de son petit-fils avec le doigt du milieu trempé dans sa salive, pour le garantir des enchantemens. » Chez les Romains le doigt du milieu était appelé infâme, parce qu'on montrait avec ce doigt les personnes méprisables et notées d'infamie. Les anciens croyaient que la salive avait beaucoup de vertu contre la magie.

182. *Vulgus vult decipi, decipiatur.* Le vulgaire veut être trompé, qu'il le soit. C'est la devise des charlatans en tous genres, qui exploitent à leur profit les mines fécondes des folies et des déceptions humaines.

183. *Ex ungue leonem.* On connait le lion à l'ongle, l'homme au caractère.

184. *Sibi balneum ministrare.* Se louer. Les Français disent, se donner des coups d'encensoir; les Italiens, *dando ti l'aqua a piedi.* Les académiciens se sont promis de s'admirer réciproquement; aussi, dans tous les discours académiques, il y a cent à parier contre un, que les auditeurs

entendront ces phrases bannales, *mon illustre collègue, mon savant confrère*, assaisonnées d'autres louanges qui ne prouvent pas plus le mérite du *louangé* que le talent et la bonne foi du louangeur. Boileau disait plaisamment, que si les académiciens voulaient une devise bien caractéristique, il n'y avait qu'à grouper une troupe de singes qui se mirent dans l'eau d'une fontaine, avec cette inscription, *sibi pulchri*; et Pope : Il n'y a pas de microscope qui grossisse autant que les yeux d'un homme qui se contemple lui-même.

185. *Vox populi, vox Dei.* les Italiens disent : *l'universale non s'inganna.*

186. *Staminarias ducere*, littéralement, filer du coton. Cela signifie, métaphoriquement, boire à grands coups, dissiper son bien. *Staminarius* veut dire celui qui file. Ne serait-ce pas de là que sont venues ces expressions triviales, *filer un vilain coton, il jette un vilain coton*, en parlant d'un homme qui fait des taches à sa réputation. On les fait dériver également du mot coton, *lanugo.* C'est ainsi qu'on désigne la barbe naissante d'un jeune homme : *Ce jeune homme s'annonce mal, il jette un mauvais coton.* Il y en a qui pensent que c'est une espèce de jeu de mots emprunté de la petite mousse qui se voit sur les coings, et que les Latins avaient appelée *cottonea mala.*

187. *Non cuivis homini contingit adire Corinthum.* Ce proverbe, grec d'origine, était également en usage chez les Latins; voici leur manière de l'interpréter. La situation avantageuse de Corinthe avait sans doute donné lieu à ce proverbe. On ne

pouvait pas approcher facilement de cette ville; ses fortifications même étaient redoutables pour les Romains, avant que Lucius Mummius l'eût saccagée, l'an 146 avant la naissanee de Jésus-Christ. On a cherché une autre origine de ce proverbe dans le caractère des courtisanes de Corinthe, qui vendaient si cher leurs faveurs, que les hommes les plus opulens se ruinaient auprès d'elles. C'est ce qui donna occasion à Démosthènes de dire à ceux qui l'invitaient à aller voir ces courtisanes : *Ma philosophie ne m'a pas procuré une fortune assez considérable pour pouvoir acheter si cher un repentir.* (Voir le proverbe grec 118.)

188. *Fallat ut nos folia devorat lauri.* Pour nous tromper, elle mâche des feuilles de laurier. Les anciens avaient sur les feuilles du laurier des idées aussi ridicules que singulières. Ils croyaient qu'elles procuraient l'enthousiasme et l'esprit prophétique. C'est à quoi Martial fait allusion, liv. V, épig. IV, en parlant d'une femme qui cherchait à tromper. Les sybiles se nourrissaient de feuilles de laurier. On attribuait encore au laurier la vertu de rendre les hommes plus sages et plus prudens.

189. *Puppis pereunda est.* Cette expression proverbiale correspond à celle dont se sert le peuple, *vogue la galère,* pour dire qu'il se jette à corps perdu dans tous les dangers d'un événement. Les Romains y attachaient absolument le même sens. Ils entendaient par là, que dans les grands dangers il fallait plutôt périr courageusement, et ne quitter la barque que lorsque la poupe serait entièrement submergée.

190. *Quot servi, tot inimici.* Autant de valets, autant d'ennemis. Lorsqu'ils sont en votre présence, ils n'oseraient remuer les lèvres; mais lorsqu'ils sont dans l'antichambre, véritable foyer d'impertinence et de bavardage, ils se dédommagent de leur long silence par un flux immodéré de brocards et de calomnies sur ce qu'ils ont vu et entendu; et le pis est qu'ils répandent au-dehors l'intempérance de leurs langues maudites : car, comme dit Publius Syrus : *sæpè oculi et aures vulgi, testes sunt mali.* Les yeux et les oreilles du peuple sont souvent de mauvais témoins.

191. *Tertius Cato.* Un troisième Caton, un huitième sage; il y eut plusieurs grands hommes du nom de Caton; mais les plus célèbres furent Caton le censeur et son neveu, dit Caton d'Utique, parce qu'il se donna la mort dans cette ville de Libye. Le proverbe se prend ironiquement et veut désigner un homme qui par de faux semblans de vertu prétend marcher sur les traces des Catons. C'est dans ce sens que Juvénal dit, saty. 2 : *tertius è cœlo cecidit Cato.* Voici un troisième Caton qui tombe du ciel.

192. *Asinus Arcadius.* Ane d'Arcadie. Rossignol d'Arcadie. L'Arcadie était une contrée du Péloponèse qui abondait en ânes. Ils y étaient si communs, que pour désigner une chose commune et de vil prix, on disait *Arcadiæ pecuaria.*

193. *Littus arare.* Labourer le rivage. Nous nous fatiguons en vain pour produire quelque chose, nous perdons notre temps et notre huile, comme le dit Ovide, *littus aramus et frustrà laboramus,*

oleum et operam perdentes. Cette pensée est prise du rivage de la mer où il ne peut rien croître, parce que tout ce qui y croîtrait par hasard, serait détruit par les cailloux que la mer roule continuellement, et par la salure de ses eaux.

194. *Lupus pilos non animum mutat.* Le loup est toujours loup; il change de poil, mais non de caractère.

195. *Folium sybillæ.* Un feuillet de la sybile, pour exprimer une chose peu durable qui s'envole au premier vent. La sybile de Cumes n'écrivait en effet ses oracles que sur des feuilles de palmier. Virgile dit de cette sybile :

Follisque notas et nomina mandat.

Nous avons une idée à peu près pareille dans cette phrase proverbiale : *Je n'en donnerais pas un trognon de chou, une feuille de chou.* Pour marquer le peu d'estime qu'on fait d'une chose.

196. *Penelopes telam retexere.* Tunique de Pénélope, ouvrage qui n'a pas de fin. Exemple rare de fidélité conjugale. Pénélope, fille d'Icare, frère de Tyndare, roi de Sparte, princesse remarquable par sa beauté, fut recherchée en mariage par les plus puissans princes de la Grèce. Son père, pour éviter les querelles qui auraient pu survenir entre les prétendans, les obligea à la disputer dans des jeux. Ulysse, rôi d'Ithaque, fut vainqueur, et Pénélope lui fut accordée. Lorsqu'Ulysse fut parti pour le siége de Troyes, la beauté de Pénélope attira à Ithaque un grand nombre de soupirans qui l'importunaient de leurs feux criminels. Pour éluder leurs pour-

suites, elle les amusa par des ruses dont la principale fut de s'attacher à faire un voile dont chaque nuit elle défesait la trame, en leur déclarant que son nouvel hymen ne pouvait avoir lieu que lorsqu'elle aurait achevé ce voile qu'elle destinait à ensevelir Laërte son beau-père, qui vivait encore. Les prétendans à la main de Pénélope me paraissent doués d'une grande débonnaireté pour se contenter de pareils subterfuges.

197. *Astuta vulpes.* Rusé comme un renard. L'astuce est naturelle à cet animal, comme l'audace l'est au lion. Pindare dit que lorsqu'un homme veut triompher d'un obstacle, il faut qu'il s'arme de la force du lion et de la prudence du renard.

198. *Pœna insularis.* Peine de l'exil. Cette expression d'Ammien Marcellin était devenue proverbiale. Le mot *isle* inspirait la plus grande terreur aux Romains. Il paraît, par les rapports de tous les historiens, que c'était ordinairement dans les îles qu'on reléguait les malheureux qui avaient encouru la disgrâce du prince et auxquels on faisait grâce de la vie. Corneille Tacite dit à ce sujet, *plenum exiliis mare.* Sénèque fut exilé en Corse. Agrippa Posthume fut assassiné par ordre de Livie et de Tibère dans l'île de Planasia où il avait été exilé. Juvénal, qui lui-même avait été relégué au fond de l'Égypte, confirme cette coutume par les vers suivans :

Nemo mathematicus genium indemnatus habebit,
Sed qui penè perit, cui vix in Cyclada mitti
Contigit, et parvâ tandem caruisse Seripho.

(SATIR. VI.)

« On ne fait pas cas d'un astrologue, s'il n'est brouillé avec la justice. Mais celui qui n'a été qu'à deux doigts du supplice, qu'on a relégué par grâce jusque dans les Cyclades, et qui est enfin revenu de la petite île de Sériphe est un grand homme. »

199. *Nullo scopo jaculari.* Cela veut dire ne tendre à aucun but, n'avoir aucun plan de vie arrêté, faire comme les corbeaux qui décrivent de longs circuits sans but déterminé, se posent un moment et volent çà et là. Perse a dit, satir. 3 :

Est aliquid quò tendis, et in quo dirigis arcum?

« Ne visez-vous point à quelque but. » Il y a en effet bien peu de gens qui aient calculé leur existence, et qui, sur ce calcul, en aient approximativement combiné le cours, la durée, la fin. Comme la plante, leur vie toute végétative ne respire que l'air du moment, ne s'alimente que du souffle des circonstances. Toute leur attention n'est donnée qu'aux jouissances présentes. Le passé n'est tout au plus que l'impression vaporeuse de leur dernier songe, et l'avenir est pour eux comme une île éloignée dans la pleine mer, et que dérobent sans cesse à leur vue les flots soulevés par la tempête.

200. *Nere lanam meliùs Penelope et Arachne.* C'était un reproche que l'on faisait aux Romains de leur mollesse et de leur corruption, de les comparer à des femmes et de leur dire qu'ils fileraient mieux et tourneraient mieux le fuseau que Pénélope et Arachné. Juvénal dit, satir. 2 :

Vos tenui prægnantem stamine fusum
Penelope meliùs, leviùs torquetis Arachne.

« Le fuseau enflé d'une trame déliée, tourne plus rapidement sous vos doigts qu'entre ceux de Pénélope et d'Arachné. »

201. *Nigrum in candidum vertere.* Changer un malheur en bonheur. Les Romains avaient coutume de marquer les jours malheureux ou tout ce qui était vicieux avec du noir. La pierre blanche au contraire servait à exprimer les choses heureuses ou précieuses par leurs qualités, d'où est venu le proverbe. Nous avons vu (prov. 84) qu'on désignait un homme méchant par l'épithète de *niger*. Horace dit :

Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.

« C'est un homme dangereux qu'on doit éviter. »

202. *Nil pensi habet.* Il se moque du *qu'en dira-t-on.* L'avare qui veut devenir riche trop promptement, l'ambitieux qui veut diriger son vol trop haut, secouent sans pudeur le joug des lois, de l'honneur et de l'opinion publique; rien ne les arrête, rien ne les effraie, pourvu qu'ils réussissent.

203. *Quocumque in trivio.* C'est un reproche aux bavards et aux indiscrets de raconter ce qu'ils savent en quelque lieu qu'ils se trouvent, et à toutes les personnes qu'ils rencontrent.

204. *Solo odore rei pasci.* Se repaître de fumée, de chimères. Ce proverbe s'appliquait aux parasites à qui l'on ne donnait que des champignons douteux ou des pommes pouries; tandis que le maître de la maison se gorgeait de mets délicats et recherchés, ces pauvres diables ne savouraient que l'odeur du rôt.

205. *Senex bullâ dignus.* C'est un vieillard qui mérite d'être comparé à un enfant, qui n'est pas plus capable que ce dernier de faire une chose sage et raisonnable. Le mot *bulla* signifie une espèce d'ornement affecté spécialement aux enfans de familles nobles, qu'ils portaient au col, et qui avait la figure d'une boule, ou d'un cœur. C'est donc par allusion à cet ornement que l'on disait des vieillards insensés qu'ils étaient bons à le porter et à rentrer en enfance. On appelait les enfans en bas âge *bullati.*

206. *Vivitur meliùs in caulâ quam aulâ.* On vit plus en sûreté dans une bergerie qu'à la cour. On ne craint pas d'être sacrifié à la défiance du prince ou à la méchanceté des courtisans.

207. *Unctâ vivere patellâ.* Vivre à grasse cuisine. La volupté suprême pour bien des gens consiste à vivre dans le luxe et à se nourrir de mets recherchés et délicats, et comme l'on dit proverbialement en français à *se lécher les morveaux ou les barbes : Animus est in patinis,* leur esprit est dans les plats, ils n'ont d'esprit que dans l'estomac, suivant l'expression familière.

208. *Unda flammas, ignis aquas dabit.* C'est une antithèse proverbiale qui signifie qu'il ne faut pas s'attendre à une chose impossible, mais bien à tous les événemens ordinaires de la vie, aux choses naturelles, à la calomnie des délateurs, aux bavardages féminins, à l'avidité des financiers, à la stupidité de certains tenanciers de grosses sinécures, parce que, dans l'ordre régulier de la nature, des

effets semblables doivent provenir de causes semblables.

209. *Oleum aut impensa periit.* Cela se dit proverbialement lorsqu'il s'agit d'un homme qui a perdu son temps, sa peine et son argent à une besogne ingrate. Voici l'origine historique de ce proverbe. Auguste, suivant Macrobe, revenait victorieux de la bataille d'Actium. Dans le nombre de ceux qui accouraient en foule pour le complimenter, se trouvait un homme qui tenait un corbeau auquel il avait appris à répéter ces mots : *Salut à César victorieux.* Auguste, étonné et ravi de cette exclamation qui le flattait, acheta cet oiseau si curieux vingt mille sexterces. Un camarade de l'instituteur du corbeau qui n'avait pas eu sa part de cette libéralité, déclara à Auguste qu'il possédait un oiseau non moins merveilleux qu'il désirait lui montrer. Auguste se l'étant fait apporter, cet oiseau prononça ces mots : *Salut à Antoine victorieux.* Auguste, loin de s'offenser de ce parallèle, ordonna que l'on partageât entre les deux compagnons le gage de sa libéralité. Il fit acheter également un perroquet et une pie auxquels on avait appris à dire des mots à la louange d'Auguste. Un pauvre savetier, encouragé par l'espoir d'une bonne récompense, voulut apprendre à un corbeau à saluer Auguste ; mais ce corbeau avait la tête dure et était rebelle aux leçons de son maître. Celui-ci, poussé à bout, disait souvent à l'oiseau qui ne répondait rien, *impensa periit, j'y perds mon latin.* Cependant à force de soins et de patience le corbeau apprit en entier son compliment. Auguste l'ayant entendu en passant, ré-

pondit au pauvre savetier : *J'ai chez moi plus qu'il ne faut de pareils complimenteurs.* La mémoire de l'exclamation d'impatience si souvent répétée par son maître revint au corbeau, *impensa periit*, dit-il. Auguste émerveillé se mit à rire et paya l'oiseau plus cher qu'il n'avait payé les autres.

210. *Anetum requiri.* Demander de l'anet. C'était un proverbe chez les anciens pour désigner un remède propre à guérir les foux. Les anciens se couronnaient d'anet dans les festins. Les gladiateurs en mêlaient à tous leurs alimens, parce qu'on lui attribuait la propriété d'être fortifiant et très-nourrissant. Le meilleur vient d'Espagne, de Portugal et d'Italie.

211. *Naso suspendere adunco; non cuiquam datum est habere nasum.* Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir bon nez. Cette expression, tirée de la finesse de l'odorat et qui fait entendre qu'une personne a de la sagacité, de la prévoyance, est empruntée de Martial. Cette qualité est bien essentielle dans ce siècle. Les Français disent : *Il faut avoir du nez pour être pape*, à cause des intrigues qui se pratiquent dans les conclaves. Suivant le préjugé des anciens, le nez est le prototype des inclinations de l'homme; Isaïe nous conseille de nous reposer sur la conduite d'un homme dont l'esprit est dans les narines, parce que c'est, selon lui, le signe indubitable d'un génie supérieur. Suivant Pline, les hommes avaient de son temps dédié le nez au rire moqueur. On sait que les anciens se créaient facilement des divinités de tout. Ce rire fin et moqueur était désigné par l'expression latine *Naso suspen-*

dere adunco. Les anciens donnaient différentes attributions à cette partie du visage : était-il long, c'était le symbole de la finesse; était-il trop long ou camus, celui de la confusion, d'où sont venues ces expressions, être camus, avoir un pied de nez; était-il aquilin, c'était le signe de la raillerie.

212. *Aut in œre aut in cute.* Ou en cuivre ou en cuir. Soliman, empereur des Turcs, si célèbre par son équité et son profond discernement, en donna une preuve singulière dans le jugement suivant que l'histoire rapporte. Un juif avait prêté une grosse somme d'argent à un chrétien, à condition que celui-ci lui donnerait une livre de sa chair, s'il ne le payait pas au temps marqué. Le chrétien n'ayant pu le satisfaire, le juif le somma de sa parole; mais comme le premier refusait de remplir la condition fâcheuse qui lui avait été imposée, le juif eut l'impudence de le citer au tribunal de l'empereur Ottoman qui, ayant entendu les raisons des deux parties, ordonna au juif de prendre un cimeterre qu'il lui présenta et de couper au chrétien la livre de chair qu'il demandait. Mais prends garde, lui dit-il en même temps, d'en couper davantage ou d'en couper moins, autrement je te fais trancher la tête sur-le-champ. Le juif aussi épouvanté que surpris d'une sentence si peu attendue, n'osa en poursuivre l'exécution. Ainsi le chrétien fut dispensé de le payer, comme on dit proverbialement *aut in œre aut in cute.*

213. *Avarus, nisi cum moritur, nil rectè facit.* Un ancien proverbe dit que les avares ne font jamais

de bien que lorsqu'ils meurent. Leurs héritiers profitent alors de leurs épargnes.

214. *Tria pessima cappa.* Cette expression proverbiale était une injure à Rome, soit qu'elle voulût désigner un homme méchant, en le comparant à un esclave, soit qu'elle s'adressât à des esclaves mêmes. Les hommes libres avaient à Rome trois dénominations distinctes, le prénom, le nom et le surnom : *Publius Cornelius Scipio.* Mais ce proverbe s'appliquait plus généralement aux esclaves reconnus par leurs mauvaises qualités, tels qu'étaient les Cappadociens, les Ciliciens et les Crétois; voici à l'occasion du caractère fourbe et méchant des Cappadociens, une épigramme de Demodocus qui vient à l'appui du proverbe :

Cappodocem quondam echidna mala momordit, sed et ipsa
Mortua est, gustans sanguinem venena jaculantem.

Voltaire l'a imitée dans l'épigramme suivante contre Fréron :

Un jour, sur le sacré vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron;
Savez-vous ce qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

La plupart des esclaves romains étaient tirés de Syrie, c'est pour cela que dans le style de la comédie grecque et romaine, *Syrus* est synonyme *d'esclave.* On les appelait encore *Stichus* et *Hera* et *Dama.* Ceux d'Athènes s'appelaient *Geta, Davus,* parce que les Gètes auparavant nommés *Daves,* vers les embouchures du Danube, ayant été subjugués par les Athéniens, étaient tous esclaves à

Athènes, comme les Ilotes à Lacédémone. Il y avait un ancien proverbe usité en Italie et tiré des lois de Pythagore. Il jouait sur la lettre P. *Homme sage, garde-toi des trois P,* le peuple, le prince, le prêtre.

215. *Rota malè uncta stridet.* Une roue mal graissée crie. « Magistrat, graisse les roues du char » que tu conduis. Une loi trop *sèche* est d'un pénible » usage. » dit Pythagore.

216. *Fratrum inter se iræ sunt acerbissimæ.* C'est un proverbe des anciens cité par Aristote et malheureusement justifié par l'expérience. Mais pour l'honneur de l'humanité, s'il y a beaucoup d'Étéocles et de Polynices, il y a beaucoup d'exemples contraires. MM. de la Curne de Sainte Palaye, ces deux frères si distingués par leurs vastes connaissances, offrent un parfait modèle de la plus tendre amitié. Il n'y avait rien de ce qui appartenait à l'un qui ne fût à l'autre. Tout entre eux était commun.

217. *Le gladiateur ne prend conseil que sur l'arène.* En effet un gladiateur expérimenté ne se détermine au combat que lorsqu'il a examiné la physionomie de son adversaire, sa démarche, la position de son corps, ses dispositions athlétiques. Il faut agir suivant les circonstances et prendre conseil de la prudence pour ne pas compromettre son honneur ou sa vie dans les accidens continuels qui peuvent porter atteinte à l'un et à l'autre.

218. *Nare trahi.* Se laisser mener par le nez. Cela se dit d'un homme qui ne voit, n'agit et ne pense que d'après ceux qui l'approchent. Cette nullité de caractère est très-dangereuse dans les

personnes en place, quand elles donnent leur confiance à des gens qui en abusent. Charles II, roi d'Angleterre, se laissait mener par son frère le duc d'Yorck, à qui il abandonnait les affaires de l'État. Ce qui fit dire à Killegrew, que le roi devait avoir bien mal au nez. Pourquoi cela? demanda le prince. Sire, c'est qu'il y a long-temps que votre Majesté se laisse mener par là. Cette expression figurée nous vient des Grecs, qui l'ont tirée de l'usage de gouverner les buffles au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans les narines.

219. *Magni fures parvum ducunt.* On dit que Diogène est le premier qui fit ce reproche aux suppôts de Thémis. Voyant un jour un larron mené au gibet par les ministres de la justice, il laissa échapper cette exclamation, que personne depuis n'a voulu contredire. Mais il n'y a pas de règle sans exception.

220. *Dextrum in calceolo, lævum verò in podoniptro.* Il a le pied droit dans un soulier, et le gauche dans un vase à laver les pieds. Ce proverbe correspond à celui-ci : *Il ménage la chèvre et le chou.*

221. *Gallinæ filius albæ.* Il est fils de la poule blanche. Il est heureux, il est né coiffé. Les Italiens disent également *è figliuolo della gallina bianca.* Juvenal a dit, dans sa 13e satire :

Quia tu gallinæ filius albæ,
Nos viles pulli nati infelicibus ovis.

« Parce que tu es fils de la poule blanche, et que nous autres, vils rejetons, nous sommes nés d'œufs malheureux. » Erasme, pour expliquer cette façon de

parler proverbiale, croit que Juvénal fait allusion à la poule blanche qu'un aigle, au rapport de Suétone dans la vie de Galba, laissa tomber sur le sein de Livie. Cette poule fut d'une fécondité merveilleuse. Regnier a dit, dans sa troisième satire :

Du siècle les mignons, fils de la poule blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche.

On sait que Regnier écrivait sous Henri III. L'abbé Regnier Desmarais se sert également de cette expression.

Que le fils de la poule blanche,
L'heureux seigneur d'Angervilliers, etc.

222. *Colubra restem non parit.* La couleuvre n'engendre point une corde. C'est un proverbe ancien qui correspond à celui-ci : *Bon chien chasse de race.*

223. *Regulam incurvare quâ libet.* Faire pencher le fléau de la balance du côté où l'on veut. C'est chercher à tromper sur le poids des choses, et figurément altérer la vérité, comme font les flatteurs et les courtisans.

224. *Saül inter prophetas.* C'est une antithèse proverbiale pour désigner un personnage grossier qui veut singer le langage et les manières des hommes polis.

225. *Vitam Chiam gerere; Chiorum more pilos vellere.* Mener une vie voluptueuse, comme les habitans de Scio, île de la mer Egée, qui a pris son nom de celui d'une courtisane célèbre, nom que les courtisanes de profession conservaient encore

du temps de Juvénal, comme on le voit par ce vers de sa troisième satire :

Et dubitas altâ chionem deducere sellâ.

« Et vous balancerez à faire lever une courtisane de dessus sa chaise. » Athénée nous apprend que la vie entière des habitans de Scio se consumait en festins, danses et concerts; que leur table était délicate et magnifique; qu'on voyait chez eux, dans les lieux d'exercice, de jeunes garçons luttant avec de jeunes filles. La vie des habitans de Scio étant une débauche continuelle, était passée en proverbe, comme celle des Phéaciens, leurs voisins. Il paraît de plus que les mœurs des femmes de Scio étaient très-dissolues, et qu'elles se permettaient certains raffinemens de parure que les Françaises sont loin d'avoir adoptés.

226. *Latet anguis in herbâ.* Il y a anguille sous roche. Le serpent sous les fleurs, est un dicton populaire usité pour exprimer d'un style honnête quelque chose qui ne l'est pas. On trouve ce passage curieux dans un scoliaste de Pétrone : *Ubi hoc semel, ut erat solitus attentaret, manus inter crura loco virilis membri colubrum apprehendit.* Plus d'un poète a commenté ce passage en vers libres.

227. *Pilæ et capiti ludere.* Les Romains jouaient *à la tête et au navire*, avec des deniers de bronze qui représentaient d'une manière informe la face de Janus, et le vaisseau que montait Saturne quand il descendit sur le rivage ausonien. On attribue au roi Janus la fabrication de cette monnaie grossière et pesante. Ce jeu romain est venu jusqu'à nous, et

est désigné sous le nom de *à croix et pile*. Pila signifiait vaisseau chez les Latins, d'où l'on a fait le mot *pilote*.

228. *Sexagenarios de ponte dejicere*. Jeter les vieillards par dessus le pont. Les premiers habitans du Latium, au renouvellement du soleil, avaient la coutume de lui sacrifier trente vieillards sexagenaires. Hercule, en passant dans cette contrée, vint à bout d'abolir cet horrible usage; mais il ne put en effacer la trace. Le peuple, en renonçant à un acte de férocité qu'il regrettait peut-être, voulut du moins en conserver le simulacre. On remplaça les trente victimes humaines par des figures d'osier que les prêtres du père des hommes (*pater dis*, quel bon père!) précipitaient du pont dans le Tibre, aux acclamations du peuple.

§ IV. *Proverbes français.*

On dit que l'homme est un animal sociable : sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre; c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société. Mais on remarque parmi les Français des gens qui non-seulement sont sociables, mais qui sont eux-mêmes la société universelle; ils se multiplient dans tous les coins, et peuplent en un instant tous les quartiers d'une ville; ils sont visiteurs au suprême degré. C'est à eux que pourrait s'adresser plus particulièrement cette maxime des Orientaux. « Ce n'est pas un vice d'aller fréquemment visiter quelqu'un; cependant il ne faut pas lui faire des

visites jusqu'au point de l'obliger de dire, c'est assez.» Un homme de bien ne rend pas plus scrupuleusement un dépôt qu'on lui a confié, qu'un Français de bon ton ne rend une visite qu'on lui a faite.

Le chancelier de Bélièvre, pour marquer l'indifférence des Français sur les choses mêmes qui les touchent de plus près, disait d'eux : « Ils ne remuent les bras que quand ils ont de l'eau jusqu'au cou. »

Les petits enfans bien élevés considèrent avec un attendrissement mêlé de respect les portraits de leurs grands-pères : examinons quels étaient nos aïeux. César, Agathias et beaucoup d'autres auteurs, disaient que, de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Le fond du caractère français est encore aujourd'hui tel à peu près que César a dépeint celui du Gaulois. Ce dernier était prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant facilement. La *furia francese* est une expression italienne consacrée en proverbe. Le Gaulois était scrupuleusement esclave de sa parole. Ce peuple que les historiens nous ont représenté comme impétueux, violent, toujours prêt à revendiquer ses droits à main armée, était d'ailleurs généreux, bienfaisant, et d'une probité à laquelle il sacrifiait le bien même qu'il regardait comme le plus cher, sa liberté. Quand il ne pouvait pas payer ses dettes, il allait trouver son créancier, lui présentait des ciseaux et devenait son serf, en se coupant ou se laissant couper les cheveux. (Saintfoix, Essais sur Paris, tome II, page 86.) C'est de cet usage que vient l'ancienne manière

de parler proverbiale : *Il est esclave de sa parole;* ce qui dément victorieusement, dit M. Coret de la Tour d'Auvergne, dans ses Origines gauloises, ce que dit César de l'inconstance et de la mauvaise foi des Gaulois. Piqué de leurs révoltes continuelles, le conquérant voulut présenter le côté le plus noble de leur caractère, l'amour de l'indépendance, comme un mal qui leur était particulier. Cette flétrissure imprimée sur ce peuple n'a pour garant que l'assertion d'un de ses plus cruels ennemis, qui, pour le détruire, n'eut d'autre moyen que de le diviser et de lui chercher des fléaux parmi les Gaulois eux-mêmes. Tertulien parle de la beauté des visages gaulois comme une chose passée en proverbe. Un amant gaulois tenait *à grand-heur* d'avoir un bracelet des cheveux de sa maîtresse. Une infante n'accordait cette faveur à son chevalier, que lorsqu'il avait pourfendu une demi-douzaine de paladins. On prétend que les anciens Gaulois étaient si simples, qu'ils prêtaient de l'argent à condition qu'on le leur rendrait dans l'autre monde; quelque vraie que soit cette assertion, il faut avouer que leurs petits neveux ont bien dégénéré de leurs ancêtres. Que de gens pourraient regretter que cet usage ne subsiste plus!

La bravoure des Français est, pour ainsi dire, une expression proverbiale qu'ils ont consacrée par leurs exploits, et qu'ils ont fait adopter aux peuples qui ont eu l'occasion de les admirer dans leurs succès, et de les estimer dans leurs revers. Il n'y a pas en effet de peuple qui sache supporter d'aussi bonne grâce les revers et l'adversité.

Le Français volontiers se battra contre quatre;
Un vieux proverbe dit que son courage est tel :
Si le diable d'enfer en sortait pour se battre,
Il courrait sur le bord accepter le cartel.

Les Grecs du moyen âge disaient en proverbe : *Ayez le Français pour ami; ne l'ayez pas pour voisin.* Et un auteur anglais disait : « Quand on a affaire aux Français, le courage ne suffit pas, il faut aussi du jugement et de la prudence. »

Les Français sont gais, enjoués, généreux, magnanimes. L'esprit et la gaîté brillent dans leur conversation. Ils poussent souvent à l'excès la pétulance de la gaîté. Il suffit de la moindre chose pour leur épanouir la rate. Le chevalier de Mirabeau, capitaine de vaisseau, étant à Civitta Vecchia, demanda la permission de présenter à Benoît XIV ses gardes-marines. Ces jeunes gens furent admis à l'audience du Saint-Père; mais après les premières cérémonies d'étiquette, il leur prit un rire si fou, que le chevalier, tout interdit, s'épuisait en excuses auprès de sa Sainteté. *Allez, consolez-vous, monsieur le chevalier,* lui dit Benoît; *tout pape que je suis, je ne me sens pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire : à l'impossible nul n'est tenu.*

C'est à l'école des Français que les étrangers viennent apprendre le bon ton de la société, et prendre des leçons de politesse et de galanterie. Les Français, esclaves des bienséances, ne disent rien, dans un cercle, qui puisse choquer l'oreille la plus délicate. Quelque vicieux qu'on fût, on rougirait plus pour les autres que pour soi, de manquer aux règles de la plus stricte décence. On est même sur

ce point d'une susceptibilité merveilleuse, car on ne fait point de complimens, de civilités, qu'on ne demande toujours pardon; et si quelqu'un, après de si fréquentes protestations et des excuses si banales, se souvenait d'avoir été offensé, il ne serait pas bon Français. Autant les peuples modernes l'emportent en politesse sur les peuples anciens, autant les Français sont supérieurs sous ce rapport à toutes les nations de l'Europe. Cette prééminence ne leur a jamais été contestée. On les a toujours loués de savoir tenir un juste milieu entre la servilité obséquieuse des Italiens, et la politesse froide et embarrassée des peuples du Nord. Tous les voyageurs ont rendu justice à l'affabilité prévenante de nos manières, à cette grâce aisée qui donne du prix aux paroles les plus simples et aux actions les plus ordinaires. Lady Morgan, qui a fait quelques observations assez spirituelles sur la France, mais qui a mieux parlé de nos rues et de nos boulevards que de nos salons et de nos sociétés, tout en cherchant à nous rabaisser sans cesse pour rehausser sa patrie, n'a pu s'empêcher de nous reconnaître comme le peuple le plus poli sans bassesse, le plus prévenant sans affectation ; et comme elle nous trouve souvent des défauts que nous n'avons pas, elle a, par une sorte de compensation, exagéré cette qualité que nous possédons. « Une chose, dit M. de Muralt dans » ses Lettres sur les Français, qu'il ne faut pas sé» parer du tour de conversation des Français et de » leurs manières, c'est la politesse ; ils ne se con» tentent pas de n'avoir rien de rude, rien de cho» quant, rien qui rebute, ils veulent attirer à eux

» et séduire par le poli des formes; leur adresse à » composer ce poli est telle, qu'à peine voyez-vous » de quoi ils le forment : c'est là le triomphe du » Français, et il y a porté un point de perfection » qui peut donner le plaisir du spectacle à un ob» servateur. »

Le mal français est de dépenser plus que son revenu. Il faut, à Paris, s'abstenir de tout ce que l'on vend cher, et de ce qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. C'est surtout dans cette moderne Babylone que la modération est une vertu indispensable; il faut y avoir deux anges gardiens : un pour le corps, et l'autre pour la bourse (voir le proverbe 56). En général, les Français aiment la bonne chère; la gaîté et la bienséance président à leurs repas. Ce n'est point exagérer que de dire que Paris est une hôtellerie universelle; on ne voit partout que salons de restaurateurs, cabarets, cafés, guinguettes, tables d'hôte; les cuisines fument à toute heure : déjeuner et manger toute la journée sont en France la même chose. Les Français dînaient, il y a deux cents ans, à midi; aujourd'hui l'artisan dîne à deux heures; le gros marchand à trois; le commis à quatre; l'enrichi, l'homme aux entreprises, l'agent de change, à cinq heures; le ministre, le législateur et les grands personnages, à six, et ces derniers sortent ordinairement de table à l'heure où leurs ancêtres y entraient pour souper. Les trois quarts des Français ne soupent plus. Le déjeuner est aujourd'hui le repas le plus important et le plus substantiel.

Il n'y a pas de peuple au monde plus industrieux

que le Français. Colbert disait souvent : « Le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire. » Le luxe est tellement répandu dans la capitale, qu'un étranger disait que pour enrichir trois cents villes désertes, il suffirait de déménager Paris. Le nombre des boutiques brillantes et des magasins magnifiques où l'on ne vend que les choses futiles et superflues est prodigieux ; qu'on juge de ceux où l'on achète les choses strictement nécessaires. Les marchands sont extrêmement civils et empressés. Ils entendent parfaitement l'art de fasciner les yeux des chalans sur la qualité et le prix de leurs marchandises. Ils vous montrent ce que vous leur demandez, et plus ordinairement ce que vous ne leur demandez pas. Ils vous pressent d'acheter, et ils font si bien, que de guerre lasse, vous dépensez votre argent en prenant précisément la marchandise dont ils voulaient se défaire, pour plus qu'elle ne vaut. Ils se dédommagent ainsi des peines qu'ils ont cent fois par jour d'étaler inutilement leurs marchandises à des curieux qui veulent tout voir sans rien acheter.

Le Français est amateur de nouveautés. Il imagine tous les jours des modes nouvelles. Les tailleurs ont plus de peine à inventer un genre d'habit, qu'à le coudre ; et quand cet habit dure plus que la vie d'une fleur, il est décrépit et est bon à envoyer en province, où il est tout nouveau. De là est né un peuple de fripiers, vrais rejetons d'Israël, qui ne sont occupés qu'à troquer du neuf et du vieux ; et ce commerce d'échange est si considérable, que si en un seul jour cent mille plaideurs sor-

taient nus des mains des procureurs, il y a dans Paris assez de chemises et d'habits pour couvrir en un instant leur nudité. Le Français change tous les printemps d'habillement, et toujours avec quelque avantage nouveau. Il a donné ses modes à toute l'Europe et aux dames des quatre parties du monde, qui les font venir non-seulement dans le Nord, mais dans les sérails de Constantinople et d'Ispahan. Le Français, ainsi que les femmes, a bonne grâce non-seulement dans les habillemens ordinaires, mais il imite encore le plus heureusement les parures étrangères : de quelque manière qu'il se travestisse, tout lui sied, tandis que ses voisins se rendent ridicules en voulant les imiter; ils manquent de grâces naturelles. Cette versatilité de goût rappelle l'anecdote suivante : Un prince étranger avait chargé un habile peintre de lui représenter d'une manière fidèle tous les costumes des différens peuples de l'Europe. Lorsque l'artiste fut arrivé au tour du Français, il resta très-embarrassé, ne sachant pas précisément celui qu'il devait lui donner, vu l'inconstance de son goût pour les modes. Après avoir long-temps cherché dans sa tête, il lui vint à l'esprit de le représenter nu, portant sous son bras une pièce d'étoffe. Le prince surpris lui demanda pourquoi le Français était le seul peuple qui n'eût pas de costume particulier. Monseigneur, répondit ingénieusement le peintre, *il saura s'en faire faire un à sa fantaisie avec l'étoffe qu'il porte.*

Tout le monde maintenant s'habille de la même manière, ce qui fait que Paris ressemble à l'Utopie

de Thomas Morus, où l'on ne distinguait personne. Juvénal fait ce reproche aux Romains de son temps. « Tous les habits sont semblables. Vous ne voyez nulle différence entre le peuple et les gens de condition. Présentement, on fait beaucoup plus que ne comportent ses moyens pour s'habiller élégamment. On pousse le luxe à l'excès, et pour subvenir à la dépense, on prend dans les coffres d'autrui ce qu'on ne trouve pas chez soi. C'est ici un faible commun à bien des gens, de nourrir une grande ambition dans une grande indigence. » Les Français se repaissent aisément d'apparences; ils préfèrent le plaisir de paraître à celui d'être réellement: en bien des choses mêmes ils font consister leur bonheur en ce qu'on les croie heureux. C'est ainsi qu'ils aiment mieux se montrer bien vêtus, plutôt que de se mieux nourrir, passer pour riches par une dépense ostensible et peu calculée, plutôt que de jouir dans leur intérieur d'une aisance réelle.

Les pierres se louent fort cher à Paris. Le loyer d'une petite chambre est plus cher que celui d'une maison entière en province, et encore il faut avoir toujours des discussions avec le propriétaire pour ne pas coucher à la belle étoile. Les réparations lui pèsent sur le cœur. Le vin est à un prix médiocre quand il se vend aux portes de la ville; mais quand il y est entré, il se change en or potable, tant les droits d'entrée sont excessifs. Les cabarets y sont en grand nombre, et presque tous consacrés à quelques saints. Aussi n'est-il pas extraordinaire qu'il se fasse de continuels miracles, dont le plus habituel est de changer l'eau en vin. Il n'y a pas de

ville où il en coûte plus cher pour se faire enterrer qu'à Paris, et un homme qui se meurt est moins embarrassé de mourir, que de payer le médecin qui le tue et le prêtre qui l'enterre.

On connaît un véritable Français à quatre choses : 1° *Quand l'horloge sonne ; 2° quand il interroge quelqu'un ; 3° quand il promet ; 4° quand il parle de ses amours.* A peine l'horloge commence à sonner, qu'il demande quelle heure il est ; il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé ; il ne fait que ce qu'il ne promet pas, et pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse qu'à les recevoir. Il ne se pique pas de constance, et croit qu'il est aussi ridicule de promettre à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien.

Le Palais de Justice est une ville dans une autre ville. Ce lieu n'est fréquenté que par ceux qui défendent leur bien ou qui veulent avoir celui des autres. Diogène, avec sa lanterne, n'y trouverait pas deux amis ni un homme content. Les procureurs ou avoués qui sont en troupes dans toutes les villes de France, se trouvent ici par milliers. C'est une espèce d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras, et pour empêcher que les maigres n'engraissent. Il semble que les gouvernemens ne les souffrent qu'afin d'entretenir une sorte de guerre civile parmi les gouvernés, persuadés que si ceux-ci ne passaient leur vie à demander en justice ce qui leur appartient, et à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur autorité serait en danger par leurs intrigues et par leur agitation. Leur robe est

longue et noire, pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde. Ils portent sur la tête un bonnet ou mortier, à la manière des prêtres, et en cet équipage ils conduisent leurs parties, comme autant de victimes, à l'hôtel de Thémis. Leurs armes sont la langue, la plume et la bourse. Avec les deux premières ils défendent et ruinent leurs cliens; quant à la bourse de ceux-ci, ils la retournent et font tomber dans la leur ce qui est dedans. Ils ne finissent les procès que quand les parties n'ont plus d'argent pour les continuer, et lorsque les plaideurs sont jugés, il ne leur reste qu'un amas de papiers barbouillés remplis d'une espèce de termes magiques que personne ne peut comprendre. Celui qui gagne son procès a à peine de quoi s'habiller, et celui qui le perd n'a pas de quoi se couvrir.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des compagnons de la mate. La mate était autrefois une place à Paris, où des maîtres passés en filouteries avaient coutume de s'assembler pour combiner leurs subtilités: du mot *mate* est dérivé celui de matois. Mais comme l'art s'est perfectionné, il existe maintenant une infinité d'êtres plus à craindre et plus à fuir que la peste. Ce sont les chevaliers d'industrie; ils se trouvent partout, aux spectacles, aux cafés, sur les quais, dans les salons même pour chercher des imbécilles et faire des dupes. Ce quatrain italien semble avoir été fait pour eux :

Con arte e con inganno	Avec l'esprit et l'industrie,
Si vive mezzo l'anno;	La moitié de l'année on vit;
E con inganno e con arte,	Et l'on passe l'autre partie,
Si vive l'altra parte.	Avec l'industrie et l'esprit.

Les filoux abondent à Paris, et ils y volent avec tant d'adresse, qu'Hercule n'aurait jamais pu découvrir celui qui lui avait dérobé ses bœufs, si Cacus eût été filou de Paris.

Les médecins guérissent et tuent ici les malades comme dans tous les pays du monde. Quand ils approchent d'un malade, au lieu de découvrir son mal, ils le lui demandent. Il n'y a pas de remède plus sûr pour mener une vie longue et heureuse que de les éloigner. Un poète latin, parlant d'un jeune Romain qui s'était couché en bonne santé, dit qu'il mourut subitement pendant la nuit, et cela parce qu'il avait vu un médecin en songe. On paie également le médecin qui tue et celui qui guérit. Je ne sais quel ancien a dit : *Honora medicum propter necessitatem;* ce qui n'est pas très-glorieux pour la profession. Cependant c'est à tort que

> L'on peste de tout temps contre le médecin ;
> Tant que mourra le monde, on en aura besoin.

Il serait à désirer généralement que la frayeur du médecin fût le principe de la santé, comme la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Les libraires et les imprimeurs tiennent aujourd'hui le premier rang parmi les arts mécaniques. Il n'y a pas une ville au monde où l'on voie plus de livres nouveaux, et où la difficulté de faire imprimer soit plus grande qu'à Paris, tant la foule de pauvres auteurs et d'auteurs pauvres y abonde. On traduit, on abrège, on résume, on imprime et réimprime, marque certaine de la détresse des écrivains et de la richesse des libraires qui s'engraissent de

la sueur des gens de lettres. Comme la plupart ne lisent ni ne comprennent ce qu'ils vendent, c'est d'eux que Quevedo Villegas a dit, *qu'ils sont tourmentés en l'autre monde pour les œuvres d'autrui.* Le talent d'écrire est comme une proie abandonnée à la dent des animaux carnassiers. Tout le monde en fait son affaire, depuis l'écolier imberbe qui sort des bancs de l'école, jusqu'à ce nombre infini d'idéologues que la révolution a créés et qui pullulent dans tous les coins de la France. Il est vrai de dire que la foule innombrable des écrits en tous genres qu'a enfantés la presse, les journaux, les nombreux dictionnaires qui procurent des extraits tout digérés, des analyses, des dissertations critiques toutes faites, des jugemens tous portés, ont servi à former un arsenal immense d'idées, de propositions, de sujets, de questions, de théories, où la milice littéraire vient puiser des armes quelquefois trop lourdes à porter pour les imprudens qui s'en servent; elles les épuisent ou les blessent. Chacun vient assortir son génie aux échantillons qui se trouvent dans ce vaste entrepôt. Une fois que l'on a trouvé la matière qui a de l'analogie avec le talent littéraire dont on se suppose doué, on se met à l'œuvre. Changer, décomposer, délayer, sont les procédés communs avec lesquels on croit produire du nouveau, quoique, dit-on, il n'y en ait plus sous le soleil. De là cette foule de poésies, de vers, de comédies, de dissertations morales, de digressions politiques, de commentaires et de résumés historiques, produits retournés, rhabillés, remis à neuf, qui circulent dans le commerce journalier de l'esprit. La lit-

térature n'est plus qu'une véritable friperie où l'on ne trouve que des habits retournés et des lambeaux si usés qu'on en voit la corde. De loin en loin quelques tissus de fabrique nouvelle, mais qui ne sont pas de défaite, éblouissent d'abord par leur éclat; mais, vus de près, ils sont si légers et si minces, qu'il suffit d'un souffle pour en ternir le lustre, et du moindre frottement pour en détruire la trame. Le fabricant a trompé le public et ruiné le marchand.

La passion dominante est le verbiage politique. Depuis le portier, qui dans sa loge lit le premier les journaux et débite les nouvelles aux commères de son quartier, jusqu'à l'homme riche, qui ne les lit que fort tard parce qu'il se lève de même, on parle politique. Il est curieux d'entendre sortir de la bouche de la plupart de ces diplomates en herbe, de grands mots plus inintelligibles pour eux que les oracles de la sibyle l'étaient pour les Romains. Mais enfin, coûte que coûte, on est convenu de parler politique, en dépit de la maxime de Pythagore : *Renonce à l'étude de la politique, de toutes les sciences la plus éventuelle.*

La légèreté dont on accuse les Français n'est que l'effet, dit-on, de la vivacité et de la promptitude de leur imagination, qui leur font saisir plus tôt les rapports des choses, et qui, par la même conséquence, les leur font abandonner plus tôt. Les modifications nombreuses que le caractère français a subies en peu de temps à la suite d'une longue et sanglante révolution sont puisées dans les changemens successifs de ses mœurs, tantôt barbares,

tantôt dissolues, tantôt réprimées, tantôt abandonnées à l'influence des passions les plus violentes, l'incrédulité, le mépris de la religion, de la morale et des liens du mariage, l'abus du divorce, l'égoïsme et l'ambition générale, en raison de l'action plus ou moins relâchée, plus ou moins répressive de son gouvernement. Les sciences abstraites, dont les Français ont cru devoir s'occuper sur la fin du 18ᵉ siècle pour imprimer à leur nation une gloire supérieure à celle des autres peuples, ont pu déterminer jusqu'à un certain point dans la génération présente un degré de réflexion qui manquait peut-être à nos pères; par cela même ceux-ci devaient nous surpasser en amabilité, car la réflexion rend naturellement sérieux et austère. La galanterie, si naturelle à notre nation, cette galanterie qui adoucissait, ennoblissait même le caractère de nos aïeux, a pris une autre forme, d'autres manières, d'autres expressions. Les femmes ont peut-être moins d'empire sur les sens, mais elles ont plus de pouvoir sur les cœurs. L'inconstance et la mobilité sont moins communes, et, sous ce rapport, la morale privée a fait une conquête.

Cette légère esquisse des mœurs et du caractère des Français, suffit pour servir d'avant-propos aux proverbes qui font le sujet de ce paragraphe.

PROVERBES FRANÇAIS.

1. *La défiance est mère de sûreté.* Ce proverbe n'est que la paraphrase de l'adage grec qu'Épicharme répétait si souvent, *memento diffidere.* Il faut que les

proverbes soient une manière d'exprimer fidèlement et succinctement sa pensée, puisqu'il n'y a pas de livre, quelque abstrait qu'il soit, qui n'en renferme plus ou moins. Le cardinal de Retz disait qu'on est plus souvent dupé par trop de défiance que par trop de confiance : l'homme défiant est un soldat condamné à passer sa vie en sentinelle dans une guérite.

2. *On ne peut bien courre et corner ensemble.* Ce sont en effet deux choses qu'un postillon ne saurait bien faire à-la-fois. Les Lorrains disent, dans le même sens, *qu'on ne peut être tout ensemble de garde et de crouée.* Les Espagnols : *Soplar y sorber non puede junto ser* : souffler et avaler ne peuvent se faire tout ensemble ; les Italiens : *Non si puo tener la farina in bocca e soffiare* ; on ne peut tenir de la farine dans sa bouche et souffler ; les Danois : *On ne saurait prendre des anguilles et courre le lièvre en même temps.* Il ne faut faire à-la-fois qu'une seule chose et la bien faire.

3. *De deux regardeurs, il y en a un qui devient joueur.* En effet, celui qui a la curiosité de regarder au jeu, est en danger d'être excité par la cupidité; c'est une amorce perfide que le gain que l'on voit faire aux autres.

4. *L'opinion publique est un tyran.* Opinion publique, grands mots qui ont fait une fortune prodigieuse comme les traitans et les parvenus, et qui ont le tort de composer un amalgame souvent absurde. On fait l'opinion publique ; la raison publique est toute faite. On aurait donc dû dire *la raison publique.* Avec cette juste définition, on au-

rait évité la révolution et l'horrible confusion d'idées qui en ont été la suite, et qui ont servi à bouleverser l'Europe. L'application de cet adage politique : *Les rois ne doivent rien faire sans consulter l'opinion publique*, date des dernières années du règne de Louis XV, et c'est bien là le premier germe de la révolution.

5. *Chacun a sa marotte.* Un savant, désirant un jour visiter les fous renfermés aux Petites-Maisons, se présente à la porte de cet hospice. Un homme de bonne mine, vient à sa rencontre, et lui demande ce qu'il désire. Le savant lui répond qu'il aurait envie de visiter les personnes détenues dans l'hospice; *je vais vous y conduire moi-même*, lui répondit cet homme. Il lui fait voir toutes les loges en lui faisant connaître le genre de folie de tous les habitans de chacune, et lui rend très-exactement compte de tout ce qui regarde le régime et le gouvernement de cette maison. Ils arrivent enfin dans un lieu retiré où était un homme sérieux et plongé dans un profond silence. *Oh! pour celui-là*, lui dit son conducteur, *il est par sa folie au-dessus de tous les autres; il s'est mis dans la tête qu'il est le Saint-Esprit, et sa folie est d'autant plus grande, qu'il ne peut pas ignorer que c'est moi qui le suis.*

6. *Il ne manque pas de chapeaux à qui a bonne tête.* Il est rare qu'un homme d'esprit et de mérite tombe tout-à-fait dans l'indigence. Les disgrâces suscitées par une fortune ennemie peuvent l'étourdir et l'abattre un moment, mais il se remet et se relève.

7. *Plus fait douceur que violence.* Les Chinois, se-

lon le père du Halde, ont un tribunal où chacun a le droit de citer quiconque blesse les mœurs publiques et se manque à soi-même. Un jeune homme fut traduit à ce tribunal, parce qu'il avait perdu une partie de la somme que son père lui avait comptée pour s'établir. Le mandarin, préférant la douceur à la sévérité, le retint jusqu'à ce qu'il eut appris mot à mot un livre de préceptes composé par l'empereur. C'était donner au coupable du temps pour faire des réflexions. Cependant, il ne faut pas que la douceur dégénère en faiblesse.

8. *Qui a de l'argent a des coquilles.* Quiconque a de l'argent a tout ce qui peut lui plaire. Marot fait, dans la circonstance suivante, une allusion à ce proverbe, d'autant plus fine, qu'elle porte à-la-fois sur deux objets et sur un jeu de mots. Coquillart, poète du XV[e] siècle, fameux par des vers satiriques contre les femmes, mourut de chagrin après s'être ruiné au jeu. Marot, faisant allusion aux trois coquilles d'or que cet auteur portait dans ses armes, lui a composé pour épitaphe l'épigramme suivante :

> La Morre est jeu pire qu'aux quilles,
> Ne qu'aux échecs, ne qu'au quillart ;
> A ce méchant jeu, Coquillart
> Perdit la vie et ses coquilles.

Ce qui s'entend également de son argent et de ses armoiries. On dit encore en proverbe *vendre ses coquilles; à qui vendez-vous vos coquilles,* pour dire, à qui pensez-vous avoir affaire. Voici, sur ce proverbe, un petit dialogue entre deux mendians, Guillaume et Jacques :

GUILLAUME.

Tu sais bien vendre tes coquilles ;
Avec ton cul-de-jatte, abondance est chez toi.

JACQUES.

Mais n'as-tu pas l'état de deux béquilles ?
Ta jambe nourrirait un roi.

9. *Il y a remède à tout, fors à la mort.* Un Italien entièrement ruiné au jeu cherchait à attendrir son adversaire. Celui-ci restait insensible à sa douleur. Eh bien! s'écria l'Italien, *tue moi barbare, je n'ai que ma vie et je te la donne.* Non, répond l'autre, *paie d'abord, et je te tuerai ensuite.*

10. *Selon les gens l'encens.* On fait sur ce proverbe la demande et la réponse suivantes :

Diabolus monacho. Le diable à un moine.
Super latrinam non debes dicere primam.
Monachus diabolo. Le moine au diable.
Quod vadit suprà do Deo, tibi quod vadit infrà.

En voici la traduction :

Un jour le diable ayant trouvé
Saint Pacôme sur un privé,
Qui disait tout bas ses matines :
Voici, dit-il, un sale lieu ;
N'as-tu pas peur d'offenser Dieu,
De le prier sur des latrines ?
Lors le bon moine lui repart :
Que cela ne te mette en peine ;
Ce qui monte en haut, Dieu le prenne,
Ce qui tombe en bas, soit ta part.

11. *L'effet ne suit pas toujours la menace.* Le fait suivant prouve qu'il est souvent avantageux de s'endormir sur la colère. Un joueur désespéré criait, tempêtait, voulait se battre avec tout le monde.

Faute de trouver un objet sur qui il pût décharger sa colère, il s'endormit de fatigue. Deux heures après, un autre forcené qui se trouvait dans la même situation le somma de se battre avec lui : *Prends ma place*, lui dit-il alors, *dors comme moi, et nous verrons après ce que nous aurons à faire.*

12. *Telle vie, telle fin.* Ou bien, on meurt comme on a vécu. Voici une épitaphe qui vient à l'appui de ce proverbe :

> Ci-dessous gît un impudique fou,
> A tel excès entêté de la gueuse,
> Qu'il prit la mort pour une raccrocheuse
> Lorsqu'elle vint pour lui tordre le cou.

13. *N'est pas pauvre qui a peu, mais qui désire beaucoup.* Tout l'or du monde, au lieu de contenter les hommes, ne fait souvent qu'irriter leurs désirs. S'il se trouve ici-bas quelque contentement, ce n'est ni dans les richesses, ni dans la pauvreté, c'est plutôt dans le milieu des deux, *in medio stat virtus.* Sénèque a dit avec raison : Voulez-vous être riche? ne désirez rien.

14. *Il ne dit les litanies que pendant l'orage.* En parlant d'un homme qui ne se souvient de Dieu que dans le danger, qui ne l'implore que par la frayeur qu'il a de la mort, et qui l'oublie lorsque le danger est passé. Les Italiens disent : *Passato pericolo, garbato è santo.*

15. *Qui quitte la partie, la perd*

> Certain mari disjoint d'une moitié trop chère,
> La faisait, selon l'us, porter au cimetière ;
> Mais elle est chaude encore, ah ! quel empressement !
> Lui disaient les porteurs assez malignement :
> Or lui, sans s'émouvoir, leur répond de la sorte :
> Enterrez, enterrez, car elle est assez morte.

16. *Il ne faut pas juger sur l'étiquette du sac.* Quelqu'un étant venu annoncer à la duchesse de Bouillon que M.*** venait d'être fait gentilhomme ordinaire, elle dit : *Vous vous trompez, ce n'est pas gentilhomme ordinaire, mais gentilhomme extraordinaire.* Le mot est heureux par le temps qui court.

17. *Tout nouveau, tout beau.* L'enthousiasme de la nouveauté est comme le premier verre de vin de Champagne : la liqueur fume, mousse et pétille; à mesure qu'elle s'abaisse et se calme, elle perd sa volatilité.

18. *Bien danse pour qui la fortune chante.* Les Italiens disent : *Assai ben balla a chi fortuna suona.* Il y a un enchaînement de circonstances et d'événemens auxquels un homme n'aura contribué pour rien, et qui cependant tourneront à son avantage. On dira qu'il est parvenu à la fortune par ses talcs, son esprit et son mérite; on le loue parce qu'il est riche; le hasard seul aura machiné sa prospérité. La révolution n'a-t-elle pas été pour bien des gens la roue de fortune?

Quand la fortune joue, on danse toujours bien.

19. *On n'est jamais si riche que quand on déménage.* Un déménagement cause tant d'embarras, qu'on se trouve toujours plus de meubles que l'on ne voudrait. Fontenelle employa assez judicieusement ce proverbe dans la circonstance suivante : Ayant pris le prudent parti de la réforme, qui, pour les gens sages et pour ceux qui veulent aller jusqu'à cent ans lorsqu'ils sont bien constitués, est l'âge de cinquante ans, il commença par se débarrasser de sa

peau de pêcheur en faisant une récapitulation et une confession générale des erreurs de sa jeunesse et de son âge mur. Lorsqu'il eut terminé son examen de conscience, qui apparemment était assez long, il dit assez plaisamment : *On n'est jamais si riche que quand on déménage.*

20. *Le hasard souvent fait plus que la science.* C'est ce qui arrive à bien des inventions humaines. Combien de découvertes ne sont dues qu'au hasard. Les chances que nous appelons le hasard, nous servent quelquefois mieux que tout le mérite de nos travaux, et que toute la prudence de nos démarches. Lorsqu'on éleva sur son piédestal le fameux obélisque qui est devant Saint-Pierre de Rome, après des dépenses énormes, et lorsque des difficultés presque insurmontables eurent été aplanies, et que cette entreprise hardie fut sur le point d'être couronnée du succès, il survint une difficulté à laquelle on ne s'attendait pas, et qui désespéra les machinistes. L'obélisque était posé, mais il n'était pas droit. On voulut le redresser; aucune force humaine, aidée des plus puissantes machines, ne pouvait l'ébranler; les uns voulaient qu'on défît tout l'édifice. Sixte-Quint, auteur de l'entreprise, ne trouvait d'autre moyen que de faire pendre les machinistes. Un homme de génie se trouva là, et dit qu'il suffisait de mouiller les câbles. On sait que quand on mouille un câble il se raccourcit. L'expédient fut tenté, il réussit. Les cables, en se raccourcissant, amenèrent l'obélisque à la position désirée.

21. *Il ne faut pas parler de corde devant un pendu.*

Proverbe de l'ancien régime. Il ne faut pas réveiller les regrets et la douleur d'une personne, en présentant à ses yeux un objet ou à son esprit une idée qui lui retrace le souvenir d'une perte qui lui serait sensible, d'une action qui l'exposerait à rougir, ou d'une chose qui blesserait son amour-propre. Il faut avoir, dans la société, l'attention délicate de ne point parler de jeunesse et de beauté devant des femmes laides et âgées. Certaines femmes sont très-susceptibles sur l'aveu de leur âge, et fort habiles à le déguiser en détournant sur ce point la conversation. Une coquette a toujours *vingt ans;* depuis trente ans qu'elle le dit, c'est beaucoup si elle peut consentir à ajouter une unité au premier nombre : mais le temps, mais les rides, mais le miroir, que répondre à de pareils accusateurs? Le dernier est un tribunal dont les jugemens sont sans appel. Lord B..., en mari qui savait vivre, ne manquait jamais d'entrer, le premier jour de l'an, chez lady B..., en lui disant : *Quel âge votre seigneurie désire-t-elle avoir cette année?* Une fois la chose convenue, lord B... avait le soin de se précautionner pendant tout le cours de l'année contre les distractions où pourrait l'entraîner malgré lui un élan trop prompt de la vérité.

22. *Les montagnes ne se rencontrent pas, mais les hommes se rencontrent.* Cela se dit par suite de la surprise que fait éprouver la vue d'une personne qu'on ne s'attendait pas à rencontrer. Ce proverbe rappelle une anecdote concernant Jean du Pont-Alais, auteur et acteur du XVI[e] siècle, qui, en 1510, avait l'entreprise des mystères ou représentations

scéniques en usage pour les entrées solennelles des rois. Il était fort bien reçu à la cour, où il avait ses coudées franches, et fut gracieusement accueilli par Louis XII et par François Ier, qu'il réjouissait par ses plaisanteries. Il se trouva un jour près d'un cardinal qui était bossu comme lui, et il eut la malice de se placer près de cette éminence, de manière que leurs deux bosses se touchaient. Le cardinal, scandalisé de ce singulier rapprochement, en témoigna toute sa colère à Pont-Alais, qui lui dit en riant : *Monseigneur, nous sommes à deux de jeu, et en position de prouver que deux montagnes aussi-bien que deux hommes peuvent se rencontrer, en dépit du proverbe qui soutient le contraire.*

23. *Vin versé, il faut le boire.* Un calender qui ne se souciait guère, comme beaucoup de ses confrères, d'observer le jeûne du Ramadan, faisait une infraction manifeste à la loi de Mahomet en buvant du vin. Quelqu'un lui dit : Puisque vous ne jeûnez pas, vous devriez au moins vous abstenir de boire de cette liqueur défendue. Il répondit : J'ai renoncé à la pratique d'un précepte de notre divin prophète, voulez-vous que j'abandonne encore la pratique du proverbe : *Qui fait la faute, la boit ?*

24. *Il n'y a là ni rime ni raison.* Cela se dit d'un discours extravagant, d'une chose faite en dépit du sens commun. La duchesse de Châtillon plaidait au parlement de Paris contre la comtesse de la Suze. Ces deux dames se rencontrèrent tête à tête dans la grande salle du palais. Le duc de la Feuillade, qui donnait la main à la duchesse, dit d'un ton gascon à la comtesse, qui était accompagnée de

Benserade et de quelques autres poètes : *Madame, si vous avez la rime de votre côté, nous avons la raison du nôtre.* La comtesse lui repartit aussitôt, en faisant la mine : *Monsieur, ce n'est donc pas sans rime ni raison que nous plaidons.* Une dame demandant à un poète une rime pour coeffe : *Il m'est impossible d'en trouver,* lui dit le poète, *car ce qui appartient à la tête d'une femme n'a ni rime ni raison.*

25. *Il ne faut pas disputer des goûts. Non de gustibus disputandum.* Cela est vrai à la lettre. Les Hottentots et les Lapons hument avec un plaisir délicieux l'odeur fétide des corps en putréfaction, et se lavent le visage et les mains avec de l'urine corrompue. Les gourmets, chez la plupart des restaurateurs de Paris, dévorent la viande faisandée, c'est-à-dire pourie. Ce proverbe n'est pas applicable en matière de littérature. Car, comme le dit fort bien La Bruyère, il y a un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

26. *Familiarité engendre le mépris.* Le mépris, dit Molière, est une pillule que l'on peut avaler, mais qu'on ne saurait mâcher sans faire la grimace. Le mépris fait sur le cœur d'une jolie femme le mal que ferait un ulcère sur sa figure. Tout est quelquefois excessivement petit chez les grands. On est plus assuré de réussir auprès d'eux par des soins minutieux et de petits services, tels que ceux de présenter un fauteuil, un chapeau, ramasser un gant, tirer un cordon de sonnette pour leur épargner la peine de se lever, enfin par un cours de flatterie et de domesticité habituelles, que par l'ascendant d'un vrai mérite. Ils aiment mieux s'abais-

ser jusqu'à celui qui supporte patiemment leur humeur, se prête docilement à leurs moindres caprices, que de s'élever jusqu'à celui dont le talent les domine; et leur amour-propre est flatté de la servilité du premier, qui entretient perpétuellement en eux l'idée d'une supériorité qu'ils ne doivent souvent qu'au hasard de leur naissance ou qu'aux faveurs du prince; ils souffrent de la supériorité morale du second, qui les absorbe et les réduit à leur juste valeur.

27. *A sotte demande, point de réponse.* Mais on dit aussi : A belle demande, belle réponse.

D. Quels sont les plaisirs de la vie
Qu'il faut prendre à chaque saison?
R. Dans la jeunesse, la folie;
Dans la vieillesse, la raison.

28. *Les courtisans et les favoris sont comme les jetons, ils sont presque tous faux.* Henri III était facile et indulgent. Ses défauts mêmes lui avaient donné ces deux qualités. Voulant un jour récompenser un prévôt de Paris qui lui avait rendu des services, il lui présenta deux bourses, l'une remplie de pièces d'or, l'autre de jetons. Choisis, lui dit-il, nous verrons si tu es fin. Le prévôt prit la bourse de jetons. Le roi se mit à rire. *Sire,* dit le prévôt sans se déconcerter, *votre majesté en fait tout autant quand elle prend un favori ou un courtisan.* Le monarque ne se fâcha pas de cette réponse hardie.

29. *Changeant comme un almanach.* La femme d'un avocat se plaignait amèrement de ce que son mari, studieux par goût, ne quittait presque jamais

son cabinet. *Que ne puis-je devenir livre!* lui dit-elle un jour. Il lui répondit :

> Deviens almanach, j'y consens,
> Et j'y consens en homme sage ;
> J'en tirerai cet avantage,
> C'est qu'on en change tous les ans.

30. *Il ne sort du sac que ce qu'il y a dedans.* Voici ce que Ronsard répondit à un ministre protestant qui lui reprochait ses débauches :

> Tu m'accuses, caffard, d'avoir eu la v.....
> Un chaste prédicant, de fait et de parole,
> Ne devrait jamais dire un propos si vilain ;
> Mais que sort-il du sac? Cela dont il est plein.

Ronsard était porteur d'une belle figure; ses agrémens extérieurs, joints à ceux de son esprit, lui procurèrent souvent des bonnes fortunes. Les occasions ne lui manquèrent pas, et il ne manqua pas les occasions; il ruina, par les abus du plaisir, les forces d'un tempérament vigoureux, et fut en butte par sa conduite licencieuse aux sarcasmes des protestans. Guyot de Provins, auteur du 14ᵉ siècle, parlant du pape, dit qu'il se devrait garder de mauvais conseils, et ajoute :

> Que du sac ne peut-on jésiter (tirer),
> Fors que tel blé comme il y a.

31. *Il sait faire d'un vieux sac une chemise neuve.* Il sait mettre tout à profit; il sait, par son industrie, d'une méchante affaire en tirer une bonne.

32. *Avec du temps et de la patience, on vient à bout de tout.* Un jeune marié, dont la femme avait oublié les préceptes de la foi conjugale, s'en plaignait à son beau-père : *Tranquillisez-vous*, lui dit

celui-ci, *elle tient de sa mère, et, avec le temps, elle se corrigera, comme a fait ma femme.* Les Italiens disent : *Lasciamo far il tempo;* le temps est un grand maître.

33. *Jeter des perles aux pourceaux.* Dire ou donner des choses précieuses à des sots ou à des ignorans qui n'en sentent nullement tout le prix. Un ambassadeur de France à la cour de Madrid, après avoir visité la bibliothèque de l'Escurial, dit au comte d'Olivarès, qu'en reconnaissance de l'accueil gracieux qu'il avait reçu de S. M. Catholique, il lui souhaitait que tous les administrateurs de ses finances se conduisissent, dans le cours de leurs fonctions, comme les moines de l'Escurial dans la bibliothèque dont ils étaient les gardiens, parce qu'il s'était aperçu que ces bons religieux, possédant un si riche dépôt de science, aucun d'eux ne s'avisait d'y toucher seulement du bout du doigt.

34. *La lettre tue, et l'esprit vivifie.* Ceci peut s'appliquer aux mauvaises traductions, La plupart des traducteurs, disait Mme de Sévigné, ressemblent à ces valets grossiers qui font dire à leurs maîtres le contraire de ce qu'ils ont voulu dire.

35. *On jette des pierres dans son jardin.* On se sert ordinairement de cette expression dans la société, pour dire qu'on lance des sarcasmes ou des quolibets contre quelqu'un. C'est une manière adroite de dire à une personne qu'on l'attaque, sans se servir des expressions injurieuses qui ont été employées contre elle. Moisant de Brieux, qui était de la robe, cite un long passage d'Ulpien, pour y trouver l'origine de ce proverbe. J'aime

mieux raconter une historiette sur Sophie Arnould. Quelqu'un lui reprochait de se laisser entretenir par un architecte. *C'est*, répondit-elle, *pour employer les pierres qu'on jette de tous côtés dans mon jardin.*

36. *Mes amis, il n'y a pas d'amis. Fervet olla, viget amicitia.* Quand la marmite est renversée, les amis nous quittent, dit Pétrone dans le festin de Trimalcion. Si nous voulons conserver nos amis, nous devons prier Dieu tous les jours qu'il ne leur permette pas de devenir riches. Horace, dans son ode à la Fortune, tance énergiquement les faux amis :

Et vulgus infidum, et meretrix retrò
Perjura cedit; diffugiunt cadis
Cum fæce siccatis amici
Ferre jugum pariter dolosi.

« Mais le lâche vulgaire, la courtisane parjure, se retirent; amis trompeurs, ils s'enfuient dès que l'abondance a disparu, et ne savent point porter le joug avec les malheureux. » On surprit un jour Voltaire assis devant une table, en face de plusieurs piles de doubles louis; il les comptait d'un air joyeux, en disant : *un ami, deux amis, trois amis,* ainsi de suite. Mirabeau, que la cour s'avisa trop tard de couvrir d'or pour l'attirer dans son parti, revenait un jour chargé d'une grosse somme, qui était le prix de sa vénalité; il l'étala devant ses amis intimes, et, accordant alors son éloquence si véhémente au diapason de ce métal qui avait tant de prise sur lui, il tonnait contre la tyrannie et le despotisme, et comptait chaque rouleau en disant : *une liberté, deux libertés, trois libertés.* Il pillait ainsi son roi et l'idée de Voltaire.

37. *Beaucoup gagner fait la dépense grande. Les petits ruisseaux font les grandes rivières.* On peut être richement vêtu, avoir un brillant équipage, tenir table ouverte; le gain continu que fait un traitant, un receveur des deniers publics, soutient tout ce luxe et augmente encore leurs fonds.

38. *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Il n'est point d'esprit si bouché qui ne conçoive cette vérité digne d'être devenue proverbe. Je ne pense pas que personne puisse s'inscrire en faux contre cet axiome, qui se vérifie tous les jours sur toute la surface du globe :

En considérant la nature,
J'ai vu dans l'histoire future
Que ce que femme ordonnera,
D'abord le Seigneur le voudra.

Une femme réchappée d'une maladie grave dit à son mari, qui en témoignait sa joie et criait au miracle : C'est un miracle, en effet, et je ne l'ai obtenu qu'en faisant un vœu que vous voudrez bien acquitter, j'espère. — Volontiers, ma chère amie; qu'est-ce que ce vœu? — Une bagatelle. — Mais encore? — Je vous ai voué au blanc. — Moi? — Oui, vous. — Allons, vous n'y pensez pas! — Si, mon ami, j'y pense, et je suis certaine que vous ne vous ferez pas prier, car ce serait vouloir ma mort que de manquer de parole à la bonne Vierge, et elle se mit à pleurer. Calme-toi, dit le mari, dès demain je prendrai le blanc, et je le porterai tant qu'il te plaira. Le lendemain, en effet, quand monsieur vint savoir des nouvelles de madame, il était vêtu de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête; rien sur lui qui ne fût blanc. Je ne quitte plus cet habit, dit-il

en entrant; or, il était vêtu en *Gilles*. Madame, qui savait qu'elle avait affaire à un homme de caractère, le releva de son vœu.

> Ou fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
> Ou riche, ou pauvre, ou galante, ou cruelle,
> La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
> Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.

> Ce que veut une femme est écrit dans le ciel,
> (LA CHAUSSÉE.)

39. *Femme qui prend elle se vend.* Vénus est appelée par Homère, χρυση Α'φροδιτη, *quod auro flectitur*. Cicéron disait assez plaisamment, en parlant des prostituées et des concubines, qu'il ne fallait que deux choses, *dare et promittere*, donner et promettre.

40. *A bon entendeur demi-mot.* Un neveu vole à son oncle une assiette d'argent. L'oncle pour toute punition porte la clause suivante dans son testament : Je lègue à mon neveu N... onze assiettes d'argent; il devinera pourquoi je ne lui lègue pas la douzaine.

41. *Il est du bon crême.* Pour dire un peu crédule. Ce proverbe est fort ancien ; il suppose que plus le crême était bon, plus celui qui en avait été confirmé avait de foi. Il est pris sans doute ironiquement, autrement il serait tant soit peu impie.

42. *Parler latin devant des clercs.* Le mot *clerc* ou savant a donné lieu à ce proverbe, qui correspond au proverbe latin : *Sus Minervam*, sous-entendu *docet*. On disait en sens inverse *mauclerc*, pour désigner un homme ignorant, brutal, gros-

sier. C'est le surnom que donnèrent autrefois les habitans de la Bretagne à Pierre, leur duc, qui, par les hommages et les soumissions qu'il fit à saint Louis, roi de France, rendit ses successeurs tributaires de ce royaume, d'indépendans qu'ils étaient, ce qui lui attira le mépris de ses sujets et les éloges de sire de Joinville, qui, en sa qualité de Français, l'excuse, et dit dans son histoire : « Je ne » sais si à juste cause les Bretons lui donnèrent tel » nom, parce qu'il devait être bien sage, puisqu'il » avait étudié si long-temps à Paris. » Voilà une raison qui ne me paraît pas trop péremptoire.

43. *Les envieux mourront, mais l'envie ne mourra jamais.* Plusieurs grands hommes n'ont point été exempts de ce vice odieux. M. de P***, colonel de cavalerie, vieillard d'un esprit agréable et cultivé, m'a raconté que dans sa jeunesse, voyageant en Suisse pour admirer les beautés d'un pays si varié par ses sites pittoresques, il s'arrêta dans une modeste auberge de village, sur la route de Vevay. Poussé par un grand appétit, il demanda à la maîtresse de l'auberge si elle pouvait lui procurer un gîte et à souper. L'hôtesse se trouvait au dépourvu, mais elle lui dit qu'il y avait dans une chambre au-dessus une espèce d'homme singulier et fort taciturne, accompagné d'une vieille femme, qui paraissait être sa gouvernante; qu'elle lui avait donné tout ce dont elle pouvait disposer de sa cuisine, mais qu'elle allait le prier de partager son souper avec M. de P... Elle monte aussitôt, s'adresse à l'inconnu, lui fait part de son embarras et de l'arrivée d'un nouveau voyageur qu'elle n'attendait pas.

L'inconnu se disposait à faire tranquillement son souper; il hésite, se consulte, parle à l'oreille de la vieille femme, et répond enfin assez tristement que si la personne arrivée trouve bon de souper avec lui, il ne le trouvera pas mauvais de son côté, puisqu'il faut se résigner à la nécessité. Le message est rapporté sans commentaire à M. de P..., qui, charmé de cet acte d'obligeance qu'il n'espérait pas, escalade l'escalier, salue l'étranger, le remercie avec une grâce toute française, fait aisément, comme on peut penser, honneur à la table et à la conversation. L'air de franchise et de gaîté du nouveau venu inspire de la confiance à l'étranger. La conversation s'anime; elle tombe, soit à dessein, soit par hasard, sur le sujet inépuisable alors, sur la merveille du siècle, sur Voltaire. *Je viens de Ferney*, dit M. de P..., *j'ai eu l'honneur d'adresser mes hommages au patriarche et d'en avoir été parfaitement reçu.* Il se met en même temps à faire un pompeux éloge des talens, du génie, des grâces et de la vivacité d'esprit du vieillard de Ferney. La figure de l'inconnu se renfrogne, la vieille rougit; M. de P... se trouble, il croit qu'il lui est échappé quelque sottise ou quelque mot offensif. *Monsieur*, lui dit l'étranger d'un ton assez brusque, *ce que vous dites de M. de Voltaire ne me surprend pas du tout, puisque vous n'êtes que l'écho de tout le monde. M. de Voltaire*, continue-t-il en appuyant avec affectation sur ce mot, *M. de Voltaire a des talens, je n'en disconviens pas; mais je crois que sous ce rapport je le vaux bien.* Grand étonnement de M. de P... *Monsieur de Voltaire est riche, moi je*

suis pauvre, monsieur de Voltaire a de magnifiques appartemens, de belles voitures, une suite nombreuse, moi je marche à pied, un bâton à la main, à peu près seul, comme vous voyez, en montrant la vieille, *et je vis dans une chaumière ;* l'étonnement de M. de P... redouble. *Monsieur de Voltaire est au sommet des honneurs et de la gloire, flatté et caressé par tout le monde; moi je suis dans l'abjection, l'objet continuel de l'envie, trahi par de faux amis, persécuté par les grands : eh bien, malgré tout cela, tel que vous me voyez, monsieur, je ne me donnerais pas pour lui.* M. de P... reste confondu. C'était J. J. Rousseau. L'envie est le ténia du cœur humain.

44. *Il vaut son pesant d'or.* En parlant d'un homme recommandable par ses bonnes qualités. Cette locution dérive de la coutume où l'on a été long-temps de mettre dans un des bassins d'une balance la marchandise qu'on voulait acheter, et dans l'autre le prix, en valeur métallique, qu'on en voulait donner.

45. *Une bonne femme, une bonne mule, une bonne chèvre, sont trois mauvaises bêtes.* Alphonse, roi d'Aragon, disait que, pour voir une union et une harmonie parfaites en mariage, il faudrait que le mari fût sourd et la femme aveugle, afin que l'un n'entendît pas les criailleries de sa femme, et que l'autre ne vît point les sottises de son mari.

46. *A bon jour, bonne étrenne.* On se sert de ce proverbe pour exprimer qu'il arrive quelque chose d'heureux en un jour déterminé. L'usage des étrennes est des plus anciens; il remonte presque

à l'époque de la fondation de Rome. Tatius, roi des Sabins, qui régna sur les Romains conjointement avec Romulus, après la fusion des deux peuples, ayant regardé comme de bon augure qu'on lui eût fait présent au premier jour de l'année de quelques branches d'arbres coupées dans un bois consacré à *Strenna*, déesse de la force, convertit en coutume ce qui n'avait été que l'effet du hasard, et donna aux présens qu'il reçut depuis, au renouvellement de chaque année, le nom de *Strenna* dont nous avons fait *étrennes*. A des branches d'arbres, les Romains substituèrent des figues, des dattes, du miel, symboles, comme nos confitures et nos dragées, de toutes les douceurs qu'ils souhaitaient à leurs amis pendant le cours de l'année nouvelle. Les cliens joignaient une pièce d'argent, qu'ils donnaient à leurs patrons. C'était sans doute une espèce de tribut.

47. *Qui se sent morveux, se mouche.* Qui se sent coupable, s'amende ou se confesse. Ce proverbe se dit lorsque dans la conversation on vient à blâmer quelque chose en général, et lorsque quelqu'un, reconnaissant que sa conscience est chargée de ce tort, s'en fait l'application à lui-même. *Il vaut mieux laisser son enfant morveux que de lui arracher le nez;* il vaut mieux supporter un petit défaut dans un enfant que d'employer des moyens trop violens pour le lui ôter. On trouve dans Juvénal un passage qui prouve que l'habitude trop fréquente de se moucher, même dans l'intérieur de sa maison, était quelquefois chez les Romains une cause de divorce. Le poète nous représente un homme qui

dépêche un esclave auprès de sa femme pour lui signifier son congé.

Collige sarcinulas dicet libertus, et exi,
Jam gravis es nobis, et sæpè emungeris, exi
Ocyus! et propera, sicco venit altera naso.

(SATIR. VI.)

« Madame, faites votre paquet, et retirez-vous : vous ne plaisez plus à monsieur, *vous vous mouchez à chaque instant;* sortez donc promptement et dépêchez : nous attendons une autre femme dont *le nez sera toujours sec.* »

48. *Il se noierait dans son crachat.* Cela se dit, par hyperbole proverbiale, d'un homme constamment pressé par le malheur. L'histoire fait remarquer que la fortune est quelquefois acharnée à persécuter certaines familles, entre autres celle des Stuart. L'exemple du président Rançonnet n'est pas moins frappant; jamais homme n'épuisa plus que lui la coupe amère du malheur. Né avec une fortune aisée, un procès malheureux le ruina et le força de s'employer comme correcteur d'imprimerie chez les Étienne, pour pouvoir subsister. Sa vie entière fut une longue chaîne d'infortunes. Sa fille mourut de misère sur un tas de fumier, son fils périt sur un échafaud, sa femme fut écrasée par la foudre, et lui-même, mis en prison par ordre du cardinal de Lorraine, termina sa cruelle existence en se mettant une plaque de marbre sur le ventre, après avoir trop mangé d'un mets indigeste. Le malheur est la pierre de touche de l'âme.

49. *L'importunité est une teigne qui démange jusqu'au sang.* Un homme de qualité, mais fort im-

portun, demanda à Alphonse, roi d'Aragon, plusieurs faveurs que ce prince eut la bonté de lui accorder. Aussitôt que le pressant solliciteur se fut retiré, Alphonse se mit à dire : *Je craignais que cet importun ne m'allât demander ma femme.* Combien de faveurs, d'emplois, de charges, de distinctions, d'honneurs, sont accordés à l'importunité plutôt qu'au mérite, et combien sont à plaindre les princes qui ne savent pas résister à la première! Il faudrait, il est vrai, pour cela qu'ils fussent doués d'une patience toute particulière, car les courtisans sont une espèce bien tenace : *Tenaces homunculi!*

50. *Bonjour, lunettes, adieu, fillettes.* Un vieillard ne doit plus s'occuper à faire l'amour, lorsqu'il commence à porter des lunettes. Le petit dieu déteste les embarras et les ornemens étrangers à ses ébats, et comme le dit fort bien Catulle :

> *Totus est in armis idem quandò nudus amor.*

La jeunesse n'aime point les rides et les cheveux blancs.

> *Quæ bello est habilis, Veneri quoque convenit ætas ;*
> *Turpe senex miles, turpe senilis amor.*
>
> (Ovide.)

Un vieillard décrépit qui profane par des attouchemens impudiques les grâces innocentes d'une jeune fille, fait l'effet d'un scorpion qui se joue sur une rose.

51. *Le bien nous vient en dormant.* Louis XI se promenait un jour, entouré de courtisans qui l'obsédaient pour en obtenir un gros bénéfice vacant, les uns pour eux-mêmes, les autres pour leurs parens : on sait que les gens de cour et d'église sont, comme

les mouches, très-avides de friandises. Un proverbe italien dit : *Pretri, fratri, monachi e pulli, mai non son satulli.* Le roi vit par hasard un pauvre prêtre qui dormait à côté de son bréviaire. *Par la pasque-Dieu, vous m'ennuyez*, dit-il aux solliciteurs; *je le donne à ce pauvre ecclésiastique, pour ne pas faire mentir le proverbe qui dit que la fortune nous vient souvent en dormant.* On lui annonça, en le réveillant, sa bonne fortune, et il se trouva que s'étant endormi avec son livre de patenôtres pour tout bien, il s'était réveillé avec un bénéfice de dix mille livres de rente qui en vaudraient plus de trente aujourd'hui. Louis XII disait aussi plaisamment, à ce sujet : *Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent.*

52. 1°. *C'est une éponge*, c'est un prodigue; *il boit comme une éponge*, pour dire il boit beaucoup. 2°. *Passer l'éponge sur une chose*, c'est en effacer la trace, le souvenir.

> Sur les noires couleurs d'un si triste tableau,
> Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau.

> Détourne tes regards de ma faute effroyable,
> Passe sur mes forfaits l'éponge favorable.
> (GODEAU.)

3°. Presser l'éponge, c'est-à-dire faire rendre gorge à des personnes enrichies à force de vols et de concussions. Les femmes servent d'éponge aux jeunes gens, elles en ôtent la crasse, dit La Bruyère. Les Romains étaient si délicats sur certaines expressions, que le mot *éponge* était chez eux un mot obscène : ils s'abstenaient de le prononcer, comme les Anglais le mot chemise, et le mot petite vérole, avant que l'inoculation eût été pratiquée.

53. *Il est avec le ciel des accommodemens.* Néarque entre dans la chambre des députés avec le désir bien prononcé de n'écouter que la voix de sa conscience, et de défendre, en dépit de toutes les séductions d'un parti quelconque, les intérêts de ses commettans. Néarque n'en sort pas comme il y était entré. Il y a dans le monde des considérations majeures auxquelles la tête la plus forte et l'âme la mieux cuirassée ne sauraient résister. Tout se réunit contre lui pour triompher de ses résistances. Néarque a de l'ambition, de la vanité, une femme qui le pousse, des enfans qui le pressent, des parens qui l'obsèdent, des supérieurs puissans à qui il doit obéissance, et des amis généreux auxquels il doit protection.

54. *Ce n'est pas un prêté, c'est un rendu.* Une femme anglaise ayant fait une infidélité à son mari, et se trouvant à la mort, lui avoua son crime, en lui demandant pardon. Je vous l'accorde, lui dit-il, à condition que vous me pardonnerez vous-même de vous avoir empoisonnée.

55. *La moutarde lui monte au nez.* Il est près de se fâcher. Les Romains usaient de la même métaphore, comme on le voit dans ce vers de Plaute :

Si ecastor hic homo sinapi victitet.

Ils pensaient d'ailleurs que le nez était le siége de la bile : *Nasus bilis sedes. Fames et mora bilem in naribus conciunt.* Perse a dit :

Disce, sed ira cadat naso, rugosaque sanna.
(SATIR. V.)

« Écoutez-moi, mais sans colère et sans froncer le

nez par un sourire moqueur. » Ce qui explique le sens du proverbe français. Nous disons en effet, lorsque quelqu'un nous a mis en colère : *Il m'a ému la bile.*

56. *Conseil sans assistance est un corps sans âme.* Les Espagnols disent : *Consejo sin remedio es cuerpo sin alma.*

Je priais l'avocat Brodeau
De me prêter trente pistoles.
Voici ce qu'en peu de paroles
Il me répondit bien et beau :
Que ne plaidez-vous quelque cause ?
Rimer est une pauvre chose :
Tout l'argent court aux avocats.
Brodeau, votre prudence est grande,
L'avis est bon ; mais ce n'est pas
Un avis que je vous demande.

Dans le roman de Le Sage, intitulé *Histoire d'Estevanille Gonzalès*, surnommé le garçon de bonne humeur, un maître d'hôtellerie, après avoir bien traité Estevanille, croit devoir lui donner un excellent conseil, et lui dit de l'air du monde le plus sérieux : Seigneur écolier, pour prévenir les périls où votre grande jeunesse peut vous engager, j'ai jugé à propos de vous faire ce présent : en disant ces mots, il lui présenta une petite boîte dans laquelle il y avait un peloton de fil avec une aiguille qui le traversait. Surpris d'un don si singulier, Estevanille lui demanda pourquoi il le lui faisait. « *C'est*, lui répondit-il, *pour que vous vous en serviez dans trois occasions : Cousez votre bouche quand vous serez tenté de parler mal à propos ; cousez votre gousset lorsque, par un excès de générosité, vous voudrez faire une folle dépense. Pour la troisième cou-*

ture, continua-t-il, *je vous la laisse à deviner.* » Dans le cours de la vie, combien de choses ne tiennent qu'à un fil.

57. *A bon entendeur salut.* Un capitaine, causant avec une hôtesse qu'il trouvait à son gré, s'avisa, pour lui faire connaître le dessein qu'il avait de goûter de ses faveurs, de se mettre un quadruple sur l'un des yeux et de la regarder de l'autre. La donzelle, comprenant fort bien un langage auquel elle était déjà sans doute fort accoutumée : Monsieur, lui dit-elle, l'Amour n'est pas borgne, il est aveugle.

58. *Que ce morçeau me puisse étrangler!* Imprécation proverbiale. Autrefois on donnait à ceux qui étaient accusés de vol un morceau de pain d'orge et de fromage de brebis, sur lesquels on avait dit la messe, et lorsqu'ils ne pouvaient les avaler, ils étaient convaincus de ce crime. Ducange remarque que cette façon de parler provient de cette sorte d'épreuve du pain.

59. *L'occasion fait le larron.* On dit encore : *Abandon fait le larron, grand bandon, grand larron ;* ce qui revient au proverbe espagnol : *En casa abierta el justo pecca.* Pour bien des gens il faut une vertu éprouvée pour résister à la tentation de dérober, quand l'occasion les y invite, et qu'ils peuvent le faire aisément et sans témoins. C'est ce que l'inimitable La Fontaine exprime si naïvement dans le discours de l'âne de la fable des *animaux malades de la peste.*

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant.

C'est ce que l'on exprime également par ces vers :

Plus d'une probité sujette à caution,
Par l'épreuve pourrait rencontrer du mécompte :
Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
Le besoin et l'occasion.

60. *Ce qui est bon à prendre est bon à rendre.* Cela signifie ordinairement qu'il vaut mieux se saisir d'une chose sur laquelle on croit avoir quelque droit, que de la laisser prendre par un autre, parce qu'au pis aller on est quitte pour la rendre.

61 *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.* Le sens de ce proverbe est qu'à force de s'exposer au danger, enfin on y succombe. L'Écriture dit sans allégorie : *Qui amat periculum in illo peribit.*

Qui s'expose au péril, veut bien trouver sa perte.

Ce proverbe se trouve cité ainsi : *Tant va un pot à liaue qu'il rompt,* dans un fabliau ou historiette de Gaultier de Coinsi, auteur qui vivait vers la fin du XIIIe siècle. Un moine, dit-il, allait voir tous les soirs avant matines une dolente (pour parler le langage de l'auteur); pour y aller, il fallait traverser une rivière; mais les diables, qui avaient résolu sa perte, le guettèrent si bien, qu'une nuit ils le firent noyer.

Tant i ala et tant i vint,
Que laidement l'en désavint;
Tant va li pos au puits, qu'il brise.

Gabriel Meurier rend ainsi ce proverbe :

Tant va la cruche à la fontainette,
Qu'elle laisse le manche ou l'oreillette.

62. *La tricherie revient à son maître.* Qui veut battre doit s'attendre à être battu. Les coups se

rendent ordinairement à qui les donne, et souvent par ricochet. Deux marchands s'étaient donné parole d'enlever de compte à demi tout le hareng d'une pêche. L'un des deux, voulant en profiter tout seul, arrha toute la pêche sans le concours de son associé. Celui-ci, en ayant été averti, retint toutes les caques où se sale le hareng, de sorte que le premier, se voyant privé des moyens d'encaquer son poisson, fut forcé de venir à merci, et de subir, pour ne pas perdre toute sa marchandise, les conditions qu'il plut à l'autre de lui imposer.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

63. *Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.* Ce proverbe vous engage à vous défier de certaines gens qui craignent de ne jamais assez bien faire, et qui par cet excès même gâtent tout ce qu'ils font.

Le trop d'expédient peut gâter une affaire;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.
(La Fontaine.)

Un sot veut toujours parler de son métier, parce qu'ordinairement il en est si occupé qu'il en fatigue tout le monde. L'homme sage s'occupe de son affaire sans en importuner personne. On n'est presque jamais trop fortement occupé d'un seul objet sans une disette d'idées. Cependant tout le monde se ressent des habitudes de sa profession. Le marchand ne parle pas de commerce sans parler d'intérêts, de profits; le banquier, d'escompte,

d'agio; l'agent de change, de hausse, de baisse, du prix des effets et des actions; l'homme d'épée, de prouesses, de gloire et d'honneur; l'homme de robe, de lois, de procès, d'espèces, de considérans, de gloses, de commentaires. S'agit-il de maximes d'état, de principes de morale, d'axiomes généraux, chacun les applique à son état. Il en est de même d'un art, d'une science. On reconnaît l'homme à son langage habituel. Il tire presque toujours toutes les comparaisons de la vie des rapports de son état. Un peintre qui parlera de voyages, comparera les mœurs d'un peuple aux couleurs d'un tableau; un architecte, en parlant d'histoire, comparera la disposition d'une armée rangée en bataille à celle d'un édifice : de sorte que toutes les pensées et les paroles d'un individu, prennent une teinte et des nuances naturellement assorties à sa profession.

Navita de ventis, de bobus narrat arator;
Enumerat miles vulnera, pastor oves,
(PROPERCE.)

« Le marin parle des vents, le laboureur de ses bœufs; le soldat compte ses blessures, et le berger ses brebis. »

64. *Il vaut mieux tard que jamais.* Mais il vaut encore mieux venir au *benedicite* qu'aux *grâces*, et, comme le dit le proverbe espagnol : *Dios os salve, a las sopas que no a la carne.*

65. *Ils ne mangeront point un minot de sel ensemble.* Cela se dit de deux hommes qui ne peuvent vivre ensemble et dont les caractères sont incompatibles. *Pour connaître quelqu'un, il faut avoir mangé un mi-*

mot de sel avec lui. On conçoit que celui qui est très-lié avec un autre puisse à la longue avoir mangé beaucoup de sel ensemble, l'un et l'autre s'invitant au plaisir de la table, qui est l'entremetteuse de l'amitié. Le sel était, suivant Pythagore, l'emblême de la justice. Comme le sel conserve toute chose et empêche la corruption, la justice conserve de même tout ce qu'elle anime, et sans elle tout se détériore. Celui qui exerce toujours la justice envers un ami est sûr de conserver long-temps son affection. Si Pythagore exigeait la fidélité et la vérité dans les paroles, il commandait avec le même soin la justice dans toutes les actions; il ordonnait que la salière fût toujours servie sur la table, pour faire ressouvenir les hommes qu'ils doivent pratiquer cette vertu. C'est sans doute par cette raison que les païens sanctifiaient la table par la salière; ce qu'ils pouvaient avoir établi sur cette loi, que Dieu avait donnée à son peuple : *Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations.* La superstition si ancienne parmi nous et qui règne encore aujourd'hui, ce préjugé populaire qui fait regarder l'action de renverser une salière comme l'annonce d'un nouveau malheur, dérive peut-être de l'opinion des Pythagoriciens, qui voyaient dans des salières renversées des présages de quelque injustice.

66. *Il est du bois dont on les fait.* Pour signifier qu'un homme est apte à remplir tel état, telle profession, tel emploi. Un gentilhomme breton dit un jour au maréchal de la Meilleraie, qui ne l'avait pas traité comme il pensait qu'on devait en user avec lui : *Si je ne suis pas maréchal de France, je suis du*

bois dont on les fait. Vous avez raison, lui dit le maréchal, *quand on en fera de bois vous y pourrez prétendre.* Le maréchal renfermait l'expression figurée du Breton dans le sens propre, et la rendait ridicule par cette adresse.

67. *Le vin qu'on donne aux ouvriers est toujours le mieux vendu.* Parce qu'il leur donne du courage et procure plus de profit et de besogne au propriétaire qui les emploie.

68. *C'est un mur d'airain.* Cela se dit également d'un homme inflexible, et d'un obstacle insurmontable. Jamais cette expression proverbiale n'a été plus employée que pendant la révolution et que par les matadors de ces temps de sinistre mémoire. C'est un singulier rapprochement à faire, que le langage participe de la bizarrerie et de la férocité des mœurs. Le mur d'airain a donc été une expression favorite de nos modernes *Dracons.* Il n'y a pas un de leurs discours patriotiques où il n'y ait *un mur d'airain.* « Leurs principes, leurs consti- » tutions, leurs bras, tout cela dit spirituellement » M. Berchoux dans une note de son art politique, » formait *un mur d'airain* autour de la patrie. » Bonaparte s'est souvent servi de ce mur d'airain; il y joignait aussi *une barrière de fer,* dans un discours au sénat. Il parlait même souvent de sa main *de fer.* Dieu sait comme la patrie, malgré son mur d'airain, *sa barrière de fer* et *sa main de fer,* a été fermée hermétiquement à l'invasion européenne, qui devait, disait-on, se briser contre ce fer et cet airain. Il appartenait à Horace de faire un plus juste emploi que Bonaparte de ce mur d'airain, lorsqu'il dit:

Hic murus aheneus esto,
Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.

« Soyez comme un mur d'airain pour résister à tout ce qui pourrait blesser votre conscience et dont vous puissiez rougir. »

69. *Il n'y a rien de plus orgueilleux qu'un riche qui a été gueux.* On dit encore : *Fier comme un parvenu.* Ceux que la fortune a été chercher dans la lie du peuple, pour les porter sur ses épaules dans son temple, ou chez qui elle s'est fait porter elle même sur des crochets, comme dit un ancien moraliste, sont presque tous fiers et insolens. Ils attribuent à leur capacité, à leur industrie ou à leur mérite, des faveurs que la fortune n'aurait garde de leur accorder, si elle y voyait clair. Ces champignons du hasard se donnent des airs de grandeur par leurs dépenses, et méprisent ceux avec qui ils allaient de pair autrefois. Une comparaison originale de Rabelais peint fort bien les caprices de la fortune; il dit que la fortune est un arbre qui produit toutes sortes de lames et d'ustensiles, et que l'espace de terre qui l'environne pousse des manches de toutes façons : lorsque les fruits de l'arbre sont mûrs, ils tombent, et il arrive assez bizarrement que la lame d'une épée rencontre le manche d'une étrille, et que celle-ci s'enfile de même dans la garde d'une épée. On fait ordinairement deux fausses généalogies aux nouveaux parvenus, l'une pour les relever, l'autre pour les abaisser.

70. *Il n'y a pas de comparaison qui ne cloche.* Pour dire qu'il n'y a pas de comparaison qui soit parfaite en tout. Les habitans de Corinthe, ayant en-

voyé à Alexandre des lettres de citoyen, l'assuraient que, par cet honneur insigne, ils l'avaient traité comme Hercule. En vérité, leur répondit-il un peu piqué, dans l'honneur que vous m'avez fait, je n'estime que la comparaison. *Comparaison n'est pas raison :* C'est ce qui arrive presque toujours dans les écrits des auteurs médiocres, qui emploient souvent la métaphore sans rime ni raison. L'épigramme suivante, dirigée contre un juge peu intègre, vient à l'appui de ce second proverbe :

J'alléguais contre ma partie
Une raison sans répartie,
Sans qu'il dît de sa part rien en comparaison;
Mais je vois bien, puisqu'il l'emporte,
Qu'avec des juges de la sorte,
Un bon levraut vaut mieux qu'une bonne raison.

71. *Les petits ruisseaux font les grandes rivières.* Les petits gains réunis finissent par faire des sommes considérables. Il en est de même des petites pertes au jeu. Madame de Sévigné a dit fort agréablement : « Les petites pertes fréquentes au jeu sont comme les petites pluies, qui gâtent bien les chemins. »

72. *Un clou chasse l'autre.* Brantome se sert de ce proverbe dans l'occasion suivante, qui en explique parfaitement le sens : « J'ai ouï dire, et je le tiens de bon lieu, que lorsque François Ier eut laissé madame de Châteaubriand, sa maîtresse fort favorite, pour prendre madame d'Etampes, ainsi *qu'un clou chasse l'autre*, madame d'Etampes pria le roi de retirer de ladite dame de Châteaubriand tous les plus beaux joyaux qu'il lui avait donnés, non pour le prix et la valeur, car pour lors les pierre-

ries n'avaient pas la vogue qu'elles ont eue depuis, mais pour l'amour des belles devises qui y étaient mises engravées et empreintes, lesquelles la reine de Navarre, sa sœur, avait faites et composées, car elle était très-bonne maîtresse. » *Clavus clavum trudit*, disent les Latins.

73. *La pelle se moque du fourgon*. Ce proverbe s'applique à deux personnes également ridicules qui se moquent l'une de l'autre. On connaît la sentence proverbiale qui dit que nous apercevons une paille dans l'œil du voisin, et que nous ne voyons pas une poutre dans le nôtre. La moitié du monde se moque de l'autre moitié, et communément :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Moysant de Brieux, dans son origine des façons de parler triviales, rend ainsi ce proverbe : *Le chaudron machure la poêle*. Un voisin diffame son voisin, une p.... crie à la p.... Machurer est un vieux mot qui signifie noircir, et figurément, détracter, décrier, et dérive du mot languedocien *mascara*, qui veut dire charbonner, barbouiller, noircir. Les Italiens disent : *La padella dice al manico, tu sei nero*, la poêle dit au manche, tu es bien noir; ce qui présente encore plus de justesse; et les Espagnols : *Dice la sartena a la caldera, tirte alla, cul negro*, la poêle dit au chaudron, retire-toi, cul noir. Mais Horace, le grand peintre des ridicules, avait dit, avant tout cela : *Qui te deridit caudam trahit*, tel qui se moque de vous, a aussi son ridicule, et littéralement, traîne sa queue, par allusion au chiffon que les petits polissons de son temps atta-

chaient au dos des passans, comme leurs pareils le font encore de nos jours dans le temps du carnaval.

74. *Le feu ne va pas sans fumée.* Ce proverbe signifie que d'ordinaire il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement; qu'il n'y a pas de passion, si concentrée qu'elle soit, qui ne se décèle par quelque léger indice. Les Italiens disent : *Il fuoco, l'amor et la tosse, presto si conosce*, le feu, l'amour et la toux se découvrent tout de suite; les Espagnols : *Cerca le anda el humo tras la llama.* La Bruyère a dit : La plupart des bruits qui courent sur les personnes et sur les choses est ordinairement la vérité :

Je veux bien croire au fond qu'il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

75. *La balle va au joueur.* C'est-à-dire que les occasions se présentent d'elles-mêmes à ceux qui les cherchent.

76. *Qui s'attend à l'écuelle d'autrui dîne souvent par cœur.* Cela veut dire qu'il ne faut compter que sur soi-même, et vivre de son bien ; qui se repose sur l'aide des autres est souvent abusé. *Si queres ser bien servido, servi te tu mismo; a lo que puedes solo, no esperes a otro*, disent les Espagnols. Selon Champfort, la société se compose de deux grandes classes d'individus : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le plus petit nombre; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le plus grand.

77. *Il donne des verges pour se fouetter.* Manière familière et proverbiale de parler, lorsqu'une personne fournit dans la discussion des argumens

contre elle même, et dans le cours de la vie des moyens de lui nuire.

78. *Diseurs de bons mots, mauvais caractères.* Expression de Pascal, qui est devenue proverbe; tant il est vrai que dans la société il se trouve de ces impertinens conteurs, qui troubleraient le repos d'une famille entière pour avoir le sot plaisir de lancer un quolibet. Les diseurs de bons mots ne sont pas souvent les plus sages, et, s'ils sont si habiles à débiter des sujets de scandale, c'est qu'ils ont eu la malignité de les chercher. Ce n'est pas qu'on ne puisse être sage et railler finement et avec modération, au lieu d'emporter la pièce; mais il est si facile de contracter une mauvaise habitude, qu'on devrait se mettre en garde contre soi-même, et s'abstenir de railler plutôt que de s'exposer à pleurer après avoir fait rire les autres;

Car tel mot, pour avoir réjoui l'auditeur,
A coûté bien souvent des larmes au railleur.

Un de ces plaisans de salons, comme on en voit tant, s'amusait aux dépens d'un homme qui avait un nez d'une grandeur démesurée; celui-ci tira un miroir de sa poche, et fit voir à l'autre qu'il était camard. Cléon était accueilli, fêté par un homme puissant; il avait son oreille et toute sa confiance; un bon mot, mal placé, l'a fait chasser honteusement et sans retour. Que ne se taisait-il? Il faut beaucoup d'esprit pour soutenir le personnage de railleur, et peu de bon sens pour l'entreprendre. Ce n'est jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

79. *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.* Ce proverbe donne à entendre que les maux et les plaisirs ne sont pas continuels : pendant qu'une journée est une cruelle marâtre, dit Hésiode, l'autre est une bonne mère. Il ne faut donc pas faire fonds sur un bonheur constant; aujourd'hui bien, demain mal. Dans la carrière de la vie, le bon et le mauvais se débusquent alternativement. Sénéque le tragique dit :

Nulla sors longa est, dolor ac voluptas
Invicem cedunt. Brevior voluptas,
Ima permutat levis ora summis..
(THYESTES.)

« Il n'est point dans la vie d'état permanent : le plaisir et la peine se succèdent, le plaisir dure peu; un seul instant suffit pour nous précipiter du faîte des grandeurs au dernier terme de la vie. »

80. *A laver la tête d'un Maure on perd sa lessive.* Cela s'entend des peines inutiles que l'on se donne pour réformer un mauvais caractère, pour instruire un homme stupide, ou pour convaincre un homme opiniâtre et entêté. Les anciens disaient : *Œthiopem lavas*, ou *Œthiops non albescit;* et c'est par dérivé de ce proverbe que nous est venue l'expression *laver la tête à quelqu'un*, c'est-à-dire le réprimander sévèrement.

81. *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.* On dit communément, qu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent.* La Providence n'envoie pas à un homme plus de mal qu'il n'en peut porter. Les Espagnols disent : *A todo hai maño, sino a la muerte*, il y a remède à tout, fors à la mort.

Ce proverbe démontre qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune.

En ce monde il n'est pas d'opiniâtre malheur
Qui ne soit tôt ou tard compensé de bonheur.

82. *Jamais honteux n'eut belle amie.* C'est ce qui explique le succès de ces gens effrontés qui ne doutent de rien, surtout en amour. Il faut avouer aussi que le beau sexe aime souvent qu'on le brusque; ce qui justifie le plaidoyer plaisant de l'avocat Grosley, qui prouve, dans les Mémoires de l'académie de Troyes, que le beau sexe aime à être battu :

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert sans défense, et n'attend qu'un vainqueur;
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie :
L'occasion est une, et veut être ravie.

Mais aussi l'amour, « cette passion piperesse, nous apporte du miel, pour nous saouler de fiel. »

83. *On ne saurait tirer de l'huile d'un mur.* Chose aussi impossible que de tirer de l'argent d'un avare, la vérité d'un gascon, de la modestie d'un poète, de la franchise d'un Normand, de la conscience d'un vieux procureur, de la précision dans un acte de notaire, et de l'esprit dans le griffonnage d'un huissier. Les Latins disaient : *Aquam e pumice postulare*, demander de l'eau à une pierre ponce.

84. *Promettre et tenir sont deux.*

Ce qu'on promet légèrement,
On l'exécute rarement.

Et, pour parler d'une manière plus triviale, il ne faut pas promettre plus de beurre que de pain, c'est-à-dire plus qu'on n'a envie ou qu'on ne peut

tenir, enfin tromper quelqu'un par des promesses qu'on sait ne pouvoir pas effectuer. Les Italiens disent en proverbes : *A donare e tenere, bisogna avere; prometter non e dare, ma per matto contentare.* Aujourd'hui presque tous les gens en place ressemblent à cet avare qui disait à quelqu'un qui lui avait rendu de grands services : *Faites-moi souvenir de vous promettre quelque chose.* On dit encore proverbialement : *Promettre des monts d'or.* Cette expression est fort bien rendue dans ce passage de Perse :

Venienti occurrite morbo,
Et quid opus cratero magnos promittere montes?
(SATIR. III.)

« Il faut prévenir le mal, il n'est plus temps de promettre des monts d'or au médecin. »

85. *Il n'est pas entré par la bonne porte.* Cela se dit de bien des gens, qui ont à faire oublier qu'ils se sont faufilés dans une corporation sans y avoir été appelés par leurs talens, leurs vertus, des droits acquis à la reconnaissance publique et à l'estime générale, et qu'ils doivent leur élévation à leurs intrigues et à des circonstances imprévues; mais

Non sordet lumen quum sordida tangit.

86. *Tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons.* On dit aussi : Tous les fous ne portent pas des marottes. Il est trop heureux que cela soit ainsi, car il y a plus de fous que de sages, et, dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse. *Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies,* dit un proverbe italien. Une femme de haut parage, qui avait le travers de jouer

à la loterie, s'imagina que, pour y gagner, il fallait qu'elle fît tirer ses numéros par un fou; elle pria donc le supérieur de l'hôpital dit *les Petites-Maisons*, de lui en confier un qui eût des momens lucides, et avec qui elle pût s'entretenir de son projet. Le fou venu, elle lui déclare l'objet pour lequel elle l'a fait venir, et l'engage à lui nommer trois numéros sur lesquels elle puisse faire sa mise avec confiance et espoir de succès. Le fou, prenant un air grave et prophétique, demande une plume et de l'encre, écrit bien distinctement les numéros qui lui viennent à la tête, sur un morceau de papier qu'il présente avec assurance à la consultante. *Lisez, madame, étudiez bien ces numéros... Les savez-vous par cœur? Oui, monsieur.* Alors il en fait trois parts, les plie en petites boules, les avale, puis ajoute : *Madame, c'est demain le tirage, vous pourrez venir les prendre; je vous réponds qu'ils sortiront. Ils vous feront un terne, mais je ne vous garantis pas qu'il soit sec.* Le plus fou n'était pas le commensal des Petites-Maisons.

Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

87. *Il faut avoir l'esprit de son état.* On priait une actrice en faveur auprès des grands, de solliciter un bénéfice pour un jeune abbé. *A-t-il des mœurs?* demanda la princesse de coulisses.

88. *Qui oblige fait des ingrats.* On doit aimer à obliger tout le monde autant qu'il est possible; mais il faut le faire avec prudence, si l'on ne veut pas en être quelquefois la dupe. Un curé de village,

que l'expérience avait instruit, allant dans une grande ville, fut chargé par plusieurs de ses paroissiens de leur faire une quantité d'emplettes. Chacun lui donna un mémoire en lui promettant qu'à son retour, l'argent qu'il aurait employé lui serait rendu. Le curé se chargea de tout, et partit. Étant à la ville, il fit emplette pour une seule personne qui lui avait donné de l'argent. De retour chez lui, il remit la marchandise à celui à qui elle appartenait. Tous les autres crurent que le curé avait pareille remise à leur faire; mais il leur dit qu'il lui était arrivé un malheur : qu'ayant mis tous leurs mémoires sur sa table, le vent les avait emportés par une fenêtre, et qu'ils étaient tombés dans la rivière qui était au-dessous, à l'exception de celui d'un tel, qui en avait enveloppé son argent, ce qui l'avait empêché de s'envoler avec les autres. Ne voit-on pas tous les jours donner de ces petites commissions dont on se croit dispensé de fournir la valeur, parce qu'on semble y attacher peu ou point d'importance. Ce sont de petits effets tirés à vue sur la bourse des personnes obligeantes.

89. *Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.*

Qui néglige l'occasion
La perd, à sa confusion.

Ce proverbe a pour but de démontrer qu'il faut saisir l'occasion aux cheveux. Les anciens la représentaient comme une divinité allégorique qui présidait au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. Ils la peignaient, comme l'a fait Phidias, fameux sculpteur de l'antiquité, avec

une touffe de cheveux qui lui couvrait le visage, pour empêcher qu'on ne pût la reconnaître. C'est cette touffe qu'il fallait habilement saisir. Lorsqu'une fois l'occasion est échappée, on la rattrape difficilement : voilà pourquoi ces mêmes anciens l'avaient encore représentée avec la tête chauve par derrière. C'est ce qu'Ausone nous fait connaître par ce vers :

Occipiti calvo es. Ne tenear fugiens.

90. *Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure.* Le fourbe, pour en venir à ses fins, use de toutes sortes d'artifices, de ruses, de souplesses ; rien ne lui coûte pour réussir : il met en usage les promesses, les protestations les plus perfides, la dissimulation la plus adroite et la duplicité revêtue de tout l'extérieur de la bonne foi.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout le monde abhorre,
C'est le fourbe, à mon avis.

Mais souvent il échoue contre un écueil inaperçu, ou il trouve un plus fin que lui. Rien ne me paraît mieux s'appliquer à ce proverbe que l'anecdote suivante : Jason et Socin, fameux jurisconsultes de Pise, au 15e siècle, disputaient souvent ensemble sur des matières de droit. Un jour que Jason se sentait pousser à bout par Socin, il s'avisa de forger sur-le-champ une loi qui lui donnait gain de cause. Celui-ci, qui s'apercevait de la ruse, et qui n'était ni moins habile ni moins adroit que son

adversaire, renversa aussitôt cette loi impromptue par une autre qui était pour le moins aussi formelle. Jason, qui n'avait jamais ouï parler d'une telle loi, somma Socin de citer l'autorité où il l'avait prise; sur quoi Socin, sans hésiter, lui dit : *Elle se trouve tout auprès de celle que vous venez de citer.* Cette scène divertit tout l'auditoire qui avait vu repousser si habilement une fourberie par une autre. Les Latins disent : *Fallacia alia aliam trudit ;* les Espagnols : *Con una Cautela, otra se quiebra,* par une ruse une autre ruse se rompt; les Italiens : *Duro con duro, non è buon a far muro,* dur contre dur ne fait pas bon mur.

91. *Trop parler nuit, trop gratter cuit.* Ces deux proverbes vont ordinairement ensemble. Il faut s'abstenir également des deux, à cause des conséquences; car, dit le proverbe espagnol, *hablar sin pensar es tirar sin incarrar,* parler sans penser, c'est tirer sans viser; il faut surtout, dans le cours de la vie, s'attacher à ce proverbe italien, qui renferme bien des choses en peu de mots : *Pensa molto, parla poco, e scrivi meno,* pense beaucoup, parle peu, écris moins. Les Espagnols disent encore, dans un sens plus relevé : *Le peu parler est or, et le trop est boue.* Il ne faut pas, recommande Aulugelle, que la langue flotte dans la bouche; il faut qu'elle soit tellement enchaînée avec l'esprit, qu'il ne lui échappe rien que par son ordre. Il n'y a pas de défaut plus insupportable pour les autres, et plus dangereux pour soi, que celui d'être bavard. Il n'y a que le sentiment à qui il soit permis d'être bavard. Rien n'est plus vrai que cet adage. Il faut que deux âmes

soient susceptibles d'être montées sur le même ton, pour que les accens de la passion qui dirige l'une soient entendus avec plaisir par l'autre.

92. *Il n'est jamais assez tard pour faire une sottise.* Louis XIV assiégeait Amsterdam, qui était prète à se rendre. Les magistrats s'assemblent, délibèrent sur ce qu'il y avait à faire dans une telle circonstance, et l'on convient unanimement de lui porter les clefs de la ville. On s'aperçoit alors qu'un vieux bourgmestre endormi n'a pas donné son suffrage. On le réveille; il demande ce qui a été arrêté : d'aller offrir les clefs de la ville au roi de France, lui répond-on. Les a-t-il demandées, répartit le vieux dormeur? pas encore lui réplique-t-on. En ce cas, messieurs, leur dit-il, *attendez du moins qu'il les demande.* Ce conseil fut le salut de la ville.

93. *Le feu est caché sous la cendre.* Cela se dit communément d'une passion mal éteinte. La fausse indifférence est le propre d'un amour violent. Les efforts que l'on fait pour le concentrer, ne font qu'attiser le foyer du mal.

94. *Il faut gratter les gens où il leur démange.* La louange chatouille et gagne les esprits. A mentir et à flatter, l'homme du monde gagne des amis; à dire la vérité, il les perd. Le sage, au contraire, dit la vérité sans craindre ni amis ni ennemis.

95. *Face d'homme porte vertu.* Ce proverbe, qui se rendait ainsi anciennement : *Chère d'homme fait vertu*, correspond à celui-ci : *L'œil du maître engraisse le cheval*, ou à celui-ci : *L'œil du fermier vaut fumier*, et signifie que la présence du maître donne de l'activité à tout ce qui l'entoure. Le mot de care

ou chère vient du latin *cara*, et le latin du mot grec χαρα, qui signifie la tête. De chère on a fait le verbe chérer, c'est-à-dire confronter les témoins, les mettre en face l'un de l'autre; il est dit dans la farce de *Patelin*.

Que ressemblez-vous bien de chère,
Et de tout à feu votre père!

On félicitait Corbinelli, plus qu'octogénaire, de ce qu'il avait encore bon visage. A mon âge, répondit-il, c'est bien assez d'en avoir un.

96. *Ventre affamé n'a pas d'oreilles.* L'estomac n'entend pas toujours la morale. Avez-vous faim, il crie; mais c'est un créancier peu exigeant. On s'en débarrasse à peu de frais, pourvu qu'on lui paie ce qu'on lui doit, et non pas tout ce qu'on peut. Quand le ventre ne se contente pas de pain, dit un philosophe, le dos se courbe sous la servitude. Un ventre enflé est un tambour qui bat la retraite. Combien d'intérêts précieux sont sacrifiés à l'exigence de l'estomac! Il n'y a pas de délibération qui tienne contre l'importunité de ce viscère. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point il influe sur les décisions des compagnies et des assemblées délibérantes. Dans plus d'une occasion, elles ont donné le pernicieux exemple de préférer l'heure du dîner au bien et au salut même de l'état. Le cardinal de Retz se plaint, dans ses mémoires, que les mesures de sa politique étaient souvent dérangées par les cris de révolte des estomacs des parlementaires, que le prince de Condé appelait *ces diables de bonnets carrés*. On voit que, si l'on dit familière-

ment que ventre affamé n'a point d'oreilles, on peut ajouter avec raison qu'il a encore moins de cœur.

97. *Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.* Car ouïr, voir et se taire, sont trois choses difficiles à faire. On s'expose à se désespérer sur de fausses apparences; bien souvent l'effet les contredit; et, comme dit Voltaire dans *l'Enfant Prodigue :*

Il ne faut pas, sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

98. *Il fait ventre de tout.* Il se nourrit des mets les plus communs comme des plus délicats. Mirabeau disait d'un homme dont le ventre était excessivement gros, que Dieu ne l'avait créé que pour montrer jusqu'à quel point la peau humaine pouvait s'étendre sans se rompre.

99. *A chaque jour suffit sa peine.* C'était le proverbe favori de Napoléon; il le citait souvent.

100. *On ne saurait penser à tout.* Henri IV attendait les députés de la ville d'Orléans, qui avaient dit-on, pour usage de ne boire jamais qu'assis. Je les ferai bien manquer à cet usage-là, dit le roi. Les députés sont admis au moment où le prince déjeunait. Après avoir reçu leurs complimens, le Béarnais, avec cette bonté joviale qui le caractérise, boit à la santé de la députation, et l'invite à boire à la sienne. Les députés se défendent de prendre une telle liberté. Est-ce parce que vous ne buvez qu'assis? asseyez-vous, point de cérémonie, dit le roi en insistant. Les députés, s'apercevant qu'il n'y avait pas de siéges, de renouveler leurs excuses. Le

le roi se fâche; ce n'est plus une invitation, c'est un ordre qu'il leur intime. Que font les députés pour concilier ce qu'ils doivent à l'usage et au roi? Ils acceptent les verres qui leur sont offerts; mais avant de les vider, ils s'asseyent par terre. *Ventre saint gris*, dit Henri IV, *je n'avais pas pensé à faire ôter ce siége-là.* Les Orléanais avaient suivi le proverbe : *On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.* (*)

§ V. *Proverbes espagnols.*

De tous les peuples, l'espagnol est celui qui a conservé plus exactement son caractère primitif; rien n'a pu en altérer l'essence; il est, à peu de choses près, le même qu'il était du temps de Sertorius, sobre, d'un esprit méditatif, naturellement porté à la vengeance, violent dans ses passions, susceptible des actions les plus sublimes comme des crimes les plus atroces, concentré dans sa haine, et souvent d'une fierté insupportable. Un vieil Espagnol ne connaît personne au-dessus de lui; il se croit l'être le plus important de la nature, et communique ce même orgueil à ses enfans. C'est la raison pour laquelle les Espagnols aiment tant à s'établir dans leurs colonies d'Amérique, où ils commandent en maîtres, et où ils peuvent con-

(*) Je ne rapporte ici qu'un certain nombre de proverbes français, vu qu'étant tous classés d'une manière distincte dans les divers chapitres et paragraphes de cet ouvrage, ils forment un ensemble complet.

server toute leur importance sans crainte de rencontrer un supérieur. Cette influence est aujourd'hui diminuée de beaucoup.

Ce qui est digne de remarque dans le caractère de l'Espagnol, c'est que ce peuple, dont les passions sont poussées jusqu'à la fureur par l'influence du solano, vent déléthère, qui porte souvent la désorganisation dans le cerveau, est, dans le commerce des femmes, loyal et confiant, à quelques exceptions près, mais dont les exemples sont terribles. L'Espagnol a le caractère mâle et courageux; il parle à son souverain avec respect, mais avec une franchise et une liberté qui tiennent à la vraie dignité de l'homme, dignité dont il est pénétré, et que les étrangers confondent quelquefois avec l'orgueil. Nous avons dit que l'Espagnol avait de la fierté, mais cette fierté n'est que pour lui seul, et ne le porte pas à l'insolence; il n'est pas démonstratif dans ses affections, mais il est sincère; il ne sait pas simuler une politesse, mais son cœur est expansif quand il témoigne de la bienveillance; s'il est compatissant, c'est sans ostentation. L'Espagnol, flegmatique, calcule et parle à tête reposée; il s'occupe sans vivacité, mais avec constance, du plan qu'il a conçu; aussi finit-il ce que le Français ne fait qu'ébaucher. L'Espagnol ne poursuit pas toujours de grandes choses, mais il n'en fait jamais d'inutiles; silencieux par caractère, combinant ses idées, il acquiert plus de profondeur dans la pensée, plus de concision dans l'expression; il rend en une seule phrase l'idée qu'un Français développe en quatre : on peut dire, à la rigueur, qu'un

Espagnol pense plus en un an, que souvent un Français dans toute sa vie.

On accuse les Espagnols d'être graves; c'est, pour les Français, un grand défaut, car, d'après les mœurs du siècle, les folies et les vices sont malheureusement les élémens de l'existence des grandes villes : la raison et la sagesse y trouvent peu de sectateurs, et sont redoutées à peu près à l'égal de la peste. La gravité est le type des peuples et des hommes qui pensent et réfléchissent plus qu'ils ne parlent. Ce serait cependant une erreur de croire que la gravité repousse les élans d'une franche gaîté; c'est même une diversion agréable, et souvent utile à son tempérament. Les étrangers qui ont vu les Espagnols danser le bolero et le fandango, ont dû trouver que cette nation déroge à sa gravité. On ne voit point, il est vrai, dans l'Espagnol l'air étourdi et évaporé, les éclats bruyans si communs en France, ni le ton original, ricaneur et caustique des Anglais, ni le maintien faux, humble et flatteur de l'Italien; l'Espagnol est naturellement sérieux, ses manières sont fières, mais polies et décentes. La vanité nationale, préjugé si utile en faveur d'un gouvernement qui saurait en tirer parti, est portée à un point excessif : il n'y a pas d'Espagnol qui ne croie sa nation la première du monde, et Madrid le centre des délices; il existe même, à cet égard, un proverbe parmi le peuple, qui dit : *Donde está Madrid, calle el mundo*, où est Madrid, que le monde se taise. Un de leurs auteurs a fait un livre dont le titre est : *Solo Madrid es corte*, il n'y a pas d'autre cour que Madrid. On connaît le trait de ce

prédicateur qui, dans un sermon sur la tentation de Jésus-Christ, disait que le diable, suivant l'Écriture, le transporta sur une haute montagne d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, ce qui ne s'accorde guère avec la physique du globe. Il lui montra la France, l'Angleterre, l'Italie; mais, pour le bonheur du Fils de Dieu, ajouta le moine, les Pyrénées lui cachaient l'Espagne. Le diable et le prédicateur n'étaient pas plus malins l'un que l'autre.

Les Espagnols en général sont petits, excepté les Castillans; ils ont les cheveux et le teint bruns, la physionomie sévère et expressive. Les caractères des habitans de chaque province de l'Espagne ont des nuances que nous allons retracer. Les Catalans sont, de toute l'Espagne, les hommes les plus actifs, les plus propres aux affaires, les plus adonnés au commerce et aux voyages, et les plus naturellement remuans; aussi les Castillans, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi laborieux, disent, en parlant de la Catalogne, qu'elle est traîtreusement fidèle. Les habitans du royaume de Valence sont plus posés, plus réservés, plus propres à l'agriculture, moins portés à changer de lieu, mais d'un esprit plus timide et plus soupçonneux. Les Andalous sont les plus grands fanfarons, les plus grands babillards et les plus grands fumeurs de l'Espagne, où l'on fume beaucoup. Les Castillans sont doués d'une noble franchise; ils sont moins fins et moins rusés que les premiers. Les habitans de la Castille neuve sont nonchalans et paresseux; ceux de la vieille le sont moins, et tiennent beau-

coup à leur antique simplicité et à leurs anciennes coutumes, ce qui pourrait, jusqu'à un certain point, expliquer et excuser le défaut qu'on reproche plus ou moins à tous les deux; ce défaut tient à un usage consacré de temps immémorial. Les travaux les plus pénibles, ceux de l'agriculture, sont, en Castille, confiés au sexe destiné par la nature au soulagement des peines physiques et morales de l'homme. On voit les femmes, dans les champs, labourant, ensemençant les terres, tandis que les hommes, enveloppés dans leurs manteaux, s'accroupissent dans les places publiques, et, prenant le soleil, *tomando el sol*, savourent avec une gravité imperturbable leur antique *otium cum dignitate*. Les Aragonais sont un mélange de Castillans et de Catalans. Les Biscayens sont vifs, spirituels, impatiens et emportés; ils ressemblent plus à une colonie de républicains qu'à une province d'une monarchie absolue. Les Galiciens sont une race d'hommes très-patiens et très-laborieux, parcourant l'Espagne pour se procurer, à la sueur de leurs fronts, des moyens de subsistance.

On accuse les Espagnols d'être enclins au vol. Ce défaut pouvait être plus prononcé du temps de Cervantes que de nos jours, si l'on en juge par le portrait ingénieux et fidèle que fait ce grand écrivain, dans sa nouvelle de Rinçonnet et de Cortadille, des mœurs et des ruses des filous dont l'Espagne était infestée de son temps, grâce à l'oisiveté qu'un grand nombre d'Espagnols ont adoptée pour patronne. C'était un art poussé jusqu'à la perfection; tout ce que l'astuce a pu inventer de

stratagèmes se trouve réuni dans le rudiment des larrons : la finesse du coup d'œil, la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main, l'art de déjouer et d'endormir la vigilance de la police, de détourner les soupçons, de contrefaire l'aveugle, de racler de la guitare, d'imiter le miaulement du chat, l'aboiement du chien, de paraître estropié, de se raccourcir d'un pied, de grandir de deux, de rajeunir et vieillir à volonté, d'imiter l'insensé et l'épileptique en se tordant la bouche, en allongeant les bras, louchant des yeux et tournant les genoux, de mettre sur leurs têtes des perruques de poils de vaches ou de soies de cochons, et sur leurs jambes des ulcères postiches : telle était la science physiognomonique des filous espagnols.

En Espagne, si quelqu'un disait qu'il n'y a ni putain ni larron dans sa race, aussitôt on le prendrait pour un étranger, et on l'appellerait *gavache*. (Voir le n° 56.) Un Espagnol croyant faire bien que de se vanter de cet avantage, sa mère lui donna un grand soufflet, et lui dit : *Quoi, Picaro ! est-ce ainsi que tu renies ton père et ta mère qui t'ont mis au monde !* Quoique l'Espagne produise d'aussi belles femmes qu'aucun pays du monde, elles n'y sont cependant pas en très-grand nombre. La taille des Espagnoles est ordinairement petite et svelte ; mais on dit qu'elles sont fort habiles pour suppléer aux défauts de la nature. L'usage immodéré du rouge, non-seulement sur leur visage, mais encore sur leur gorge, sur leurs bras et leurs mains, doit à la longue dessécher et rider leur figure et leur peau. Les femmes mariées sont sous l'influence

directe d'un cortejo, personnage qui répond au sigisbé des Italiennes, et qui a les mêmes prérogatives et remplit les mêmes fonctions.

Les Espagnols ont le génie éminemment inspiré pour les proverbes. Les leurs ont un cachet sentencieux dont l'impression est profonde, tels que les suivans : *L'espérance est le viatique de la vie humaine; les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel; celui à qui vous donnez l'écrit sur le sable, celui à qui vous ôtez le grave sur l'acier.* Ils en ont cependant un qui, pour un peuple naturellement religieux jusqu'à la superstition, m'a paru entaché d'une teinte par trop philosophique. Lorsqu'ils veulent répondre à quelqu'un qui les entretient d'un ton lamentable d'une mort ou d'un événement tragique, ils disent : *Que ceux qui sont morts s'en aillent en terre, et que ceux qui sont vivans s'en aillent au cabaret.* Ils sont cependant très-sobres et tempérans, ils s'abstiennent de l'excès du vin ; et la plus grosse injure qu'on pourrait leur faire, serait de les appeler *ivrognes.* Suivons-les dans le langage figuré de leurs proverbes.

PROVERBES ESPAGNOLS.

1. *Un asno viejo sabe mas que un potro*, un vieil âne en sait plus qu'un ânon. L'écriture appelle un vieillard sage, *senex et plenus dierum.*

2. *De las cosas mas seguras, la mas segura es dudar.* Il faudrait toujours avoir devant les yeux ce proverbe espagnol : quand on a fait une expérience, le meilleur parti est de douter long-temps

de ce qu'on a vu et de ce qu'on a fait; car, dit Hippocrate dans ses Aphorismes, l'expérience est trompeuse.

3. *Quien en un año quiere ser rico, al medio le ahorcan.* C'est un avis à la cupidité. Ce proverbe est très-bien rendu par le proverbe français :

> Qui veut être riche au bout de l'an,
> Sera pendu à la Saint-Jean.

Un proverbe hébreu dit : *Qui festinat ditari non erit innocens*, celui qui se presse trop d'être riche ne sera pas innocent.

4. *Dexemos padres y abuelos, y por nosotros seamos buenos*, soyons fils de nos œuvres, tirons notre valeur de nous-mêmes.

5. *Fulano ha dejado su alma heredera.* C'est un dicton proverbial en Espagne, pour signifier qu'un homme en testant a fait son âme héritière, quand il dispose en faveur de l'église de plus qu'il ne possède. Cela est fondé sur le fait suivant. Les moines, tout puissans en Espagne sur l'esprit et la succession des indigens, y ont établi une coutume qui leur est fort avantageuse; c'est de prendre par privilége l'argent pour payer les messes à dire pour le repos de l'âme du défunt, sur les biens qu'il laisse, de préférence à toutes ses dettes. Les Espagnols fort superstitieux ordonnent souvent une si grande quantité de messes, qu'il ne reste plus rien ni aux héritiers, ni aux créanciers. Un roi d'Espagne, Philippe IV, avait commandé cent mille messes à son intention.

6. *Hombre d'armas en campo, obispo puesto en pontifical, linda dama en la cama y ladron en la horca.*

Isabelle, reine de Castille, avait coutume de dire qu'elle ne connaissait rien de si beau à voir qu'un homme d'armes dans les camps, un évêque en habits pontificaux sur son siége, une belle femme dans un lit, et un voleur à la potence; ce qui depuis a passé en proverbe.

7. ***El diablo sabe mucho porque es viejo***, le malheur est qu'on ne peut avoir d'expérience que lorsqu'on devient vieux, et hors d'état d'en profiter.

8. ***De luengas vias, luengas mentiras***, à beau mentir qui vient de loin. On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était point du tout amendé dans ses voyages. Je le crois bien, répondit le philosophe, car il s'est emporté avec lui.

9. ***Quien a menudo juega, come, y beve, tarde paga lo que deve***, qui souvent joue, mange et boit, paie tard ce qu'il doit.

Le jeu, la femme et le vin friant,
Appauvrissent l'homme en riant.

10. *No te quiero, señor Juliano*, je ne vous veux pas de mal, seigneur Julien; en parlant de quelqu'un qui n'est pas brave, et qui refuse un engagement d'honneur.

11. ***Mas vale a quien Dios ayuda que quien mucho madruga***, celui que Dieu aide est plus avancé que celui qui se lève de grand matin. Cependant La Fontaine a dit : Aide-toi, le ciel t'aidera.

12. ***Nunca muger aguda murio sin herederos***, jamais femme habile ne mourut sans héritier; car, dit Brantome, si son mari ne lui en fait pas, elle s'aide d'un second pour lui en faire.

13. *Lagrimas de las mugeres valen mucho, y cuestan poco*, les larmes des femmes valent beaucoup, et leur coutent peu.

En crois-tu mes soupirs, en croiras-tu mes larmes?

Ce qui veut dire: Les larmes sont l'éloquence de mon sexe, elles touchent les plus insensibles.

Nous avons pour pleurer un talent merveilleux,
Les plus rusés sont pris aux filets de nos yeux.

Un ancien proverbe rapporté par Borel s'exprime ainsi:

Femme se plaint, femme se deult,
Femme pleure quand elle veut.

14. *Escuro como las Soledades de Gongora*, pour faire entendre qu'une chose est fort obscure; ces deux *Soledades* sont deux petits poèmes de Gongora, sur la solitude, qui ont un degré d'obscurité que n'ont pas les ouvrages du même poète. Les Espagnols confessent de bonne foi qu'ils n'entendent point leur poète Gongora; c'est peut-être pour cela qu'ils lui donnent le surnom de merveilleux, *maravilloso* Luys de Gongora; ce qui est certain, c'est que son obscurité a passé en proverbe, et que, comme les Castillans disent communément, *es de Lope* (de Vega y Carpio), pour marquer qu'une chose est excellente, ils disent de même: *Escuro como las Soledades de Gongora.* Gongora, que beaucoup d'Espagnols admirent sans l'entendre, est plein de métaphores monstrueuses. Il appelle le girasol, qui dure plus long-temps que la plupart des fleurs, Mathusalem *de las flores*, parce que Mathusalem vécut plus long-temps que les autres pa-

triarches. Dans une de ses odes il donne au *Mançanares*, petite rivière qui passe à Madrid, le titre de duc des ruisseaux et de vicomte des fleuves.

Mançanares, mançanar s,
O que en todo el aguatismo,
Estais duque de arroyos
Y vizconde de los rios!

Il n'a pas osé l'appeler grand d'Espagne, car ce n'est qu'un petit ruisseau. Selon Quevedo de Villegas, le Mançanares est réduit, dans l'été, à la triste condition du mauvais riche qui demande de l'eau dans les enfers; de sorte qu'un Espagnol, le passant un jour à sec, et voyant combien le superbe pont que Philippe II y avait fait bâtir était inutile, dit plaisamment qu'il fallait vendre le pont pour avoir de l'eau : *Es menester vender la puente por comprar agua;* ce qui a donné encore lieu à cet autre proverbe : *Esta puente espera il rio como los judios el mesias*, ce pont attend la rivière comme les juifs attendent le Messie.

15. *Sabe quantas puas tiene un peyne.* Figurément : Il sait combien un peigne a de pointes (de dents); C'est un homme très-entendu dans les affaires.

16. *Los peces mayores tragan los menores*, les gros poissons mangent les petits.

17. *Con mal está la casa donde la rueca manda al espada*, cette maison est mal en train où la quenouille commande à l'épée. Un mari et une femme se disputant à qui porterait le haut de chausses, quelqu'un vint frapper à la porte : la querelle est suspendue. Le mari ouvre, et demande ce qu'on veut : *Parler au maître de la maison?—Attendez un*

peu, répond le mari, car, comme la chose est encore indécise, je ne puis vous dire qui c'est. La dispute reprend de plus belle, jusqu'à ce qu'enfin la victoire reste au mari. Il retourne alors à la porte. Je vous apprends, dit-il à celui qu'il y avait laissé, que c'est à moi qu'il faut parler, car je suis le maître de la maison; je ne pouvais, *il y a un moment vous en dire autant*, avant que nous eussions ma femme et moi conclu cette affaire. Les Français disent, dans le même sens : *La maison est mal en train où la poule chante plus haut que le coq*. Molière s'est servi de ce proverbe, et Jean de Meun, surnommé Clopinel, avait déjà dit :

C'est chose qui moult me déplaît,
Quand poule parle et coq se taît.

Un vers de Sophocle, devenu proverbe, recommande le silence au sexe, comme son plus bel ornement. Homère veut, et Erasme à son exemple, que les hommes décident dans les affaires sérieuses; toute la responsabilité leur appartient.

18. *Quien compra y miente, su bolsa lo siente*, qui achète et qui ment, à sa bourse le sent.

19. *Casa tu hija como pudieres, y tu hijo como quisieres*, marie ton fils quand tu voudras, et ta fille quand tu pourras.

20. *En Castilla el cavallo lleva la silla*, en Castille vieille et nouvelle, le cheval porte la selle; proverbe qui s'applique aux bâtards, et qui veut montrer qu'en la naissance des enfans, l'on considère seulement le père : en effet, l'on estime autant en Espagne les fils naturels que les enfans légi-

times. L'histoire prouve même qu'on a vu quelquefois les enfans naturels des rois monter sur le trône de Castille.

21. *Hidalgo como el rey*, aussi bon gentilhomme que le roi. En général les Espagnols ont tant de fierté, qu'ils ne font pas difficulté de s'égaler en noblesse au roi même.

22. *Meter aguja y sacar reja*, mettre un petit caillou pour retirer un soc de charrue, c'est-à-dire donner un œuf pour avoir un bœuf. C'est un proverbe qui est en effet dans la nature de l'homme. Les Espagnols cependant font le contraire; ils donnent un plat en gage, pour emprunter une assiette; aussi disent-ils, que la confiance est un droit réel et non un droit personnel.

23. *Mas vale pàxaro en mano que buytre volando*, un moineau que l'on tient vaut mieux qu'un vautour qui vole. Les Espagnols n'aiment que les choses présentes; ils n'ont de mémoire que pour se ressouvenir des injures, d'intelligence que pour se procurer du bien à eux et du mal à leurs ennemis, et de volonté que pour se venger les uns des autres. Ils usent largement de toutes ces choses.

24. *Roma, consejo, pielago*. Rome, un conseil et la mer. C'était le gage de reconnaissance qu'un vieux ministre espagnol disgracié, et fort habile dans les affaires d'état, léguait à Henri IV roi de France, à la cour duquel il avait trouvé un généreux asile.

25. *No hay olla sin tocino, ni sermon sin Augustino*, il n'y a pas de bonne soupe sans lard, ni de

sermon où saint Augustin ne soit cité. Cela est vrai à la lettre en Espagne.

26. *No hay mejor espejo que un amigo viejo*, il n'y a pas de plus fidèle miroir qu'un vieil ami. Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

27. *Las culpas nuestras miramos con espejos que hacen las cosas minores, y las faltas agenas contemplamos en el agua donde las cosas parecen mayores*, pour ce qui est de nos fautes, nous les regardons avec des miroirs qui rapetissent les objets, pour ce qui est des fautes des autres, nous les regardons dans l'eau, où les objets paraissent plus gros (aveuglement).

28. *Lo que en muchos dias gozamos, en un dia escotamos*, nous payons en un jour ce qui nous a couté plusieurs jours de jouissance.

29. *Parece al perro de Juan de Ateca, que antes que sele dé se queja.* Ce proverbe a le même sens que le proverbe français : *Il ressemble à Languille de Melan, il crie avant qu'on l'écorche.*

30. *Allá va Sancho con su rocin*, voilà saint Roch et son chien.

31. *Los dineros del sacristan cantando se vienen, y cantando se van*, ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour.

32. *En caso de los bienes mejor es el acto que la potencia, y en los males mejor la potencia que el acto*, dans le bien mieux vaut le fait que l'intention, dans le mal mieux vaut l'intention que le fait.

33. *De potro se conoce el cavallo si sara blando para la carga o desbocado para la carrera*, on connaît au

poulain si le cheval sera docile à la charge ou emporté à la course.

34. *No está miel para la boca del asno*, le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne.

35. *Non hay cosa que mas ira mueve en los hombres que el criarse regalados y blandamente*, il n'y a rien qui excite plus les hommes à la colère que de se nourrir trop délicatement.

36. *No estan menos feos los muchos castigos a los grandes que los muchos muertos vergüenza de los medicos*, les grands et les médecins se ressemblent en ce que les premiers ne sont pas plus honteux des tribulations que leurs fautes leur attirent, que les seconds ne le sont de la mort d'un grand nombre de malades.

37. *El consejo de la muger es poco, pero quien no lo toma es loco*, le conseil de la femme est peu de chose, mais qui ne le prend pas est un fou. Les Espagnols se piquent de surpasser tous les autres peuples en prudence, et ne négligent jamais la plus légère précaution : c'est ce qui leur a fait imaginer ce proverbe.

38. *Con los amigos hemos de cumplir hasta mas no poder, y gastar hasta mas no tener*, avec les amis nous devons faire jusqu'à ne plus pouvoir, et dépenser jusqu'à ne plus rien avoir.

39. *El Portugues por la cama, Español por la ventana, y el Frances por la cocina*, le Portugais pour le lit, l'Espagnol pour la fenêtre (soit parce qu'il est extrêmement vain, soit par ce qu'il aime à lorgner les femmes qui sont aux fenêtres,

enfin parce qu'il est dissipateur), et le Français pour la cuisine.

40. *Dadivas quebrantan peñas*, les dons brisent les rochers, ils se font route partout.

41. *Una pared blanca sirve al loco de carta*, une muraille blanche sert de papier au fou.

42. *Tras hacerlo que devemos, haga fortuna lo que quisieres*, après avoir fait ce que nous devons, fasse la fortune ce qu'elle voudra. Ce proverbe espagnol correspond à cet adage si noble et si français : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

43. *Ah! que trabajo, vecina, il ciervo muda el penacho cada año, y vuestro marido cada dia.* Un honnête homme qui se trouvait compromis par les fréquentes distractions de celle que l'hymen lui avait départie pour compagne, mais qui pensait sagement que les distractions sont personnelles, et que le châtiment doit peser en toute justice sur la personne qui l'a encouru, disait, en prenant gaîment son parti :

Par l'hymen, l'abondance entra chez moi sans bornes,
Et de toute ma vie accompagna le cours :
La corne d'abondance au printemps de mes jours ;
Dans l'hiver de mes ans, l'abondance des c .....

44. *Mucho sabe la zorra, pero sabe mas la dama enamorada*, le renard sait beaucoup, mais une femme amoureuse en sait bien davantage.

45. *Los muchos ofrecimientos han de ser para los estraños, y las buenas obras para los verdaderos amigos*, les grandes offres doivent être pour les étrangers, et les bonnes œuvres pour les vrais amis.

46. *á buena gana no hay pan duro*, il n'est sauce que d'appétit.

47. *Mas honrado es el que merece la honra y no la tiene, que el que la tiene y no la merece*, il est plus honorable de mériter les honneurs et de ne pas les avoir, que de les avoir sans les mériter. Elpenor a reçu, et attaché à sa boutonnière, le signe éclatant de l'honneur, et le gage du constant amour des Français pour leur roi légitime : Elpenor était grand royaliste ce jour là.

48. *Un ojo á la sarten, y otro á la gata*, un œil sur la poêle, et l'autre sur le chat. Il faut veiller avec soin sur ce qu'on craint qu'on ne nous enlève.

49. *Quien es reo y bueno es tenuto, puede far male y no es creduto*, qui est méchant et réputé bon, peut faire grand mal sans qu'on le lui impute.

50. *Gobierna tu boca segun tu bolsa*, selon ta bourse gouverne ta bouche.

51. *Mas no se puede dorar el sol, ni platear la luna*, on ne peut plus dorer le soleil ni argenter la lune, *Nil sub sole novum;* nous ne sommes plus au temps des merveilles. Il reste peu de choses à faire et à trouver. La médecine est inventée depuis Hippocrate, et la mécanique et la physique existent depuis Archimède.

52. *Mas puede maña que fuerza*, l'adresse surpasse la force.

53. *No hay harina sin salvado, ni nuez sin cascara, ni arbol sin corteza, ni grano sin paja, ni aun hombre sin mancha*, comme il n'y a pas de farine sans son, ni noix sans coquille, ni arbre sans

écorce, ni grain sans paille, il n'y a pas d'homme sans tache.

54. *Cada uno juzga por su corazon del ageno*, chacun mesure les autres à son aune.

55. *Tiene el juicio tan acendrado que á su parecer, barrenaria un grano de trigo, y henderia en quatro partes un delgado cabello*, il a l'esprit si subtil, qu'il percerait avec un foret un grain de bled, et qu'il fendrait le cheveu le plus délié en quatre. Ceci regarde principalement les avares et les usuriers, qui ont les mains si alertes et si âpres à la curée, que tout leur est de guerre et leur semble de bonne prise, et dont l'avidité est telle, que même, dit-on proverbialement, si ce n'était l'ange et le chien, ils déroberaient la peste à l'image de saint Roch.

56. *Gavaches*. C'est le surnom injurieux que les Espagnols donnent aux Français ; il est passé chez eux en proverbe. Il y eut un prédicateur espagnol qui s'en servit bien singulièrement à la fin d'un panégyrique de saint Roch. « Oui, messieurs, s'écriait-il, tout ce que je viens de dire à la louange de ce grand saint, et tout ce qu'on pourrait y ajouter, me paraîtrait infiniment au-dessous de ses mérites, et je n'hésiterais pas un moment à le placer à la gauche de l'incomparable saint Jacques, notre glorieux apôtre, c'est-à-dire au-dessus de tous les saints qui sont en paradis, si par malheur il n'était pas né *gavache*. Remercions Dieu d'être nés Espagnols, *amen*. » Ce prédicateur disait tout ce qu'il pouvait trouver de plus injurieux. Voici l'origine de ce mot. En Espagne, la langue catalane s'appelle la langue limousine. Les Français sont

appelés gavaches par les Espagnols, pour désigner *gens du Gévaudan;* car le Gévaudan en latin se rend par les mots *Gavali, Gabali, Gabales;* c'est la langue des anciens Provençaux, comme on le voit par ce qui nous reste des troubadours. Le mot de gavache est devenu un terme de mépris, parce que les habitans du Gévaudan et les Limousins vont en Espagne gagner de l'argent à faire les ouvrages les plus vils de ce pays, comme le font en France les Savoyards, ce qui est devenu pour ces derniers un terme de mépris, comme, parmi le bas peuple, le mot Limousin est un mot injurieux appliqué à des manœuvres maçons.

57. *Juega el sol ántes que nasca.* La vie humaine est abreuvée de tant de dégoûts et de tant de chagrins, qu'elle a besoin de diversions et d'être égayée un peu. Le soleil même, dit plaisamment le proverbe espagnol, joue avant que de commencer sa carrière, pour se reposer quand il l'a terminée.

58. *A quien se hace miel, moscas se le comen*, qui se fait brebis le loup le mange.

59. *Quien bien tiene y mal escoge, por mal que le venga, no se enoje*, qui ne sait pas accueillir la fortune quand elle vient, ne doit pas se plaindre quand elle s'en va.

60. *Ay! memoria, memoria, destruidora de mi descanso!* ah! mémoire, mémoire, toi qui détruis mon repos! exclamation proverbiale. La mémoire du cœur est la meilleure, celle de la tête est une méchante bête.

61. *Es hombre de barba*, c'est un homme de

barbe; expression proverbiale employée par les Espagnols pour désigner un homme de cœur. On ne peut mettre en doute que les premiers hommes n'aient porté la barbe telle que la nature la leur donnait; ils la regardaient, comme le font encore les Orientaux, comme une précieuse prérogative qui marquait la supériorité de leur sexe et la force propre à l'âge viril. Les poètes nous représentent toujours les grands hommes des siècles héroïques fournis d'une longue barbe. *Fusus propexam in pectore barbam*, dit Virgile, en parlant de Mezence.

62. *Es un maxo*, c'est un petit-maître. On appelle ainsi, en Espagne, un homme plein d'affectation dans ses paroles, dans ses gestes, dans sa parure et son maintien, et principalement celui qui emprunte le costume et les airs français.

63. *En el mejor paño hay mayor engaño*, c'est au meilleur drap qu'on est le plus trompé.

64. *Aquel es tu amigo que te quita de ruydo*, celui-là est ton ami qui te tire d'affaire. L'amitié est une union de cœur et d'esprit qui peut être distinguée de plusieurs manières : celui qui a le courage de vous éclairer sur vos défauts et la bonté de vous pardonner vos sottises est un véritable ami; celui qui sait apprécier votre talent, votre esprit, votre mérite, est un ami judicieux; celui qui sait les mettre en œuvre et les rendre profitables à vous-mêmes, est un ami utile; celui qui sait faire le sacrifice de sa fortune ou la partager avec un ami dans le malheur est un ami généreux; celui qui sait se dévouer à la mort pour l'amitié est un ami sublime: c'est le *rara avis in terris;*

c'est l'infortuné de Thou victime de l'honneur et de son attachement pour Cinq-Mars.

65. *La lengua del mal amigo mas corta que cuchillo*, la langue d'un mauvais ami tranche plus qu'un couteau.

66. *La mula y la muger por halagos hacen el mandado*, la femme et la mule obéissent plus par caresse que par force.

67. *Grand guerra tienen siempre entre si hermosura y castidad*, la beauté et la chasteté sont toujours en querelles. Ovide a dit, dans le même sens, *lis est cum formâ magna pudicitiæ.*

68. *El prudente quita las occasiones de ira*, l'homme prudent évite les occasions de se mettre en colère. La mouche qui veut piquer la tortue rompt son aiguillon; le pauvre qui se commet avec un riche, l'homme faible qui attaque un plus fort que soi, se trouvent bientôt hors de combat.

69. *Boca brozosa cria muger hermosa*, bouche peu délicate et qui s'accommode de tout, nourrit la belle femme. Il faut entendre, par cette expression, ces femmes éhontées qui servent, comme chez les Grecs, aux plaisirs des convives par des complaisances obscènes, et que Théophraste, dans ses Caractères, a désignées pour être celles qui jouaient de la flûte, et qu'on louait pour un festin. Le libertinage est de tous les siècles.

70. *A cada malo su dia malo*, chaque mauvais homme a son mauvais jour.

71. *Humo, gotera, y muger parlera echan el hombre fuera de su casa*, fumée, pluie et femme bavarde chassent l'homme de sa maison.

72. *Con una cautela otra se quiebra*, par une ruse une autre ruse se déjoue. Les Espagnols disent encore : *A carne de lobo dente de perro*, à chair de loup dent de chien; et les Français, *à bon chat, bon rat.*

73. *Hermano medi os con vuestro palmo*, frère, mesurez-vous à votre empan. *Metiri se quemque suo modulo ac pede verum est*, il faut que chacun s'habille sur sa taille et se chausse à son pied. (Horace, épit. 7, liv. I.) Avant de juger les autres, il faut se connaître soi-même; *ne te quæsieris extrà*, dit Perse, ne vous recherchez point au-dehors. Ce proverbe signifie encore qu'il ne faut entreprendre qu'en proportion de ses forces.

74. *Pedir y tomar*, demander et prendre. Ce proverbe signifie moralement qu'il faut demander hardiment lorsque le besoin est réel; mais qu'il faut se contenter du bien qu'on nous fait et de l'espérance qu'on nous donne. Les Espagnols ne l'interprètent pas de même : il n'y a pas de gens au monde qui demandent, qui prennent et qui escroquent plus effrontément qu'eux.

75. *Ladron y puta á lo divino*, courtisane et larron sous ombre de dévotion. Ce proverbe veut désigner les faux dévots, qui se font une religion à leur manière, et qui leur est commode. Ils servent Dieu et ménagent le diable. Il n'arrive que trop souvent que ces hypocrites commencent par je crois en Dieu, le père tout-puissant, et qu'ils finissent par la résurrection de la chair.

76. *Una aguja para la borsa, y dos para la boca,*

une aiguille pour la bourse, et deux pour la bouche.

77. *No se logra mas que hacienda de las Indias*, cela ne profite pas plus que l'argent des Indes. Les Espagnols remarquent que l'or et l'argent qu'ils rapportent des Indes ne leur profitent presque pas. En réfléchissant sur les cruautés inouïes qu'ils ont exercées envers les Indiens pour les dépouiller de leurs richesses et de leur empire, ils doivent penser que le ciel a, pour les punir, établi cette compensation défavorable, et conclure que c'est un bien on ne peut plus mal acquis, puisque l'avantage ne leur en demeure pas. L'excès de ces atrocités fut poussé à un tel point, qu'il étouffa dans quelques contrées ce charme invincible de la nature, cet aimant si actif qui provoque l'union des deux sexes. Plusieurs peuplades indiennes renoncèrent à tout commerce intime, pour ne pas multiplier les victimes de la cruauté espagnole. Ce trait, rapporté par Dracke, est le dernier coup de pinceau que l'histoire puisse donner à cet effroyable tableau.

78. *Está una higa en Roma para el que da consejo á quien no se le pide*, à Rome on fait la figue à celui qui donne un conseil à quelqu'un qui ne le lui demande pas, c'est-à-dire on se moque de lui; on lui montre le pouce entre les deux doigts voisins, en fermant le poing, en signe de mépris.

79. *A quien se muda Dios le ayuda*, Dieu aide à qui s'amende.

80. *La pintura y la pelea desde léjos me le otea*, une peinture et une bataille sont deux choses qu'il ne faut voir que de loin.

81. *Creer es cortesia de las tejas à baxo*, croire quelqu'un est une courtoisie, depuis les tuiles jusqu'én bas : c'est-à-dire au dessous du ciel, sans conséquence et qui n'intéresse pas la foi.

82. *Anima sola en el purgatorio ni canta ni llora*, une ame abandonnée dans le purgatoire ne chante ni ne pleure. C'est une dévotion particulière aux Espagnols, de prier *por al anima mas sola*, pour l'âme la moins secourue de prières. Ce proverbe signifie qu'un homme privé d'appui et de protection dans le monde, n'avance ni ne recule sa fortune.

83. *Los años no passan en valde*, les années ne passent point en vain. Le temps passé nous avertit que nous nous acheminons d'autant vers la mort.

84. *La verdad adelgaza, pero no quiebra*, la vérité s'amincit, mais ne rompt pas; elle ressemble à ces métaux ductiles qui s'étendent plutôt qu'ils ne se brisent. On peut mettre la lumière sous le boisseau, mais elle ne s'éteint pas. Les Espagnols disent encore : *La verdad es hija de Dios.*

85. *No hay mentira que no sea hija de algo*, il n'y a pas de mensonge qui ne soit gentilhomme; c'est-à-dire que l'on ne fait point un mensonge que l'on ne donne pour une vérité pure par essence, et comme parole d'homme d'honneur.

86. *Cobra buena fama, y echa te à dormir*, acquérez une bonne réputation, et vous pourrez dormir tranquille. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

87. *Donde no hay dueño hay duelo*, dans la maison sans maître, on voit le deuil naître; les affaires

d'une maison ne vont jamais bien en l'absence du maître. Cette vérité nous invite à ne les abandonner que rarement et dans le cas d'absolue nécessité à la conduite d'autrui.

88. *Guarda te de ira de señor, y del alboroto de pueblo, de locos en lugar estrecho, de persona señalada, y de viuda tres vezes casada, de viento que entre per agujero, y de enemigo reconciliado,* gardez-vous de la colère d'un homme puissant, d'une sédition populaire, de fous dans un défilé, d'une personne notée d'infamie, d'une veuve mariée trois fois, du vent qui entre par un trou, et d'un ennemi réconcilié.

89. *Quien es tu enemigo, el de tu officio*, l'ennemi du barbier est celui de son métier. Les gens de même profession se détestent, parce que l'intérêt les rend jaloux les uns des autres.

90. *El agua es suya, y se la vendemos*, l'eau leur appartient, et nous la leur vendons. Les *aguadores* ou porteurs d'eau à Madrid, ainsi que dans toutes les autres grandes villes d'Espagne, sont presque tous Français. Les Espagnols sont si dominés par la paresse, et elle les rend si maladroits dans les arts mécaniques, qu'ils aiment mieux se servir des étrangers, et leur laisser gagner beaucoup d'argent que de travailler eux-mêmes; ils sont d'ailleurs persuadés que les étrangers, et surtout les Français, qui viennent en Espagne pour y exercer leur industrie, ne sont que des gueux et des misérables, et ils ne les estiment pas.

91. *Las virtudes sin prudencia son hermosure sin*

ojos, les vertus sans prudence sont des beautés sans yeux.

92. *Deus providebit, decia el cura y arastravale la mula; Deus providebit*, disait le curé pendant que la mule le traînait. Les Espagnols sont généralement si nonchalans et si indifférens sur leur existence et sur les choses d'ici-bas, qu'ils ne s'inquiètent jamais du lendemain; ils se fondent sur la Providence pour y pourvoir : aussi les oraisons et les *pater noster* leur tiennent lieu d'industrie; *el perezoso siempre es menesteroso*, le paresseux est toujours pauvre, dit Salomon.

93. *En la casa donde falta el pan todos eñen, y todos tienen razon*, quand le pain manque à la maison, chacun querelle, et chacun a raison.

94. *Hacer su entierro en vida*, s'enterrer vivant. Donner son bien avant sa mort, c'est, dit l'Espagnol, faire son enterrement pendant sa vie. C'est ce que fit Charles-Quint en cédant son royaume, et il s'en repentit; il n'eut d'autre fiche de consolation que de raccommoder des horloges et de chercher à les accorder, et, pour passe-temps, que la satisfaction de se donner vivant le spectacle de son enterrement.

95. *Qien á veinte no es galan, ni á treinta tiene fuerça, ni á quarenta riqueza, ni á cinqüenta experiencia, ni sera galan, ni fuerte, ni rico, ni prudente*, celui qui n'est ni poli à vingt ans, ni fort à trente, ni riche à quarante, ni prudent à cinquante, ne sera jamais ni poli, ni fort, ni riche, ni prudent.

96. *No hay hombre cuerdo á caballo*, il n'est point

d'homme sage à cheval. Ce proverbe veut faire entendre qu'il est difficile de se modérer dans la bonne fortune, et que l'on ressemble à un homme qui, monté sur un excellent cheval, s'imagine qu'il le mènera jusqu'au bout du monde. Il signifie encore qu'il n'est pas aisé d'être sage et retenu dans les occasions, et correspond alors au proverbe français, *l'occasion fait le larron.*

97. *Deve algo para Pasqua, y hacerte hà corta la quaresima*, ayez une dette à payer à Pâques, vous trouverez le carême court.

98. *Al buen consejo, no se halla precio*, les diamans ont leur prix, mais un bon conseil n'en a point.

99. *El hombre es el fuego, la muger la stopa, entra el diablo, y sopla*, l'homme est le feu, la femme l'étoupe, et le diable le vent qui souffle.

100. *Hurtar el puerco, y dar los pies por Dios*, dérober le pourceau, et en donner les pieds à Dieu. Ce proverbe est dirigé contre ceux qui font des aumônes du bien d'autrui; c'est à quoi fait allusion cette pensée de Virgile : *Ipsumque vocamus in prædam partemque Jovem.* S'il existe quelque chose d'odieux, c'est, sans contredit, le vol fait sur la subsistance du pauvre et du malheureux. Il est plus d'un homme en charge qui ne s'est fait aucun scrupule sur ce point, et qui croit endormir sa conscience en prenant de l'eau bénite, et en rendant avec ostentation, dans sa paroisse, un infiniment petit de ce qu'il a dérobé dans ses jours gras aux nécessiteux, dont il devait être, par état, le protecteur et l'appui.

plus belles qualités; l'amour les porte à de fâcheux excès, et la jalousie leur fait commettre des crimes qui ne sont cependant pas aussi communs que quelques auteurs ont voulu le persuader.

Les Italiens sont bien faits et bien proportionnés de corps; ils ont le regard si animé et si plein d'intelligence, la physionomie si caractérisée et si expressive, que leurs peintres et leurs statuaires ne sauraient trouver dans aucun autre pays de plus parfaits modèles. Ils ont, de plus, et pour ainsi dire, un sixième sens, c'est celui de la gesticulation; leurs doigts sont d'une mobilité surprenante, et agissent aussi vite que la pensée. Les Italiennes sont également bien partagées du côté de l'esprit et de la beauté, mais elles ont un penchant trop décidé pour l'amour et pour la galanterie; elles se dépouillent facilement de cette timidité et de cette grâce modeste qui font la parure et l'ornement de leur sexe; elles perdent de bonne heure la couleur de la vertu : aussi le lien du mariage n'est point l'objet du culte respectueux des classes supérieures. Chaque femme mariée a, par un usage fort ancien et sans doute fort commode, uni son sort à un *sigisbé*, espèce d'amant en titre, qui, sans jouir, du moins explicitement, des priviléges de l'époux, en a les honneurs apparens, fait une cour assidue à l'épouse, habite avec elle, et quelquefois sans crime de part et d'autre, contradiction fort étonnante chez un des peuples de la terre le plus ardent en amour et le plus jaloux, ce qui prouve invinciblement la force de l'usage émané de cet esprit de galanterie qui remonte aux temps de la cheva-

lerie. Les Italiens attachent au mot de sigisbé, ainsi qu'à la chose, une toute autre idée que celle que nous en formons. Ce mot, dérivé de l'italien *bisbigliare*, qu'on prononçoit anciennement *cicisbeare*, ne signifie autre chose que *chuchoter*, ce qui indique assez quel était l'emploi de celui que les Italiennes admettaient dans leur intimité. Mais la malignité en a tiré des conséquences que le fait s'est plu souvent à justifier; dès-lors ce mot, qui n'était d'abord qu'un terme de simple courtoisie, est devenu, par une acception défavorable, synonime d'un terme plus positif, que la galanterie naturelle aux dames italiennes, d'accord avec l'usage, a consacré. C'est surtout à Venise que le sigisbéisme a étendu son empire; là, les sigisbés sont tantôt les esclaves, tantôt les tyrans de leurs dames, et les Vénitiennes sont aussi jalouses de leurs sigisbés, que les femmes en d'autres pays le sont de leurs maris.

La vertu première des Italiens est la sobriété; généralement taciturnes, ils concentrent plus leurs pensées qu'ils ne les expriment; on trouve en eux moins de réflexion que leur gravité naturelle ne semble en annoncer; plus vindicatifs que braves, ils sont plus superstitieux que religieux. Les classes moyennes de la société sont très-attachées à la routine, aux vieilles coutumes, et ne visent point au perfectionnement.

Le costume des Italiens diffère peu de celui des peuples qui les avoisinent; ils gardent un milieu entre la mobilité française et la gravité espagnole. Les Napolitains s'habillent communément de noir,

[illegible]

solus et incontinens, ils sont encore moins séditieux. Il n'y a pas de nation plus soumise, plus essentiellement obéissante et plus attachée à la forme de son gouvernement et à ses maîtres; ils ont un goût décidé pour les cérémonies religieuses, qui sont en grand nombre, et qu'ils célèbrent avec une pompe et un luxe inconnus aux autres nations.

Les Italiens, malgré toutes leurs bonnes qualités, sont emportés et violens; une parole injurieuse, un regard de mépris les enflamment d'une soudaine colère, leur mettent le couteau à la main, et avec cette arme, dont ils sont toujours munis, ils vident sur-le-champ leurs querelles. La chaleur du climat développant de bonne heure en eux de grandes dispositions pour les plaisirs de l'amour, la nécessité, d'accord avec la politique, a trouvé certains tempéramens propres à atténuer et à amortir ce penchant à la volupté, qui, dans les jeunes gens des deux sexes, devance souvent l'âge fixé par la nature pour se livrer à ses attraits; alors les parens, pour ne pas contrarier trop sévèrement ces vœux précoces, et dans la crainte de voir leurs enfans se mésallier ou compromettre leur santé par d'imprudentes amours, leur louent des maîtresses pour un mois, pour un an, et ce commerce de concubinage, qui tourne souvent au détriment de l'espèce, est toléré, avoué même dans diverses parties de l'Italie.

Les concerts, les mascarades, les jeux de cartes, la mourre, les sérenades, les joûtes, les courses de chevaux non montés, les conversations ou assem-

blées, constituent les amusemens principaux des Italiens. Les combats de chiens et de taureaux sont fort en usage dans la Romagne et dans la Marche d'Ancône. On emploie pour ces combats des chiens de l'île de Corse, qui passent pour les plus fiers et les plus intrépides de leur espèce. L'usage en Italie est de faire courir les chevaux seuls et en liberté, dans une des plus longues rues d'une ville; il est curieux de voir avec quelle ardeur ces nobles animaux s'animent à la course et s'efforcent de se devancer les uns les autres : tous semblent embrasés du désir de remporter le prix pour leur maître; ce prix est ordinairement une pièce de velours ou de drap écarlate. Ces courses de chevaux donnent lieu à des paris comme en Angleterre, mais les enjeux sont bien moins considérables.

J'ai fait connaître le caractère des Italiens en général; je vais maintenant tracer les nuances et les différences qui servent à distinguer le peuple d'une contrée de celui d'une autre.

Le Piémontais est de tous les peuples d'Italie le plus grave et le moins enjoué; son visage porte l'empreinte de la mélancolie et d'une gravité chagrine; il n'a pas cette vivacité et ce brillant d'imagination qui éclatent dans les autres Italiens; mais il a le génie de la guerre, il est courageux et constant. Les Piémontais sont tellement animés d'un esprit martial, que les paysans même n'ambitionnent de paraître qu'avec des habits militaires, et il n'est pas rare de les voir suivre la charrue dans cet acoutrement. Les champs du Piémont ont été souvent témoins de la bravoure de ses habitans, et

les guerres que ceux-ci ont eues avec les Français ont fait naître parmi eux ce proverbe : *Le Piémont est le tombeau des Français.*

Les Génois, les anciens Liguriens, ont été exposés de tous temps aux traits envenimés de la satire ; ils ont été fort maltraités par Virgile, Silius Italicus et Ausone. Le caractère fourbe des Génois, leur cupidité connue, leur esprit tracassier et mercantile, ont pu autoriser, jusqu'à un certain point, ce reproche, devenu proverbial : *Que les hommes y sont sans foi, les femmes sans pudeur, comme les montagnes y sont sans bois et les mers sans poissons.*

Les habitans de la Lombardie, principalement les Milanais, ont de la franchise et de la cordialité ; on les compare d'ordinaire aux Allemands pour leur bonne foi, aux Français pour leur amour du luxe et pour leur élégance dans les ameublemens et dans les équipages, et aux Anglais dans leur amour pour la table et la bonne chère, ce qui les a fait nommer *Lupi Lombardi.*

Un proverbe italien dit que, pour rendre un Vénitien heureux, il faut trois choses, savoir : *la mattina una messetta, il dopo pranzo una bassetta, e la sera una donnetta,* une courte messe le matin, une partie de jeu après dîner, et une fille dans la soirée. Ce proverbe, qui renferme les traits principaux du caractère vénitien, ne met pas leur moralité dans le jour le plus favorable; mais il prouve qu'au milieu des vices dont ce peuple est entaché, il ne met point tout-à-fait la religion en oubli: quoique cette pratique quotidienne soit plutôt pour

lui une simple cérémonie qu'un véritable but d'édification, c'est toujours un hommage extérieur qu'il rend à la religion. Venise était la ville d'Italie où les moines et les courtisanes jouissaient d'une plus grande liberté, ce qui a donné lieu à ce proverbe : *Venezia è il paradiso de' fratri e delle putane.* Les Vénitiens ont plus de penchant pour les plaisirs sensuels, ils sont plus passionnés pour le jeu que les autres nations d'Italie; mais cet amour des femmes et du jeu n'exclut pas la possession de plusieurs qualités et de plusieurs vertus recommandables : ils sont sobres dans leur manière de vivre, quoique magnifiques dans leurs dépenses; comme les Anglais, ils ont une haute idée d'eux-mêmes, mais ils ne sont pas portés, comme les premiers, à censurer leurs voisins.

Les Toscans, pour le goût et pour l'habileté dans les arts, ne sont inférieurs à aucune nation; mais ils possèdent à un degré éminent un talent qui leur est particulier, c'est celui d'improviser la poésie, de chanter des vers impromptu sur la guitare et sur d'autres instrumens. Cette qualité est chez eux de très-ancienne date. Sacchetti, un de leurs historiens, dit que le peuple de Florence était dans l'usage de chanter, dans les rues, les poèmes de Dante. Cette habitude excite l'admiration des étrangers, surtout lorsque ceux-ci peuvent être témoins d'une lutte entre deux improvisateurs, *cantare pares, et respondere parati.* C'est alors que la rapidité de leurs expressions, la facilité de leurs rimes, la justesse de leur nombre, l'abondance des images, la chaleur et l'impétuosité de leurs pen-

sées, procurent aux auditeurs une surprise et une satisfaction incroyables.

Il faut que les Napolitains ne jouissent pas d'une grande réputation de bonté, puisque l'on appelle le royaume de Naples le *paradis de l'Italie habité par des démons*. Je ne sais jusqu'à quel point cette imputation est fondée. A Naples, la sobriété et le repos, une transpiration abondante, beaucoup d'eaux thermales et très-peu de médecins, ménagent les principes de la vie; tout est économie dans cette hygiène. Dans ce royaume, la superstition tient à peu près lieu de religion; d'ailleurs, il suffit à un Napolitain d'assurer qu'il en a, pour en avoir, et pour qu'on le croie : il en coûterait trop pour le contester. Les Napolitains sont processifs; ils plaident, d'ailleurs, pour tromper et pour se désennuyer; car l'ennui pleut à verse chez un peuple désœuvré. La probité leur paraît une aberration de l'esprit, la franchise une effervescence de tempérament. La finesse de l'esprit consiste, selon eux, à trouver l'occasion de faire des dupes, et l'habileté, à réussir. La vengeance est un droit de nature, la paresse le résultat d'une excessive civilisation, l'amour un besoin souvent usé et factice, la femme un meuble de circonstance, et l'homme un effet payable à vue. Il existe à Naples une espèce d'hommes dont le métier consiste à ne rien faire et à vivre de l'air du temps, ce sont les *lazzaroni;* chez eux ce n'est pas vice, c'est tempérance. Un lazzarone qui a gagné, en travaillant quelques heures, de quoi vivre pour plusieurs jours, force son estomac à se contenter d'une portion exiguë de ma-

caroni et de quelques petits poissons, se promène ou s'accroupit dans les rues, se baigne dans la mer ou se couche sur le sable, et s'endort; il végette ainsi plusieurs jours, reprend du travail, et recommence ainsi son train de vie habituel : il tourne perpétuellement autour du même cercle.

Les Romains d'aujourd'hui ne peuvent être comparés, sous aucuns rapports, à leurs prédécesseurs; Rome n'engendre plus des Fabius, des Camilles, des Césars et des Catons. Les eaux du Tibre, qui servaient à assouplir les corps vigoureux des héros romains, ne lavent plus depuis long-temps que des surplis et les jupes des *buonas robas* de la capitale du monde chrétien : triste effet des révolutions qu'amène le temps, premier ministre de Dieu au département de ce monde. Les Romains modernes sont adonnés aux beaux-arts et cultivent la poésie; les riches passent la plus grande partie de leur temps en sommeil, en amour, en vanités, en disputes théologiques et en processions. Le jour ils font la sieste, usent amplement de leur complaisant *dolce far niente*, ou font des riens; la nuit est le commencement de leur réveil : alors chacun s'évertue, l'un va à la promenade, l'autre à la collation dans les auberges; celui-ci se livre aux charmes de la conversation, celui-là intrigue dans les coteries. Les défauts qui caractérisent le bas-peuple, sont l'impudence et la férocité. La mendicité à Rome n'est point, comme partout ailleurs, un état précaire et réprouvé, cet état nourrit son homme. La pitié des Romains ne raisonne pas : il suffit d'étaler des haillons dégoûtans ou une plaie hi-

deuse dans les rues, pour exciter leur compassion. Enfin, Rome moderne ne représente pas plus l'ancienne, qu'un corps injecté ne représente un corps vivant.

PROVERBES ITALIENS.

1. *Donna ignuda manda l'uomo sotto la terra.* L'incontinence est une passion directement contraire aux bonnes mœurs, funeste à la santé, nuisible à la réputation, et très-préjudiciable à la fortune; elle est seule capable de ternir les plus belles qualités; elle ôte l'usage de sa liberté à celui qui s'y livre aveuglément et sans frein, parce que ce n'est plus la raison qui lui commande, mais le caprice des objets de son adoration. La vie du régent et sa mort offrent un exemple frappant des suites déplorables de l'incontinence et de la dissolution des mœurs. On peut rappeler ici ce mot de Démosthènes, qui, sollicité à une partie de débauche, répondit : Je n'achète pas si cher un repentir; et celui de l'empereur Adrien, à qui l'on demandait pourquoi l'on peint Vénus nue, il répondit : *quia nudos dimittit,* parce qu'elle nous renvoie tout nus. En effet, la passion effrénée pour les femmes finit par nous ruiner et par abréger nos jours, comme le dit fort bien le proverbe italien. Les Espagnols disent, dans le même sens, *quien me ata me mata.* On trouve le correctif du mal dans le proverbe suivant : *Molto guadagna chi putana perde.*

2. *Presto e bene non si conviene,* vite et bien ne vont jamais ensemble. Les Italiens disent encore proverbialement : *Far le cose a ruffaruffa; è un*

imbroglio matasse; et les Latins : *Nimium properans seriùs absolvit.*

3. *Cento hore di fastidio non pagano un quatrino di debito*, cent heures de chagrin ne paient pas un sou de dettes. Si l'on employait à chercher un remède à ses maux la moitié du temps que l'on consume à se désespérer, il n'y aurait pas de maux qui ne fussent susceptibles d'être surmontés.

4. *È stato scritto nel tempo del sirocco*, il a été composé par un temps de siroc. Les Italiens se servent de cette locution pour désigner un ouvrage ennuyeux et insipide. En effet, le siroc est un vent qui prend naissance dans les sables brûlans du grand désert de Libye, où le défaut de végétation détermine une extrême rareté d'oxigène : par la même raison il s'y charge d'une surabondance d'azote, pour parler le langage de la chimie moderne ; et malgré la longueur du trajet, malgré l'agitation des flots de la mer qui le dépurent, le rafraîchissent et en absorbent une partie, il arrive en Sicile, pressé par les vents de sud-est, et répand sur ce beau pays et sur les côtes d'Italie sa maligne influence. On éprouve ses effets à Naples, à Livourne, à Rome, mais avec bien moins d'intensité qu'à Messine, à Catane, et surtout à Palerme ; il frappe d'une égale paralysie les facultés morales et physiques : il énerve le corps, débilite l'âme et éteint l'esprit.

5. *Chi compra ha bisogno di cent' occhi, chi vende n' ha assai d'uno*, celui qui achète a besoin de cent yeux, celui qui vend n'en a besoin que d'un. *Plus*

vident oculi quam oculus, dit un ancien proverbe latin. Lorsqu'un maquignon veut vous vendre un cheval, il le pare, il le lustre pour cacher ses défauts et pour vous fasciner les yeux. Lorsqu'un homme veut vous séduire, il se couvre d'un masque : essayez le cheval, ôtez le masque à l'homme, vous trouverez une rosse et un méchant.

6. *Per fame è lecito d'alterar le leggi.* Ce proverbe veut prouver jusqu'où peut pousser l'excès même de la nécessité, tant elle est impérieuse. Quand on a faim, disait Innocent VI, on prend le bien d'autrui quand l'occasion s'en présente. Un homme qui s'est créé de grands besoins, donnera aisément dans de grandes bassesses, et ce ne sera que faute d'occasions s'il ne donne pas dans de grands crimes.

7. *Chi non si leva a buon hora non fa buona giornata*, celui qui se lève tard ne fait pas une bonne journée.

8. *Pan d'un dì, ovo d'un' hora.* Il n'est rien tel que les lois naissantes et toutes neuves, elles sont comme le pain et les œufs. L'état florissant d'un code est celui de son enfance.

9. *La capra giovane mangia il sale, e la vecchia mangia il sale e il sacco.* Ceci regarde les femmes agées, qui font plus de mal à la bourse que les jeunes, parce que les premières pensent au solide, et aiment du corps et de la tête, et parce que les secondes s'attachent à toute autre chose, et comme dit Stephano Guazzo, dans son poème de *la civil Conversatione* :

Succia Lesbia la borsa e succia il core;
Pazzo è chi compra con due sangui amore.

Mais aujourd'hui, jeunes et vieilles font autant de mal à la bourse qu'au reste.

10. *Ricchezza fa superbia, superbia fa povertà, povertà fa umiltà, umiltà fa ricchezza, ricchezza fa superbia.* Cette roue-là tournera jusqu'à la fin des siècles.

11. *Qui sta il punto come disse Lippo Topi.* Voici l'origine de ce singulier proverbe, telle que la rapporte le fameux cordelier Robert de Licio, dont parle Erasme dans son livre de *Ratione concionandi*: Un testament est déraisonnable et nul lorsque le testateur dispose d'une chose qu'il ne possède pas, comme le fit un nommé Lipetopo? Étant à toute extrémité, il fit un testament dans lequel il léguait plusieurs milliers de ducats pour des usages pieux; les assistans lui ayant demandé quel était l'exécuteur testamentaire qu'il chargeait de distribuer tant d'argent, il répondit : *Voilà le point de la difficulté.* Cette réponse est passée en proverbe ; l'usage a seulement changé le nom de ce singulier testateur Lipetopo en Lippotopi. Un autre original de même espèce, dictant son testament à des notaires, après leur avoir désigné un certain nombre de legs considérables, qui absorbaient tout ce qu'il pouvait avoir de biens, fit une disposition en leur faveur. Les notaires en levèrent l'oreille de surprise, et, leur interêt les guidant comme l'instinct le plus sûr, ils demandèrent au testateur sur quoi ils pourraient prendre et prélever la bonne intention qu'il leur témoignait si charitablement, car, lui

disaient-ils, c'est de là que dépend toute la validité de votre testament. Je le sais bien, répondit froidement le testateur, *voilà ce qui m'embarrasse.*

12. *Tempo, testa, testoni.* Il y a en Italie un proverbe qui réunit sur la lettre T trois combinaisons, comme dans les proverbes grec et latin : *Tria pessima cappa* (voir le prov. latin 214), sauf que la lettre T est prise ici dans une acception agréable. Les Italiens disent donc que bienheureux est celui qui peut assembler les trois T : *Tempo, testa, testoni; temps, bonne tête et argent.*

13. *A nave rotta ogni vento è contrario,* à navire brisé tout vent est contraire, disent les Italiens. Les Grecs disaient au contraire Θεῶ, etc., dont voici la traduction latine : *Deo volente etiam in vimine naviges,* avec le bon plaisir des dieux, ou si l'on est heureux, on peut naviguer sur une claie jusqu'au bout du monde. Ce vers est de Ménandre, parmi les sentences duquel il se trouve; il est aussi dans le *Stromateus parœmiarum* de Joseph Scaliger. Aristophane, qui aimait à mordre sur le tiers et le quart, disait, en parlant de Sophocle, que l'avarice l'avait engagé, tout décrépit qu'il était, à courir en mer après le gain, sur une claie.

14. *Gli amici falsi sono come l'ombra dell' oriuolo chi, se il tempo è sereno apparisce, se nebuloso, s'asconde,* les faux amis sont comme l'ombre d'un cadran : elle paraît si le ciel est serein, elle se cache s'il est nébuleux.

15. *Tu sei poco utile come la mula di Balestraccio,* tu es aussi inutile que la mule de Balestraccio. Ce proverbe a besoin d'explication pour un étranger;

mais en Italie la tradition fait connaître à tout le monde que le meunier Balestraccio, ayant acheté une mule, trouva qu'elle ne voulait porter les sacs de farine que jusqu'à moitié chemin, et qu'alors elle retournait au moulin, d'où il conclut qu'elle aurait aussi bien fait de ne les point porter du tout.

16. *La donna o sia la ciriegia per suo mal s'imbelletta*, la beauté nuit à la femme aussi bien qu'à la cerise. Les godeluraux et les moineaux font la guerre à l'une et à l'autre.

17. *Mano chiusa non prende mai mosche*, la paresse et l'oisiveté précipitent l'homme dans la misère et la pauvreté.

18. *Imbrogliar la spagna*. Cette expression proverbiale s'emploie lorsqu'une personne se fatigue à bavarder, pour donner le change à quelqu'un sur un objet qui l'intéresse, qu'elle voudrait lui cacher et que celui-ci voudrait savoir : cette expression correspond à celle-ci *Tourner autour du pot.*

19. *A rivederci ormai in pelliceria*, à nous revoir parmi les morts. C'est l'espèce de congé que l'on suppose que les renards se donnent l'un à l'autre, parce que, sachant qu'ils doivent être tués tôt ou tard, et que leurs peaux seront vendues, ils disent à leurs enfans, quand ils se séparent d'eux : *A rivederci in pelliceria*, à nous revoir chez le pelletier.

20 *Il tutto se n'è andato in limatura*. C'est une expression proverbiale assez commune en Italie, pour désigner la critique que l'on fait d'un mauvais livre : tout s'en est allé en limure. Elle est prise de Pline le jeune, qui dit, dans une de ses lettres : *Ferrum expoliendo non tam splendescit quam*

atteritur, le fer s'use plus en le polissant qu'il ne s'éclaircit. Voici un trait analogue, tiré des facéties de Domenichi : Un poète de profession donna un jour à lire un sonnet qu'il avait composé, à J. B. Pizzoni, de la ville d'Ancône. Ce dernier ne l'eut pas plutôt lu, qu'il demanda au nourrisson des muses ce qu'il voulait qu'il en fît? Que vous éliminiez toutes les choses qui ne vous paraîtront pas bonnes, lui dit le poète. Pour Dieu, lui répondit Pizzoni, ne me chargez pas d'une pareille commission, je vous puis assurer que tout s'en ira en limure! Voulant lui faire entendre par là que son sonnet ne valait rien du tout.

D'un cercle de censeurs consultant le suffrage,
Avec docilité j'écoutais leurs leçons :
L'un blâme un sentiment, et l'autre, sans façons,
Veut que j'efface un mot, le troisième une phrase;
L'ouvrage est bon, sans doute; il faut, pour votre bien,
Si vous nous en croyez, fondre tout votre ouvrage.
C'est déjà fait, Messieurs; grâce à votre triage,
Il est si bien fondu, qu'il n'en reste plus rien. (M.)

21. *Se vuoi che stia secreto, nollo dire et se non vuoi che si sappia, nollo fare*, si tu veux qu'une chose soit secrète ne la dis pas, et si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

22. *Fare come il can dell'ortolano che non mangia dei cavoli, e non ne lascia mangiar altrui*, faire comme le chien du jardinier, qui ne mange pas de choux, et qui ne veut pas qu'on en mange, c'est à dire, ne point vouloir une chose, et empêcher que les autres en jouissent. Ce proverbe s'applique aux envieux : le propre de l'envieux, dit Aristote, est d'être faché de tout. *Invidus de omnibus dolet.* L'en-

vie tourmente quand on la renferme en soi-même, et rend odieux quand on la laisse paraître au dehors. Cette passion fait sur le cœur de l'homme ce que la rouille fait sur le fer, suivant cette pensée d'Antistènes : *Quod rubigo ferro hoc livor homini.*

23. *Pare un ebreo ch'abbia perduto il pegno,* il est triste comme un juif qui a perdu l'intérêt de son argent. Quand quelqu'un, par quelque mésaventure, montre une physionomie mélancolique, les Italiens se servent de cette expression. Suivant l'opinion commune, il est fort rare que les juifs aient un air gai, parce que de leur nature ils sont portés à la gravité; mais un juif qui se trouve dans le cas cité par le proverbe, rencherit sur la tristesse habituelle de ses pareils, et a la figure toute déconfite. Ce proverbe se rapproche du nôtre : *Triste comme un aveugle qui a perdu son bâton.*

24. *Il primo grado di pazzia è il tenersi savio, il secondo farne professione, il terzo sprezzar il consiglio,* le premier degré de la folie est de se croire sage, le second est de le proclamer, le troisième est de mépriser les conseils.

25. *Cavar cappa o mantello.* Cela se dit des démarches pressées que l'on fait pour terminer une affaire, et est pris de l'action d'un homme qui, voulant travailler avec diligence, se dépouille de tout ce qui peut l'en empêcher, par conséquent ôte son manteau et sa veste, qui l'embarrassent et gênent l'action de ses membres.

26. *Fare come il can d'Esopo,* c'est à dire quitter le certain pour l'incertain. Ce proverbe est tiré

d'une fable d'Esope, dans laquelle un chien quitte la viande qu'il avait dans sa gueule, pour prendre l'ombre qu'il voyait dans l'eau et qui lui paraissait meilleure. Les Italiens rendent encore le sens de ce proverbe d'une autre manière; ils disent : *Cercar miglior pane che di grano*, chercher du pain fait avec une meilleure farine que celle de froment.

27. *Le vesti degli avvocati son foderate delle ostinazioni dei litiganti*, les robes des avocats sont doublées de la sottise et de l'entêtement des plaideurs.

28. *Ne di tempo ne di politica ti pigliar malinconia*, ne te chagrine ni du temps ni de la politique.

29. *Queste son buone mosse.* Cela se dit proverbialement lorsqu'un événement qu'on espérait est arrivé, ou lorsqu'une affaire est terminée. Ces mots sont empruntés d'un espèce de dicton en usage dans les courses des chevaux en Italie. Les spectateurs, qui désirent ardemment voir arriver les coursiers au but, crient souvent les voilà, bien qu'ils n'y soient pas encore arrivés; mais lorsqu'ils y sont réellement, ils disent alors, c'est fait : *Queste son buone mosse.*

30. *Vada a Buda*, il s'en va pour ne plus revenir : il est mort. Ce proverbe tire son origine de la prise de Bude sur les Turcs, par Louis, roi de Hongrie, en 1626. Presque tous les chrétiens qui allèrent à cette guerre y périrent ainsi que le roi, et depuis ce temps on dit de quelqu'un qui est mort : *È andato a Buda.*

31. *Chi biasima vuol comprare*, qui déprécie veut acheter. *Malum est, malum est, dicit omnis emptor*, cela ne vaut rien, dit tout homme qui achète. Il en est généralement des choses dont on veut se défaire, comme de la mule de Gil-Blas, que son oncle lui avait donnée, et que l'hôte de Pegnaflor l'engageait à vendre à un maquignon de ses amis. « On la fit passer et repasser, dit-il, devant le maquignon, qui se mit à l'examiner des pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvait dire beaucoup de bien, mais quand ç'aurait été la mule du pape, il y aurait trouvé à redire. » Combien d'acheteurs ressemblent à l'honnête maquignon, qui fait marché avec Gil-Blas, et prétendent qu'en intéressant leur conscience, on les prend par leur faible.

32. *Chi la fa, l'aspetta*, il faut s'attendre à la pareille; il arrive souvent que celui qui dérobe le bien d'autrui est dépouillé par un autre ravisseur plus fort que lui.

33. *S'entènde acqua, non tempesta*, on veut bien de l'eau, mais non pas un déluge. Un jardinier, qui avait grand besoin d'eau, en demandait au ciel avec de grandes instances. Ses prières furent exaucées, mais beaucoup plus amplement qu'il ne désirait, car au lieu d'une pluie suffisante, il tomba un tel déluge d'eau que, regrettant sa prière, il dit ces mots, qui sont devenus proverbe.

34. *Parla prima e pensa poi*, l'homme sage avant de parler songe à ce qu'il doit dire, le fou fait tout le contraire. Le cardinal Madrucce disait : Ce n'est

pas être fou que de faire une folie, mais c'est l'être que ne pas savoir la cacher.

35. *I padroni la state van dinanzi, l'inverno da dietro.* En Italie, les maîtres marchent en été devant leurs valets à cause de la poussière, en hiver ils vont derrière à cause des mauvais chemins. Ce n'est pas la même chose en France : autrefois les valets allaient toujours derrière les maîtres, aujourd'hui c'est un revirement de bord continuel.

36. *La fama è viva ai vivi, e morta ai morti.* Cette pensée proverbiale des Italiens est pleine de sens. On se donne bien de la peine dans le monde pour acquérir de la gloire : c'est une jouissance qui n'est tout au plus sensible que pendant la vie, et qui s'éteint à la mort.

37. *Non ha il palio chi non corre.* Le prix de la course, exercice fort commun en Italie dans le XVe siècle, était une riche pièce d'étoffe, d'où le proverbe a tiré son origine. On lit dans la vie du célèbre Castruccio Castracani, général des Lucquois, qu'après la bataille de Serravalle, qu'il gagna sur les Florentins, il donna des fêtes magnifiques sous les yeux mêmes de ses ennemis, et qu'il fit jouer à la course *du palio*, des femmes prostituées qui étaient toutes nues.

38. *Dall' acque chete me ne guarda iddio, che dalle correnti me guarderò io*, que Dieu me garde des eaux dormantes, je me garderai des eaux courantes. Les Chinois disent : *Défie toi de l'eau des citernes.*

39. *Chi lascia il poco per haver l'assai ne l'uno ne l'altro havrà mai*, qui laisse le peu pour saisir le

plus, n'aura ni l'un ni l'autre. L'homme, s'il entendait ses intérêts, devrait se contenter du nécessaire; mais du nécessaire on passe au commode, du commode au superflu, du superflu à l'excès, de l'excès au criminel.

40. *Tu sei più rabbioso del cane di ser Bergolo*, tu es plus hargneux que le chien de Bergolo. Il paraît qu'un nommé Bergolo, maître d'école à Rome, avait un chien qui tournait la broche, réveillait les écoliers, allait au marché, dansait et rapportait; mais il était si hargneux, que personne autre que son maître ne pouvait l'approcher : ce qui a motivé ce proverbe fort ancien et fort usité en Italie.

41. *Le buone parole ungono, le male pungono*, les bonnes paroles adoucissent, les mauvaises irritent.

42. *Chi non ha, non è*, qui n'a rien, n'est rien.

At nunc barbaria est grandis habere nihil.

« C'est être aujourd'hui tout-à-fait barbare que de n'avoir rien.

43. *La bugia ha la gamba corta, presto si arriva.* Le mensonge, disait Aristote, est le vice des esclaves, comme c'est aujourd'hui celui des laquais. Les empereurs grecs, en prenant possession du trône, juraient de dire toujours la vérité. Ce serment, considéré sous un rapport moral, n'est-il point un acte inconvenant pour un souverain ; n'attaque-t-il pas le caractère de grandeur et de bonne foi dont on doit le supposer doué. On ne fait jamais plus de sermens que lorsqu'on a envie de n'en tenir aucun.

Il faut croire qu'un tel serment n'a été mis en usage que depuis la décadence de l'empire, et lorsque les mœurs des Grecs se sont corrompues à l'excès. Alors ce vice, dont le germe existait depuis si long-temps dans la Grèce, a pris un caractère distinctif et commun à tous les Grecs. On peut dire que la Grèce, suivant le proverbe *Græcia mendax*, a été de tout temps, pour me servir d'une expression moderne, la terre classique du mensonge.

44. *Far la zuppa nel paniere.* C'est ne rien faire de bien, se fatiguer en vain, lorsqu'on se mêle de faire une chose à laquelle on n'entend rien.

Chi fa l'altrui mestiere,
Fa la zuppa nel paniere.

45. *Paragona il campanile del duomo colla setti-mana santa*, il compare le clocher de la cathédrale avec la semaine sainte. C'est comparer deux choses tout-à-fait dissemblables : *Comparaison n'est pas raison.*

46. *Tanto ne va a chi ruba, quanto a chi tiene il sacco*, il en revient autant à celui qui tient le sac qu'à celui qui vole, au receleur qu'au voleur. *Tener il sacco* veut dire aider à commettre un délit quelconque. Ce proverbe vient de ce que lorsque des voleurs sont en expédition, l'un tient le sac, et l'autre met l'objet volé dedans.

47. *Tre cose sempre ci costano, carezze del cane, amor di cortegiana, e invito d'oste*, trois choses coûtent toujours cher, caresses de chien, amour de courtisane, invitation d'hôte.

48. *Fare a te con gli spilletti.* Cela signifie proverbialement perdre le temps sans utilité et profit,

se fatiguer vainement; et aussi, par extension, faire une chose avec villénie. Ce proverbe italien correspond à l'expression latine, *ludere aciculis*, comme nous disons, *disputer sur la pointe d'une aiguille*, disputer pour ou sur rien.

49. *Pissa chiaro e beffa il medico, riga pur dritto e lascia dir chi vuole*, urine clair et moque-toi du médecin; marche droit et laisse parler qui voudra.

50. *Non si grida mai al lupo, ch' egli non sia in paese;* ce qui peut se rendre en français par ce proverbe équivalent : *Quand on parle du loup on en voit la queue.*

51. *Servo d'altrui si fa, chi dice 'l suo secreto a chi n'ol sa*, celui qui dit son secret à qui ne le sait pas, se fait esclave d'autrui. La première vertu est de retenir sa langue, comme nous l'apprend ce distique de Caton :

Virtutem primam esse puta compescere linguam.

On se repent plus souvent d'avoir parlé que de s'être tu, disait Xénocrate; un proverbe arabe dit : Qui se fie sans connaissance court risque de se repentir avec raison : en effet l'homme sage se repose sur la racine de sa langue, mais le fou voltige sur le bout de la sienne.

52. *Non v'è peggior ladro d'un cattivo libro*, il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre; il dérobe tout votre temps. La nature est l'institutrice de l'espèce, les livres sont les instituteurs de l'individu; je veux parler des bons livres : ils sont à la culture de l'esprit ce que sont les serres chaudes à l'éducation des plantes; ils hâtent ses

développemens, ils accélèrent ses progrès. Les livres sont l'unique moyen de transmettre aux derniers âges la pensée, cette espèce d'éclair qui ne fait que briller et disparaître. Quand le corps d'un savant rentre dans la masse de la matière, quand son âme s'envole au monde des esprits, les livres nous conservent le dépôt de ses connaissances; ils nous montrent ses idées, qu'ils ont rendues visibles et permanentes. Alphonse, roi d'Aragon, disait : Les livres sont les conseillers qui me plaisent davantage; la crainte ni l'espérance ne les empêchent de me dire ce que je dois faire. Un bon livre est un legs qu'un homme de génie fait au genre humain; c'est un trésor qui, passant d'une génération à l'autre, enrichira celle qui vit, celle qui va naître et la postérité la plus reculée; mais un mauvais livre est un legs qu'il ne faut prendre que sous bénéfice d'inventaire. *Magnus liber magnum malum*, un gros livre est un gros mal, disait le philosophe grec Callimaque; le même disait qu'un petit livre valait mieux qu'un gros, parce qu'il contenait moins de sottises. Locke dit, en parlant des livres obscènes et licencieux, que c'est une sorte de poix, à laquelle il ne faut jamais toucher. Le pape Clément XIV, Ganganelli, pensait que tous les livres du monde pouvaient être réduits à 600 in-folio, et que ceux de nos jours étaient d'anciens tableaux que d'adroits réparateurs avaient trouvé l'art de nettoyer assez bien, pour les présenter comme neufs au public. Jamais le goût des livres n'a été plus répandu qu'aujourd'hui; tout le monde veut en avoir, même ceux, je ne dirai point qui ne

savent pas, mais qui ne veulent pas lire. Acheter des livres qu'on n'est point à portée d'entendre par le seul motif qu'ils ont été composés par des hommes de génie, me paraît une action conforme à celle d'un homme qui achetera it des habits malséants à sa taille, par la raison qu'ils auraient été façonnés par un tailleur en vogue et en renom. On voit des livres partout : une jolie femme se plaignait de ce qu'ils pénétraient jusque dans les boudoirs, où une bibliothéque tient aujourd'hui la place qu'occupaient d'autres meubles qui paraissaient y être mieux appropriés. La fille d'un épicier, au lieu de trier des lentilles dans son comptoir, demande au propriétaire d'un cabinet de lecture des romans nouveaux, bien tristes, bien lugubres, bien terribles. Il est un usage qui s'est furtivement introduit dans le monde, c'est de ne jamais rendre les livres prêtés, sans calculer même le tort réel que l'on fait au propriétaire. On demandait la raison de ce singulier penchant à s'approprier le bien d'autrui, à un homme de beaucoup d'esprit : *C'est*, répondit-il, *qu'il est plus aisé de retenir les livres que ce qui est dedans;* réponse plus fine que juste. On vint annoncer au sage Fénélon que ses livres venaient d'être détruits par un incendie; je n'aurais tiré d'eux aucun profit, dit le vénérable pasteur de Cambrai, s'ils ne m'avaient pas appris à supporter leur perte avec patience.

53. *Duro con duro non è buon a far muro*, dur contre dur ne fait pas bon mur; fin contre fin n'est pas bon à faire doublure. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens rusés, tôt ou tard ils se décèlent

par leurs ruses mêmes, dit J. J. Rousseau. *Chi cerca d'engannar, resta ingannato*, le trompeur est souvent trompé. *Le fin trouve toujours un plus fin qui le trompe.*

54. *Bandiera vecchia onor di capitano*, vieux drapeau fait la gloire du capitaine. L'Italien dit encore : *Quanto è lacera, tanto più è bella*, plus il est déchiré, plus il est beau. On suppose alors qu'il s'est trouvé à grand nombre de batailles.

55. *Non star fermo alle mosse*, n'avoir point de patience. Cette expression dérive des chevaux barbes qui vont aux courses, et qui, bien que retenus par des palefreniers, rompent leurs licols, et partent avant d'entendre le bruit de la trompette ou le signal du départ. Ainsi ce proverbe veut dire, avoir une grande impatience d'arriver à un lieu, partir avant qu'il en soit temps.

56. *Somiglia al frate che predicava che non se dovesse rubare, mentre havea l'oca nel capulario*, il ressemble au moine qui prêchait contre le vol, et qui avait sous son capuchon une oie qu'il avait volée. C'est le portrait de l'hypocrite.

57. *Fan coscienza di sputare in chiesa, mentre cacano dietro al altare*, les hypocrites se font scrupule de cracher dans la nef de l'église, et ils font de plus grosses ordures derrière l'autel.

58. *Un uomo tondo*, un homme grossier, ignorant; expression proverbiale; *più tondo dell' O di Giotto*, veut dire plus rond que l'O du peintre Giotto, c'est-à-dire plus ignorant encore, parce que l'ovale que fit Giotto était parfaite, comme le rapporte Vassari dans la vie de ce peintre. L'O du

peintre Giotto est aussi célèbre en Italie que les lignes d'Apelles et de Protogène le furent en Grèce. Le pape Benoît XI, ayant envoyé un gentilhomme à Sienne, à l'effet de choisir le peintre le plus habile, pour le charger de la confection d'un sujet de peinture important, celui-ci s'adressa à Giotto, et lui demanda un dessin pour l'envoyer au pape, et justifier ainsi le choix qu'il avait fait de lui. Le peintre prit aussitôt du papier, et y traça un ovale d'un seul trait avec un pinceau, et le remit au gentilhomme, qui ne put s'empêcher de sourire, à la vue de ce dessin improvisé; mais, en l'examinant avec attention, il se trouva que l'ovale était d'une régularité admirable, ce qui donna lieu au proverbe.

59. *Chi fa bene quel che ha da fare, non è mai tardo*, on fait toujours assez vîte ce que l'on fait bien. Le succès justifie souvent tous les moyens dont on s'est servi pour parvenir à la fin proposée.

60. *Dar libro e carte.* Ces mots sont passés en proverbe, et signifient : donner des renseignemens exacts sur la moralité de quelqu'un, et faire connaître qu'il a fait une action qu'il cherche à cacher aux yeux du public.

61. *Dare il culo in sul lastrone*, s'asseoir sur la pierre, c'est-à-dire faire banqueroute. Cet ancien proverbe, fort usité à Florence, vient de l'ancien usage où étaient ceux qui tombaient en faillite ou qui répudiaient la succession de leurs auteurs, d'aller au milieu de la place du marché où se tenaient tous les marchands, et là, à la vue du peuple assemblé, placer trois fois la partie postérieure

de leur individu sur une grande pierre plate posée à cet effet. Cette action, par laquelle ils faisaient abandon de tous leurs biens, garantissait leurs personnes contre toutes poursuites quelconques de la part de leurs créanciers, et était fondée sur ce principe de jurisprudence, que nul n'est contraint de faire plus qu'il ne peut, *ultrà vires*.

62. *A ben si appiglia chi ben si consiglia*, qui suit bon conseil, s'applique au bien. Ce proverbe a de l'analogie avec cette sentence de Salomon : Mon fils, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez pas de ce que vous ferez; et avec cette parole de Tobie à son fils : Demandez toujours conseil à un homme sage. Le conseil des vieillards doit conduire les jeunes gens.

63. *I rispetti*, *i dispetti*, *gli sospetti guastano il mondo*, les respects, les mépris, les soupçons gâtent tout le monde.

64. *Gran nave, gran pensiero*, la conduite d'un grand vaisseau demande bien des soins et cause bien des soucis et des embarras. Il en est de même de celle des gouvernemens; et cependant le hasard a plus souvent d'influence dans la politique, que la prudence, le mérite et les talens. Les destinées des empires tiennent quelquefois à un cheveu. Oxenstiern, grand-chancelier de Suède, écrivait à son fils, qui était effrayé du maniement des affaires publiques : *Ne sais-tu pas*, *mon fils, combien le secret de faire aller le monde est peu de chose?* Il pensait apparemment comme Aratus, général des Sycioniens, qui disait de lui-même qu'il ne menait pas les affaires, mais que les affaires le menaient.

65. *Chi ti fa piu carezze che non suole, o ti ha ingannato, o ingannar ti vuole*, celui qui te fait plus de caresses qu'il n'a coutume de faire, ou t'a trompé ou veut te tromper.

66. *Non è si tristo cane, chi non meni la coda*, il n'y a pas de si méchant chien qui ne flatte de sa queue. Le plus vil de tous les hommes peut s'avancer en rampant.

67. *Non far ciò che tu puoi, non ispender ciò che tu hai, non creder ciò che tu odi, e non dir ciò che tu sai*, ne fais pas tout ce que tu peux, ne dépense pas tout ce que tu as, ne crois point tout ce que tu entends, ne dis pas tout ce que tu sais.

68. *Cogli la rosa e lascia star le spine*, cueille la rose et laisse les épines; ce qui ne laisse pas que d'être difficile. Cela veut dire, ne considère et n'imite dans les autres que ce qu'il y a de bon, laisse ce qui est mauvais.

69. *Chi non ha vergogna, tutto el mondo è suo*, qui ne sait point rougir se rend maître du monde.

70. *Fare come quei di Prato*, c'est-à-dire laisser pleuvoir, et par extension, faire une démarche ou une observation inutile et ridicule. Ce proverbe tire son origine du fait suivant : Les habitans de Prato, ville sujette de la république de Florence, ayant le projet d'établir dans leur cité une foire perpétuelle le 8 de septembre, envoyèrent des députés aux magistrats de la ville suzeraine pour en obtenir la permission, qui leur fut accordée, moyennant un tribut annuel. Ces députés se mirent en route pour retourner à Prato. Chemin faisant, l'un d'eux fit la réflexion que, s'il venait à pleuvoir le jour de la foire,

ce qui pourrait l'empêcher d'avoir lieu, ils devaient alors être exemptés de la redevance; ils revinrent sur leurs pas. L'orateur de la députation dit seulement, pour toute observation, aux magistrats : *Et s'il vient à pleuvoir?* Un de ces derniers leur répondit aussi laconiquement : *Eh bien! laissez pleuvoir.*

71. *La gatta di Masino che serrava gli occhi per non veder i topi*, la chatte de Masino qui fermait les yeux pour ne pas voir les souris. Il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

72. *Venuto per lana, e andato toso*, il est venu pour avoir de la laine, et il s'en est retourné tondu. Il était venu pour gagner de l'argent au jeu, et il a perdu tout le sien.

73. *Chi fabrica la casa in piazza, chi la trova troppo alta, chi troppo bassa*, un homme fait-il bâtir une maison dans la place publique, celui-ci la trouve trop haute, celui-là trop basse. La malignité humaine trouve à redire à tout.

74. *Si possono creder tre cose, se non vere, almeno non sono troppo discoste dalla verità; quando uno dice : son povero, son ammalato, son matto*, il y a trois choses qu'on peut croire raisonnablement, et qui, si elles ne sont pas entièrement vraies, ne sont pas trop éloignées de la vérité; c'est quand quelqu'un dit : je suis pauvre, je suis malade, je suis fou.

75. *Iddio manda il freddo secondo i panni*, Dieu envoie le froid selon la robe. *Concluons que la Providence sait ce qu'il nous faut mieux que nous.*

Dieu laisse-t-il jamais ses enfans au besoin;
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
(RACINE.)

Les Français disent : *Ce que Dieu garde est bien gardé.*

76. *Parlar latino innanzi ai jesuiti*, parler latin devant les jésuites. On ne saurait, sans injustice, contester aux jésuites, que l'on a tant calomniés, et contre lesquels on a entassé, pour les détruire, plus de sophismes encore que de faits pertinens, le mérite réel de nous avoir transmis la bonne tradition de la langue latine. Un grand nombre de jésuites, parmi lesquels se distinguent les pères Sirmond, Petau, Larue, Sanlèque, Vanière et Jouvency, écrivaient et parlaient le latin avec autant de facilité que de pureté et d'élégance. Le dernier surtout passe pour avoir parfaitement saisi le véritable caractère, le tour et l'esprit de la langue des Romains.

C'est de lui qu'on pouvait dire, à juste raison,
Il sait parler latin comme feu Cicéron.

77. *Doglia di marito morto dura fin alla sepoltura, doglia di moglie morta dura fin alla porta*, un mari mort n'est pleuré que jusqu'au cimetière, femme morte n'est pleurée que jusqu'à la porte. Les Français disent : *Il n'y a pas d'éternelles douleurs.* Cicéron a dit : *Lacrima nihil sitiùs arescit; dolores mitigantur vetustate.* Une jeune femme paraissait accablée de la douleur que lui causait la maladie de son mari. Hélas! ma fille lui disait son père pour la réconforter, nous sommes tous mortels, console-

toi et prends courage; au pis-aller, je t'assure que je te réserve un second mari bien meilleur que n'est celui-ci. — Ah! mon père, pouvez-vous me parler d'un autre mari, c'est me percer le cœur d'un poignard, que de m'entretenir d'une pareille chose : non, non, si je pense jamais à un autre mari, que je.... Elle en resta là. Le malade meurt. La veuve alors se livre aux transports de la plus vive douleur, s'arrache les cheveux, se frappe violemment la poitrine; tout le monde croyait qu'elle en perdrait la vie, ou tout au moins la raison. Quelques jours se passent ainsi : elle devient bientôt pensive et distraite, commence à s'essuyer les yeux, et, les levant au ciel, elle dit : Que la volonté de Dieu soit faite; puis se tournant vers son père : Le mari dont vous m'avez parlé est-il ici?

78. *Vecchia che giovane fù putana, o in chiesa vende candele o ruffiana*, femme qui dans sa jeunesse a fait le métier de prostituée, dans sa vieillesse ou tient une académie d'amour, on vend des chandelles dans l'église.

79. *La merla ha passato il Pô.* On dit cela d'une femme qui commence à vieillir.

80. *Non fù mai cosi bella scarpa che non diventasse brutta ciavatta*, il n'est si belle rose qui ne devienne gratte-cu.

81. *Arrabia come un picchio sovra un mandorlo*, il enrage comme un pivert sur un amandier. Cela se dit de quelqu'un qui se fâche de ne pouvoir obtenir ce qu'il désire.

82. *Butar via un vermicello per pigliar un luccio*,

jetter un vermisseau pour prendre un brochet, donner un œuf pour avoir un bœuf.

83. *Che colpa ha la gatta, se la massaja è matta*, on s'en prend au chat si la servante fait des sottises.

84. *È più bugiardo d'un epitaffio*, il ment plus qu'une épitaphe. Tel est le malheur de l'homme, que la flatterie même le poursuit jusque sur son tombeau. Les Français ont un proverbe correspondant : *Un complimenteur est un accompli menteur.*

Ne vous fiez nullement
En cet orateur célèbre ;
Je vous assure qu'il ment
Plus serré qu'un compliment
Ou qu'une oraison funèbre.

Un compliment est la plupart du temps une ennuyeuse harangue qui ne prouve rien.

85. *Chi manda la sua moglie ad ogni festa et lascia ber il suo cavallo ad ogni fontana, in poco tempo fa una rozza ed una putana*, qui laisse sa femme courir à toutes les fêtes, et son cheval boire à tous les ruisseaux, en peu de temps fera de l'un une rosse et de l'autre une gourgandine.

86. *Chi ha moglie ha doglie; chi piglia moglie, egli entra nel pensatoio; chi mal si marita, sempre stenta.* Tous ces proverbes ont le même sens :

Pria d'entrar vi la gabbia,
Guarda con occhio attento,
Che vane fian le lacrime
Quando vi sarai dentro.

L'acte principal de cette courte comédie qu'on appelle la vie humaine est le mariage. C'est celui où viennent aboutir tous les fils de l'intrigue, et qui

noue toute l'action. Tantôt c'est le tableau d'une félicité parfaite, tantôt celui d'un enfer anticipé. Le mariage est le thermomètre du cœur humain; c'est souvent le temps où il est le plus bas, que l'on choisit pour procéder à cette grande affaire. Alors on se marie, *propter opus*, *propter opes*, *propter opem*, pour faire quelque chose, pour avoir quelque chose, et pour être quelque chose, et il ne faut que quelques mois d'expérience pour savoir ce qu'il en est et pour dire :

Non, l'hymen, quel qu'il soit, est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage;
C'est l'écueil du plaisir; pour tout dire, en un mot,
C'est une souricière où l'on attrape un sot.

La rédaction d'un contrat de mariage est une véritable escarmouche de troupes légères, chacun tiraille de son côté, et souvent de si près, qu'on se jette la poudre aux yeux. Le chancelier Thomas Morus compare assez brutalement un homme qui se marie à un imbécille mettant la main dans un sac pour en tirer une anguille qui s'y trouve seule avec une centaine de vipères : il y a cent contre un à parier, ajoute-t-il, que c'est la vipère qu'il prendra. Cette assertion est d'autant plus étrange de la part de Morus, qu'il possédait une excellente femme; mais c'était un homme vertueux et bizarre : il pensait apparemment, en écrivant sa petite satire, *qu'une seule hirondelle ne fait pas le printemps.* Le chancelier Bacon émet une opinion directement contraire, et prétend qu'il y a tout au plus, dans le sac du mariage, une vipère contre cent anguilles. Le sceptique la Mothe le Vayer nous assure que

le sommeil, dont Dieu assoupit notre premier père, est un avis de nous défier de notre vue, et de prendre une femme les yeux fermés. Salomon se connaissait bien en femmes, lui qui en avait eu un nombreux sérail, et qui pouvait juger de la qualité par la quantité, lorsqu'il s'écrie : *Mulierem fortem quis inveniet?* Le choix d'une bonne femme n'est pas si facile à faire que l'on pense; Dieu n'en a fait qu'une, et tout le monde sait qu'il ne tarda pas à s'en répentir. Les anciens juifs pensaient fort sagement qu'il faut descendre un degré pour prendre une femme, et en monter un pour faire un ami, afin que celui-ci nous protége et que l'autre nous obéisse. Une médaille fort antique représente d'un côté l'hymen faisant le bonheur d'un couple intéressant, et de l'autre l'horrible tête de Méduse hérissée de serpens qui lancent leur venin. Un homme d'un caractère bizarre et morose avait toute sa vie mal parlé et plus mal pensé des femmes; il en prit une à la fin, mais d'une petitesse extrême; et lorsqu'on lui en témoignait de la surprise, il répondait : *Vous disiez tous que c'était un mal nécessaire, eh bien! j'en ai pris le moins que j'ai pu.* Un autre, à qui l'on conseillait de se marier, répondit :

Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager?
Je suis un, cela doit suffire,
Si j'étais deux, mon état serait pire,
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

Un proverbe espagnol dit : *Aller à la guerre ou se marier, ne se doit conseiller.* Le mariage est une maison que le propriétaire trouve plus facilement à louer qu'à vendre. On a encore comparé le ma-

le mariage, car aucun objet n'a fait naître autant de comparaisons, à une maison qui n'aurait qu'une seule porte d'entrée : il faut escalader les murs pour en sortir. En définitive, et quoi qu'on dise du mariage, sur lequel la malignité ne pourra jamais épuiser tous ses traits, il n'y a pas dans la nature humaine de chose qui n'ait son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses inconvéniens, et, comme l'on dit proverbialement : *Toute médaille a son revers.* Maint lecteur trouvera peut-être cet article trop long, moi je le trouve trop court.

87. *Guarda ti d'aceto di vino dolce*, défiez-vous du vinaigre de vin doux. Ce vinaigre passe pour être le plus fort. Ce proverbe veut faire entendre que les hommes les plus sujets à la colère sont généralement ceux à qui la fortune sourit le plus, et qui jouissent de toutes les douceurs de la vie. La moindre petite résistance les enflamme et les irrite. Lysidas préférerait cent fois que ses domestiques se cassassent bras et jambes plutôt que de voir la moindre écornure à un des vases magnifiques qui décorent son salon. Si ce malheur arrivait, il n'y a pas de termes assez forts pour peindre sa colère. Les personnes faibles de corps et d'esprit sont également susceptibles des mouvemens de cette passion, comme on peut le remarquer dans les enfans, les femmes, les ignorans, les malades et les vieillards.

88. *Il giuoco è paragon dell' uomo*, le jeu est la pierre de touche de l'homme, pour connaître son humeur et son caractère.

Pour connaître l'humeur d'un homme
On n'a qu'à le faire jouer :

L'avare crie à s'enrouer
Dès le moment qu'il perd la plus petite somme;
Le libéral, au gain faiblement attaché,
Des coups les plus cruels ne paraît pas fâché;
Le tracassier toujours conteste;
Le têtu ne veut rien céder;
Bref, on a beau se posséder,
Le naturel toujours se manifeste.

89. *Con tempo e la paglia, si maturan le nespole*, avec le temps et la paille les nèfles mûrissent; ce qui correspond à notre proverbe : *Avec le temps et la patience on acquiert la science.*

90. *Più ombra que frutto fanno gli alberi grandi*, les grands arbres donnent plus d'ombre que de fruits. C'est l'image des grands de la terre.

91. *Uomo otioso è cappezzale del diavolo*, un homme oisif est l'oreiller du diable : cet oreiller est le foyer des mauvaises pensées et des mauvaises actions. Solon permit à chacun d'accuser un homme oisif, et, si cet homme ne se justifiait pas, il était déclaré infâme. Æleas, roi de Scythie, disait que, quand il était oisif, il ne mettait aucune différence entre lui et son palefrenier, et qu'ils dormaient tous les deux sur le même oreiller.

92. *L'usanza della cunna difficilmente s'annula*, l'habitude est une seconde nature : *Consuetudo altera natura.*

95. *Al buon giorno apri la porta, e apparecchiati pel tristo*, ouvre ta porte à un jour heureux, et prépare-toi pour un jour funeste. Il existe un préjugé qui fait regarder le vendredi comme un jour sinistre. Ce préjugé, adopté par un grand nom-

bre de personnes, et surtout par le peuple, est une des mille contradictions dans lesquelles nous jette la faiblesse de notre nature. Cependant le vendredi est le jour consacré à Vénus, déesse à laquelle, mythologiquement parlant, l'espèce humaine adresse les plus fréquens hommages, dans l'intérêt de ses plaisirs et de sa perpétuité. Ce jour, si sottement calomnié, devait, quand ce ne serait que par esprit d'opposition, avoir ses partisans. Sixte-Quint aimait le vendredi, parce que c'était le jour de sa naissance, celui de sa promotion au cardinalat, celui de son élection à la papauté, enfin celui de son couronnement. François I[er] assurait que tout lui réussissait le vendredi; c'était le jour de prédilection de Henri IV, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la première fois la belle marquise de Verneuil, celle de ses maîtresses qu'il aima le plus après Gabrielle d'Estrées, parce que ce fut un vendredi...... J'en ai dit assez pour faire voir que c'est à tort qu'on s'en prend au vendredi de bien des disgraces, qu'il n'est pas plus coupable que tout autre jour, des maux qui nous arrivent, et que nos sottises ont pour la plupart du temps préparés. Tout est relatif dans le monde, mais l'intérêt décide bien des questions, et fait trouver blanc pour soi ce qui est noir pour les autres.

94. *Chi ha sanità, è ricco e non lo sa.* Les Espagnols rendent ce proverbe par cette pensée : *La santé du corps est le pavot de l'âme.*

95. *Lingua Toscana in bocca Romana.* Expression proverbiale très-commune. C'est une idée

généralement reçue en Italie, que les Toscans parlent le plus purement l'italien, et que les Romains le prononcent le mieux. La ville de Sienne, dit-on, est celle où l'on parle le meilleur italien, comme en France la ville de Blois passe pour être celle où l'on parle le meilleur français. L'avantage dont jouit cette dernière ne saurait être attribué à d'autre raison qu'au séjour qu'y a fait la cour en plusieurs circonstances, séjour qui a pu y perpétuer la tradition de la pureté du langage et des manières. Singulière prétention qui ravit le sceptre de la langue française, du moins quant à la prononciation, à Paris, le tyran de la mode et des usages, le centre de tous les talens, le foyer de toutes les lumières, parmi lesquelles il y en a, soit dit en passant, dont l'éclat trop vif éblouit plus qu'il n'éclaire!

96. *Serrar la stalla quando se han perduti buoi*, fermer l'étable quand les bœufs sont dérobés. (Voir les proverbes Grecs : *Serò sapiunt Phryges, serò sapiunt Cumani*, n[os] 162 et 173). Ce proverbe s'adresse aux valets stupides et négligens qui ne savent rien prévoir, et qui, au lieu de se corriger, ajoutent encore d'autres sottises à celles qu'ils ont faites.

97. *Can ch' abbaia non morde*, chien qui aboie ne mord pas. *Canes timidi vehementiùs latrant*, disent les Latins; tel menace qui a grand peur. Les menaces sont ordinairement une preuve de faiblesse: celui qui menace n'agit pas, celui qui agit ne menace pas. Il ne faut pas s'étonner du bruit que fait un homme méchant et lâche. Imitons le jeune lion, qui, comme le raconte Ésope, paraît d'abord

étonné du bruit que fait une grenouille qu'il ne voit pas, mais qui sourit de pitié lorsqu'il l'aperçoit. L'empereur Frédéric II disait assez plaisamment : *Minarum strepitus, asinorum crepitus.*

98. *La donna è come la castagna, bella di fuori dentro è la magnana*, la femme est comme une chataigne, belle en dehors, mauvaise en dedans. Ce proverbe est fort impertinent pour les femmes. Les poètes comiques et satiriques, soit par malignité, soit pour plaire à la multitude, qui est ordinairement malfaisante, ont lancé contre un sexe timide tous les traits de leur causticité. Le sexe, dit Pétrone, est du naturel des milans, il ne faut jamais lui faire du bien, car c'est comme si on le jettait dans l'eau. Stobée lui-même, si réservé d'ailleurs, n'a-t-il pas dit : *Mulieres exteriùs dulces, interiùs plerumque amaræ*, les belles femmes ont un doux extérieur, souvent un fiel amer est dans l'intérieur. Il est aussi impossible de leur ôter cette amertume une fois qu'elles l'ont prise, que d'ôter à la mer celle de son eau. Je ne sais quel original s'est avisé de dire : *Mulieres et melones non facilè dignoscuntur.*

On connaît rarement la femme et le melon :
A peine parmi cent en trouve-t-on un bon.

Un certain maître Olivier, licencié en droit canon, a fait un ouvrage intitulé : *Alphabet de l'imperfection et de la malice des femmes*, avec cette épigraphe : *De mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les femmes pas une.* Il a dédié son ouvrage à la plus mauvaise du monde. Le début de sa préface n'est rien moins qu'une apologie du beau sexe; car il dit, à

la première page, « que la femme est la plus im»parfaite créature de l'univers, l'ennemie de na» ture, le séminaire de malheurs, la source de que»relles, le jouet des insensés. Ne voit-on pas par »expérience, dit-il encore, que les femmes feront »plus d'état d'un Crésus et d'un Midas en pécune, »fut-il le plus laid et le plus contrefait du monde, »que d'un Solon ou d'un Aristote en sagesse, fût-il »le plus gentil et le plus adroit de son siècle. » Sous le rapport des affections amoureuses, il est vrai que les caprices des femmes sont indéfinissables. Telle, comme la célèbre Hypparchia, préfère un Cratès difforme, crasseux et dégoûtant, à un homme qui joint à tous les avantages extérieurs les grâces de l'esprit. Les mauvais sujets et *les roués* sont la coqueluche de ces femmes éhontées, aux yeux desquelles un honnête homme est un être insipide. Elles ne s'informent pas si un homme a des talens, des mœurs, de la probité, du mérite : pourvu qu'il ait je ne sais quoi qui les captive, ce ton libertin qui les enchante, cette physionomie de maître qui les entraîne, elles sont prises au filet. Si, en voyant un fat, un freluquet, elles disent. *C'est un joli homme, c'est un charmant cavalier*, la tête n'y est plus, il faut que le cœur parte. Cependant on est souvent bien injuste envers les femmes, on en dit toujours trop ou trop peu; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas; ou si l'on en parle, la moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre moitié à croire les médisances. En définitive, comme il n'y a pas de malheur qui ne soit compensé par du

bonheur, sans le commerce aimable des femmes, la vie serait un vide affreux : elles nous sont données par la Providence pour adoucir nos chagrins, pour tempérer l'acrimonie de nos humeurs, et il faut avouer qu'il n'y en a pas mal ici bas. D'ailleurs, elles ont peut-être autant de raisons de se plaindre de nous que nous en avons de nous plaindre d'elles : elles nous doivent la plupart de leurs défauts, et ne doivent leur mérite qu'à elles seules.

99. *Tu staresti ben in Achaia.* Ceci s'adresse aux maris que désigne cet autre proverbe italien : *Egli si lascia menar pel naso come un buffolo*, il se laisse mener par le nez comme un buffle. Beaucoup d'hommes se laissent mener à la baguette, comme les enfans à la férule; les premiers se façonnent au joug comme les seconds apprennent à lire, sans s'en apercevoir.

100. *Traduttore, traditore.* Il est rare qu'un traducteur fidèle à la lettre d'un ouvrage soit fidèle à son esprit. Une bonne traduction est une véritable création, puisque c'est donner aux idées et aux expressions d'une copie la même force, la même énergie, la même vérité qui se trouvent dans l'original. Mais en général les traducteurs usent des livres, comme les estomacs paresseux de digestifs; les uns et les autres ne peuvent rien produire sans ces auxiliaires.

101. *Il mondo è fatto a scale chi le scende, chi le sale*, le monde est fait à degrés, l'un y monte, l'autre en descend. Il y a certaines gens de l'élévation desquels on a peine à se rendre raison. Ne croyez pas qu'il leur ait fallu pour cela des efforts de gé-

nie, ce sont des hommes fort ordinaires; mais ils ont su céder au temps et saisir l'occasion aux cheveux.

> Cacher tous ses défauts dans une nuit profonde,
> Des vertus qu'on n'a pas se parer, se vernir,
> C'est à quoi se réduit la science du monde,
> Le seul moyen de parvenir.

Tel homme, sur les talens et l'expérience duquel on avait compté pour rétablir les affaires publiques, n'a dû qu'à une réputation hasardée de mérite, l'honneur de paraître un moment sur la scène du monde, et aux circonstances, la tribulation d'en disparaître comme une décoration à vue. Il n'y a pas d'existences plus sujettes à des hauts et des bas continuels que celles de courtisan et de favori. l'histoire fourmille d'exemples de ces jeux de bascule de la fortune. Deux courtisans, dont l'un avait supplanté l'autre dans la faveur de Guillaume III, roi d'Angleterre, se rencontrèrent sur l'escalier du palais; celui du côté duquel se rangeait la fortune dit à celui qu'elle abandonnait : *Comment, milord, vous descendez?—Oui milord,* répondit l'autre, *vous montez et je descends :*

> *Passibus ambiguis fortuna volubilis errat,*
> *Et manet in nullo certa tenaxque loco.*
>
> (Ovide.)

« La fortune est capricieuse, et n'est constante que dans son inconstance. »

§ VII. *Proverbes anglais.*

Les antiquaires sont divisés d'opinion sur l'étymologie du mot Angleterre; mais généralement on

le fait dériver d'*Anglen*, province soumise à la domination danoise, d'où vinrent les premiers aventuriers saxons qui firent une descente en Angleterre. *Britannia* dérive du mot *brit*, qui, selon Cambden, signifie peint, ou tacheté, parce que les Aborigènes avaient la coutume de se peindre le corps. Cette étymologie est sans doute fondée sur la raison qu'on en dit autant des Écossais, qui, à cause de cette coutume, étaient nommés *Pictes*.

Les Anglais ont encore conservé un petit reste de férocité, qui est le fonds de leur ancien caractère. Ils tiennent quelque chose des différentes nations qui les ont subjugués : ils boivent comme les Saxons; ils aiment la chasse comme les Danois; les Normands leur ont laissé la chicane et les faux témoins; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglans et pour le mépris de la mort. L'esprit de frivolité, si commun en France, et surtout autrefois, commence à se répandre parmi eux; ils pourront acquérir, par ce moyen, des airs, des manières et des façons qui auront plus d'analogie avec les nôtres, mais ils perdront aussi l'habitude de penser et d'écrire profondément.

Les Anglais ont communément la taille élégante et bien prise, la démarche fière et aisée, les traits réguliers et beaux, un teint qui annonce la fraîcheur, la force et la santé. Dans les femmes anglaises, la beauté, la forme svelte et élancée de la taille, la finesse et la régularité des traits du visage, ont fait dire que l'Angleterre était la terre privilégiée de la beauté (voir le proverbe 4). Mais si les Anglaises ont en partage tous ces agrémens ex-

térieurs, elles y ajoutent d'autres dons infiniment plus précieux : les grâces de l'esprit, une propreté élégante, la sagesse de leur conduite, leur attachement à leurs maris et à leurs enfans, enfin une religieuse fidélité dans l'accomplissement de tous les devoirs domestiques.

Les Anglais sont graves et sérieux. La gaîté d'un Anglais ne fait explosion que rarement; il lui faut des occasions. L'Anglais, porté à la réflexion, met du sérieux jusque dans les plaisirs; il rit, il n'éclate guère; on dirait qu'il s'occupe plus à penser et à sentir qu'à parler. Dans les fêtes champêtres, dans les guinguettes autour des villes, dans les orgies populaires, où cent tables servies uniformément sont dressées, on demanderait volontiers si les convives s'assemblent pour parler de leurs affaires ou pour se réjouir. C'est une joie calme, sans saillies, sans élans, sans transports. Les Anglais tiennent en réserve le désordre, le tumulte et les criailleries pour le jour où ils nomment leurs députés. Le *toujours gai* est particulier aux Français. Un Anglais paraît toujours avec plus d'avantage lorsqu'il se montre tel qu'il est, et lorsqu'il n'a pas emprunté des airs étrangers, qui sont tout-à-fait contraires à ses inclinations et à son tempérament, et qui ne serviraient qu'à le rendre ridicule s'il les outrait. Ainsi, bien loin de convenir aux Anglais, l'affectation à la gaîté serait une pierre d'achoppement pour eux; ils semblent qu'ils craignent de s'écarter de la sobriété dans la joie, ce qui a fait dire à un ancien auteur français, en parlant d'une fête anglaise à laquelle il assistait : *Ils se divertissent moult tristement, à la*

façon de leur pays ; ce qui justifie encore ce trait d'un jeune seigneur anglais qui, se trouvant à un bal, disait naïvement à son gouverneur : *Monsieur, me réjouis-je-t-il bien?* Les Français parlent souvent tous à la fois sur le même sujet lorsqu'ils sont ensemble, leurs conversations sont bruyantes; on dirait, au contraire, au silence qui règne souvent au milieu d'un cercle d'Anglais, qu'ils craignent de se distraire les uns les autres. Les Français, au bruit qu'ils font, ne s'entendent pas; les Anglais ne disent mot, ce qui revient à peu près au même.

Un trait du caractère anglais, c'est la constance; elle éclate principalement sur un point capital, qui a rencontré les plus grandes difficultés dans une longue suite de siècles, la liberté. Un des plus grands rois de l'Angleterre, Alfred, avait consigné dans son testament ces mémorables paroles : *Il est juste que l'Anglais soit aussi libre que sa pensée.* Quoique la plupart des successeurs d'Alfred aient souvent tenté de déchirer son testament, l'indépendance, dans toute sa plénitude, est l'objet des désirs et le but des efforts de tous les Anglais. Cette pensée est tellement inhérente au génie et au caractère anglais, que, même parmi les gens de la lie du peuple, c'est un usage général, dans leurs disputes, de dire à leurs antagonistes, avec un ton d'emphase et de triomphe : Pouvez-vous dire que je vous doive quelque chose? Les hommes ne sont estimés en Angleterre qu'à proportion de l'indépendance dont ils peuvent se glorifier avec justice; indépendance dont la nation en masse a voulu quelquefois porter trop loin les limites. Cependant bien

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvent un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fête. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvént un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté ; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fête. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvént un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté ; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fête. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvént un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fête. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvent un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fête. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

des publicistes ne sont pas enthousiasmés du système du gouvernement anglais, et surtout de la bizarrerie qui dépare souvent le code de ses lois. Harrington lui-même dit, dans ses Aphorismes politiques : « La monarchie aristocratique, c'est-à-» dire celle où il y a deux ou trois ordres dans l'état, » est le vrai théâtre des charlatans et des empiri-» ques, le vaste Océan où le grand Leviathan, le » monstre du ministère, dévore tout, et se repaît » de la substance du peuple. » La constance du caractère du peuple anglais se montre encore dans les recherches assidues auxquelles il se livre pour améliorer l'agriculture, pour multiplier les animaux utiles et les subsistances, pour étendre le commerce, pour perfectionner les arts et avancer les sciences. Les Anglais sont guidés généralement, dans la conduite de la vie, par des idées ambitieuses ; indépendamment des richesses et des jouissances qu'elles procurent, et dont ils sont avides, ils ont un mobile plus intéressant à leurs yeux, et louable, lorsqu'il n'a pas pour but le malheur de ses semblables, c'est le *digito monstrari*, cette passion de devenir des personnages importans dans l'état, passion qu'ils cherchent à satisfaire par tous les moyens possibles, dont les principaux sont les talens, le mérite et l'opulence.

Les Anglais, lancés dans la vie publique par le tourbillon des affaires et surtout par la forme de leur gouvernement, n'attachent pas moins un très-grand prix aux douceurs de la vie privée ; dès qu'ils peuvent se dérober aux affaires, ils recherchent la liberté de la campagne, sans perdre de vue celle

de leur cité. Les jardins, les parcs, l'équitation journalière, la chasse, la lecture, la prospérité de leurs possessions, sont les objets de leurs soins, et cette variété active charme leurs loisirs. Ils s'attachent à leurs femmes, mais ils courent risque d'être *béquetés de la poule*, expression proverbiale que s'efforcent de légitimer les femmes anglaises, qui, avec un air de raison, de douceur, de sentiment et d'indulgence qu'elles savent fort habilement employer, exercent souvent un empire tyrannique sur leurs maris.

De tous les peuples du monde, l'Anglais est celui qui est le plus rigide observateur des lois de la propreté; le bas peuple même a une mise soignée les jours de fète. Les habitations des fermiers anglais annoncent l'aisance et la prospérité. On voit souvent le simple paysan conduire sa voiture chargée de bled ou de foin, non à pied, mais sur un bidet hors de l'attelage, vêtu d'un habit de bon drap, avec des bottines propres : tout cela, l'homme, les chevaux, les traits, la voiture, annoncent la prospérité rurale.

Le séjour de Londres, comme celui de presque toute l'Angleterre, est triste et brumeux. Un Français écrivant de Londres à un de ses amis le chargeait spécialement de faire ses complimens au soleil qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. L'air humide qui enveloppe Londres presque toute l'année, exige la plus grande propreté; et à cet égard, les habitans de cet immense cité peuvent entrer en comparaison avec les Hollandais. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les por-

tes, les escaliers, les portes même de la rue, leurs serrures et leurs grands heurtoirs en cuivre jaune, tout est chaque jour lavé, écuré, frotté. Le milieu de l'escalier est garni d'un tapis destiné à essuyer la boue qu'on apporte du dehors. Les maisons de Londres sont bâties en briques : les planchers des appartemens, qui sont en sapin, sont frottés tous les jours et recouverts de tapis. Ce goût pour la propreté a banni de Londres cette multitude innombrable, incommode et dégoutante, de chiens de toutes grandeurs qui sont en France, les commensaux de toutes les professions, et qui encombrent les maisons, les rues et les églises de Paris. Les Anglais, pour se préserver de l'humidité, que l'air porte et dépose partout, sont dans l'usage de laver chaque jour leurs appartemens : mais cet usage rend le feu d'une nécessité indispensable et journalière pour mettre les meubles à couvert des atteintes de l'humidité et pour sécher les parquets. Aussi Londres serait inhabitable, si, pour fournir au besoin continuel du feu, elle ne trouvait pas dans le charbon de terre une ressource à laquelle les plus immenses forêts ne pourraient subvenir.

Les Anglais aiment les clubs et les réunions de table; quand ils savent y rester dans les bornes de la tempérance et de la modération, c'est pour eux le spécifique le plus efficace contre les maladies morales, qui sont tellement particulières aux Anglais, que les étrangers les ont crues endémiques. On estime en France que la meilleure manière de rendre les sociétés agréables, c'est de les

composer d'un nombre à peu près égal de personnes de chaque sexe. L'usage, en Angleterre est, d'exclure les femmes des parties de plaisir et de table; cette exclusion a sans doute pour but de ménager la modestie du sexe, en même temps qu'elle procure aux hommes plus de liberté, et qu'elle leur épargne de plus la peine d'obéir strictement aux convenances. Immédiatement après les repas, on commence à *toster* (toast,) c'est-à-dire à proposer des santés respectives. Cet usage est fort ancien en Angleterre; il est décrit par Guillaume de Malmesburi, dans la vie de saint Wistan, évêque. Parmi les santés, celles de l'homme d'état et de la beauté la plus à la mode tiennent le premier rang. Lorsque les femmes, à un certain signal, sont retirées, on lève la nappe, on apporte une grande quantité de vins différens, la salle à manger est suffisamment garnie de pots de chambre; alors toute contrainte est bannie. Les convives, ayant des jattes de verre remplies d'eau sur la table, se lavent la bouche et les mains sans cérémonie; chacun les coudes sur la table, se passe les bouteilles à la ronde, boit comme dans un cabaret, et l'on parle des affaires d'état au milieu des flots de vin et des verres cassés, *inter pocula et mensas.* Cette séance est ordinairement fort longue; on continue d'être assis et de boire jusqu'à ce que le thé et le café soient préparés dans l'appartement voisin. Tel est le privilége d'une liberté généralement répartie, et dont le peuple Anglais est si jaloux, que, dans les auberges, l'attention se partage également envers tout le monde. Un voyageur modestement vêtu et

d'une condition médiocre, est servi avec autant de soins et de prévénances que le premier lord de la Grande-Bretagne. La plupart des auberges anglaises sont remarquables par leur propreté et leur bonne tenue, et par les égards que les hôtes prodiguent aux voyageurs.

La conversation des Anglais est fort inégale : tantôt elle est délicate, vive et animée, tantôt solide, ingénieuse et forte en raisonnement; quelquefois froide et flegmatique, souvent dédaigneuse et caustique; et il n'est pas rare que tous ces contrastes se trouvent réunis dans la même personne. Leurs clubs sont bruyans et tumultueux; les applaudissemens sont réservés aux saillies les plus piquantes et aux sarcasmes les plus amers. Les criailleries y tiennent lieu de raisons, le Stentor de la compagnie en est ordinairement le meilleur logicien : c'est ce qui arrive presque toujours dans toutes les sociétés nombreuses; mais, dans les cercles mieux choisis et plus circonscrits, on goûte les plaisirs calmes d'une conversation raisonnable, et tous les agrémens attachés à la bonne société.

Les filles publiques, cette gangrène obligée de la société, et qui appelle ordinairement, dans les grandes villes, les soins et la vigilance de la police, paraissent inquiéter fort peu celle de Londres; elles y sont beaucoup plus nombreuses qu'à Paris, plus libres et plus effrontées qu'à Rome même; elles attaquent à toute heure les passans, et surtout les étrangers, sans attendre que la nuit vienne couvrir de son ombre leurs agaceries et leurs indécentes sollicitations; mais c'est surtout à la chûte du jour

que leurs essaims, plus nombreux, garnissent les trottoirs de toutes les grandes rues; la plupart sont mises très-élégamment. Les tavernes où l'on vend de la bière leur servent de refuge et de champ-clos : ces boutiques ont communément un arrière-cabinet, ou boudoir, consacré à cet usage. Dans les bagnios (bains), on les sonne comme une tasse de thé. Ces courtisanes ne sont pas généralement turbulentes; il est rare que, soit chez elles, soit dans les tavernes où on les reçoit, on ait à se plaindre de la moindre injure ou de la plus petite esclandre, grâce au flegme anglais et à la loi. Ce métier est si peu clandestin, que l'on débite publiquement la liste de celles qui le font avec quelque distinction; cette liste, très-nombreuse, indique leur demeure, et contient les détails les plus précis sur leur figure, sur leur taille et sur les divers talens qui les recommandent aux amateurs. Il y a même des sociétés de filles publiques où tout le monde est admis indistinctement, à deux shellings par tête; la mangeaille sert de préliminaires, et l'on conclut un marché pour le reste. La grande masse des prostituées, dit Colquhoun, dans son *Traité de la police de Londres*, est principalement composée de femmes qui ont été en service, et qui, joignant pour la plupart ce qu'on peut, dans ce cas, appeler *le malheur de la beauté* au goût de l'oisiveté et de la parure, se sont déterminées, les unes par inclination, les autres par suite de la séduction et de la perte de leur réputation, à adopter ce genre de vie comme moyen de subsistance. Les Anglais prétendent que le grand nombre de libertins qui se trouvent parmi

eux ne doit pas faire déshonneur à leur nation, par la singulière raison, disent-ils, qu'il n'y a que ceux-là même qui seraient hypocrites ailleurs qui soient libertins en Angleterre.

Les Anglais, profonds, violens, outrés dans toutes leurs passions, portent celle du jeu à l'extrême; quantité de fortunes baïssent, remontent ou s'anéantissent par cette passion. Plusieurs jeunes lords fort riches se sont absolument ruinés au jeu; d'autres prennent sur les affaires, sur le repos, sur leur santé, le temps qu'ils lui sacrifient. Un ministre d'état, il n'y a pas long-temps, passa vingt-quatre heures dans un tripot, toujours si occupé de satisfaire sa passion, que, pendant ce long espace de temps, il ne vécut que de quelques tranches de bœuf grillé, qu'il se faisait servir entre deux rôties de pain, et qu'il mangeait sans quitter le jeu. Ce nouveau mets prit le nom du ministre qui l'avait imaginé, dans la vue d'économiser le *temps*. Le luxe est excessif en jeux et en paris. Les courses de chevaux en Angleterre sont surtout les causes de beaucoup de ruines; c'est une fureur. Le *more-money*, les gageures inconsidérées, l'appât du gain, sont aussi funestes à la jeunesse anglaise, que l'envie de faire figure et le goût de la dépense peuvent l'être à la nôtre. Un Anglais ne craint pas de hasarder cent guinées sur la course d'un cheval. Un cheval qui a remporté le prix de la course acquiert un brevet d'immortalité; la gravure s'empare de son individu, et l'on débite plus aisément son portrait que celui de Newton.

Les Anglais ont l'usage, en voyageant dans leur

pays, de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit payer au premier qui le demandera; c'est une sorte de droit de passeport établi par la coutume en faveur des voleurs. Ils sont en quelque façon les grands voyers de l'Angleterre. Les Anglais les appellent *gentlemen of the road*, messieurs des grands chemins; mais, lorsqu'ils sont pris, ils figurent, en perruques et habillés de pied en cap, accrochés à des potences le long des grands chemins. Ils eurent l'audace, il y a quelques années, pour consacrer leur singulier privilége, d'afficher aux portes des gens riches de Londres, des défenses expresses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles fussent, de sortir de la ville sans avoir dix guinées et une montre d'or sur soi, sous peine de la vie.

Le tempérament des Anglais participe beaucoup de la nature et de l'intempérie de leur climat; ils sont mélancoliques, inconstans, inquiets; aussi les médecins appellent-ils l'Angleterre la *région de la rate*. Le penchant à la mélancolie fait naître en eux cette maladie atrabilaire connue sous le nom de *spleen*, qui leur inspire le dégoût de la vie et le mépris de la mort, et les porte au suicide. Les bornes de la loi naturelle défendent à l'homme de se détruire lui-même, parce qu'étant l'ouvrage du Tout-Puissant, qui doit durer autant qu'il lui plaît et non autant qu'il plaît à l'ouvrage, il doit faire de sa liberté le meilleur et le plus noble usage que sa propre conservation exige de lui. Ce sentiment est si général dans les hommes, que les lois civiles qui ont succédé à celles de la nature, sur lesquelles

elles sont fondées, défendaient, chez les Hébreux, d'accorder les honneurs de la sépulture à ceux qui se tuaient eux-mêmes. Il y a plus de courage à souffrir qu'à mourir, et, pour un homme qui se donne la mort de sang-froid, il y en a cent qui ne s'ôtent la vie que parce qu'au préalable ils ont perdu la tête. Voici ce que dit un païen, le plus beau génie de son temps : « Vous devez, aussi-bien que tous ceux qui ont quelques sentimens de piété, prolonger vos jours le plus long-temps qu'il vous sera possible ; car il ne faut pas que vous quittiez le terre sans l'aveu de celui qui vous y a fait naître, de peur qu'il ne semble que vous ayez voulu vous soustraire aux fonctions de la vie humaine auxquelles il vous avait assujetti. » Le génie morose et atrabilaire des Anglais est doué d'une certaine faculté de l'âme qui rassure en eux la nature contre l'horreur de la destruction, si naturelle à l'homme. Le moindre chagrin, la moindre contrariété font éclore ce raisonnement dans la cervelle d'un Anglais : *Il vaut beaucoup mieux n'être pas, que d'être malheureux ;* là-dessus un coup de pistolet au milieu du front, ou un petit couteau enfoncé dans la jugulaire, amène la conséquence de ce paralogisme. Lord Clive, à son retour de Madras, où il avait commandé avec distinction, disait : *J'ai une brillante fortune, je suis heureux en liaisons, heureux en alliances, heureux dans ma famille, heureux en amis, heureux en tout, hors en santé, que j'ai perdue au service de l'État, et que je ne recouvrerai jamais.* Il finit par se brûler la cervelle, laissant après lui une fortune dont le produit annuel s'élevait à deux

millions de livres tournois, et une femme chérie, à laquelle il légua de plus beaux diamans que ceux de la reine d'Angleterre. La fin tragique du fils unique de lord Milton, pair d'Angleterre, est une des plus extraordinaires qui se soient jamais vues, et ouvre un vaste champ aux réflexions sur la composition singulière du cerveau humain : jeune, bien fait, aimable, riche, tendrement aimé de son père, recherché et goûté par les femmes, voyant s'ouvrir devant lui une carrière brillante d'honneurs et de dignités, le dégoût de la vie s'empara soudain de lui; trop avide des plaisirs de ce monde corrupteur, il ne les avait pas seulement goûtés, il en avait épuisé la coupe, et son affreux projet fut le résultat de la satiété et de la dépravation. Il se rend dans un *bagnio*, se fait amener douze courtisanes charmantes, ordonne qu'on leur serve tout ce qu'elles exigeront, et là, après avoir épuisé avec elles les derniers rafinemens de la volupté, il les comble de présens, les congédie, tire un pistolet de sa poche et se donne la mort. C'était sans doute le dernier moyen que cet infortuné jeune homme croyait pouvoir employer pour réveiller ses sens émoussés. Voltaire, lors de son séjour à Londres, entra dans une taverne; il soufflait alors un vent d'ouest assez violent : on sait que ce vent inspire aux Anglais, comme le solano aux Espagnols, un grand fonds de tristesse et de mélancolie. Dans le moment entra un habitué, qui dit, de l'air le plus indifférent : *Molly s'est coupé la gorge ce matin; son amant l'a trouvée morte dans sa chambre, avec un rasoir sanglant à côté d'elle.* Cette Molly était une

jeune fille, belle et très-riche, qui était sur le point de se marier avec le même homme qui n'avait plus trouvé que son cadavre. Les auditeurs, qui étaient presque tous amis de Molly, reçurent la nouvelle sans froncer seulement le sourcil. L'un d'eux demanda ce qu'était devenu l'amant de cette infortunée. Il *a acheté le rasoir*, dit froidement quelqu'un de la compagnie.

Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire;
Chez les Français, elle est vive et légère.

Le courage est une qualité qui semble naturelle aux Anglais; les petits garçons s'habituent de bonne heure à *boxer*, genre d'adresse particulière à la nation anglaise, et qui est secondée par une vigueur de bras bien rare chez les autres peuples. Les soldats anglais soutiennent le feu de l'ennemi sans même riposter, avec un courage inébranlable; mais il faut qu'ils soient bien nourris. Les Français supportent la faim et toutes les horreurs de la misère sans murmurer, et se battent avec le courage du désespoir. Une armée, disait l'amiral de Coligny, est un monstre qu'il faut toujours commencer à former par le ventre; et Frédéric II disait également :

L'art de vaincre est perdu, sans l'art de subsister.

Aussi c'était la coutume de Guillaume III, de ne conduire les Anglais au combat que lorsqu'ils étaient rassasiés de roast-beef.

Les Anglais poussent jusqu'à la manie le goût de la chasse au cerf et au renard, et les courses

des chevaux; après celles-ci, les combats de coqs sont, à la honte de la nation, les spectacles favoris de tous les rangs. A chacun de ces combats, l'arène est encombrée d'une multitude de spectateurs, qui repaissent leurs yeux de l'agonie et de la mort de cet oiseau intrépide, et beaucoup de ces spectateurs sont intéressés dans des paris qui s'élèvent souvent à de très-fortes sommes. Un amusement non moins cruel est celui qu'ils appellent *bull-basting*. Il consiste à attacher un taureau à un poteau, et à le faire harceler et déchirer par des chiens, jusqu'à ce que l'animal, épuisé de fatigue et par la perte de son sang, succombe sous les coups de dents des dogues acharnés. Le corps de l'animal appartient au maître du chien qui l'a attaqué le dernier, et l'a achevé. Les autres amusemens communs aux autres peuples sont également familiers aux Anglais.

Les Anglais sont, sans contredit, la nation la plus sage et la plus folle, la plus sérieuse et la plus bouffonne, la plus fidèle dans le mariage et la plus inconstante en amour, la plus attachée à ses usages et la plus avide de changemens. « C'est un peuple, dit le poète comique Farquhar, séparé du reste du monde, aussi différent de tout autre par sa constitution physique que par sa constitution politique : mélange de plusieurs nations, nous sommes la plus inconcevable bigarrure de caractères, et ces caractères produisent des folies inconnues aux autres peuples, et même aux siècles passés. » On ne sera pas étonné alors, d'après l'aveu même d'un de leurs moralistes, des contradictions et des aber-

rations qui émanent de la singularité de leur esprit; je vais en rapporter quelques traits. Un voyageur descendit dans une petite auberge de Cornouailles; voyant une volaille à la broche, il demande qu'on la lui serve. L'aubergiste s'y refuse, en disant qu'elle était destinée pour M. Scot, qu'on attendait. Ce monsieur Scot, dit le voyageur, vous a donc fait dire qu'il allait venir? Non, monsieur, répondit l'aubergiste, mais, en passant par ici il y a six mois, il m'a recommandé de tenir pour aujourd'hui, à deux heures précises, une volaille prête pour son diner, et M. Scot ne manque jamais à la parole donnée. En disant ces mots, il regardait par la fenêtre. Voilà M. Scot qui arrive à cheval, dit-il, je cours le servir. Il y a, comme l'on voit, dans ce bas monde des personnes qui se meuvent avec la régularité d'une aiguille de pendule; mais je ne pourrais croire, si le fait n'était attesté, qu'un Anglais, qui avait perdu une jambe, ait été assez dominé par le goût de l'uniformité, pour vouloir se faire couper celle qui lui restait, préférant avoir deux jambes de bois, plutôt qu'une paire de jambes dépareillées.

On connaît la haine violente dont la plupart des Anglais sont possédés contre le papisme; voici un trait de folie, parti de l'imagination d'un gentleman nommé Seely. Un de ses amis lui disait : Je hais le papisme, et je vous déclare que je ne sais point pourquoi. Je le hais aussi, répliqua M. Seely, et pour la même raison. Une controverse s'étant élevée entre un papiste et un protestant, M. Seely, qui faisait fort peu de cas des talens des papistes, était

persuadé que le protestant obtiendrait un triomphe complet sur son antagoniste. Il en arriva tout autrement : le papiste fut vainqueur. Le résultat de cette controverse eut une influence fâcheuse sur les esprits du pauvre M. Seely ; il éprouva des accès de folie, pendant lesquels il s'imagina que sa jambe droite avait été convertie au papiste par M. Maguire, c'était le nom du papiste, tandis que le reste de son corps continuait à être protestant. Ses amis essayèrent de le ramener à la raison, mais il fut impossible de chasser cette idée de son esprit. Quelques jours après, pendant une nuit très-froide, on le trouva dans son lit parfaitement enveloppé de ses couvertures ; sa jambe droite seule était découverte. Son frère, qui le vit dans cette situation, lui fit observer que la nuit étant très-froide, il pouvait se rendre malade s'il ne couvrait pas sa jambe droite. *Quoi!* dit Seely, *vous voulez que je couvre cette coquine de papiste! non, non, laissez cette renégate souffrir du froid tant qu'elle voudra, jamais je ne la recevrai avec moi sous mes couvertures.* Cet écart d'imagination eût réjoui le pinceau énergique d'Hogarth.

Les Anglais sont rigides observateurs de la lettre de la loi, mais ils savent en éluder l'esprit ; ils trouvent bons tous les moyens d'endormir sur cela leur conscience, et ils le font avec une impudeur incroyable, pourvu que leurs actes aient la moindre apparence de régularité. On en trouve la preuve dans le fait suivant, qui présente la restriction jésuitique la mieux conditionnée. On sait qu'en Angleterre, cette contrée qui se prétend si heureuse

dans son exclusive liberté, la nécessité dans laquelle sont les jurés de rendre leur déclaration à l'unanimité, amène souvent des compromis qui, certes, ne devraient pas avoir lieu, puisqu'ils se font aux dépens de la conscience. Cette nécessité les fait même recourir quelquefois à des expédiens assez singuliers; en voici un exemple. Un homme était accusé de vol aux assises de Wexford; onze jurés le croyaient innocent, mais le douzième, après une très-longue discussion, persistait à le déclarer coupable. La déclaration des jurés se fait toujours par les mots *guilty* ou *not guilty*, c'est-à-dire coupable ou non coupable. Le juré récalcitrant, n'espérant pas ramener ses collègues à son opinion, et ne voulant cependant pas en changer, leur dit enfin qu'il croyait avoir trouvé un moyen pour être d'accord; il prit un morceau de papier, y écrivit le mot *guilty*, y ajouta sa signature, et la leur remit, en disant : Faites de cela tout ce qu'il vous plaira; ensuite il se retira à un autre bout de la salle. Après un moment de consultation, les onze jurés placèrent le monoyllabe *not* avant le mot *guilty*, signèrent tous, et l'accusé fut déclaré innocent.

Il existe, du moins parmi le bas-peuple, une coutume atroce, si l'on peut dire, et fondée sur des usages transmis par les anciens Bretons, antérieurement aux dynasties danoises; c'est la vente publique de femmes. Ce moyen de divorce n'exige pas de grandes formalités : un mari mécontent, et qui a acquis des preuves de l'inconduite de sa femme, veut divorcer : les époux aussitôt y consentent mutuellement; ils viennent l'un et l'autre

se présenter, le jour du marché, dans la place publique; le mari conduit sa femme, liée par le cou avec une corde; il l'attache à un poteau au lieu où se vend le bétail, et là il la vend publiquement, en présence de témoins. Quand le prix, qui ne dépasse pas ordinairement deux shellings (40 s.), est arrêté, l'acquéreur détache la femme; il la mène, liée de la même manière, en la tenant par le bout de la corde, et il ne la délie qu'après avoir parcouru à peu près la moitié de la place. Cet acquéreur, toujours veuf ou garçon, est communément un amateur de la marchandise vendue, qui la connaît : on ne la présente au marché que pour la forme. La femme achetée devient la légitime épouse de l'acheteur; les enfans qui naissent de cette union sont considérés en tout comme légitimes. La loi contre l'adultère et contre la bigamie ne saurait atteindre ni le mari ni la femme ainsi séparés. C'est dans un gouvernement qui se dit policé par excellence, que l'on souffre un pareil scandale.

Les Anglais aiment passionnément les chevaux; cependant il se trouve parmi eux quelques hommes brutaux qui les maltraitent. C'est ce que le pinceau du célèbre Hogarth a représenté d'une manière très-touchante, ainsi que les tourmens que l'on fait souffrir en Angleterre à plusieurs animaux, malgré l'éloquence des membres les plus influens de la chambre des communes qui les défendent, et malgré les lois du parlement qui les protègent. Un Anglais, voyant un charretier qui, dans une rue de Londres, traitait ses chevaux avec barbarie,

s'écria avec indignation : *Ah! malheureux! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth?* Aussi les Anglais disent-ils de la capitale de la France, où le beau sexe est comblé de prévenances et de soins, et où les chevaux sont accablés de coups : *Paris est le paradis des femmes, et l'enfer des chevaux.*

Le nombre excessif des gens de loi, hommes aussi respectables dans leur institution que méprisables quand ils sont corrompus, surcharge également l'Angleterre et la France. Les Normands étant considérés comme les habitans les plus processifs de la France, il n'est pas sans probabilité que leurs ancêtres aient apporté en Angleterre les germes de cette funeste passion, cet esprit de chicane, dont ni les Danois ni les Saxons, leurs devanciers, ne paraissent avoir été possédés, puisque la brièveté et la concision faisaient tout le mérite de leurs anciennes lois, ce qui ne saurait s'accorder avec cette superfétation parasite qui est devenue une loupe monstrueuse dans l'état de la législation moderne. Il est de toute évidence que la multitude des gens de loi est dangereuse à un État qui prétend recouvrer ou conserver sa liberté. Nous aurions trop à dire du labyrinthe de formalités et de procédures que beaucoup d'entre eux savent multiplier à l'infini, pour se procurer de l'occupation et des richesses, ce qui rend la justice un objet de terreur pour tous ceux qui approchent de cette antique déesse, et par conséquent étouffe souvent, par le danger qu'il y a de recourir à sa protection, les droits les plus incontestables. Cette branche de législation paraît avoir grand besoin d'être élaguée

dans beaucoup de pays, où elle y est un des fardeaux les plus pesans.

L'Église anglicane n'a que deux sacremens, le baptême et la cêne; elle baptise, elle marie, elle enterre tout ce qui se présente aux paroisses, et il n'y a qu'elle dont les registres fassent foi pour constater l'état civil des personnes. Les enterremens sont fort chers et fort onéreux : le mort, enseveli dans une longue chemise, la tête posée sur un oreiller, est porté dans un corbillard drapé de noir; la chemise, l'oreiller, la draperie sont de laine : une loi l'a voulu ainsi, pour favoriser les manufactures. Tout en Angleterre est tributaire du commerce.

Les richesses que la Tamise apporte à Londres de tous les coins les plus éloignés de la terre sont immenses; ce qui confirme cette réponse hardie d'un alderman à Jacques Ier, qui, dans un accès d'humeur, menaçait les magistrats de cette capitale, de transférer ailleurs le siége de la royauté et les archives de la couronne : *Au moins*, sire, V. M. *nous laissera la Tamise.* Les négocians anglais couvrent de leurs vaisseaux les mers des quatre parties du monde; ce sont eux qui suscitent les guerres et qui les soutiennent; ce sont eux qui triomphent dans les succès remportés par les armes anglaises; mais aussi ce sont eux qui dans les revers réparent les brèches faites aux finances de l'état, et imposent aux vainqueurs par les généreux efforts de leur patriotisme. Le négociant anglais est, dans ses relations commerciales, tel en effet que s'était fait représenter dans une gravure le fameux financier Samuel Bernard. On le voit, une main appuyée

sur le globe, donnant de l'autre ses ordres à des vaisseaux qui se partagent pour différentes destinations. Toute la politique de l'Angleterre est renfermée dans ce seul vers, qui est devenu pour elle un véritable axiome :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Pour elle, tenir la mer c'est tout posséder. C'est là que le commerce déploie tous les effets magiques de son industrie. Une simple croisière a souvent des résultats plus importans qu'une série de combats brillans. Voyez ces vaisseaux surchargés, encombrés des richesses des deux mondes, et qui sillonnent lourdement les flots; voyez ces flotilles nombreuses qui voguent à pleines voiles sur l'océan : ce sont là les véritables appuis des trônes et les premiers talismans de la puissance. A l'exemple des Carthaginois, les Anglais sont imbus de ce préjugé anti-social, que l'empire de la mer leur appartient exclusivement; et ce préjugé, contre lequel toutes les nations devraient se lever en masse, est bien caractérisé par l'enthousiasme de cet Anglais qui, traversant un pays où se trouvait une petite flaque d'eau salée, y trempe le doigt, le porte à sa bouche, et, l'ayant goûtée, s'écrie : *Oh! voilà un vassal!* Quelle insolence de la part des uns et quelle patience de la part des autres!

La voix de l'infortune réelle ou prétendue, méritée ou accidentelle émeut l'âme des Anglais; leur sensibilité se remarque spécialement dans les souscriptions considérables qu'ils font pour secourir les pauvres et les malheureux, avec une libéralité qui

devient quelquefois nuisible à l'industrie, parce qu'elle ôte à la dernière classe du peuple les motifs ordinaires qui portent au travail, c'est-à-dire la nécessité de se ménager, ainsi qu'à leurs familles, des ressources pour l'âge des infirmités. Les mêmes personnes qui contribuent à ces souscriptions sont taxées proportionnellement à leur fortune, pour les pauvres de leur paroisse, qui ont un titre légal à la subsistance, et cette taxe s'élève souvent à plus de 72 millions de francs; mais ce titre légal s'obtient souvent à force de captation et aux dépens de la vérité. Malgré ces généreuses profusions, qui, dans tout autre pays, devraient bannir la pauvreté et la misère, les rues de Londres et les chemins d'Angleterre sont peuplés de mendians qui bravent les peines sévères portées par les lois. Cette misère provient en partie de la manière de vivre du bas peuple, qui dédaigne une nourriture laquelle, dans d'autres pays, serait regardée comme un objet de luxe. Je suis loin de blâmer les souscriptions; mais il se peut faire qu'elles ne soient pas toujours un moyen de remédier au mal qu'on prétend soulager. L'esprit d'orgueil et d'ostentation n'y a que trop souvent part, surtout en France, où la vanité exerce un puissant empire : tout le mérite de cette charité recouverte du vernis d'une action généreuse, ne repose que sur une vaniteuse publicité. Toutes ces bouffées de bienfaisance partent la plupart du temps d'une philantropie mal entendue. Je ne veux point parler de ces souscriptions en faveur de l'humanité souffrante : celles-ci sont de bienfaisantes rosées qui arrosent et fécondent les champs de l'in-

fortune. Il paraît que du temps de Juvénal, comme du nôtre, l'esprit humain était à peu près le même. Les souscriptions ne sont point une invention moderne, car le poète satirique se moque judicieusement de ce mode de charité, et surtout de l'empressement à secourir des gens gorgés d'or et de richesses, à qui un simple accident a enlevé une portion de ces richesses, dont la perte est si bien compensée par les secours d'une ridicule vanité. Martial, armé de ses violentes épigrammes, se moque également de ces charités orgueilleuses, et blame cet usage de donner sans raison, dans la 52e épigramme du livre 3, contre Tongilianus, et traduite ainsi :

Ta maison, que le feu vient de réduire en cendre,
T'avait coûté, Crispin, quatre à cinq mille écus,
Et, pour réparer cet esclandre,
Tes amis t'ont donné vingt mille écus, et plus.
Tu dis que l'infortune à quelque chose est bonne,
Et que le proverbe a raison :
D'accord; mais je crains bien qu'on ne te soupçonne
D'avoir mis à dessein le feu dans ta maison.

Nous allons rapporter encore plusieurs usages communs en Angleterre. Il y est défendu de refuser une magistrature, sous peine d'une amende plus ou moins forte, selon le degré de son importance. Le peuple qui a voté regarderait le refus comme une trahison. Celui qui refuserait la place de lord-maire serait amendé de 500 guinées. La paroisse royale de Saint-James, croyant faire honneur à George I, s'avisa de le nommer marguillier. George s'excusa; on revint à la charge, et enfin il fut dit qu'attendu sa charge de roi, qui exigeait

tous ses soins, son excuse était valable. Le dimanche est observé avec la ponctualité la plus rigoureuse. Point de spectacles, point de jeux, les plus innocens même sont interdits dans les maisons du peuple. Celui qui oublierait le samedi de faire sa provision de pain ou de viande, irait frapper en vain à la porte du boulanger ou du boucher. Cette rigidité est supportable dans les religions qui n'ont pour toutes fêtes que le dimanche. Le goût pour les modes de France est de très-ancienne date en Angleterre. On trouve dans Froissard le détail d'une querelle élevée entre un chevalier français et le fameux Jean Chandos. Le sujet de cette querelle était un ruban des mêmes couleurs que l'un et l'autre portaient en l'honneur de leurs dames : *Vous êtes ainsi faits, vous autres Anglais,* dit le chevalier français à Chandos, *vous n'imaginez rien, et ne savez vous parer que de ce qu'inventent les autres.*

Le peuple anglais, malgré sa civilisation, n'est point encore guéri de cette superstition stupide qui le porte à craindre les sorciers, les esprits et les apparitions; il n'y a pas de peuple plus faible et plus crédule en fait de sorcelleries. Dans le pays de Galles, on trouve une grande partie des superstitions des Écossais. Dans les contrées les plus voisines de Londres, il y a presque partout la croyance des spectres, des revenans et une foule d'autres croyances superstitieuses. Jacques I[er] a écrit un livre pour soutenir qu'un sorcier peut faire le voyage des Indes dans une coquille d'œuf, il n'y a que le premier pas qui coûte, et entreprendre un voyage de trois cents lieues à cheval sur un man-

che à balai ou sur le dos d'une mouche. Lisez Thomas Brown, réfutant les erreurs populaires dont sa nation était infectée, et puis après le rapport d'une séance du parlement d'Angleterre, vous ne croiriez plus être dans le même pays. Qu'il y a loin d'un fermier superstitieux, croyant guérir des cochons boiteux en leur perçant les oreilles et y attachant un petit cloud, à Shéridan balançant les intérêts de sa patrie et ceux de l'Europe.

Il existe en Angleterre une coutume singulière et bien remarquable, c'est d'entendre le roi s'exprimer en français dans le parlement. Ce prince, assisté de son secrétaire, siége sur son trône. Le secrétaire, ayant lu la liste des bills, donne ou refuse le consentement royal de cette manière : si c'est pour accepter un bill public, le secrétaire dit : *Le roi le veut;* si c'est un bill privé : *Soit dit comme il est désiré;* si c'est un bill concernant les subsides, dont la chambre des communes a le droit de s'occuper : *Le roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, et aussi le veut;* si c'est un bill auquel le roi ne juge pas à propos de consentir, le secrétaire dit : *Le roi s'advisera,* ce qui est une manière douce de le rejeter. C'est un reste de la conquête de Guillaume le Conquérant, qui abolit l'usage de la langue anglaise dans les affaires publiques et dans les cours de Justice, et y substitua la langue française, qu'on parlait de son temps, comme beaucoup plus claire pour l'interprétation des lois, et beaucoup moins ambiguë que la première.

L'antipathie des Anglais pour les Français est, suivant quelques visionnaires, infusée dans le sang

anglais; mais il est bien plus naturel de l'attribuer aux guerres cruelles qui armèrent les deux nations l'une contre l'autre dans le cours des XIVe et XVe siècles. Depuis le règne de Louis XI, ces deux nations se sont rapprochées. La guerre de la révolution semblait avoir établi une barrière insurmontable à de nouveaux rapprochemens, mais l'inimitié des deux peuples, séparés par un détroit dont la haine avait rendu la distance immense, s'est beaucoup amortie depuis :

Littora littoribus contraria fluctibus undas.

La distance s'est rapprochée : la politique et de grandes modifications dans les mœurs ont rétabli entre eux un commerce plus intime.

Il semble que les Anglais se soient étudiés à faire passer la singularité de leur esprit jusque dans leurs proverbes ; ils n'ont avec les nôtres aucune analogie, tant dans la pensée que dans l'expression. Je me contenterai d'en citer un certain nombre, et je choisirai ceux qui peuvent faire connaître plus particulièrement les mœurs et le caractère national des Anglais.

PROVERBES ANGLAIS.

1. *C'est le nœud des véritables amans.* Expression proverbiale très-usitée en Angleterre, et dont les poètes comiques anglais se servent souvent dans les intrigues amoureuses de leurs pièces. Cet usage vient peut-être de la comparaison du nœud d'Hercule, qui ressemblait au caducée de Mercure, et

dont suivant la remarque de Turnèbe, on donnait la forme aux ceintures des nouvelles mariées.

2. *Common report, common liar,* propos vulgaire, menteur ordinaire. Sur cent nouvelles que l'on débite dans le monde, on peut être assuré qu il y en a quatre-vingt-quinze d'altérées, quatre approchant de la vérité, et une tout au plus véritable.

3. *Out of the frying pan into the fire,* de la poêle dans à frire dans le feu. Pour éviter un mal, il tombe un pire; il tombe de Carybde en Scylla. *Cinerem vitans, in prunas incidit; fumum fugiens, in ignem incidit.* Tous proverbes qui expriment la même pensée.

4. *Une belle femme est en France l'idole de ceux qui la connaissent, la reine de son mari, et le tyran de ses amans.* Les Anglais ont la persuasion que la beauté est une plante qui ne croît pas communément sur le sol de la France; il faut l'y chercher, disent-ils, avec autant de difficulté qu'elle se rencontre aisément en Angleterre, où dans toutes les rues des objets charmans et dignes d'admiration s'offrent à votre vue. Aussi un étranger galant pour le beau sexe anglais, visitant la cour de Charles Ier, et surpris du grand nombre de beautés qui en faisaient les charmes, les célébra dans une pièce de vers où l'on trouve ce compliment.

Huc venerem credas transposuisse Paphon.

On croirait que Vénus transporte ici Paphos.

Aussi les Anglais se targuent-ils de cette supériorité, qui les flatte, en citant cette pensée, qui a pris la forme d'un proverbe, et qui veut prouver que

la beauté est rare en France : *Une belle femme est*, etc. Mais la coquetterie y a établi une sorte de compensation.

5. *Brains and heads, not powder and parukes must support a governement*, têtes et cervelles valent mieux que poudre et perruques pour soutenir un gouvernement.

6. *Common danger makes friends*, le danger commun nous rend amis, comme le malheur nous rend égaux.

7. *There are no stars for irish men*, il n'y a pas d'astres pour les Irlandais. C'est un préjugé qui dérive de la haine que la différence de religion et de caractère a établie entre les Anglais et les Irlandais, et de la prédilection que les premiers ont pour leur pays.

8. *You cannot make a silken purse of a sow's ear*, on ne saurait faire une bourse d'une oreille de cochon. A l'impossible nul n'est tenu.

9. *Desperate diseases must have desperate cures*, aux grands maux les grands remedes. Les Chinois disent : Le remède qui ne fait pas cligner les yeux au malade ne le guérit pas.

10. *Gourmand comme un alderman*. En Angleterre, le nom d'alderman est passé en proverbe pour signifier gourmand, *gourmet*, *glouton*. Cela provient sans doute de la coutume qui oblige les shérifs de la cité de donner tous les ans un repas somptueux, auquel les aldermen sont toujours invités, et auquel ils font amplement honneur.

11. *'Tis better to knit than blossom*, il vaut mieux durer que fleurir.

12. *A bird in the hand is worth two in the bush*, un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson. Les Anglais disent encore : *One take is worth two I'll give thee*; et *a cottage in possession is better than a kingdom in reversion*, une chaumière qu'on possède vaut mieux qu'un royaume qu'on attend par substitution.

13. *La fourche du chancelier Morton.* On appelle ainsi proverbialement en Angleterre un argument captieux, auquel la circonstance suivante a donné lieu. Le chancelier Morton, pour qui Henri VII, roi d'Angleterre, n'avait rien de secret, le servait au gré de ses désirs. Comme l'impôt accordé sous le nom de *Benevolence* n'avait rien de fixe, et devait se mesurer sur les facultés de ceux à qui on le demandait, il avait endoctriné lui-même les commissaires chargés de cette perception. Lorsque vous vous adresserez, leur avait-il dit, à un homme qui vit frugalement, vous lui direz que, jouissant de grands revenus et dépensant peu, il doit avoir beaucoup d'argent comptant; lorsqu'au contraire vous aurez à faire à un homme fastueux et prodigue, vous ne manquerez pas de lui faire observer que d'après la dépense qu'il fait, on juge certainement qu'il a des fonds considérables ou des ressources que tout le monde ne connaît pas. Ce singulier argument est devenu proverbial en Angleterre.

14. *That sick man does ill for himself who makes his physician his heir*, gare au malade qui fait choix de son médecin pour héritier.

15. *Who plants artillery against a fly?* quest-ce qui pointe un canon contre une mouche? Il faut

proportionner les moyens à l'entreprise; c'est ce qu'expriment fort bien les Chinois par cette façon de parler proverbiale : *Lorsque vous saignez une poule, pourquoi vous servir du coutelas avec lequel vous égorgez un bœuf.*

16. *Every one must live by is calling*, il faut que chacun vive de son métier, il faut que le prêtre vive de l'autel. Les Anglais disent encore : *All trades must live*; mais ils appliquent ce proverbe quand ils voient casser ou gâter quelque chose, pour faire entendre que les artisans ne pourraient pas vivre si les choses duraient toujours.

17. *C'est un auteur de Grub-Street.* Cela se dit proverbialement en Angleterre pour désigner un pauvre auteur, mal logé, mal vêtu et mourant de faim. Grub-Street est une ancienne rue de Londres, près de Moorfields, où étaient logés les auteurs de pamphlets, les rimailleurs de circonstance, et généralement toute la petite population du parnasse britannique.

18. *The young cock crows after the old one*, le jeune corbeau croasse à l'exemple du vieux. *Patrem sequitur sua proles.*

19. *Que ceci soit dit sous la rose.* Expression fort usitée en Angleterre, lorsqu'on veut que la conversation que l'on a pu avoir avec quelqu'un soit passée sous silence; expression qui serait juste et raisonnable, si l'on concevait dans la rose une propriété qui pût la faire regarder comme le symbole du silence, ainsi que saint Grégoire de Nanzianze semble l'insinuer en des vers qu'on a traduits ainsi :

Utque latet rosa verna suo putamine clausa,
Sic os vincla ferat, validisque arctetur habenis,
Indicatque suis prolixa silentia labris.

Cette expression est encore supportable si, en demandant le secret pour des choses dites sous la rose, on veut dire seulement que ce qui aurait échappé de libre à table ne doit pas être divulgué. C'est alors une imitation des anciens, qui, dans leurs festins, se couronnaient de roses. Les Allemands ont en quelque sorte imité cet usage des anciens : on voit une rose dans le plafond au dessus de la table dans leurs salles à manger. Selon d'autres, cette expression tire son origine de ce que l'amour avait consacré à Harpocrate, dieu du silence, la rose, qui est la fleur de Vénus, et qu'elle devint l'emblême de l'amour, pour marquer que ses plaisirs doivent être ensevelis dans le silence, ainsi que l'exprime ce tétrastique.

Est rosa flos veneris, cujus quo facta laterent,
Harpocrati matris dona dicavit amor :
Indè rosam mensis hospes suspendit amicis ;
Convivæ ut sub eâ dicta tacenda sciant.

20. *The evening crowns the day*, le soir couronne le jour. Ce n'est pas tout de bien commencer, il faut finir de même. La fin couronne l'œuvre : *exitus acta probat.*

21. *To rob Peter to pay Paul*, voler Pierre pour payer Paul, faire un trou pour en boucher un autre.

22. *The best physicians are doctor diet*, *doctor merryman, and doctor quiet*, les meilleurs médecins sont le docteur gai, le docteur diète et le docteur tranquille.

23. *Many talk of Robin Hood that never shot in his bow*, bien des gens parlent de Robin Hood, qui n'ont jamais bandé son arc. Ce proverbe correspond au proverbe français : *L'habit ne fait pas le moine;* au proverbe de Varron : *Non omnes qui habent citharam sunt citharœdi.* Robin Hood était un fameux voleur du temps du roi Richard Ier; son principal repaire était la forêt de Shirewood, dans le comté de Nottingham. Il retirait de grands profits de tous les objets qu'il dérobait. ce qui a donné lieu à cet autre proverbe : *He makes Robin Hood's penny-worths.*

24. *What is got over the devil's back, is spent under his belly*, ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour.

25. *You dance in a net, and think nobody sees you*, vous dansez dans un filet et vous croyez que personne ne vous voit.

26. *It is too late to spare, when the bottom is bare*, il n'est plus temps d'épargner lorsqu'il n'y a plus rien dans la bourse.

27. *La fumée s'adresse toujours à la plus belle personne.* Espèce de proverbe en Angleterre. Quoique cette opinion ne semble avoir aucun fondement dans la nature, elle est pourtant fort ancienne. Victorius et Casaubon en ont fait la remarque à l'occasion d'un passage d'Athénée, où un parasite se dépeint ainsi : « Je suis toujours le premier arrivé aux bonnes tables, d'où quelques-uns se sont avisés de m'appeler *la Soupe;* il n'y a pas de porte que je n'ouvre comme un bélier, semblable à un

fouet, je m'attache à tout, *et, comme la fumée, je me lie toujours à la plus belle.*»

28. *Diamond against diamond; diamond cuts diamond.* Ces proverbes se rendent en français par celui-ci : *A trompeur trompeur et demi.*

29. *Bray a fool in a mortar, he 'll be never wiser,* pilez un fou dans un mortier, il n'en deviendra pas plus sage; à laver la tête d'un Maure on perd sa lessive.

30. *The master's eye makes the horse fat,* l'œil du maître engraisse le cheval; ce proverbe est d'Aristote. Les censeurs Scipion Nasica et Popilius, faisant la revue de la cavalerie, remarquèrent un cheval maigre et mal soigné, monté par un cavalier gros et gras et en excellente tenue; pourquoi, lui dirent-ils, votre cheval n'est-il pas en aussi bon état que vous? c'est, répondit-il, parce que je prends soin de moi-même, et que c'est mon valet qui prend soin de mon cheval.

31. *The kiln calls the oven burn-house,* la pelle se moque du fourgon.

32. *Eat pease with the king, and cherries with the beggar,* il faut manger des pois avec le roi et des cerises avec les pauvres; sans doute parce que les pois ne sont bons que dans la primeure, et les cerises lorsqu'elles sont tout-à-fait mûres.

33. *As wise as a man of Goatham,* il est aussi fin qu'un habitant de Goatham. Proverbe ironique, pour désigner un homme stupide et qui a l'esprit épais. Les Français disent des habitans de Landernau ce que les Anglais disent de ceux de Goatham, village du comté de Nottingham, renommé

fort anciennement pour la stupidité et l'impertinence de ses habitans. Ce proverbe ne se dit sans doute plus que par tradition, car il y a aujourd'hui dans ce village autant de gens spirituels et sages que partout ailleurs. Il existe beaucoup de préjugés défavorables à certains pays, qui ne se soutiennent plus que par la force de l'habitude, et qui résistent à la rouille du temps, quoiqu'ils ne soient plus fondés sur rien.

34. *Tinker's work, for a hole mended two made*, il ressemble à un drouineur ou à un chaudronnier de campagne, qui pour boucher un trou en fait deux, en parlant d'un homme qui, pour réparer une sottise, en commet une autre.

35. *Envoyer quelqu'un à Coventry*. C'est un proverbe anglais pour signifier qu'on se débarrasse de sa compagnie. On assure que l'origine en vient de ce qu'autrefois un régiment, s'étant mal conduit dans une ville où il était en garnison, fut envoyé à Coventry, dont le séjour ne plaisait pas aux militaires.

36. *Être dans l'eau chaude*. Expression proverbiale qui veut dire qu'on a de l'humeur, qu'on a éprouvé quelque contrariété.

37. *Tout est festin ou jeûne chez le bas-peuple*. Ce proverbe, que les Anglais adressent en reproche aux Français, provient, disent les premiers, de ce que le bas-peuple d'Angleterre étant accoutumé à se bien traiter en tout temps, et ayant peu de jours fériés, est moins exposé à l'incontinence que le français, qui a un grand nombre de fêtes, et qui, dans ces jours-là, dépense en un jour ce qu'il a

gagné dans son travail de toute la semaine, vivant tout le long de cette semaine de privation et d'abstinence. En Angleterre, les ouvriers se contentent d'une tasse de thé ou d'un verre de petite-bière l'après-dîner ou à la promenade; en France, le peuple inonde les faubourgs, boit, se grise, se gorge de viande, recommence le même train de vie la fête qui suit ou le dimanche qui vient.

38. *Bought wit is best, if not bought too dear*, l'expérience qui coûte est ce qu'il y a de meilleur, pourvu qu'elle ne coûte pas trop cher. L'expérience sert de calandre à toutes les actions humaines; si elle contribue à nous rendre plus prudens, elle nous rend aussi plus rusés; en même-temps qu'elle nous apprend à nous méfier des autres, elle nous apprend souvent à les tromper.

39. *C'est un sac vert.* Dans le fameux procès en répudiation de la reine d'Angleterre Caroline de Brunswick, femme de Georges IV, les ministres avaient déposé sur le bureau un sac vert rempli de pièces destinées à prouver la nécessité d'adopter le divorce, de sorte que les mots *sac vert* étaient passés en proverbe pour désigner une mesure anti-populaire.

40. *A tradesman who cannot lie, may shut up his shop*, un marchand qui ne sait pas mentir doit fermer boutique. Ce proverbe ne fait guère honneur aux Anglais, s'ils le mettent réellement en pratique; il établit en quelque sorte en principe qu'il ne faut pas que les marchands aient de la conscience: par conséquent c'est prétendre que l'honneur et le négoce sont incompatibles. Cependant la bonne

foi est l'âme du commerce; et sans elle celui-ci ne serait qu'un brigandage. Les Anglais disent encore proverbialement, dans le même sens : *Every man is a liar in his busines.*

41. *Batchelors wives and maids children are always well taught.* Ceci s'adresse aux hommes qui, n'étant pas mariés, donnent à ceux qui le sont des avis sur les moyens de gouverner leurs femmes; et aux filles qui veulent apprendre aux femmes qui sont mères la manière de bien élever leurs enfans.

42. *Je plie et ne romps pas.* Expression proverbiale fort commune. Lord comte de Northampton, pour expliquer comment il avait su se maintenir en place pendant tous les changemens de gouvernement depuis le règne de Henri VIII jusqu'à celui d'Élisabeth, avoua franchement qu'il tenait de la nature du saule plutôt que de celle du chêne. On attribue la même réponse à Paulet, marquis de Winchester. C'est en suivant ce proverbe que bien des gens ont eu le bonheur de traverser sans encombre le torrent de la révolution, qui entraînait tout, et de parvenir même aux premières dignités de l'État. Ils peuvent montrer les distinctions, les charges, les honneurs, les pensions dont tous les gouvernemens qui se sont succédé les ont gratifiés à fur et à mesure, sans que, pour cela, leur crédit ait baissé en rien; au contraire même, il semble qu'on ait voulu leur tenir compte de leur souplesse, de la flexibilité de leur caractère, pour en tirer parti au besoin. Les décorations les plus disparates viennent attester authentiquement, et la facilité de leurs opinions, la versatilité de leur politique, et

leur fidélité successive à tous les partis. Ils ne rougissent point de leur conduite, parce que la honte n'a jamais coloré leur front, et parce que leur *conscience est aussi large que la manche d'un cordelier*. Le dernier parti qu'ils encensent est toujours celui qui vaut le mieux, et dont en effet ils ont lieu de tout espérer. Quelque beau jour leurs descendans montreront avec orgueil les marques *honorables* de la conduite de leurs aïeux ; la postérité y croira, parce que rarement elle se donne la peine de remonter à la source : alors, les archives de *la fidélité*, de *la noblesse* et de *l'honneur héréditaires* de certaines familles, et le nombre en est grand, seront, dans quelques centaines d'années, tout aussi *incontestables* que les chartes des moines du Xe siècle. Voilà comme se traduit l'histoire.

43. *Drawn wells are seldom dry*, les puits dont on tire souvent de l'eau sont rarement à sec. L'étude débrouille l'intelligence : il est rare, lorsqu'on a l'esprit cultivé, de rester court en compagnie, et de ne pas fournir à la conversation.

44. *It is a folly to live poor to die rich*, c'est une véritable folie de s'épargner pendant sa vie le nécessaire, afin de laisser beaucoup après sa mort. Il en est des trésors de l'avarice comme d'une source inconnue qui ne trouve point d'issue, tant que l'avare est sur la terre ; lorsqu'il y rentre, la source s'ouvre un passage, se déborde et se répand pour grossir le torrent de la circulation générale.

45. *A wavering man is like a skain of silk*, mot à mot, un homme irrésolu est comme un écheveau de soie. Ce proverbe se dit de gens qui ne savent

point prendre un parti, et signifie qu'il est fort aisé de les embarrasser.

46. *Ivre comme la truie de David.* Expression proverbiale dont voici l'origine : Un habitant du pays de Galles, nommé David Lloyd, qui tenait cabaret à Hereford, avait une truie née avec six *jambes*, et que tous les curieux venaient voir; il avait aussi une femme très-sujette à l'ivrognerie, péché pour lequel il soumettait sa moitié à de fréquentes corrections conjugales. Un jour la femme de David, ayant bu un coup de trop et en redoutant les conséquences, donna la clef des champs à la truie, et s'étendit dans sa loge, pour y dormir et y attendre le retour de sa raison. Une société arriva sur ces entrefaites, pour voir la truie. David mena ses hôtes à la loge, et s'écria, selon sa coutume : *la voilà! en avez-vous vu une plus extraordinaire.* Un des curieux s'aperçut aussitôt de la méprise, et répliqua que c'était la truie la plus ivre qu'il eût jamais vue. Ce propos fit fortune, et, depuis ce temps, la femme porta le nom de *truie de David*, nom qu'on appliqua ensuite aux femmes qui ont l'habitude de boire plus que de raison.

47. *An ounce of discretion is worth a pound of wit*, une once de discrétion vaut une livre d'esprit.

48. *The first blow is half the battle*, le premier coup vaut la moitié de la bataille. On conçoit fort bien que, pour la gagner, chaque parti doit employer d'abord les plus grands efforts.

49. *The friendship of great men is the shadow of a bush, which is presently gone*, l'amitié des grands est comme l'ombre d'un buisson, elle disparaît

bien vîte. Philetas est un grand seigneur, passons sur le mot; *Maltus* est un homme de grand mérite. On demandait l'autre jour à Philetas si son intention n'était pas de faire quelque chose pour procurer une existence à Maltus, qui lui avait été si utile dans ses projets d'ambition, en l'aidant des ressources de son esprit et de ses bons conseils. *Comment donc,* reprit Philetas, *il peut me voir tous les jours, ce cher Maltus, il me fera toujours grand plaisir.* Philetas a raison; que ferait-il un seul jour sans Maltus? Le plus grand avantage qu'on puisse retirer du commerce de la plupart des grands, c'est de s'en degoûter.

50. *A man of words and not of deeds is like a garden full of weeds,* un homme qui promet beaucoup et qui ne tient rien, ressemble à un jardin où il ne croît que de mauvaises herbes.

51. *To carry coals to Newcastle.* Porter du charbon à Newcastle, ville où il y en a des mines abondantes, c'est faire une chose superflue; c'est, comme disent les Français, porter de l'eau à la rivière, des coquilles au mont Saint-Michel; et, comme disaient les Grecs, porter des chouettes à Athènes, et des vases à Samos, où il y en avait quantité de fabriques.

52. *If the devil be vicar, you'll be clerk.* Il faut s'accommoder au temps, et songer à ses intérêts et à sa sûreté, quelque chose qui arrive.

53. *Set a beggar on horseback, and he 'll ride a gallop.* Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.

54. *Speaking ill of others is a scurvy villainous trade,* c'est un méchant métier que celui de mé-

dire, le plaisir en est court, long en est le répentir. La causticité et la méchanceté habitent deux maisons qui se touchent ; la seconde tient toujours la porte ouverte à le première. Dans un cercle, une seule personne est à l'abri de la médisance ; c'est celle qui entre la première dans le salon, et qui en sort la dernière. On aime et on estime mieux ceux qui ne disent du mal de personne ; on craint et l'on ménage davantage ceux qui en disent de tout le monde : choisissez. Clodius, ne pouvant plus dire du mal de personne, s'est mis à en dire de lui-même ; c'est la seule fois que Clodius ait dit la vérité.

55. *Money is welcome, though it comes in a dirty clout*, l'argent est toujours le bien venu, quoiqu'il arrive dans un torchon sale. On sait que Vespasien était fort avide d'argent, et qu'il le prenait sans scrupule pour ce qu'il valait. Ce prince avait mis un impôt sur l'urine, comme il l'aurait fait sur la poudrette si elle eût été imaginée de son temps. Titus, son fils, lui en faisait souvent des reproches. Le premier argent que Vespasien toucha de cet ignoble impôt, il le porta au nez de son fils : *Tenez*, lui dit-il, *sent-il mauvais? vous savez cependant quelle en est la source.*

Optima prima ferè manibus rapiuntur avaris,
Implentur numeris deteriora suis.

(Ovide.)

« Une main avare saisit presque toujours ce qu'il y a de meilleur ; son calcul s'étend jusqu'aux moindres vétilles. »

56. *Servir à la manière de Costlett.* Voici l'origine de ce proverbe ironique. Un certain capitaine Costlett faisait beaucoup valoir sa fidélité pour le roi Charles Ier, comme maints personnages l'ont fait depuis en France pour la maison de Bourbon. Le clerc Pettigrew lui demanda ce qu'était devenu sa fidélité quand il se battait contre le roi, à Worcester, dans l'armée de Cromwel. Le capitaine Costlett avait réponse à tout; il répliqua qu'il servait le roi à sa manière, et sa réponse est devenue proverbe. Combien de gens, en France, se sont avisés d'avoir de la fidélité à la façon du capitaine Costlett; et ce qui doit le plus étonner, c'est que cela leur a parfaitement réussi, tandis que les Vendéens crient : *vive le roi quand même*, ce qui est devenu également proverbe.

57. *He that marries a widow has often a death head thrown in his dish*, celui qui épouse une veuve doit s'attendre qu'elle lui jettera souvent à la tête l'exemple de son premier mari.

58. *To cut large thongs of another man's leather*, faire du cuir d'autrui large courroie. *Ludere de alio corio*, disent Plaute et Apulée. Le lion malade eut recours au renard, qui lui conseilla de porter sur ses reins une ceinture de peau de loup. Le loup est mandé à la cour, et, par ordre du roi des animaux, le renard découpe sur le dos du premier une lanière bien longue et bien large, et se venge ainsi de son ennemi. Les courtisans ressemblent au renard; ils s'insinuent, aux dépens de leurs rivaux, dans les bonnes grâces du prince, et finissent, à force d'obsessions, par obtenir des pensions, des traitemens

énormes, qui sont découpés sur la peau du *servum pecus.*

59. *He that marries a widow with two daughters has three back doors to his house*, épouser une veuve qui a deux filles, c'est se fournir à la fois trois moyens de se ruiner.

60. *He is as well known as the weather-cock of the Parish-church, or as the town clock.* Il est connu comme Barabbas à la passion, ou comme le loup blanc.

61. *Porter la branche de saule.* C'est une phrase proverbiale en Angleterre; elle s'applique principalement aux vieilles filles qui n'ont pu trouver de maris, et aux jeunes qui ont été trompées dans leurs amours.

62. *A bad excuse is better than none*, il vaut mieux alléguer une mauvaise excuse que de rester court; il vaut mieux, de même, faire une réponse insignifiante que de n'en pas faire du tout. Dans le premier cas, vous pouvez passer pour un étourdi; dans le second, vous pouvez être sûr de passer pour un imbécille. C'est le reproche que madame de Pompadour adressa un jour à son frère, qui était resté court lorsque le roi lui demanda de quelle couleur était la tenture d'une des salles du conseil. Il fallait lui répondre, verte, rouge, bleue, enfin la première couleur qui vous serait venue dans l'idée; vous en êtes encore à savoir que les princes prennent ordinairement tout ce qu'on leur dit pour comptant. Ce frère, qui, je crois, fut depuis le marquis de Marigny, n'était pas alors doué de cette heureuse *soudaineté* qui fait le mérite des moindres

réparties, comme l'était ce sculpteur à qui l'on demandait pourquoi il faisait des statues si belles et des enfans si laids : c'est, répondit-il, parce que je fais les premières pendant le jour, et les seconds pendant la nuit.

63. *An ass may ask more questions in an hour, than a wise man can answer in a year*, un sot peut faire plus de questions en une heure, qu'un homme de sens n'en peut résoudre en un an ; il n'y a pas d'êtres plus incommodes et plus insupportables equ les questionneurs. Boileau reprochait durement ce défaut au jeune Arouet, qui l'accablait de questions que lui suggérait le désir de s'instruire. Voltaire lui-même, par la suite, corrigé de ce défaut, avait pris les questionneurs en telle aversion, qu'il lui est arrivé plusieurs fois de se lever brusquement et de quitter la place. Il disait à un Génevois non moins interrogant que le bailli de l'ingénu : *Monsieur, je suis très-aise de vous voir, mais je vous avertis que je ne sais rien de ce que vous allez me demander*. Y a-t-il en effet rien de plus choquant pour l'amour propre que ces questions insidieuses qui vous sont faites souvent à dessein de trouver votre mémoire en défaut, et de vous convaincre d'une ignorance momentanée, qui n'est due la plupart du temps qu'à la surprise et à la brusquerie avec laquelle on vous interroge. Telle question qui a occupé toute la puissance des têtes les mieux organisées, et qui aurait besoin, pour être bien expliquée, du concours de toutes les forces de l'esprit, vous est faite avec une 'indiscrétion imbécille, comme s'il ne s'agissait que de dire oui ou non.

Dans la plupart des examens, celui qui interroge a l'avantage d'être préparé et pour ainsi dire cuirassé sur les questions qu'il va faire; il serait peut-être bien embarrassé lui même s'il passait du rôle de questionneur à celui *de questionné*, et de répondre aux choses les plus simples sur un sujet qu'il n'a pas étudié d'avance comme la matière sur laquelle il examine. Il était défendu aux anciens Crétois, sous peine d'être fustigés, de prendre les moindres informations sur les étrangers; celui d'entre eux qui répondait à des questions indiscrètes, en était aussitôt puni par la privation de l'eau et du feu.

64. ***Better out of the world, than out of the fashion,*** qui ne veut pas suivre la mode ne doit point fréquenter le monde. La mode est une divinité à laquelle tous les âges, toutes les conditions viennent rendre un servile hommage; elle fait même courber la sagesse sous le joug de la folie.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre,
A son bizarre goût il faut s'accommoder;
Mais, sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

(Pavillon.)

65. ***'Tis better to play at small game that to stand out,*** il vaut mieux le premier rang dans une profession que le dernier dans une autre, être, comme le préférait César, le premier dans un bourg que le second à Rome. Il faut toujours choisir une profession où l'on puisse exceller.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun et poëte vulgaire.

(Boileau.)

66. *Home is home, though it be never homely.* Ce proverbe correspond à celui des Français : *Il n'y a pas de petit chez soi.* Les Anglais disent encore, dans le même sens :

My house, my house tho thou art small,
Thou art to me the Escurial,

ma chère maison, vous êtes mon Escurial. Plutarque avait dit aussi : οικος φιλος, οικος αριστος, *domus amica, domus optima.*

67. *It is a good horse that never stumbles; il n'y a si bon cheval qui ne bronche. Humanum est errare,* dit Senèque. Pendant les troubles de la fronde, un membre du parlement de Paris, s'excusant personnellement, devant un prince du sang, de l'opposition que la magistrature montrait aux volontés du roi, lui disait : *Monseigneur, il n'y a si bon cheval qui ne bronche. — Oui, mais toute une ecurie!* lui répondit le prince d'un ton sévère, *cela ne peut s'excuser!*

68. *Bad men like collier's sacks make one another more filthy*, les méchans sont comme les sacs des charbonniers, qui se noircissent les uns les autres; ils ressemblent aux pauvres, qui voudraient que les autres hommes fussent à leur niveau. La malice et la méchanceté sont voisines l'une de l'autre; l'intervalle qui les sépare est le saut d'un ciron. On ne gagne rien à vouloir corriger un méchant de nature; c'est un mauvais arbre qu'on ne saurait redresser. *Quoi, vous voulez passer de la calomnie à la médisance*, disait Cléanthe à Alciphron, *quelle inconséquence! vous n'étiez que bête, et vous allez devenir méchant.*

69. *Keep yourself employed and the devil will have no power over you*, l'occupation est un excellent moyen de ne point donner prise sur soi au diable. L'homme qui ne prévient point l'ennui en s'occupant, cherche bientôt à le fuir en menant une vie déréglée. L'avantage le plus certain, outre la véritable satisfaction d'esprit et la paix de l'âme que l'on retire de l'occupation, c'est d'éloigner l'idée des plaisirs nuisibles et corrupteurs, d'amortir le feu des passions, de détourner des vices et des maux qui en sont les suites inévitables, et d'empêcher de se livrer à ce qui les fait naître. L'homme occupé est rarement un malhonnête homme; l'homme oisif est presque toujours vicieux, ou du moins c'est l'ébauche d'un méchant; sa vie s'écoule à changer d'ennui, car l'oisiveté et l'inconstance sont ordinairement deux compagnes inséparables : l'oisiveté est la sève du libertinage des sens, et celui-ci est la semence de la méchanceté du cœur. Les anciens, pour désigner un fainéant, disaient que c'était un homme qui portait les mains dans son sein, *manus habet insinutas*. Apulée s'est servi de cette expression proverbiale.

70. *No man has too much wisdom, money or honesty, for himself*, nul n'a pas trop pour soi de sens, d'argent, de probité.

71. *Sus Topham*. C'est un proverbe historique, autrefois en usage en Angleterre. Il provient de Charles Topham, huissier de la verge noire, chargé par le parlement de faire des arrestations, lors du prétendu complot des papistes dénoncé par l'infâme Titus Oates. Cet huissier remplissait sa mis-

sion avec une rigueur si excessive, que quelqu'un l'avait comparé à un lion, qu'il fallait bien nourrir à force de mandats d'arrêts, puisqu'il plaisait à la chambre des communes d'entretenir un pareil animal. Ces mots *sus Topham* devinrent proverbe, et un proverbe redoutable dans la bouche du peuple.

72. *Make hay while the sun shines*, fanez le foin lorsque le soleil brille, c'est-à-dire profitez de l'occasion. Ce proverbe correspond à celui-ci : *Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.*

73. *Is there any thing more impertinent than to laugh at every turn?* est-il rien de plus impertinent que de rire à tout propos? *Risu inepto res ineptior nulla est*, a dit Martial, il n'y a rien de plus sot que de rire mal à propos. *C'est le propre d'un fou de rire avec éclat;* cette sentence est de Salomon. Ce qui est très-innocent en soi, finit par être insipide lorsqu'il est poussé à l'excès. Il y a des gens chez qui le rire semble être une maladie convulsive : voient-ils rire, ils rient à l'instant comme par un mouvement sympathique, comme on bâille quand on voit une autre personne bâiller, et la plupart du temps sans savoir pourquoi; ils rient de tout ce qu'on dit, de ce qu'ils disent, et de ce qu'ils vont dire. Le rire n'est certes pas défendu; il serait ridicule d'affecter, en certaines circonstances, une gravité stoïque, et de ne pas se prêter à l'enjouement de la conversation. La politesse et les convenances veulent qu'on proportionne le rire à la qualité des personnes avec lesquelles on se trouve, afin de ne point manquer aux égards que l'on doit à leur rang et à leur dignité.

74. *Great boast, small roast*, ou *great boasters perform least*, grands vanteurs, petits faiseurs. Ce proverbe répond à celui des latins : *Briareus esse apparet, cum sit lepus*, il veut passer pour Briarée, et ce n'est qu'un lièvre timide. Les Français disent : *Plus de bruit que de besogne ; il fait bon battre glorieux, car il ne s'en vante pas.*

Quand de vanter ses faits tu vois un homme avide,
Ce n'est pas or tout ce qui luit :
Frappe sur des tonneaux, tu verras le plus vide
Faire toujours le plus de bruit.

75. *Trim tram like master, like man*, tel maître, tel valet; *dignum patellâ operculum*, tel pot, tel couvercle.

76. *He is as cunning as the famous pick-pocket Barrington*, il est aussi adroit que Barrington. Ce voleur, le cartouche de l'Angleterre, s'est rendu fameux par ses incroyables filouteries, par ses ruses, son audace et son adresse. Doué de beaucoup d'esprit, mais né avec des passions violentes, il entra d'abord dans la carrière des lois, que son père avait suivie. Il commença une étude qui lui donna par la suite les moyens d'éluder les atteintes de la justice, en calculant tellement ses actions, qu'il devait être absous par le texte des lois, quand, par l'intention et le fait, il aurait dû être condamné. Après avoir échappé un grand nombre de fois à l'action de la justice, à la faveur de ses connaissances de la législation criminelle de son pays, il fut enfin pris, convaincu, et condamné à être déporté à Botany-Bay, établissement des Anglais dans la mer du Sud, destiné à recevoir les malfaiteurs

dont la société, en épargnant la vie, veut tenir sous sa main les personnes. Barrington, pendant la traversée, sauva le bâtiment de transport sur lequel il se trouvait, en déjouant un complot tramé par les déportés pour s'en emparer. Cet acte de courage lui valut pour récompense la place de sous-intendant, qui lui fut donnée à son arrivée au lieu de son exil. Bientôt, revenu de ses erreurs, et reconnaissant toute la justice du châtiment qui lui était infligé, il justifia, par ses remords et par une résignation à son sort et une conduite tout-à-fait exemplaire, la vérité de cette maxime :

Dieu fit du repentir la vertu des coupables.

77. *An empty hand is no lure for a hawk*, une main vide n'est point un appât pour un faucon; c'est-à-dire sans argent on ne fait rien. Là où l'argent trotte, l'ordre s'y établit, et où il manque il n'y a plus que confusion. Cette pensée de Brantome est aussi-bien applicable à la discipline et à l'entretien des armées, qu'à l'administration des affaires publiques et au gouvernement.

78. *A man has no more goods than he gets goods of*, ce ne sont pas les biens qui rendent heureux, mais seulement l'usage qu'on en fait. Les Anglais disent encore : *The gown is her's that wears it, and the world his who enjoys it*, nous ne possédons réellement que ce dont nous faisons un bon usage. Un honnête homme est aussi pauvre de l'argent qu'il garde, que de celui qu'il n'a pas; il n'est riche que de ce dont il peut disposer honorablement. Le fri-

pon, ou l'homme prodigue, est pauvre de ce qui lui appartient par le mauvais usage qu'il en fait.

79. *A muffled cat is no good mouser*, un chat emmitouflé n'est point un bon preneur de souris. Ceci se dit de ceux qui s'y prennent mal à faire quelque chose, ou qui le font nonchalamment.

80. *A step-mother is the devil in woman's shape*, mâratre est le diable en âtre.

81. *Good debts become bad, if not call'd in*, de bonnes dettes deviennent mauvaises quand on n'a pas soin de s'en faire payer.

82. *The greatest talkers are always the least doers*, les grands diseurs ne sont pas les grands faiseurs. Porphant, orateur (président) de la chambre basse du parlement d'Angleterre, interrogé par la reine Élisabeth sur ce qui s'était passé en sa chambre depuis qu'elle était assemblée, lui répondit : *Sept semaines, Madame.* Cette réponse était fondée sur ce qu'on y avait beaucoup parlé, et sur ce qu'on n'y avait rien résolu.

83. *A couple well matcht*, un couple bien assorti. Les Français disent : Égaux comme ferrets d'aiguillettes ; qui se ressemblent s'assemblent. *Pares cum paribus facillimè congregantur*, dit Cicéron.

Non compositus melius cum Bitho Bacchius.
(HORACE, Satir. VII.)

« Bacchius et Bithus, ces deux champions faits l'un pour l'autre ». Bithus et Bacchius étaient deux gladiateurs fameux.

84. *Better one word in time than afterwards two*, un mot dit à temps vaut mieux que de longs et

beaux discours quand il est trop tard; faute de parler à temps, on perd des occasions qu'on ne retrouve plus.

85. *Dead drunk as an English-man*, saoul comme un Anglais. L'intempérance et la gloutonnerie des Anglais étaient passées en proverbe, au rapport de Faustus Andrelinus. *Faustus Andrelinus in Anglos derivavit adagium, mensa Syracusana;* Érasme, en ses Adages. Rabelais fait renvoyer le premier précepteur de Gargantua, *saoul comme un Anglais*. Dans une constestation élevée, en 1222, entre les écoliers de l'Université de Paris, les Français appelaient les Anglais leurs condisciples, *potatores et caudatorés*. Jacques de Vitry, un de nos meilleurs historiens du moyen âge, fait mention de cette contestation dans le chapitre VIII de son *Histoire d'Occident*.

86. *As the fool thinks, so the bell tinks*. Jeu de mots proverbial, pour dire que les sots se persuadent aisément tout ce qui frappe leur imagination, qui est un magasin d'extravagances de tous genres.

87. *He knows not a hawk from a hand-saw*. Littéralement : Il ne sait pas distinguer un faucon d'avec une petite scie; en parlant d'un homme crédule à qui l'on ferait prendre du cuivre pour de l'or. Horace a dit : *Ignorat quid distent æra lupinis*, il ne connaît pas quelle différence il y a entre les pièces de cuivre et les lupins. Ces derniers étaient une espèce de pois qui servaient en guise de petite monnaie.

88. *Hungry dogs will eat dirty puddings*, on trouve tout bon quand on a faim.

Jejunus rarò stomachus vulgaria temnit.
(HORACE.)

89. *Play robs us of three good things, our money, our time and our conscience*, le jeu nous dérobe souvent trois grands biens, l'argent, le temps et la conscience, et l'on peut y ajouter, l'esprit, la santé et quelquefois la vie. Le jeu est un vertige engendré par l'ennui et la cupidité :

Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
(Mme DESHOULIÈRES.)

Cette pensée spirituelle de madame Deshoulières est devenue proverbe. En effet la passion effrénée du jeu cause non-seulement la ruine des biens, mais encore la perte de l'honneur. On peut comparer un joueur de profession à qui les chances du jeu sont souvent contraires, au chien de la fable, qui lâche ce qu'il tient dans sa gueule pour saisir l'ombre qu'il voit dans l'eau.

90. *Le roi d'Angleterre est le roi d'enfer.* Il existe un très-ancien proverbe qui dit : *Le roi d'Espagne est le roi des hommes, et le roi d'Angleterre celui des diables.* Ce proverbe, cité par l'abbé Dubos, se trouve dans la préface d'un ouvrage intitulé : État du Danemarck, par l'Anglois Molleswortz.

91. *To cast oil into the fire, is not the way to quench it*, il ne faut pas jeter de l'huile dans le feu. *Ignem ne gladio fodito*, ne remuez pas le feu avec l'épée, a dit Plutarque.

92. *A fool may put somewhat in a wise body's head.*

Un sot quelquefois donne un avis important.

93. *He that buys lands, buys many stones;*
He that buys flesh, buys many bones;
He that buys eggs, buys many shells;—
But he that buys good ale, buys nothing else.

Ce dicton proverbial signifie mot à mot : Qui achète des terres achète des pierres, qui achète de la viande achète des os, qui achète des œufs achète des coquilles; mais qui achète de bonne aile n'achète rien autre chose. On sait que les Anglais estiment beaucoup cette boisson, que la rareté et le prix du vin rendent très-précieuse pour la classe du peuple la plus industrieuse et la moins fortunée.

94. *He who chastises one amends many*, c'est épargner le sang que de savoir répandre à propos celui d'un grand coupable. La punition d'une personne en corrige un grand nombre d'autres. La révolution française est une preuve évidente de cette maxime sévère, qui, si elle eût été pratiquée en temps utile, eût épargné peut-être à la nation affligée le spectacle d'un grand crime. Une once de justice vaut mieux qu'une livre de clémence, disent les Orientaux dans leur langage figuré.

95. *My bones will be tumbled for it.* Mot à mot : Mes os seront froissés pour cela, c'est-à-dire, j'en porterai la folle enchère. C'est une expression figurée prise d'un encan, où l'on enchérit quelquefois follement par-dessus les autres, de sorte qu'on emporte à la vérité la marchandise, mais à un prix exhorbitant. Térence a rendu ainsi cette idée : *Is-*

tæc in me cudetur faba (*Eun.*, act. 2, sc. 4). Ce sera sur mon dos que les fèves seront battues, dit l'esclave Parmenon, ou bien ce sera moi qui paierai les pots cassés. C'était chez les Latins une métaphore proverbiale prise des gens de la campagne, qui battent leurs fèves avec des fléaux sur l'aire de la grange.

96. *Handsom, good, rich and wise is a woman four stories high,* belle, bonne, riche et sage est une femme à quatre étages.

97. *He that marries for love has good nights but sorry days,* celui qui se marie par amour a de bonnes nuits et de mauvais jours.

98. *If wishes were horses, beggars would ride,* si les souhaits étaient des chevaux, les gueux les monteraient bientôt. Les Français disent : *Si souhaits étaient vrais, pouilleux seraient rois.*

99. *The covetous man like a dog in a wheel, roasts meat for others,* l'avare est comme un chien dans une roue, qui tourne la broche pour les autres. C'est pour ses héritiers que l'avare amasse du bien avec tant de peines. Les Italiens disent : *L'avaro non fà mai la miglior opera che quando tira le calze.*

100. *Industry is fortune's right hand, and frugality her left,* l'industrie est la main droite de la fortune, et la frugalité sa gauche; celle ci donne à la première les moyens de jouir long-temps de ce qu'elle a amassé.

§ VIII. *Proverbes écossais.*

On croit communément que les Écossais sont originaires de la Scythie, et qu'ayant, au commen-

cement du quatrième siècle, envahi l'ancien pays des Pictes, Celtes eux-mêmes d'origine, ils lui donnèrent le nom de Scotland, ou Écosse, qui n'est, dit-on, qu'une corruption du mot scuyth ou scythe. D'autres écrivains pensent que la première population de l'Écosse est due à des habitans venus de la Chersonnèse cimbrique (le Jutland). Nous ne nous appesantirons point sur le plus ou moins de probabilité de ces diverses origines. Ce fut Agricola qui, le premier, découvrit l'Écosse pour les Romains. Tacite nous a laissé une description exacte de la situation et des mœurs de ce pays; il désigne particulièrement sous le nom de *Calédonie* la partie septentrionale de l'Écosse. Les rois calédoniens, après leur conversion au christianisme, avaient fixé leur principale résidence à Inverness. On rencontre encore dans cette partie de l'Écosse un grand nombre de vestiges de ces monumens nommés par les Goths *lieux de jugement*, et regardés aujourd'hui comme des restes de temples de Druides.

Les Écossais ont en général la charpente osseuse, forte et prononcée; ils ont un type particulier qui les distingue, c'est la saillie des os de la face; quoique maigres, ils ont les membres souples, déliés, et capables de supporter les plus rudes fatigues. Leur esprit, industrieux et entreprenant, dérive de la nature même de leurs lois sur les successions, lois qui faisaient passer l'héritage entre les mains de l'aîné des frères, comme chef de la famille, et ne laissaient aux autres enfans que de très-minces légitimes. Ceux-ci étaient, en consé-

quence, obligés d'aller chercher fortune au-dehors, quoiqu'aucun peuple ne soit plus affectionné pour sa patrie et plus jaloux de sa gloire que l'Écossais. Cette inégalité de partage a également lieu en Angleterre entre les frères; mais les plus jeunes y trouvent des ressources beaucoup plus nombreuses qu'en Écosse.

Les Écossais ont du courage dans l'adversité, parce que dans leur enfance ils ont appris à souffrir; ils sont également modérés dans la prospérité. La foi d'un Écossais pour ses amis et son amour pour son pays sont les principaux mobiles de son existence; ces sentimens naissent en lui à son entrée dans la carrière de la jeunesse, et ne cessent d'exister que lorsque le cœur qui les a inspirés a cessé de battre. L'Écosse est de tous les pays du monde celui où les amis et les parens observent plus religieusement les égards et les règles de l'étiquette sociale; un évènement qui intéresse une famille n'est vu avec indifférence par aucun de ses membres. Toutes les fois qu'un Écossais peut rendre un service, donner une preuve d'attachement ou une marque de respect, il s'identifie avec le nom de sa famille et avec celui, non moins sacré, de l'amitié. On accuse cependant les Écossais d'orgueil et de fierté, reproche qui peut avoir donné lieu à ce proverbe : *Écossais, tous cousins du roi*, dont voici l'origine : Un temps fut que la France se trouvait fort bien du secours de l'Écosse contre les Anglais, et alors à tout autant de seigneurs et de gentilshommes écossais à qui le roi écrivait, ou qui passaient la mer pour le servir, il donnait libéralement

le titre de *cousin*. Il faut croire qu'ils s'en prévalurent, puisqu'aujourd'hui encore on dit d'un homme fort vain, *qu'à l'en croire le roi n'est pas son cousin*. Avant le XIIIe siècle, les rois de France n'appelaient personne leur parent ou leur cousin, si on ne l'était en effet. Louis XI est le premier qui ait traité de cousin le comte de Dammartin, grand-maître de France, quoiqu'il n'y eût entre eux ni alliance ni parenté; et c'est une chose digne de remarque, que l'homme qui faisait le moins de cas des liens de la nature, qui aurait sacrifié parens et amis aux intérêts de son astucieuse politique, est celui qui ait le premier donné ce titre d'affection et de parenté; mais tout le monde, comme l'on sait, était cousin pour lui, pourvu qu'il pût en hériter. Depuis ce temps-là le titre de cousin n'est à la cour qu'un titre de courtoisie royale, qu'une distinction accordée au rang et à la qualité des personnes. Henri II est le premier de nos rois qui ait décoré les maréchaux de France de ce titre d'honneur. On accuse encore les Écossais d'être jaloux et envieux, si l'on s'en rapporte à un ancien proverbe cité par Fordun, le père de l'histoire d'Écosse : *Neque dives, neque fortis, sed nec sapiens Scotus, prædominanti invidiâ diù durabit in terrâ.*

Les mœurs et les usages des Écossais commencent à se fondre avec ceux des Anglais; il existe cependant encore, entre les Écossais mêmes, de légères nuances faciles à saisir. Les habitans des basses terres (Lowlands), qui tirent leur origine des Pictes, forment un peuple entièrement distinct de celui des hautes terres de l'Ouest (Highlands).

Les rites religieux qui concernent le baptême et le mariage diffèrent de ceux de l'Angleterre; la forme presbytérienne, qui domine en Écosse, n'admet ni parrains ni marraines; les funérailles ne sont pas faites par les ecclésiastiques, ni accompagnées d'aucunes cérémonies religieuses ou prières; il y règne néanmoins une grande décence.

En Écosse, les personnes riches le disputent aux Anglais pour le luxe de la table, et peut-être y a-t-on plus de goût pour le vin. Quelques mets, qui tirent leur origine de la cuisine française usitée sous le règne de Marie Stuart, avaient pris faveur, et se servaient sur les meilleures tables; ils sont moins recherchés aujourd'hui : on peut citer parmi ces plats, le hachis, le chapon aux poireaux, les étuvées de merluche, qui ont fait place à l'inépuisable saumon. Le peuple a adopté par degré la nourriture en usage dans les parties septentrionales de l'Angleterre; son principal mets est le *parich*, espèce de bouillie de gruau d'avoine, faite avec du lait, de la petite-bière et du beurre. Cette nourriture, prise deux ou trois fois le jour, et avec un petit morceau de viande le dimanche, suffit aux désirs et aux besoins de l'homme de peine; il regrette d'autant moins le morceau de lard de l'ouvrier anglais, que le commun des Écossais a de l'aversion pour cette viande. Ils regardent le porc comme un animal impur, dans le corps duquel les démons sont entrés, ainsi qu'il est rapporté par l'Évangile; ils ont la même antipathie pour l'anguille, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouvent avec le serpent de l'Écriture. Ils étaient ancienne-

ment peu sujets à s'enivrer; mais des réglemens absurdes et des restrictions imprévoyantes ayant fait altérer la nature de la boisson salutaire qu'ils tiraient de la drèche, ils ont pris la pernicieuse habitude du *whisky*, ou eau-de-vie de grain. Cependant l'ouvrier écossais est en général d'une sobriété exemplaire ; il aime mieux paraître, le dimanche et les jours de fêtes, bien vêtu, lui et sa famille, que de dépenser le produit de son travail de toute la semaine au cabaret.

Les maisons des riches Écossais sont construites sur le plan de celles des riches d'Angleterre ; les habitations même des pauvres se sont beaucoup améliorées depuis quelques années : au lieu de mauvaises cabanes de chaume et d'argile, plusieurs aujourd'hui sont logés dans des chaumières très-propres, couvertes en tuiles ou en ardoises. L'habillement des classes supérieures est le même qu'en Angleterre. Aujourd'hui le paysan écossais est vêtu d'un bon habit de drap, au lieu de l'étoffe de ménage employée autrefois ; de bons bas tricotés et de forts souliers garantissent ses jambes et ses pieds, qui étaient jadis nus. Il n'y a que les habitans des hautes terres (Highlanders) qui se distinguent encore des autres par leur singulier habillement, approchant de celui des anciens Romains : il consiste principalement en un manteau (*plaid*) jeté sur les épaules, et en un jupon court (*kilt*, *philabeg*) qui tient lieu de culottes, et ne descend qu'à un peu plus de la moitié des cuisses ; le reste est nu, sauf le bas de la jambe, qui est revêtu d'un demi-bas, rehaussé de couleurs très-vives et à

bandes croisées, et qui imite assez bien un brodequin antique. Les fermiers de l'Écosse sont aujourd'hui beaucoup plus policés et mieux élevés que n'étaient leurs pères ; on n'y retrouverait plus leurs mœurs grossières, leurs manières rustiques ; tout y a été changé et modifié par l'exemple de leurs voisins. Sans rien perdre de la bonté de leur caractère franc et loyal, les Écossais cultivent aujourd'hui des arts dont leurs ancêtres n'avaient aucune idée ; ils ont fait non seulement de grands progrès dans l'agriculture, mais dans tout ce qui concerne l'aisance et les commodités de la vie.

On peut se faire une idée des anciennes auberges d'Écosse par la description suivante, qu'en a faite un auteur anglais : « En y arrivant par l'Irlande, je débarquai dans un misérable village, consistant en une douzaine de cabanes dans le goût de celles des Hottentots. La principale était une hôtellerie, tenue par un comte. Tout le village s'assembla en un instant pour venir me saluer, s'imaginant, d'après mon train et ma mine, que je devais être un grand seigneur. Le comte accourut, et tint mon étrier, pour m'aider à descendre de cheval ; puis, se tournant du côté de son fils aîné, qui n'avait pas de culottes, il lui dit : Milord, conduisez le cheval de Monsieur à l'écurie, et priez votre sœur, lady Betsy, de lui tirer pinte à deux sols, car je présume que Monsieur voudra boire de notre meilleure bière. Je fus obligé d'y passer la nuit, et de faire un souper de pommes de terre brûlées et d'œufs pouris. A cela près, le gentilhomme fut fort complaisant ; il me força d'accepter la moitié

de son lit. Sa chambre n'était pas magnifique, une vieille cassette y tenait lieu de siége, et le lit manquait de rideaux. Lady Betsy eut la bonté de me demander grâce pour le pauvre état de l'appartement, en m'assurant que plusieurs personnes de grande qualité y avaient souvent logé; elle ajouta, à la verité, que les couvertures étaient bien sales et bien noires, et que cependant il n'y avait pas encore quatre ans qu'elles avaient été lavées par la comtesse sa mère et par lady Matilde-Caroline-Ange-Éléonore-Sophie, une de ses sœurs cadettes; elle me souhaita une bonne nuit, et me promit que le vicomte, son frère, ne manquerait pas de graisser mes bottes. »

On croit beaucoup en Écosse aux spectres et aux revenans. On surveille avec soin les enfans nouveau-nés jusqu'à ce qu'ils soient baptisés, tant est grande la frayeur des mauvais génies. Les montagnards, surtout, l'emportent en *superstition* sur le reste de leurs compatriotes; il y a tel *jour* auquel ils ne voudraient rien commencer d'important; ils n'ont point discontinué de faire, au 1er de mai, le *Baal-Thinne*, sacrifice champêtre, qui retrace les rites du paganisme, et dont l'objet est de préserver les bergers et les troupeaux de l'influence du mauvais œil et des mauvais génies, ainsi que des déprédations des bêtes malfaisantes. Ce sacrifice consiste à allumer des feux, dans certains temps de l'année, et à faire passer les bestiaux à travers la flamme. Les Écossais et les habitans des îles Hébrides (Hébudes) ont des préjugés bizarres, entre autres, cette espèce de pressentiment, qu'ils

appellent *seconde vue;* c'est une impression produite par l'âme sur les yeux ou par les yeux sur l'âme, qui fait voir les choses éloignées ou futures comme si elles étaient présentes. Un voyageur tombe de cheval à une grande distance de chez lui; un homme, qui travaille par hasard auprès de sa maison, le voit tomber par terre baigné dans son sang, et distingue toutes les particularités du lieu où l'événement arrive. Un autre, ramenant son troupeau au bercail, ou errant nonchalamment, aperçoit tout-à-coup une cérémonie nuptiale ou un convoi; il compte les personnes qui composent le cortège; et décrit leurs habillemens. Ces visions ne sont ni constantes ni volontaires, mais purement passives; l'impression est soudaine, et quelquefois pénible. On ne doit pas s'étonner que l'image de la mort se présente souvent aux visionnaires, parce que c'est un événement fréquent et terrible; mais ils ont aussi des apparitions moins tristes. Un gentilhomme m'a dit, rapporte Johnson dans son *Voyage aux Hébrides*, que, tandis qu'il voyageait loin de son île, un de ses fermiers avait prédit son retour, et dépeint exactement l'habit qu'il avait acheté pour son domestique.

Les divertissemens des gens riches sont à peu près les mêmes en Écosse qu'en Angleterre. Un des jeux favoris des Écossais, nommé *curling*, consiste à rouler sur la glace au moyen de manches ou poignées de fer, une grosse pierre vers un but marqué. Ce divertissement leur procure en hiver un exercice salutaire et agréable. Au lieu du petit palet dont se servent les Anglais, ils emploient

des pierres plates, arrondies, qu'on lance de la même manière : ils appellent ces pierres *penny-stanes*.

Je vais parler d'une singularité fort remarquable, et qui a de quoi exciter la surprise. Il existe, sur les limites de l'Angleterre et de l'Écosse, un village aujourd'hui fameux appelé *Gretna-Green;* c'est le théâtre privilégié d'actes fort scandaleux que réprouve la morale publique, que cependant la loi tolère, et que la coutume consacre. Ce sont les mariages furtifs et impromptus; les personnes des deux sexes qui ont formé des liaisons clandestines, qui veulent fuir la rigueur de parens absolus, braver leur refus et se passer de leur consentement, les riches héritières que d'adroits Lovelaces ont su séduire et pu enlever, les personnes enfin, pour parler familièrement, qui veulent brusquer l'aventure et abréger les formalités d'usage, se rendent en poste à Gretna-Green, pour faire souder par le Vulcain écossais des liens prématurément formés, que l'amour sans doute promet de rendre heureux, promesse que le bonheur ne se charge pas toujours d'accomplir. Cette anomalie si singulière et si disparate au milieu des progrès immenses de la civilisation européenne, jointe à la vente publique de femmes, ferait à bon droit regarder l'Angleterre comme le véritable pays de l'extravagance, si cet axiome, qu'il n'y a pas de génie sans quelque peu de folie, n'était aussi applicable à une nation qu'à un individu.

La difficulté de traduire fidèlement en proverbes français correspondans, un certain nombre de pro-

verbes écossais, m'a forcé de les transcrire en français; j'ai tâché seulement d'en conserver le sens et l'esprit le plus exactement qu'il m'a été possible.

PROVERBES ÉCOSSAIS.

1. *Celui qui n'a qu'un œuf pour son dîner ne saurait choisir un trop bon cuisinier.* Cela veut dire qu'on ne saurait agir avec trop de précaution, lorsqu'il y va de tout ce qu'on possède. Les Chinois disent : Si vous aviez à passer la mer sur une vessie, quelle attention n'auriez-vous pas de ne point la piquer.

2. *Ne confiez jamais à un fou un bâton ferré par les deux bouts.* Les Anglais disent : *Put not a naked sword in a mad man's hand,* il ne faut pas donner des armes à un furieux; et les latins : *Ne puero gladium,* ne confiez pas une épée à un enfant.

3. *Les balais neufs enlèvent jusqu'à la plus petite ordure.* Les nouveaux domestiques s'acquittent d'abord de tous leurs devoirs avec exactitude, mais au bout de très-peu de temps ils les négligent. Les Anglais disent de même : *A new besom sweeps clean.*

4. *Danser comme les fous de Hogsnorton;* village du comté d'Oxford dont les habitans, en vertu de ce vieux proverbe, jouissent de la même réputation de stupidité qu'avaient les Béotiens en Grèce.

5. *Ce qu'on veut avoir demain, il faut bien le tenir aujourd'hui.*

6. *Dites-moi qui se plaint, et je vous dirai qui a raison.* L'administration de la justice en Écosse

avant sa réunion à l'Angleterre, était d'une partialité si révoltante, qu'il se trouvait à peine une affaire un peu importante dans laquelle les juges ne fussent influencés par quelques considérations personnelles; ils savaient si peu résister à la tentation de tirer parti de leurs places, que cette conduite scandaleuse donna lieu au proverbe.

7. *Il n'y a pas de diable plus effrayant que celui qui danse dans la poche, lorsqu'il ne s'y trouve pas la moindre pièce de monnaie marquée d'une croix pour l'en chasser.*

8. *Les faucons ne doivent jamais crever les yeux aux faucons, ni se jetter sur la proie des uns des autres.*

9. *To put to the horn*, mettre au cornet. C'est une expression proverbiale pour désigner l'acte par lequel un débiteur qui refuse ou néglige de payer est proclamé rebelle au roi, et mis, comme on dit communément, au cornet avant d'être emprisonné. Il est présumable que cette proclamation se faisait originairement au son d'un cor ou d'un cornet.

10. *Attacher la tête de la truie à la queue de l'oie.* Vouloir unir des choses disparates et incompatibles.

11. *Le son du roi vaut mieux que la farine des autres.* La plus légère faveur d'un monarque flatte souvent plus que les plus grandes faveurs des particuliers.

12. *Il ne faut pas que le bœuf repasse sur son sillon.* Il est quelquefois dangereux de revenir sur ses premières démarches.

13. *Giff-gaff makes good friends.* Les présens entretiennent l'amitié, et même l'amour, devrait-on ajouter. Une jeune et belle Espagnole accueillit un

jour d'une manière assez brusque son amant, qui venait la courtiser les mains vides : il est vrai de dire que son adorateur était un jeune poète plus favorisé des dons d'Apollon que de ceux de Plutus. *Savez vous*, lui dit-elle, *que si une reine recevait les vœux d'un valet d'écurie, elle ne laisserait pas que d'attendre de lui quelque présent pour marque de son amour, ne fût-ce que son étrille.*

Un bon présent sert en amour plus que babil.

14. *An ill-win penny will cast down a pound*, un sou mal gagné vous fera dépenser un louis. *Malè parta, malè dilabuntur.*

15. *A fool when he hes spoken hes all done*, quand un sot a parlé il n'a plus rien à faire. La bêtise la plus intolérable est celle qui a pour compagne la mémoire. En débitant toutes les sottises de son propre fonds, elle y ajoute par-dessus le marché toutes celles des autres.

16. *A Scottish-Man is ay wise behind-hand*, un Écossais est toujours sage après coup.

17. *Fool haste is no speed*, sot qui se hâte n'avance pas : trop de précipitation gâte les affaires : *Qui nimium properat, seriùs absolvit.*

18. *A proud heart in a poor breast has meikle dolour to dree*, qui est orgueilleux et pauvre aura bien des disgraces à essuyer. Quand un pauvre est orgueilleux, dit Oxenstiern, il me semble qu'il faut l'envoyer aux petites-maisons, afin que le diable n'ait plus de quoi se moquer; mais si c'est un fripon enrichi aux dépens de la misère publique, il n'y a que le mépris attaché à une pareille engeance

qui en puisse faire justice. L'ambition prend aux petites âmes plus facilement encore qu'aux grandes, comme le feu prend plus facilement à la paille qu'au bois, aux chaumières qu'aux palais.

19. *Better a little fire that warms, nor a meikle that burns*, un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.

20. *Biting and scarting is scots-folks woing*, les Écossais se font l'amour en se mordant et en se battant.

21 *Do the likeliest, and God will do the best*, faites ce qui convient, et Dieu fera le mieux.

22. *Good will shoud be tane in part of payment*, la bonne volonté doit passer pour un à-compte. Les Français disent dans le même sens : *C'est l'intentention qui fait l'action ; l'intention est réputée pour le fait.*

23. *God never sends the mouth but the meat with it*, si Dieu a créé la bouche, il a aussi créé de quoi la remplir; il nous a seulement laissés maîtres de la façon : les uns en usent et les autres en abusent.

24. *He rises over early that is hangit ere noon*, celui qui est pendu avant midi s'est levé trop matin.

25. *He is not the fool that the fool is, but he that with the fool deals*, s'engager avec un fou, c'est être plus fou que lui. Les Italiens ont un proverbe qui a à peu près le même sens : *Chi s'impaccia con fanciulli, con fanciulli si ritrova*, les enfans et les fous, c'est tout un.

26. *A slothful man il a beggar's brother*, un paresseux est le frère d'un mendiant.

27. *Weils him and woes him that hes a bishop in his kin*, celui-là est heureux et malheureux qui a un évêque pour parent : probablement parce que celui-ci peut donner au premier de l'argent et des bénédictions, ou des bénédictions sans argent, ou enfin ni l'une ni l'autre de ces deux choses. Ce proverbe peut aussi être fondé sur la dissidence alternative qui existe en Écosse entre le système presbytérien et le système des épiscopaux, et à l'influence plus ou moins grande de ce dernier, influence transitoire, et d'autant plus incertaine, que depuis quelque temps le système presbytérien est parvenu à acquérir une prééminence marquée sur son adversaire.

28. *It is a sin to lie on the devil*, c'est un péché que de se coucher sur le diable, de persister dans de mauvaises intentions.

29. *Hap and an half-penny is world's geir enough*, ayez un sou et du bonheur et vous réussirez dans le monde. Boulainvilliers, dans son Histoire de France, fait une remarque fort singulière. Les Français de la première race, dit-il, choisissaient leurs chefs, ne s'attachant en cela qu'à la valeur, à la capacité dans l'art de la guerre et à *la réputation du bonheur personnel*, dernier point fort essentiel dans le choix qu'on a à faire des hommes. Mazarin surtout était imbu de ce dernier préjugé. Lorsqu'il voulait confier un emploi à quelqu'un, *est-il houreux*, demandait il, en écorchant le français; sur la réponse affirmative, l'homme était placé. Nous avons vu, à nos dépens, jusqu'où cette épreuve du bonheur personnel a mené les Français du XIX[e] siècle.

30. *Twa daughters and a back-door are three stark thieves*, deux filles et une porte de derrière sont trois voleurs.

31. *Women and bairns keep counsel of that they ken not*, les femmes et les enfans tiennent conseil sur les choses qu'ils ne connaissent pas.

32. *He that looks not ere he loup, will fall ere he wit of himself*, celui qui ne regarde pas avant de sauter, tombera avant d'avoir le temps de songer à lui. Les Anglais disent : *Look before you leap*, prenez garde avant de sauter.

33. *The devil is a busie bishop in his own diocese*, le diable est un évêque bien actif dans son propre diocèse; ses ouailles sont si nombreuses, qu'il est facile de supposer qu'il doit avoir beaucoup à faire.

34. *A friend's dinner is soon dight*, le dîner d'un ami est bientôt prêt. Cependant il faut quelquefois se défier de la fortune du pot, l'air de franchise de l'offre couvre souvent une trahison.

35. *Every man wates best where his own shooe binds him*, chacun sait mieux que qui que ce soit où son soulier le serre. Paul-Émile voulait répudier sa femme, Papiria: qu'allez vous faire? lui dirent ses amis; votre femme est belle et sage, elle vous a donné des enfans charmans et de la plus belle espérance. *Il est vrai*, répondit-il froidement, *voici ma chaussure elle est neuve et bien faite; il faut cependant que je la quitte, il n'y a que moi qui sache où elle me blesse.*

36. *An ill servant will never be a good master*, un mauvais serviteur ne sera jamais un bon maître.

37. *A fool will not give an inch of his will for a*

span of his thrift, un sot ne donnera pas un pouce de sa volonté pour une toise de gain.

38. *Do well and doubt na man, do ill and doubt all men*, faites le bien, et vous n'aurez à vous défier de personne; faites le mal, et vous aurez à vous défier de tout le monde.

39. *There came never ill of good advisement*, il n'est jamais résulté de mal d'un bon conseil.

40. *Boire la drage.* Cette ancienne coutume écossaise qui consiste à offrir des libations à la mémoire d'une personne décédée, ne se retrouve guère plus maintenant que chez les montagnards et dans les îles du nord de l'Écosse. Ceux qui sont rassemblés pour les funérailles du défunt forment, le verre à la main, des vœux pour le bonheur éternel de celui dont la mort vient de briser les liens qui l'attachaient à la terre. Des hymmes et des chansons accompagnent des libations fréquentes, qui changent quelquefois eette cérémonie lugubre en une arène où la discorde secoue ses brandons, et ranime d'anciennes dissensions, que le temps, d'accord avec la haine, n'étouffe jamais entièrement. Cette expression *boire la drage* est devenue proverbiale.

41. *Mieux vaut bon étranger que parent étranger.*

42. *He was scant of news that told his father was hangit*, celui-là était bien à sec de nouvelles qui racontait que son père avait été pendu.

43. *La peau de l'agneau se vend au marché tout comme celle d'un vieux mouton.*

44. *On ne peut mettre la main dans l'encre sans se noircir les doigts.*

45. *Ye would do little for god, and the devil were dead*, on ferait bien peu pour Dieu si le diable était mort.

46. *Le Forth est la bride des montagnards*. Expression proverbiale en Écosse. Le Forth forme une barrière naturelle entre les hautes et les basses terres d'Écosse, depuis sa source jusqu'au golfe où il se jette dans l'Océan.

47. *Ye have a face to god, and another to the devil*, on a une face pour Dieu, et une autre pour le diable. Il est avec le ciel des accommodemens.

48. *A man is a lion in his own cause*, un homme est un lion dans sa propre cause. Un coq est bien fort sur son fumier. On dit communément qu'il faut quatre vivans pour faire sortir un mort de sa maison, voulant faire sentir, par cette figure, qu'un homme dans sa maison est plus fort que celui qui l'y attaque.

49. *C'est un vilain oiseau que celui qui souille son propre nid*. Les Anglais disent aussi : *She's a villainous bird that befóuls her own nest*. Les Écossais, fort attachés à leur patrie et à leur famille, adressent ce proverbe en reproche à ceux qui parlent mal de leur pays et de leurs proches devánt des étrangers.

50. *Mettez du roast-beef et du pudding de l'autre côté du précipice de Tophet, et un Anglais sautera par-dessus pour s'en emparer*.

51. *Rule youth weil, and eild* (old-age) *will rule itself*, réglez bien votre jeunesse, et votre vieillesse se réglera d'elle-même. Ce proverbe correspond à cette pensée de Cicéron : *Maturè fias senex, si diù*

senex esse velis. Il faut être vieux de bonne heure, si l'on veut l'être long-temps.

52. *L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.*

53. *C'est un bien mauvais vent que celui qui n'est bon pour personne.* Les Anglais disent : *It is an ill wind that blows nobody good.*

54. *Les discours prononcés en plein air devraient être emportés par le vent, mais les enfans et les imbéciles les répètent souvent au coin du feu.*

55. *There is na medicine for fear,* il n'y a pas de remède pour la peur. Les Français disent : Il n'y a pas de médecin pour la peur. On peut bien garantir du mal, mais on ne peut pas garantir de la peur.

§ IX. *Proverbes chinois.*

DES CHINOIS.

La Chine, ce vaste empire qui embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie, est appelée par ses habitans *Tchon-Koué,* mot qui signifie le centre de la terre, idée que l'opinion, trop avantageuse que les Chinois ont de leur pays leur a fait adopter. Les relations des voyageurs mahométans du IX[e] siècle, publiées par Renaudot, et reconnues pour authentiques, donnaient à la Chine le nom de *Sin,* que les Persans et les Orientaux prononcent *Tchin* ou *Sin.* Les uns veulent que l'origine de ce dernier mot vienne du nom attribué à la soie dans le Bengale ; les autres, de celui de la dynastie des Chin, ou Tsin, dont le fondateur fut *Tsin-Chi-Wang-Ti,* conquérant de cette

partie de l'Inde. L'analogie de ce mot avec les *Sinæ* des anciens paraît également controuvée, puisque le pays des Sines se trouve beaucoup plus vers l'occident, comme l'a parfaitement démontré M. Gosselin. Cette contrée célèbre a été très-imparfaitement connue des Européens, par les voyages de Plano Carpini; de Rubriquis, de Nicolas Conti, vénitien, de l'Arménien Haïto; d'Oderic de Portenau, de l'Anglais Mandeville, au commencement du XIV° siècle, à l'exception de celui de Marco Polo, vers la fin du XIII° siècle. Mais les rélations intéressantes des missionnaires, à quelques vues particulières près, et celles d'Anson, de Rinius et de Legentil, nous ont donné depuis une idée beaucoup plus exacte de ce vaste pays et de son innombrable population. Les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme des lisières ou des apanages du leur. Lorsque les descendans de Gengis-Kan se furent emparés de la partie septentrionale de la Chine, ils l'appelèrent *Cathay*, nom devenu célèbre dans les voyages, les poëmes et les romans; la partie méridionale reçut le nom de *Mengi*.

Les habitans de la Chine paraissent tous aborigènes, ou primitifs; mais la forme de leurs traits semble indiquer une très-grande affinité d'origine entre eux, les Tartares, les Mongols et les Mantchoux. En comparant les linéamens de la face, la saillie des pommettes et la charpente osseuse et quadrangulaire de la tête des Mongols et des Chinois, d'après le système de Blumenbach, on peut présumer que ces deux derniers peuples forment une seule et même race.

La religion nationale de la Chine est la doctrine des *Kings* et de Confucius, c'est-à-dire la saine morale, la loi naturelle, les principes fondamentaux de la société et de tout bon gouvernement. Suivant le père Duhalde, les anciens Chinois révéraient un être suprême, qu'ils appelaient *Tien*, ou *Chang-Ti*, mot par lequel ils désignaient, dit-on, l'esprit qui préside dans les cieux; mais il est plus présumable qu'ils ont voulu désigner par ce mot, qui veut dire le ciel suprême et universel, le ciel matériel, le firmament. Il est certain que les Chinois n'ont point de terme particulier pour signifier *Dieu*. Cette incertitude même dans l'acception du mot a donné lieu d'accuser les Chinois d'athéisme. Cependant l'empereur *Chang-Hi* déclara, dans un édit publié en 1710, que ce n'était point au ciel visible et matériel que l'on offrait des sacrifices, mais uniquement au Seigneur et au Maître du ciel, et que ce n'était que par respect et faute de ne savoir quel nom donner à la divinité, qu'on l'appelait *Chang-Ti*. Cette accusation d'athéisme, fondée sur l'abus des mots, ne serait du moins que partielle en Chine, puisqu'il est reconnu que la secte de Confucius adore un Dieu unique; et, pour répondre encore à cette objection, un grand nombre de Chinois sont si loin d'être athées, qu'ils ont adopté le polythéisme, et qu'ils croient à une infinité de démons. On sait que plus anciennement les Chinois adoraient des esprits subalternes, qui présidaient aux royaumes, aux provinces, aux villes, aux rivières, aux montagnes : conformément à ce système religieux, qui correspond au *chama-*

nisme, ils offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes.

Trois sectes principales partagent la Chine, et forment aujourd'hui les religions dominantes : l'une a été fondée par Laokium, l'autre par Confucius, la troisième par Foë ou Fo. Celle de Laokium, qui était, au dire des Chinois, fils d'un pauvre laboureur, remonte à six cents ans avant l'ère chrétienne. Il composa le livre *Tao-Sée*, qui contient cinq mille sentences remplies d'une excellente morale. Il suivait des principes semblables à ceux d'Épicure, faisant consister le bonheur suprême dans cette volupté douce qui suspend les fonctions de l'âme; il se vanta d'avoir trouvé un breuvage au moyen duquel on pouvait prolonger la vie. Quelques empereurs, curieux d'en faire l'essai, moururent victimes de leur crédulité. La secte de Laokium a introduit à la Chine l'idolâtrie, le culte des démons, la magie et l'astrologie.

Vers l'an 65 après la naissance de Jésus-Christ, la secte de Fo, originaire de l'Indostan, s'introduisit en Chine, et y fit de grands progrès; son nom était dérivé de l'idole Fo, que l'on croit être le *Boodhah* de l'Indostan; ses principaux dogmes sont les mêmes que ceux des Indous. La doetrine de Foë, qui naquit dans l'Inde mille ans avant Jésus-Christ, est la métempsycose, ou la transmigration des âmes d'un corps dans un autre; elle précéda Pithagore, qui sans doute y aura puisé ses dogmes. Foë laissa aux hommes cinq commandemens essentiels : 1° de ne point tuer de créature vivante, 2° de ne point prendre le bien d'autrui, 3° de

s'abstenir de toute espèce d'impudicité, 4° de ne point mentir, 5° de ne point boire de vin. Il fut le fondateur de l'institution des bonzes, qui l'adorent comme un dieu, et qui le représentent sous des formes hideuses, telles que ces figures en smectite que nous désignons sous le nom de magots de la Chine. Les *pagodes* sont à la fois ses temples et ses idoles.

La secte de Confucius, contemporain de Pythagore, et né à *Chanping* 550 ans avant Jésus-Christ, est la plus estimée à la Chine. L'empereur, les princes, les grands, les savans et les lettrés suivent sa doctrine, qui n'est que la religion naturelle érigée en principes fixes : elle s'attache à inspirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richesses, la fuite des plaisirs ; elle combat les préjugés avec ménagement ; elle est, pour ainsi dire, la religion nationale de la Chine ; elle fait même partie des autres religions tolérées dans l'État ; il n'y a pas de Chinois qui ne tâche de l'allier avec sa croyance personnelle. La vénération des Chinois pour la mémoire de Confucius, qu'ils regardent comme leur plus grand législateur, est si générale, qu'on lui a bâti un oratoire dans toutes les grandes villes, et que lorsqu'un mandarin passe devant ces oratoires, il descend de son palanquin. Ses descendans jouissent encore aujourd'hui de la plus grande considération, et sont mandarins-nés ; ils ne paient aucun tribut à l'empereur. Les ouvrages de Confucius ont pour titre : *Ta-Hio*, la grande Science, ou l'École des adultes ; *Chumyum*, le Milieu immuable en quoi consiste la vertu ; *Lùn Yù*,

Discours moraux et Idée d'un gouvernement parfait. On lui attribue le *Tchun-Tsieou*, ou le Printemps et l'Automne. Le *Chou-King*, un des livres sacrés des Chinois, a été recueilli par lui.

Le gouvernement de la Chine est patriarchal; l'empereur y jouit, il est vrai, d'une puissance absolue, mais il est rare qu'il en abuse; il est habitué à regarder ses sujets comme ses enfans, et non comme ses esclaves; il est tellement respecté, qu'on le sert à genoux, et que c'est dans cette posture qu'on lui présente un placet, si l'on a à se plaindre de quelque injustice de la part d'un homme puissant. La stabilité de son gouvernement repose tout entière sur cette maxime de Bacon, que *la science est une puissance*. Comme c'est par le moyen des lettres qu'on parvient aux dignités, tout le monde s'applique à l'étude. Chacun des agens du gouvernement subit une éducation régulière, et s'élève graduellement aux emplois qui sont distribués aux neuf classes de *lipous*, improprement nommés *mandarins*, titre qui appartient aux Siamois, et non aux Chinois. Les Chinois tiennent de leurs premiers empereurs Yao, Yu le grand, Tching-Tang, Ven-Vou-Tang, des réglemens et des lois qui établissent dans tout l'empire un ordre admirable. Une inspection sévère, un pouvoir absolu, se communiquent de l'empereur à tous les fonctionnaires, aux gouverneurs des provinces, ensuite aux magistrats des villes, et enfin de ceux-ci à chaque père de famille, qui exerce sur elle une autorité formidable, en même-temps qu'il est lui-même soumis à celle de ses supérieurs : de sorte qu'administrateurs et ad-

ministrés, tous se lient par une chaîne continue dont l'empereur seul tient le bout; aussi les bases du gouvernement chinois sont tellement fixes et solides, que la machine politique ne souffre nullement des secousses qui peuvent ébranler le trône impérial même, telles que des famines, des révoltes, qui arrivent assez fréquemment en Chine. Cette durée étonnante doit être attribuée à la sagesse des lois fondamentales, et au respect que les Chinois ont toujours conservé pour ces lois. La sûreté de l'État est incompatible avec une liberté indéfinie, dans un vaste empire dont la population se monte, dit-on, à 330 millions d'habitans, assertion combattue par M. de Pauw, ennemi déclaré des jésuites, et qui critique souvent avec amertume leur description de la Chine, et croit accorder beaucoup à l'exactitude de la vérité, que d'élever la population de ce pays à 82 millions. La vénalité des charges, grandes et petites, donne lieu, à la Chine, à un grand nombre d'abus, qui, joints au despotisme des gouverneurs et aux exactions des mandarins, font que le gouvernement chinois est, comme tant d'autres, plus beau en théorie qu'en pratique, malgré que les édits de la maison régnante aient resserré les mandarins dans les limites sévères de leurs devoirs. Les lois de la Chine ne permettent à aucun Chinois de sortir de l'empire; mais, depuis quelque temps, ces lois ne sont pas exécutées à la rigueur, à en juger par le nombre de Chinois que l'on voit à Batavia et dans les îles de l'archipel d'Orient.

Les Chinois sont de taille moyenne; ils ont le

visage large et carré, les yeux noirs et petits, le front grand, le nez écrasé, les narines fort ouvertes, les oreilles larges, les jambes grosses, les épaules rondes, et une vaste corpulence. Pour être bien fait en Chine, il faut être gros et gras, et, suivant l'expression du père Duhalde, remplir une chaise de bonne grâce. Les Chinois ont des idées particulières sur la beauté; ils arrachent avec des pinces les poils de la partie inférieure du visage, n'en laissant qu'un petit nombre épars, en forme de houpe. Leurs princes tartares les obligent de se couper les cheveux, et de n'en porter qu'un petit bouquet sur le haut de la tête, comme les mahométans. Dans les provinces méridionales, les artisans et les gens de la campagne ont le teint olivâtre; dans les autres provinces, ils l'ont aussi blanc qu'en Europe. Les Chinois se font un ornement des ongles de la main gauche; ils les laissent venir tous fort grands, et portent courts ceux de la droite. Cette mode de porter de grands ongles n'est pas sans grande superstition, parce qu'ils prétendent qu'ils seront enlevés au ciel par ces grands ongles. (*Hist. de la Chine*, par Gonzalès de Mendoça.)

La beauté des Chinoises consiste à avoir de petits yeux, un teint fleuri, des oreilles larges et pendantes, un nez court, des lèvres vermeilles, une bouche médiocre, une taille au-dessous de la moyenne, et surtout de très-petits pieds. Pour leur donner ce dernier agrément, on a recours à de fortes ligatures, à des lames de plomb, même à des souliers de fer, disent quelques voyageurs; on emploie des eaux corrosives pour brûler les chairs,

et des caustiques pour empêcher la carie des os. Ce fut, dit-on, l'impératrice Ta-Kia, femme de Tchéou, nommée, par le père Kircher, la *Vénus des Chinois*, qui mit à la mode parmi les Chinoises la petitesse des pieds; c'était en elle une difformité: pour la dissimuler, et la faire passer pour une beauté, elle affectait de les serrer avec des bandelettes. Les femmes l'imitèrent. M. de Pauw croit que ce conte a été imaginé à plaisir par quelque jésuite, qui, ayant lu ce vers d'Ovide:

Est pes exiguus, pedis est aptissima forma,

aura fondé sur lui l'origine de la mode chinoise; il croit, de plus, que l'impératrice Ta-Kia est un personnage fabuleux. Les Chinois avouent eux-mêmes qu'ils ignorent quand a commencé cette coutume, si contraire à la nature. On peut avec plus de raison l'attribuer à la politique et à la jalousie des anciens Chinois, qui, en rendant par ce cruel artifice la démarche des femmes contrainte et mal assurée, les obligèrent de rester dans l'intérieur des maisons. Il y a de la gaîté dans la physionomie des Chinoises, et de la régularité dans leurs traits: elles font usage du rouge et du blanc; ce fard leur sillonne la peau de bonne heure; elles mâchent continuellement du betel, pour se noircir les dents. Elles ont pour habillement une robe qui descend sur les talons, et dont les manches sont fort amples; un collet de satin blanc leur couvre le cou. Sous cet habit, elles mettent une autre robe de la même longueur, mais à manches étroites; elles portent des caleçons de soie, qui tombent sur

le milieu de la jambe; le reste est couvert d'un bas court, de même étoffe. Leur coiffure ordinaire consiste à avoir les cheveux partagés en grosses boucles, entrelacées de fleurs d'or et d'argent; les femmes de qualité y ajoutent la figure de l'oiseau Foug-Hoang, en cuivre ou en vermeil, artistement arrangée. Les jeunes personnes portent communément une coiffure de carton garnie d'une bande de soie, et quelquefois ornée de fleurs, de perles et de pierres précieuses. Les femmes âgées se contentent de se ceindre la tête d'une large bande de soie, dont elles font plusieurs tours. En général les Chinoises donnent beaucoup de soin à leur parure.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des femmes. Leur robe de dessous est très-longue; par dessus ils ont un habit à larges manches et sans collet; ils se ceignent d'une large ceinture de soie, dont les bouts pendent sur les genoux, et à laquelle ils attachent leur bourse et leur couteau. Ils portent des caleçons très-amples, des bas courts en forme de bottines et des pantoufles sans talons. Les Chinois qualifiés ne paraissent en public qu'en bottes; ces bottes sont de satin, de soie ou de toile de coton teinte en couleur. Celles destinées pour monter à cheval sont de cuir très-souple. La coiffure du peuple est un bonnet rond en forme d'entonnoir, terminé par un flocon de crin ou de soie rouge : il ne lui couvre pas les oreilles. Les mandarins et les lettrés ont des bonnets qui les distinguent particulièrement. L'emploi de toutes les couleurs n'est pas permis à tout le monde. Il n'appartient qu'à l'empereur et aux princes de sa fa-

mille de porter des habits et des ceintures jaunes. Le satin à fond rouge est affecté aux mandarins; les autres couleurs sont permises : celles dont on fait le plus communément usage sont le noir, le bleu et le violet. La figure fabuleuse du dragon, qui à la Chine est si commune sur tous les ornemens, est l'objet d'un privilège spécial; celle qui est affectée à l'empereur a des pates à cinq griffes; celle qui est attribuée à tous ses sujets n'a que quatre griffes aux pates.

Les Chinois se rasent la tête, excepté par derrière, où, vers le milieu, ils laissent croître une touffe de cheveux qu'ils tressent et qu'ils cordonnent. Cette touffe, reste d'une chevelure si précieuse aux anciens Chinois, est une marque distinctive du joug que la force des armes leur a imposé. Cette coutume, introduite à la pointe de l'épée par les empereurs Tartares, a fait verser beaucoup de sang pour obtenir des Chinois ce sacrifice, qui leur paraissait la livrée de l'infamie. Les jeunes gens s'arrachent la barbe avec des pinces; mais à trente ans, on la cultive avec soin; elle est regardée comme l'ornement de l'âge viril.

La distribution des maisons chinoises est parfaitement uniforme; il serait peu convenable et même dangereux de se singulariser à cet égard. Les murs des chambres sont couverts de nattes à la hauteur de trois à quatre pieds de terre. Le reste est proprement garni de papier blanc, cramoisi ou doré. Au lieu de tableaux, les chinois suspendent de grandes pièces de satin ou de papier encadrées et peintes imitant le marbre ou les tiges de bam-

bou. On y voit en caractères d'un bleu d'azur des distiques de morale et des proverbes tirés des ouvrages des philosophes chinois.

Il n'est point de peuple plus sobre et moins délicat que les Chinois. Le riz bouilli, le seul mets que la cuisine chinoise apprète avec quelque propreté, des pois, des carottes, du millet, des navets coupés par morceaux et frits dans de l'huile, sont sa nourriture ordinaire. Quand il veut se régaler, il les assaisonne de quelque épice. Il mange même sans répugnance des chats, des rats, des serpens, du cheval, surtout du chien, quoique morts de vieillesse et de maladie; on en voit dans tous les marchés. Les mets les plus exquis, à son goût, sont la viande de porc, la chair de jument sauvage, les pieds d'ours, les priapes de cerfs et les nids de certains oiseaux, mets dont le mucilage est extrêmement confortatif et nourrissant. Les Chinois se servent de bâtons d'ébène ou d'ivoire au lieu de fourchettes. Contre la coutume des Orientaux, qui mangent assis les jambes croisées sur des sophas, ils sont assis sur un siége devant la table. Leur usage est de manger froid et de boire chaud, même en été. Le thé est leur boisson ordinaire; ils tirent du riz et du froment une liqueur fermentée et très-forte. Leurs repas se font avec beaucoup de formalités et de cérémonies, qui sont d'une gêne excessive. Dans les festins solennels, on sert jusqu'à vingt-quatre plats et successivement, sans en emporter aucun. Pendant ces repas, des enfans de douze à quinze ans, qui sont les comédiens du pays, représentent des pièces souvent aussi longues

et aussi tristes que l'est le festin même, qui dure quatre ou cinq heures. Ces repas se font la nuit.

L'étiquette conduit la Chine. Le gouvernement tient le bout de cette chaîne, qui lie le citoyen dans toutes les actions de sa vie, et le force aux observances les plus minutieuses. La politesse chinoise prescrit de marquer dans les entretiens une soumission et une déférence sans bornes, si ce n'est entre amis ou vis-à-vis de ses inférieurs. Il ne faut point employer dans la conversation ni la première ni la seconde personne. Un fils, en parlant à son père, s'appelera son petit fils, quand il serait l'aîné de sa famille et qu'il aurait lui-même des enfans. Il y a surtout dans les correspondances littéraires une foule de formalités à observer : si l'on écrit à une personne de considération, il faut que le papier ait dix ou douze plis; la lettre commence au second. Plus le caractère est menu, plus il est respectueux. Il y a aussi différentes distances à garder entre les lignes, suivant le rang des personnes. On met la lettre dans une ou deux enveloppes, qu'on ferme avec une bande de papier rouge et avec un cachet. Parmi les gens du commun, les premières places sont toujours réservées aux plus âgés; si ce sont des étrangers, la préséance est toujours pour celui qui vient de plus loin, à moins que le rang ou la qualité de la personne ne l'exige autrement.

Dans un pays où le mariage est une association de maître à esclave, où ses nœuds ne sont pas indissolubles, où le climat supplée aux effets de la beauté, où du lit nuptial on passe à volonté et légitiment au concubinage, il y a peu d'inconvéniens

à épouser une femme sans la connaître; d'ailleurs les lois ne tiennent les maris liés à leurs femmes qu'autant que leur union est douce. L'adultère, l'antipathie ou l'incompatibilité des humeurs, suivant l'expression révolutionnaire en France, la jalousie, une excessive désobéissance, la stérilité, des maladies contagieuses, tout ce qui empoisonnerait la vie des conjoints, est une cause légitime de divorce. S'il est vrai qu'il soit permis de répudier sa femme pour des sujets aussi légers qu'un petit vol, que le babil, il faut convenir que la loi est ridicule; et comme en général le divorce est rare en Chine, il faut avouer aussi que les mœurs sont plus raisonnables que la loi. Les mariages ne se traitent à la Chine que par le moyen de tierces personnes ou entremetteuses dont le métier est de les négocier. Le mari paie la dot aux parens de la fille; il l'envoie avant la noce : elle sert à faire le riche trousseau de la mariée; il fait aussi des présens aux membres de la famille. Au jour marqué pour le contrat, les parens s'assemblent dans la salle où sont les tablettes sacrées qui contiennent les noms des ancêtres de la famille jusqu'à la quatrième génération. Le père ou le grand père découvre ces tablettes; autour desquelles les âmes des ancêtres ne cessent de voltiger, suivant le préjugé chinois; s'incline profondément, lit les principaux articles du contrat, et jette ensuite dans un brasier rempli de parfums la feuille qui contient les conditions du mariage, auquel les âmes invoquées sont censées donner leur assentiment. Le jour des noces, on enferme la mariée dans un palanquin : elle est

précédée et suivie d'un grand cortége de domestiques qui portent le trousseau, les bijoux, des torches allumées et des lanternes. Autour de la chaise, sont des joueurs d'instrumens, les parens et les amis de la mariée. Le plus proche parent remet la clef du palanquin au mari, lorsqu'on est arrivé à la maison de l'époux. Ce n'est qu'alors qu'il lui est permis de voir sa compagne; s'il la trouve trop laide, il peut refermer le palanquin et la renvoyer; ce qui arrive très-rarement. Il la conduit dans la salle du festin. Ils y sont seuls; les autres convives font les honneurs dans une salle particulière, les femmes dans une autre. Les nouveaux mariés se lavent les mains en se tournant le dos, regardant le septentrion et l'autre le midi; ensuite la mariée fait quatre révérences au mari qui lui en rend deux. Ils versent tous deux à terre un peu de vin et mettent à part quelques viandes pour leurs dieux. On leur apporte ensuite deux tasses pleines de vin, après en avoir bu chacun une partie, ils versent le reste dans une coupe, dans laquelle ils boivent tour à tour, et la cérémonie nuptiale est achevée.

L'empereur de la Chine a trois femmes; les enfans de ces trois femmes sont tous légitimes, mais les fils de la première sont communément préférés pour succéder à l'empire. Il a en outre un grand nombre de concubines, qu'on nomme *Kong-Nou* ou dames du palais : leurs enfans sont tenus pour bâtards, la loi refusant aux concubines les prérogatives de la maternité; mais l'adoption trouve moyen de corriger la rigueur de la loi, et ils sont censés

appartenir à l'épouse que servent leurs mères naturelles.

De tous les peuples de la terre, les Chinois sont sans contredit les plus magnifiques dans leurs funérailles. Celles des grands se font avec une pompe incroyable. Dans un empire où le rang est réputé le prix du mérite, il est juste de conserver sur les tombeaux les distinctions honorables qui relevaient les citoyens durant leur vie. Les Chinois ont soin de faire construire leur cercueil et leur tombeau de leur vivant. Le lieu de la sépulture, qui est arrangée en forme de grotte et entourée de bosquets de pins et de cyprès, est toujours hors de l'enceinte des villes. Ces funérailles sont accompagnées de cérémonies superstitieuses. Lorsque le corps est déposé dans le caveau, on fait des *libations*, on offre des parfums, des viandes; on brûle des figures de carton représentant des eunuques, des chevaux sellés, des chameaux, des maisons même. C'est une suite de la croyance des Chinois à la métempsycose. Ils sont persuadés que ces objets figurés se réalisent pour servir les morts dans leur nouvel asile. L'usage de brûler les corps des personnes de distinction, et avec eux leurs richesses, quelquefois même leurs esclaves, fut aboli par l'empereur *Cang-Hi*.

L'agriculture est une profession extrêmement honorée en Chine. Une belle coutume presque aussi ancienne que la monarchie, oblige l'empereur à ouvrir les terres avec la charrue au commencement du printemps. Cette cérémonie se fait avec une solennité et une pompe dignes de son objet. Chaque année l'empereur de la Chine s'informe

du laboureur qui s'est le plus distingué dans sa noble profession, et il le nomme mandarin du huitième ordre. Il suffit de rappeler cette coutume, pour exprimer l'attachement des Chinois au premier et au plus utile de tous les travaux. Si les contrées basses et marécageuses, qui sont en grand nombre, sont rendues propres à porter des céréales, c'est aux soins infatigables des laboureurs que la Chine en est redevable. « Nos anciens, dit une » belle ordonnance d'un empereur de la famille des » Tang, tenaient pour maxime, que s'il y avait un » homme qui ne labourât point ou une femme qui » ne fût point occupée à filer, quelqu'un souffrait » la faim ou le froid dans l'empire. » Il y a à la Chine des personnes infâmes, les unes de profession, comme sont les comédiens, ou plutôt les farceurs, les ministres et agens de débauche, les geôliers; les autres de naissance, tels que les *tomins*, malheureux descendans des grands-seigneurs, qui résistèrent constamment aux *Guer*, destructeurs de la dynastie des *Song*. L'auteur de la relation d'une ambassade hollandaise à Pékin dit qu'à la Chine il y a des courtisanes publiques que l'on conduit dans les villes sur des ânes, en criant, *qui en veut?* comme des choses nécessaires à la vie; mais le père Grimaldi, interprète même de cette ambassade, et Gemelli-Carreri, traitent cette assertion de fable ridicule.

La justice se rend à la Chine avec promptitude et sans formalités; le code est simple et clair, et l'on présume que chaque citoyen est en état d'instruire son juge, comme pourrait l'être un plaideur, en

France, d'instruire son avocat et son avoué. Le demandeur rédige ses griefs par écrit, un officier de justice remet le mémoire au mandarin ; la partie adverse est appelée, le procès se juge sur-le-champ, pièces sur table : celui qui le perd, reçoit vingt coups de bâton, pour les frais : la bastonnade, bornée à ce petit nombre de coups, *minimum* de la peine, est regardée comme une correction paternelle. A la Chine, la première des juridictions est celle du bâton. L'honneur n'étant point la règle de conduite des Chinois, l'infamie n'est pour ce peuple qu'une peine légère. Entre mandarins même, chacun a droit d'administrer à son inférieur la bastonnade que son supérieur a le droit de lui donner ; aussi le premier ministre peut être battu de verges, et cette correction, loin d'être considérée par lui comme une marque d'esclavage, est prise pour un simple avertissement paternel du souverain.

A la Chine, les lois pénales sont généralement plus douces que dans beaucoup de monarchies qui pourraient même se vanter de la douceur de leur code criminel. Toutes les peines sont afflictives, infamantes ou capitales ; celle de mort est de trois espèces : la strangulation, le décollement, et le supplice des mille coupures ou couteaux. Ce dernier se nomme ainsi, parce que le condamné doit être mutilé successivement par une certaine quantité d'instrumens tranchans, sur chacun desquels est écrit le nom de la partie du corps qu'il doit attaquer, et que l'on mêle dans un panier couvert, pour les tirer au hasard. Les parens du condamné

essaient alors de corrompre l'exécuteur, pour se saisir d'abord du couteau qui doit être enfoncé dans la poitrine. Ce supplice, qui est pour les crimes au premier chef, est extrêmement rare; il faut une complication de faits extraordinaires pour le nécessiter. La strangulation, destinée aux personnes qualifiées, est préférée au décollement, parce que, dans le premier cas, on rend le corps entier du supplicié aux parens, qui peuvent lui faire donner les honneurs de la sépulture; au lieu que, dans le second, auquel est attachée une grande infamie, la tête appartient au gouvernement, qui la fait saler et la conserve pour l'exposer aux yeux du public, et l'effrayer par l'exemple. La bastonnade et le fouet sont les punitions les plus communes. La *cangue*, autre châtiment corporel, est une espèce de carcan composé de deux tables de bois; elle est flétrissante. Les prisons, à la Chine, sont propres, spacieuses et commodes, et devraient servir de modèles aux affreux cachots de beaucoup d'autres pays. C'est déjà un assez grand malheur que d'être tombé sous la main de la justice, comme prévenu d'un crime ou d'un délit, sans avoir encore à souffrir, avant que d'être jugé, les horreurs d'une affreuse prison. Les prisonniers chinois ne sont pas à la charge de l'État : ils se nourrissent de leur travail.

Pour faire diversion à la tristesse du sujet qui précède, je vais parler d'un divertissement particulier aux Chinois, et qui a quelque affinité avec la fameuse fête des Lampes, qui se célébrait autrefois à Saïs, en Égypte, au rapport d'Hérodote. Les

auteurs chinois ne s'accordent point sur l'origine de la fête des Lanternes, qui, si elle est fort ancienne quant à son institution, est assez récente pour sa célébrité. Vers le quinzième jour de la première lune, chaque père de famille, dans les villes et à la campagne, allume une ou plusieurs lanternes dans sa cour ou devant sa maison, de façon que tout cet immense pays paraît à la fois tout en feu pendant quelques nuits. Les personnes aisées dépensent volontiers à ces illuminations deux cents francs de notre monnaie, et plus; mais les grands mandarins (*kolaos*) n'en sont pas souvent quittes pour mille écus. Ces lanternes sont peintes, et ont différentes formes; il y en a dont l'étendue égale celle d'un logement spacieux, et l'on y représente de petites comédies. Les feux d'artifice et les illuminations sont deux genres de spectacles dans lesquels les Chinois sont infiniment supérieurs aux Européens, tant pour l'habileté que pour la magnificence. En certaines occasions, non-seulement les lacs et les rivières, mais aussi les pavillons et toutes les parties des jardins sont illuminés par un nombre incroyable de lanternes, sous mille formes différentes, et mêlées de lampions, de torches, de pots à feu et de fusées. Ce coup d'œil est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer; la girandole et l'illumination de Saint-Pierre du Vatican, qui sont les plus magnifiques spectacles de cette espèce que nous ayons en Europe, deviennent elles-mêmes des bagatelles quand on les compare aux illuminations des Chinois. Dans cette fête générale des Lanternes, la Chine est illuminée pendant trois

jours. Chacun allume, suivant ses moyens, des lanternes de papier, de corne, de verre, de nacre de perles, ou de bois sculpté, avec du vernis et des dorures. Ces dernières sont entourées d'une étoffe de soie mince et bien tendue, sur laquelle on peint des fleurs, des oiseaux, des hommes, des animaux; le grand nombre de lumières qu'elles renferment donne un brillant extraordinaire à ces différens objets. Dans les unes, on fait paraître, sous des ombres coloriées, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des chevaux qui galoppent, et des oiseaux qui volent; les autres sont remplies de marionnettes représentant des charlatans, des baladins, des danseurs, des lutteurs, des gens qui se battent à coups de poings. On fait mouvoir chaque figure par des fils imperceptibles, et celui qui les met en jeu, joignant sa voix à l'action, sait varier les tons d'une manière si conforme aux gestes et à la stature des personnages, qu'on croirait en effet qu'ils parlent. Il y a des lanternes en forme de tigres, animal très-commun en Chine, de dromadaires et de dragons monstrueux, peints sur des transparens remplis de lumières; des hommes, renfermés dans l'intérieur de ces machines, les promènent dans les rues, et ont l'adresse de leur faire imiter tous les mouvemens des animaux qu'elles représentent. On en voit d'autres flotter, sur les rivières et les canaux, pareilles à des barques et à des vaisseaux de différentes constructions, ou que l'on prendrait pour des dauphins, des alligators (espèce de crocodile) et des marsouins, qui nagent et bondissent sur les eaux. Plusieurs, sem-

blables à des oiseaux, voltigent dans les airs, ou sont suspendues à des arbres, ou placées sur le haut des maisons et dans toutes les parties des *pay-fang* (arcs de triomphe) et des *pau-ta* (tours). Enfin, il est presque impossible d'imaginer une forme sous laquelle on ne voye pas quelques-unes de ces lanternes; elles sont exécutées avec autant de goût que de délicatesse, et leur dépense est si considérable, qu'elle va quelquefois à mille *taels*, qu'on évalue à trois cent cinquante livres sterlings. (Voyez *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, par Chambers; *et Dissertation sur les lanternes*, par Dreux du Radier.)

Nul peuple ne surpasse les Chinois dans l'arrangement et la distribution des jardins. Ils prennent la belle nature pour modèle, et l'imitent dans ses beautés irrégulières. Comme ils ne goûtent guère le plaisir de la promenade, on trouve rarement chez eux de grandes et belles avenues, dont on fait tant de cas en Europe. Tout leur art consiste à faire contraster la beauté et la variété des scènes, en quoi ils réussissent admirablement; ils choisissent dans la nature les objets les plus frappans, et ils les combinent de manière que chaque partie soit élégante ou pittoresque, et que tout l'ensemble soit bien assorti. Ils distinguent trois genres pour la perfection des jardins : l'agréable, le terrible et l'enchanté. Dans les scènes qu'ils appellent *enchantées*, ils emploient tout ce que l'art peut fournir de ressources pour ménager la surprise. Quelquefois ils opposent des ruisseaux, des rochers, des cavernes et des édifices, de manière que le vent, re-

percuté de l'un à l'autre de ces objets, produit tantôt un murmure plaintif, tantôt un bruit sourd, tantôt des éclats qui glaçent d'effroi lorsqu'on ne s'y attend pas : ils ornent ces scènes, d'arbres, de fleurs extraordinaires, de plantes, d'oiseaux et d'animaux sauvages et monstrueux. Dans les scènes *terribles*, ils ont l'art de suspendre les rochers, de manière que leur chute semble devoir vous écraser à chaque instant. Ils pratiquent des cavernes dont l'obscurité et l'horreur glacent d'effroi. Ils ménagent des cataractes effrayantes par la quantité et la violence des eaux qui se précipitent de rocher en rocher. Les arbres qui embellissent ces scènes semblent à demi-renversés et tordus par la fureur des vents et des tempêtes; quelques uns ne présentent qu'un tronc massif et couvert de mousse, d'autres n'ont plus que quelques branches qui sont comme brouies ou brulées par le feu du ciel; d'autres semblent arrachés par les ouragans, et transportés au milieu de torrens rapides. Les bâtimens tombent en ruine, et ont l'air d'être à demi-consumés par le feu. Quelques pauvres cabanes servent à peindre, par leur contraste, la misère des habitans et l'horreur du lieu. A ces scènes terribles succèdent ordinairement les *agréables*. Les artistes chinois connaissent parfaitement l'effet que les contrastes produisent sur l'imagination : ils ménagent ingénieusement des transitions brusques et imprévues, des oppositions frappantes dans les couleurs et dans les ombres. Dans les jardins d'une grande étendue, ils imaginent des scènes pour le matin, pour le midi et pour le soir; ils excellent surtout

dans l'art de former des rochers : ils ont à Canton, et dans plusieurs autres villes, des artistes uniquèment destinés à cette partie. Lorsque les eaux sont abondantes, et il en faut beaucoup pour un climat chaud comme l'est celui de la Chine, ils ne manquent jamais de former plusieurs cascades, observant toujours de les varier et de les opposer, pour se conformer au jeu de la nature. Tantôt les eaux se précipitent en abondance d'une hauteur prodigieuse, tantôt ce n'est qu'un léger filet d'eau ou qu'une nappe limpide qui se perd dans les contours sinueux des rochers. Dans leurs plantations, ils ont l'art de varier à l'infini la figure et la couleur des arbres, en entremêlant ceux dont le branchage forme un vaste contour, avec des espèces qui affectent la forme pyramidale : ils opposent les feuilles d'un vert noir à celles qui sont pâles et orangées, des arbrisseaux en fleurs à des plantes tristes et sauvages, des arbres qui ont tout le brillant de la végétation à des troncs d'arbres dépouillés de verdure, jaunis et crevassés par le temps. Tout est disposé avec un art qui imite les effets du hasard et le désordre de la nature. Quoique les Chinois ne soient pas très-habiles dans l'art de la perspective, ils ont cependant appris par expérience que les objets diminuent à mesure qu'ils s'éloignent, que les couleurs s'affaiblissent à raison de la distance et s'obscurcissent lorsqu'elles sont hors de la portée ordinaire de la vue : aussi leurs canaux vont presque toujours en retrécissant; les allées qui les bordent sont formées d'arbres qui diminuent de l'un à l'autre. Par cette illusion d'optique,

ils font paraître leurs canaux et leurs allées d'une longueur prodigieuse. Nous en avons dit assez pour donner une idée avantageuse des jardins chinois, dont la description complète exigerait des détails infinis.

La médecine des Chinois est toute conjecturale. Leurs médecins, privés des lumières de l'anatomie, à cause du respect que les Chinois ont pour les cadavres, et de celles de la physique, descendent à l'aveugle dans l'intérieur du corps humain. Mais l'expérience leur a appris à employer les simples avec succès. Le pouls est le thermomètre de la médecine chinoise. Les habiles praticiens prétendent reconnaître, à ses différentes pulsations, qu'ils distinguent en neuf espèces, l'âge, la stature, le tempérament, le sexe, la couleur même d'une personne, les divers genres de maladies, leur siége, l'année, le jour et le moment de la mort. La saignée est pratiquée rarement. L'inoculation de la petite vérole est depuis très-long-temps en usage à la Chine. Les Turcs l'ont, dit-on, reçue de ce pays, et l'ont transportée en Europe. S'il en faut croire le Gentil, dans son Voyage autour du monde en 1716, l'insertion de la petite vérole se fait d'une manière différente que celle qu'emploient les médecins européens. Lorsque les médecins chinois éprouvent que l'air est tempéré, et que le temps des pluies ne règne pas, ils décident qu'alors cette maladie ne peut pas être dangereuse. Il se servent d'une poudre faite d'une pellicule qu'ils tirent du visage d'une personne attaquée de cette maladie, et la soufflent dans les narines de ceux qu'ils veu-

lent inoculer. La fièvre survient peu de temps après, le virus sort, et le mal se guérit sans aucun accident. Le rhumatisme, la goutte et la gravelle sont rares à la Chine, ce que le père Lecointe attribue à l'usage fréquent qu'on y fait du thé. Les maladies des yeux y sont très-communes, la Chine fourmille d'aveugles. Les Chinois, suivant Robinson, prennent pour remède comme purgatif un petite portion d'arsenic délayée dans du vinaigre.

Les principaux divertissemens des Chinois consistent en feux d'artifices, en représentations théâtrales et en danses, parmi lesquelles on distingue la danse *yu* et la danse *yo*, qui imitent les cérémonies usitées parmi les lettrés, et les danses *kan-ko* et *ouan-ou*, qui expriment les actions et les évolutions guerrières.

La langue chinoise est considérée comme la plus singulière de toutes celles qui existent sur la surface du globe. Chaque syllabe forme presque un mot entier, et à peine y a-t-il quinze cents sons différens; cependant la langue écrite a au moins quatre-vingt mille caractères ou différentes formes de lettres, de manière que chaque son peut avoir cinquante significations différentes. Les idées abstraites sont exprimées par des expressions relatives; ainsi le mot chinois répondant à celui de vertu est aussi employé pour signifier la piété filiale.

L'éducation est fondée sur les principes les plus essentiels de la morale publique et privée. On enseigne aux enfans des pauvres à exercer la profession de leurs pères. Dans un traité d'éducation écrit en chinois, et publié par Duhalde, les objets

de l'enseignement sont classés de la manière suivante, et conformément au degré d'importance qu'on leur assigne : 1° les six principales vertus, la prudence, la piété, la sagesse, l'équité, la fidélité et la concorde; 2° les six actions louables sont : l'obéissance à ses pères et mères, l'amour pour ses frères, l'union entre parens, l'affection pour ses voisins, la sincérité envers ses amis, la pitié envers le pauvre et l'infortuné; 3° les six branches essentielles des connaissances utiles sont : Les rits religieux, la musique, l'art de tirer de l'arc, l'équitation, l'écriture et l'arithmétique. On conçoit toute l'influence que doit avoir sur les mœurs un pareil plan d'éducation, si la pratique répond à la théorie.

L'Orient, et surtout la Chine, sont le pays de la morale. Ce ne sont que sentences chez les Mahométans sur le détachement de la vie, ce ne sont que maximes de conduite chez les Chinois. Comment s'imaginer après cela que les Chinois sont les plus fourbes de tous les hommes, si le fait n'était avoué de tous les missionnaires. Ce peuple factice, et auquel certaines vertus politiques tiennent lieu de quelques vertus morales, se pique d'être le plus poli et le plus sociable des peuples. En effet, il a les mœurs généralement douces; mais sa politesse est sans grâce, elle n'est point affectueuse; pour s'entresaluer profondément, on ne s'en aime pas davantage. L'intérieur est aussi vil que le masque est honnête; son maintien est si composé, qu'un étranger qui se fierait à l'apparence, s'imaginerait vivre avec les meilleurs des hommes. Le Chinois honore la vertu, qu'il ne pratique guère,

parce qu'il a conservé des principes fixes tout en perdant ses mœurs. Le Chinois ne pardonne jamais une offense; sa haine est d'autant plus odieuse qu'elle est lâche. Une de ses vengeances ordinaires est de mettre le feu à la maison de son ennemi.

Le Chinois est actif et laborieux par nécessité. Assez adroit dans les arts qu'il tient de ses fondateurs ou de ses réformateurs, il n'a ni le génie qui invente, ni le talent qui perfectionne; il ne sait que ce qu'on lui a appris. L'intérêt est le mobile de toutes ses actions. L'espoir d'un gain léger le jettera dans des intrigues et des travaux pénibles. Habile dans le commerce, fripon avec impudence, il excelle dans l'art de ruser et de tromper; il s'en fait gloire. Il est d'une insigne mauvaise foi à l'égard des étrangers. Il y a des peuples plus méchans que les Chinois, il n'y en a pas de plus vils. C'est l'usage à la Chine de porter trois balances, l'une pour l'acheteur, et l'autre pour le vendeur, toutes les deux à faux poids, et l'on a recours à la troisième, juste et de véritable poids, s'il se trouve que le vendeur et l'acheteur, doués l'un et l'autre d'une égale finesse et d'une égale industrie, n'ont pu parvenir à se surprendre et à se tromper. La fraude même n'est pas punie dans cet empire; non pas qu'elle soit permise, comme on a voulu le persuader, mais parce qu'elle est si générale, que le gouvernement a désespéré de la réprimer.

Que penser d'un peuple tel que les Chinois, qui, au rapport du père Duhalde, font si peu de cas de leurs filles que, lorsqu'ils en ont plus qu'ils

n'en peuvent nourrir, ils les font noyer par les sages-femmes dans un cuvier, aussitôt qu'elles sont nées. Le peuple chinois est lâche, pusillanime et superstitieux ; il n'en faut apporter en preuve que la conquête qu'en ont faite deux fois des poignées de Tartares. *Une éclipse*, dit un missionnaire, *est pour les Chinois ce que serait pour une armée de poltrons l'approche d'un ennemi formidable.* Dans l'antiquité et dans le moyen âge, les décisions du sort ont passé pour des oracles du ciel; encore aujourd'hui, les Chinois jettent en l'air une poignée de petits bâtons, et la manière dont ces bâtons s'arrangent en tombant passe pour un présage heureux ou funeste. Il est difficile de concilier la poltronnerie extrême des Chinois avec le penchant qu'ils ont pour le suicide; cette manie règne surtout parmi les femmes, dont la pusillanimité passe toute croyance, et peut s'excuser souvent par les rigueurs de l'esclavage qu'elles subissent. Malgré cette étonnante contradiction, de faiblesse et de certain courage, les Chinois sont en général si attachés à la vie, que c'est une impolitesse de prononcer chez eux le nom de mort (*voyez* le proverbe latin 115). Ils ont plusieurs périphrases pour en adoucir l'expression : *Quelque chose lui est arrivé*, disent-ils, *il s'est retiré en haut, il a laissé reposer son charriot;* ou bien, *il a fini sa carrière.* Ces mêmes métaphores sont employées, pour le même sujet, dans leurs édits et dans leurs mémoires.

Nous avons réuni, dans ce tableau très-succinct d'un pays aussi vaste que peu connu, ce qu'il présentait de plus digne de fixer l'attention ; il nous

eût été impossible de faire plus; les bornes mêmes du sujet modéraient, malgré nous, le désir que nous eussions eu naturellement d'étendre un sujet fait à la fois pour plaire et pour instruire. Nous croyons que cet avant-propos était d'autant plus nécessaire, qu'il se lie essentiellement à l'intelligence des proverbes qui suivent, et qu'il fait connaître un grand nombre de particularités sans lesquelles ces proverbes perdraient de cet intérêt que les mœurs et surtout la morale théorique des Chinois pourraient inspirer.

PROVERBES CHINOIS.

1. *La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.* Dans un des livres classiques de l'empire chinois, le babil fatigant est marqué comme une des sept causes de divorce que les épouses ont à craindre.

2. *Gouverne-toi bien, et tu sauras gouverner le monde.* C'est ce qu'eût pu faire Buonaparte, s'il eût su mettre un frein à son ambition. Les Italiens ont un proverbe qui dit : *Il mondo appartiene ai flemmatici.*

3. *Tous les grains de riz qui sont dans votre soupe ont été arrosés de la sueur du laboureur.* Comme la Chine est arrosée par une quantité prodigieuse de fleuves et de rivières, les rizières y sont en grand nombre, et le riz y est une production fort commune. Ce proverbe a pour but de réprimer l'orgueil des grands, et de leur inspirer des sentimens d'humanité envers les pauvres. Les Chinois ont encore

un proverbe dans le même sens : *Un grain de riz, un filet de chanvre, sont le fruit de la sueur du pauvre.*

4. *Il ne vient rien à Pékin, et cependant il n'y manque rien.* Quoique Pékin soit situé dans un lieu fort infertile, néanmoins la grande quantité de canaux qui y aboutissent, et le nombre infini de barques qui y abordent de tous les endroits de la Chine, ont rendu cette ville si riche et si abondante en toutes choses, qu'elle est devenue le magasin de tout l'empire : c'est ce qui a fait naître le proverbe.

5. *Celui qui ne peut porter qu'un shin, ne saurait lever un gros fardeau.* De même un homme d'une capacité médiocre n'est pas propre pour les grandes entreprises. Le *shin* vaut une livre, poids d'Europe.

6. *Empereur chasseur, dynastie perdue.* On s'empresse beaucoup trop de faire chasser les jeunes princes, dit Mme de Genlis, dans son *Dictionnaire des Étiquettes.* En voyant, durant leur éducation, les soins qu'en général on prend à cet égard, on croirait qu'il est très-important de leur inspirer le goût de la chasse, et c'est précisément le contraire qu'il faudrait faire.

7. *Xin pù kien-quon zieu-xita paò,* celui que le mandarin n'a jamais regardé de mauvais œil en justice, est une pierre précieuse. Ce proverbe se dit lorsqu'un homme a passé sa vie sans reproche et sans scandale, et surtout s'il n'a jamais été cité en justice, ni accusé d'aucun crime; ce que les Chinois prennent pour la marque d'une grande probité et d'un grand mérite.

8. *Là-haut est le paradis, ici-bas est Sot-Schu.* Il y a dans cette ville plus de maisons magnifiques et bien bâties que dans les autres villes de la Chine, ce qui indique plus de goût et plus d'aisance de la part des habitans; c'est-là que brille surtout le luxe des gondoles vernissées ; et chacun voulant renchérir sur ses voisins et les surpasser en dépenses, la vanité, la dissipation et la sensualité causent la ruine de beaucoup de Chinois prodigues. Il existe, en outre, à Sot-Schu-Fu une académie, qui la distingue même en Chine, et où la volupté est devenue une étude et une branche de commerce fort étendue ; c'est l'entrepôt où les filles de la Chine qui ont des dispositions à la galanterie étudient l'art de plaire : on leur apprend à chanter, à jouer de la guitare ; on leur enseigne les travaux qui conviennent aux femmes, et la poésie ; de-là elles passent dans les harems de l'empereur et dans ceux des riches mandarins. L'abondance qui règne à Sot-Schu et son académie de courtisanes ont donné lieu à ce proverbe.

9. *Le tan ne vit que d'air et de poussière, il n'y a pas d'animal plus obscur et plus indépendant ; néanmoins son cri le trahit, et il devient la proie du tang-lang.* Le *tan* et le *tang-lang* sont deux insectes. Ce proverbe signifie que les hommes s'attirent bien des malheurs par leur bavardage et leur indiscrétion, et correspond à cet adage latin : *Si corvus tacuisset, haberet plus dapis, et rixæ multò minùs invidiæque,* si le corbeau se taisait, il aurait plus de butin, et s'exposerait moins aux querelles et à la jalousie des autres oiseaux.

10. *Ti yo thien than ti yeu sin vaj*, la gloire et l'enfer sont au dedans du cœur.

11. *Le cerf mort, on ne sait pas qui l'a tué.* Ce proverbe signifie que lorsqu'une chose est consommée, on ne s'embarrasse nullement des circonstances qui l'ont fait naître.

12. *C'est une personne de jaspe.* Cette expression proverbiale, en Chine, a la même signification que celle-ci : *C'est une personne d'or.* Les Chinois estiment beaucoup le jaspe, et croient qu'il est l'emblême de la pureté et de la perfection, au physique comme au moral.

13. *L'esprit Ngao préside à la salle, mais on doit plus respecter l'esprit Sao, qui préside à la cuisine.* Ce sont des espèces de lares ou dieux domestiques chez les Chinois. L'esprit *Ngao* passe pour être supérieur à l'esprit *Sao;* cependant ce dernier est plus respecté et plus invoqué que le premier, comme étant plus essentiel à la vie.

14. *Lao-Shukien-Mao,* le rat a vu le chat. On applique ce proverbe aux mandarins des provinces, lorsque le visiteur arrive, à cause de la crainte qu'il leur inspire. Il y a à la Chine des inspecteurs généraux nommés par l'empereur de la Chine, pour parcourir l'empire et faire rendre compte aux vicerois et aux mandarins, qui tremblent devant ces magistrats. Il existe en outre, dans chaque province, des agens préposés pour surveiller les employés de toutes les administrations, et l'on rédige à Pékin une espèce de gazette où toutes les nominations et les destitutions sont motivées.

15. *Le vin entre dans l'estomac, les affaires se mûrissent dans le cerveau.*

16. *Un boisseau de perles ne vaut pas une mesure de riz.* Il faut entendre par là, non la valeur que l'opinion attache aux perles, mais leur valeur intrinsèque. Les Chinois en déduisent un autre proverbe que voici : *Les perles et les pierres précieuses ne sont bonnes ni pour boire ni pour manger.*

17. *Comme la pierre* me *ne peut jamais devenir blanche, de même un cœur souillé d'iniquités conserve toujours sa noirceur.* Le *me* est une espèce de terre noire dont les Chinois se servent en guise d'encre pour noircir les lettres gravées. Ce proverbe est de l'empereur Vu-Vang, qui vivait 1200 ans avant Jésus-Christ.

18. *Celui qui a attaché le grelot doit le détacher*, celui qui a commencé une entreprise doit la finir.

19. *San chiao ye tao*, il y a trois sortes de doctrines, mais il n'y a qu'une seule raison. Ce proverbe a rapport aux trois sectes qui existent à la Chine. La première, *celle des lettrés*, et la plus ancienne, a, dit-on, Confutzé ou Confucius pour auteur. Elle n'adore point les pagodes, mais reconnaît un maître souverain qui a le pouvoir de faire du bien aux hommes et celui de les châtier. Elle rapporte toutes choses au gouvernement de l'État, au bon ordre des familles, et à la conduite de la vie privée. La seconde, celle des *Tausi*, tire son origine du nom d'un philosophe nommé *Tausu*, qui vécut, disent les Chinois, huit ans dans le ventre de sa mère, et qui était contemporain de Confucius. Cette secte admet un paradis et un enfer;

elle rapporte la fin dernière de l'homme aux biens corporels, et le bonheur à la possession d'une vie douce et paisible exempte de travaux et d'embarras. La troisième, celle des *bonzes*, adonnée au culte des pagodes, est originaire de l'Indostan et se nomme *Xaca*, du nom de son auteur, qu'on dit avoir été conçu par Maia, sa mère, pour avoir vu en songe un éléphant blanc, signe d'un bonheur incomparable. Les sectateurs de Xaca négligent les soins du corps, pour ne penser qu'à ceux de l'âme, à la paix intérieure et au repos de la conscience. Ils ont consacré la sentence proverbiale qui suit : *Ju chi que, tau chi xin, xe chi sin*; ce qui signifie : *Les lettrés gouvernent l'état, les tausi le corps, et les bonzes le cœur ;* distinction qui existe effectivement en Chine.

20. *Je serai comme l'oiseau qui porte un rameau d'or à celui qui l'a délivré.* Ce proverbe veut exprimer le sentiment de la reconnaissance pour un bienfait reçu. Le passage suivant, extrait d'un édit chinois, servira de petit commentaire à la moralité du proverbe. « Yam poo, ayant rencontré sur ses pas un oiseau qui avait au pied une corde qui l'incommodait beaucoup, le dépétra et lui rendit la liberté. L'oiseau, pour le récompenser de ce service, lui apporta peu de temps après un rameau d'or, qu'il déposa entre les mains de son libérateur. L'histoire rapporte que, depuis ce temps, la famille de Yam poo devint très-florissante et donna plusieurs ministres à l'État. C'est ainsi que le ciel récompense les services les plus légers. » (*Lettres édif.* XV, page 174).

21. *Un bateau dont les planches ne sont liées qu'avec de la glu, ne résiste pas long-temps à la violence des vagues.* Le sens de ce proverbe est que lorsqu'on n'a pas soin de former l'esprit d'un homme et de lui inculquer de bons principes, il succombe bientôt sous le poids de l'adversité.

22. *Ngo cha pao teou*, affamez la rougeole et nourrissez la petite vérole. Cet aphorisme est fort usité parmi les médecins chinois. Il y a tout lieu de croire que les Chinois ont les premiers pratiqué l'inoculation.

23. *Si tu ne réussis pas d'un coup, ne t'arrêtes pas à deux.*

24. *Un diamant avec une paille est préférable à une pierre commune qui n'a aucun défaut ;* c'est-à-dire qu'un homme dont les imperfections sont compensées par des talens supérieurs vaut infiniment mieux qu'un homme stupide qui n'a aucun défaut.

25. *Aucune fortune n'est jamais arrivée, même par hasard, à celui dont la destinée est d'être pauvre.*

26. *Un extérieur grave et majestueux annonce un palais où la vertu réside.* C'est le proverbe favori des Chinois, qui affectent un extérieur plus grave qu'aucun autre peuple.

27. *Le ciel, en châtiant un coupable ne saurait se tromper de l'épaisseur d'un cheveu.*

28. *A la Chine, il faut des bateaux de papier et des rameurs de fer.* Ce proverbe est fondé sur la difficulté qu'on trouve à naviguer sur la plupart des rivières de la Chine. Elles sont entrecoupées d'un si grand nombre de rochers, et leur cours est si rapide, que les bateaux Chinois ne sont faits

qu'avec de simples lattes liées avec des brins d'osier; ce qui fait qu'ils plient et ne peuvent se briser contre les roches.

29. *La laoti*, c'est-à-dire, *puisse-tu être traîné par le trou de la prison.* C'est une expression de malédiction fort commune en Chine. Les Chinois ont une superstition digne d'être remarquée. Ils ne veulent point permettre que le corps d'un homme mort en prison sorte par la porte par laquelle il est entré vivant; pour l'empêcher, il y a toujours une ouverture pratiquée dans un des côtés de la muraille des prisons, qui sert pour le passage des morts. Les personnes de distinction demandent et obtiennent souvent la permission de sortir lorsqu'elles sont sur le point de mourir, afin de n'être point contraintes de passer par cette ouverture, ce qui serait pour elles la plus honteuse des disgrâces.

30. *L'époux et l'épouse sont comme des oiseaux de la campagne : le soir les réunit dans un même bocage, et le matin les sépare.*

31. *On lance des deux mains un filet tissé de réseaux d'or, et l'on amène cent malheurs.*

32. *Chung-que-vu-y-vo, on ne jette rien à la Chine.* La population de la Chine est si prodigieuse, qu'il n'y a point d'expédient que les pauvres, qui y sont très-communs, ne mettent en usage pour subsister. Comme il n'y a pas un pouce de terrein qui soit inculte dans ce vaste empire, il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant, quelque faible ou contrefait qu'il soit, qui ne trouve de quoi vivre. Les Chinois tirent parti des choses mêmes les plus viles, et que les Européens méprisent. Un grand nombre de fa-

milles subsistent en ramassant, dans les rues, les haillons, les plumes d'oiseaux, les os de chien, les morceaux de papier qu'ils lavent et qu'ils revendent. Un Chinois restera tout le jour à travailler dans l'eau jusqu'aux genoux, et se trouvera fort content le soir, pourvu qu'il ait un peu de riz bouilli, quelques herbes potagères et du thé. (Alvarez Semedo, *Histoire de la Chine*.)

33. *Maison de paille où l'on rit vaut mieux qu'un palais où l'on pleure.*

34. *Les grosses cloches sonnent rarement;* les tonneaux pleins ne rendent aucun bruit. Ce proverbe est dirigé contre les babillards, pour lesquels les Chinois ont la plus grande aversion. Les latins disent : *Vacuum vas altiùs pleno vase resonat* : les Français : Les tonneaux vides résonnent plus que ceux qui sont pleins.

35. *Une femme laborieuse arrange sans cesse ses meubles : un lettré studieux dérange sans cesse ses livres.*

36. *Un homme né ou élevé dans les pays de Tsi ou de Tsu aura infailliblement son accent.* *Tsi* et *Tsu* étaient anciennement deux petits royaumes qui sont aujourd'hui réunis à la Chine. Ce proverbe veut marquer la contagion de l'exemple, et la difficulté qu'il y a de se défaire des mœurs et des préjugés de sa nation. Les anciens pensaient de même; ils disaient : *Barbarus evasit inter barbaros*. L'adjectif *barbarus* signifie étranger. « L'accent et le caractère du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage, » dit La Rochefoucauld.

37. *La jeune fille est une fleur; la femme est un*

fruit; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur.

38. *Il vaudrait mieux jouer le rôle d'assassin que celui de calomniateur : l'assassin ne donne qu'une mort, le calomniateur en donne mille.*

39. *Plus les chiens et les cochons sont gras, plus leur mort est prochaine.* On applique ce proverbe aux mandarins, qui se hâtent de s'enrichir, et qui excitent par là l'avarice de leurs supérieurs, l'envie de leurs égaux, la haine de leurs inférieurs, lesquels conspirent à leur perte. La chair du chien est très-estimée à la Chine, et l'on en sert sur les tables les plus somptueuses. Le père Duhalde, pour confirmer ce fait, cite l'exemple d'un préjugé à cet égard rapporté par un auteur chinois. Un homme mange le soir de la chair de singe, et, croyant manger celle de chien, il la trouve excellente; on lui dit le matin qu'il s'est trompé, et il vomit son souper.

40. *Sois le premier aux champs et le dernier à te coucher.* La paresse, disait Thémistocle, est le sépulcre des vivans.

41. *Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers; mais pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs, et le presse de les remplir.*

42. *Quatre bons magistrats éclairent mille stades ou lée.* Ce proverbe doit son origine à l'histoire suivante : Le roi de *Guey* et celui de *Tsi* ayant eu une conférence sur leurs frontières, le premier demanda au second s'il avait quelques perles rares et curieuses, à quoi celui-ci répondit que non.

Pour moi, lui dit le roi de Guey, j'ai quatre pierres précieuses si brillantes, que chacune d'elles peut éclairer un espace de douze stades. Mes bijoux, reprit l'autre, sont différens des vôtres, car ils vivent et respirent. J'ai quatre mandarins préposés sur quatre provinces, qui, par leur justice et leur intégrité, éclairent mille stades. (Martini, *Hist. de la Chine.*)

43. *Au bout de ton char vois toujours ton cercueil.*

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage,
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

(Deshoulières.)

44. *Il soutient un argument à trois oreilles.* On applique ce proverbe à ceux qui soutiennent des paradoxes. Il tire son origine d'un argument que soutint le philosophe *Sung-Tung*, qui vivait 114 ans avant Jésus-Christ, que chaque homme a trois oreilles, une en dedans et deux en dehors.

45. *Il y a deux sortes de lettrés : les uns sont des hommes, les autres de petits hommes; les hommes étudient pour connaître, les petits hommes pour être connus.*

46. *L'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais si loin.*

47. *Il dépense autant que si son père était receveur de l'empereur dans la province de Yun-Nan.* On tire, dans cette province, beaucoup d'or du sable des

rivières; ce qui fournit aux financiers chinois les moyens de s'enrichir aux dépens du public.

48. *Qui est exempt de faute, à moins que d'être un Yau ou un Shun?* Ce sont deux anciens empereurs chinois que l'on révère comme des saints ou des héros, et dont les règnes sont regardés comme l'âge d'or de la Chine. Ils parvinrent tous deux au trône par leur mérite. *Yau* n'était qu'un *roitelet*, et *Shun* un pauvre laboureur. Shun, dit un auteur chinois, n'avait qu'autant de terrein qu'il en fallait pour élever un style, et devint empereur. Yau, dont la jurisdiction ne s'étendait tout au plus que sur une dixaine de familles, se vit maître de tout l'empire. (Duhalde.) Les Chinois disent encore en proverbe : *En vain un roi gouvernera-t-il comme un Yau ou un Shun, et lira-t-il un livre de lois de trois travers de doigt d'épaisseur, s'il reste les bras croisés et ne s'évertue pas.*

49. *La vertu est entre deux extrêmes : celui qui a passé le milieu, n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.* C'est absolument l'adage latin : *In medio stat virtus.* C'est un des points principaux de la morale de Confucius, et qui se trouve développé dans le livre de ce philosophe intitulé *Chumyum*, ou Milieu perpétuel.

50. *Il n'y a rien qu'on n'estime précieux dans le rayaume de Çu, que la vertu.* C'est la réponse que fit un ambassadeur de ce royaume à un grand du royaume de Cin, qui lui demandait s'il y avait de grandes richesses dans les États de son maître. La vertu est la base de la prospérité d'un empire.

51. *On peut ôter une tache d'un diamant en le*

polissant; mais celle d'un prince qui manque à sa parole ne s'efface jamais.

52. *Être à cheval sur le dos d'un tigre.* Expression proverbiale fort commune à la Chine, pour désigner la situation la plus terrible dans laquelle un homme puisse se trouver. Le tigre est presque la seule bête féroce que l'on connaisse à la Chine, mais elle y commet d'affreux ravages. Cet animal paraît fournir aux Chinois tout autant d'images poétiques que le lion en fournit à l'imagination féconde d'Homère.

53. *Le bonheur est un rayon de soleil que la moindre ombre vient intercepter, l'adversité est quelquefois la pluie du printemps.* Le souffle humide de l'haleine ternit d'abord le lustre de l'acier; à mesure que l'impression de ce souffle disparaît, le métal reprend son premier éclat. Le vent de l'adversité produit le même effet sur la vertu.

54. *L'argent est du sang, et l'or est marchandise.* Ce proverbe est fort usité parmi les Chinois de Macao; il donne une idée parfaite du caractère des Chinois, qui ne connaissent que le gain, aussi bien que l'emploi qu'ils font de l'or non comme d'un moyen d'échange, mais comme d'une marchandise à trafiquer.

55. *Chacun est gouverné par un entendement, une mémoire et une volonté.* Ce proverbe est dirigé contre les hommes indiscrets, qui s'ingèrent à tout propos de donner des conseils à autrui.

56. *Chercher des fleurs, trouver des saules.* Façons de parler proverbiales pour exprimer les idées, les

sujets qui se présentent ordinairement à l'imagination des poètes chinois.

57. *Les cœurs des sages ont sept ventricules.* Expression proverbiale dont les Chinois se servent pour marquer la sagesse ou le courage de leurs saints ou de leurs héros.

58. *Celui-là est heureux qui connaît son bonheur.* Voici un passage très-philosophique d'un auteur chinois, qui servira à éclaircir ce proverbe. « Voyant un homme à cheval devant moi, tandis que je n'avais qu'une mauvaise mule; ah! m'écriai-je, que mon état est différent du sien! Je regardai derrière moi, et je vis quantité de gens à pied qui gémissaient sous le poids des fardeaux qu'ils portaient; cela me consola, et je cessai de me plaindre. » (Duhalde.)

59. *L'homme disparaît ici bas comme la lune, qui vers le matin se précipite en un moment derrière la montagne.*

60. *Il y a dans les montagnes du Sud un léopard qui, malgré sa voracité, reste sept jours sans manger dans les temps pluvieux plutôt que de sortir et salir sa peau.* On applique ce proverbe à ceux qui sont tellement occupés de l'éclat de leur grandeur présente, qu'ils ne font aucune attention à l'avenir; mais mieux encore à ceux qui ne s'occupent que de bagatelles. Il y a certaines personnes, dit un auteur chinois, qui, ayant des affaires extrêmement importantes, s'amusent à se regarder dans un miroir, à se laver, à se parfumer, à épousseter leurs habits et à mille autres choses frivoles, avant que de mettre la main à l'œuvre.

61. *Si les princes savaient parler et les femmes se taire, les courtisans dire ce qu'ils pensent et les domestiques le cacher, tout l'univers serait en paix.*

62. *Tout métal est indifférent à un habile fondeur, un bon lapidaire sait tirer parti des pierres les plus grossières.*

63. *Un grand parleur ne manque jamais d'ennemis, un homme de bon sens parle peu et écoute beaucoup.* J'ai ouï comparer, dit un auteur chinois, les personnes qui parlent peu aux arbres qui ont peu de beauté et dont le fruit est excellent; un grand parleur ressemble à un arbre qui a beaucoup d'apparence, et qui ne donne point de fruit.

64. *Une femme qui a de la pudeur et de la modestie ne se marie pas deux fois. Un ministre fidèle ne doit point servir deux différens maîtres.* Le sens de ce proverbe est confirmé par ce passage d'un auteur chinois : « Ne dit-on pas qu'un ministre qui » est fidèle à son prince, se démet de ses emplois » après la mort de son maître; qu'une veuve ver» tueuse ne se remarie point. » Les Chinois érigent des arcs de triomphe, et canonisent les veuves qui ne se remarient point. Il est fréquemment arrivé dans des révolutions que des mandarins vertueux n'ont pas voulu survivre au souverain qui avait été détrôné (*voyez* Duhalde). Il est heureux pour une nation que ses destinées soient confiées à des hommes d'État fidèles et désintéressés qui aient en vue sa prospérité, et non à des hommes prévaricateurs qui sacrifient impitoyablement les intérêts de leurs concitoyens à la vanité de leur existence et à la cupidité de leurs cœurs. Les hommes habi-

les et forts, pour me servir de l'expression du siècle, trouvent leur satisfaction dans les résultats de leurs nobles travaux; les hommes médiocres, à défaut de satisfaction intérieure, cherchent une vile compensation dans les biens, les dignités et les richesses, qui remplacent, à leurs yeux, les vertus et les talens. Il est malheureusement peu de ministres dont on puisse dire :

> Pour les cœurs généreux que l'honneur seul inspire,
> Ce rang n'est que le droit d'illustrer un empire,
> De donner à son roi des conseils vertueux,
> Et le suprême bien de faire des heureux.

Les Chinois disent encore : *Si les talens appellent aux emplois, la vertu fait qu'on ne les occupe pas long-temps.*

65. *Fier de ton rang, gonflé de ta science, tu regardes les autres avec mépris; tu ressembles à cet enfant qui, fièrement assis sur un monceau de neige, s'applaudit de son élévation : le soleil darde ses rayons, la neige se fond, et le petit orgueilleux tombe dans la fange.*

66. *Un bon ministre d'État ne craint ni la calomnie, ni la mort.* La réputation d'un homme public se divise en deux parts ; dans l'une se trouvent ses louangeurs, dans l'autre ses détracteurs. La dernière l'emporte en nombre sur la première. La disgrâce d'un ministre est le moment où il reçoit un brevet d'honnête homme ou celui d'ambitieux démasqué.

67. *Le marbre, pour être poli, n'en est ni moins froid, ni moins dur; il est de même des courtisans.* Pour être

un courtisan parfait, disait le duc d'Orléans régent, il faut être sans honneur et sans humeur.

68. *Toutes les vertus qu'acquiert le prince sont autant de disgrâces pour les méchans.*

69. *Moins un courtisan a de mérite, plus la faveur le rend fier et méprisant.* Il est ordinairement bas et rampant dans l'adversité. Les courtisans sont de la nature du liége; ils reviennent toujours sur l'eau.

> Au feu des factions j'ai dérobé ma tête,
> Disait naïvement un courtisan français;
> Je suis comme le liége au fort de la tempête,
> Je surnage toujours, et n'enfonce jamais.

70. *Je vous rendrai un service pareil à celui que rendirent les fourmis à un homme qui les avait empêché de périr, en jetant quelques branches d'arbre dans le ruisseau où elles étaient tombées.* La fable d'Ésope de *la Colombe et de la Fourmi* peut servir à éclaircir le sens de ce proverbe; mais voici une image de la bienfaisance, tracée par un auteur chinois, qui le fera encore bien mieux sentir. Des voleurs, étant entrés dans un village, le pillaient et le saccageaient impitoyablement. Un aveugle charge un paralytique sur son dos, et, l'un servant de sa vue celui qui lui prêtait ses jambes, tous deux échappèrent au péril. (Adage chinois.) La bienfaisance est une jouissance à la portée de toutes les fortunes. Le pauvre l'exerce en joignant les efforts de son bras à ceux de son voisin pauvre, aussi efficacement que l'homme riche en ouvrant ses trésors. Le riche peut faire plus de bien numérairement; le pauvre, en faisant ce qu'il peut, a autant de plaisir et souvent plus de mérite. L'homme qui fait une

bonne action prend rang parmi les bons citoyens de l'univers; celui qui n'a point encore ouvert ses oreilles et son cœur aux cris de l'humanité souffrante n'a point encore mérité ses lettres de naturalisation.

71. *Les princes ne songent à rendre leurs sujets heureux que lorsqu'ils n'ont plus rien à faire.*

72. *Plus un femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers. Quand ils s'aiment tous deux également, ils restent ce qu'ils sont.*

73. *Une petite fente suffit pour faire périr un vaisseau; le plus petit insecte peut causer la mort par sa morsure; une seule étincelle peut occasioner un grand incendie; une taupe peut miner le plus fort rempart.* Tous ces proverbes tendent au même but, savoir, de nous engager à nous tenir sur nos gardes en nous faisant souvenir que les causes les plus méprisables en apparence produisent souvent des effets funestes.

74. *Il faut qu'un mari soit bien sot pour craindre sa femme; mais une femme est cent mille fois plus sotte encore de ne pas craindre son mari.* Cette sentence s'accorde avec la conduite des Chinois à l'égard du sexe. Le soin qu'on a de tenir les femmes séparées des hommes, et la contrainte par laquelle on les enchaîne continuellement, sont une suite nécessaire de la polygamie et de l'empire absolu que les hommes se sont arrogé.

75. *Femme qui déshonore son mari fait jurer à son galant de lui être fidèle.* Les femmes devraient savoir par expérience que les protestations éternelles des amoureux sont autant de feuilles que le plus léger

vent peut emporter. On ne proteste jamais si vivement de sa fidélité, que lorsqu'on est sur le point de se quitter ou de se trahir.

76. *On demande quatre choses à une femme : que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur découle de ses lèvres, et que le travail occupe ses mains. Rara avis in terris.* C'est vouloir un phœnix.

77. *Trouver un trésor dans un lieu écarté et le rendre à celui à qui il appartient, ou une femme seule sans la séduire, secourir son ennemi dans le danger, c'est la pierre de touche du cœur.* Cette sentence morale indique parfaitement le caractère des Chinois, qui sont extrêmement avides de gain, voluptueux et vindicatifs. Il y a des climats où la nature a tant de force, que la morale ne saurait la refréner. Laissez un homme seul avec une femme, les *tentatives* seront des chûtes, l'attaque sera sûre, la résistance nulle. Dans ces sortes de pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux. On regarde en effet, à la Chine, comme un prodige qu'un homme et une femme se trouvent seuls sans que le premier attente à la pudicité de la seconde.

78. *Les premiers conseils des femmes sont les plus sages et leurs dernières résolutions les plus dangereuses.*

79. *La fourmi et le rat sont de très-petits animaux; cependant, étant composés des cinq élémens, ils sont sujets à être détruits par des insectes plus vils qu'eux.* Ce proverbe revient à ce proverbe français: *Il n'y a pas de petit ennemi;* et à ce précepte de Caton : *Corporis exigui vires contemnere noli.* Les cinq élé-

mens, suivant le systême physique des Chinois, sont : *mû* le bois, *ho* le feu, *tu* la terre, *kin* le métal, *shwi* l'eau.

80. *Rien ne fait perdre aux femmes le goût des visites, comme le manque d'atours et d'habits.* La toilette d'une femme est l'arsenal où la coquetterie et l'art de plaire préparent leurs armes et leurs flèches.

81. *Une passion satisfaite est une espèce d'ivresse ; le remède consiste dans les deux mots Ke-Ki, vaincs-toi toi-même.* Les Espagnols ont un proverbe correspondant : *Colerico sanguino, borracho fino*, un homme colérique et sanguin est un franc ivrogne. Le Français dit : *L'orgueilleux s'enivre de sa propre bouteille.*

82. *Une maison opulente dont la justice et la charité sont bannies, n'est qu'une montagne stérile qui renferme dans son sein de riches métaux dont on ne peut user.*

83. *Un prince sage est à couvert d'un rempart d'or.* L'affection de ses sujets, les talens et la fidélité de ses ministres, le défendent contre les révolutions qui bouleversent les trônes et les empires.

84. *Toutes les constellations président sur l'empire de la Chine, et ne se mêlent point des autres pays.* Ce proverbe montre la prédilection que les Chinois ont pour leurs pays. *Cang-Hi*, empereur tartare, prince judicieux et plus instruit que ne le sont ordinairement les monarques orientaux, trouvait ce préjugé si ridicule, qu'il pria un jour les Chinois de laisser au moins quelques astres pour prendre soin des royaumes voisins. Cette vanité ne pouvait appartenir qu'aux Chinois, qui étaient si prévenus

naguère en faveur de l'excellence de leur espèce, qu'ils s'imaginaient être les seuls peuples qui eussent deux yeux. Que ne peut inventer le délire de l'orgueil!

85. *La mer est sans rive et le Yang-Tse Kyang (ou Ta-Kyang) est sans fond.* Cette expression proverbiale est souvent employée par les Chinois pour exprimer la grandeur et l'importance d'un objet. Le Ta-Kyang, dont le nom signifie fils de la mer, ou la grande rivière par excellence, prend sa source dans les montagnes de *Tu-Fau,* à trente degrés de latitude, et, après avoir traversé plusieurs provinces, il passe par Nankin, et va se décharger dans la mer Orientale. La profondeur de ce fleuve, le plus grand de la Chine, a donné lieu au proverbe.

86. *Les montagnes et les plaines, pour fertiles qu'elles soient, ne produisent point la fleur lyen : elle croît au contraire dans les lieux les plus incultes.* Ce proverbe signifie que la vertu ne se montre jamais mieux que dans l'adversité. On remarque que les montagnes de la Chine sont généralement fertiles, tandis que les vallées sont marécageuses, une grande partie de cet empire ayant été couverte fort anciennement par une immense inondation. Le *lyenwha* est une fleur aquatique qui a quelque ressemblance avec la tulipe, et dont l'odeur est fort agréable.

87. *Tigre enchaîné se laisse conduire par un enfant, mais celui qui le mène, fût-il un géant, risque tout à l'irriter : le peuple est de même.* Tacite a dit de lui : ou il obéit avec bassesse, ou il domine

avec orgueil ; il n'y a pas de milieu dans son humeur, s'il ne craint, il est à craindre, et lorsqu'il tremble, il peut être méprisé impunément.

88. *Il y a trois espèces de lettrés : les premiers ferment leurs cœurs, les seconds leurs bouches, et les derniers leurs portes. L'espèce de ceux qui fermaient leurs mains s'est perdue.* Il y a de toutes ces espèces là ailleurs qu'en Chine. C'est une chose extrêmement rare aujourd'hui que *d'avoir les mains nettes.*

89. *Magistrat qui siége, visage de cadavre.* Un plaideur qui consulte la physionomie de son juge, peut être assuré qu'il joue à la loterie

90. *L'esprit des femmes est de vif argent et leur cœur est de cire.* Elles l'ont quelquefois tous les deux fort délicats. La délicatesse de l'esprit diffère de celle du cœur, en ce que la première vient de bouture, et la seconde de semence.

91. *On tend des filets à l'oiseau tsu, à cause de la beauté de son plumage; on laisserait le she en repos, s'il n'avait aucune odeur* Le *she* est l'animal qui donne le musc. C'est une petite espèce d'antilope ; il a quatre défenses. Le musc s'engendre dans une petite poche qu'il a sous le ventre ; il paraît n'avoir aucune analogie avec la civette, animal semblable au renard, et qui donne une liqueur dont on fait le musc.

92. *Le médecin peut guérir le malade, mais il ne guérit pas de la mort.* Il est comme les toits, qui garantissent de la pluie et non pas du tonnerre.

93. *Toutes les vertus sont en péril quand la piété filiale est attaquée.*

94. *La droiture est l'aliment de la piété filiale ; qui sait mentir, ne sait ni aimer, ni respecter ses parens.*

95. *C'est remuer le poignard dans une plaie sanglante et l'y enfoncer plus avant, que de faire rougir la vieillesse d'un père ou d'une mère de leur ancienne prédilection.*

96. *Qui ramasse avec respect le bâton de son père, ne battra pas son chien; qui bâille de ses vieux contes, ne pleurera guère sa mort.*

97. *Louer son fils, c'est se vanter, blâmer son père, c'est se flétrir.*

98. *Ce ne sont ni les menaces, ni les reproches, ni les emportemens de son père, qu'un fils bien né redoute, c'est son silence. Un père ne se tait que parce qu'il n'aime plus, ou ne se croit plus aimé.*

99. *Qui m'insulte en face, peut encore être un honnête homme et mon ami ; mais qui me loue à tout propos, est un sot qui me méprise, ou un fourbe qui veut me jouer.*

100. *Qui est bon fils, est bon frère, bon époux, bon père, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen.*

101. *Entre les cinq devoirs de la vie civile, celui qui tient le premier rang est le respect que les enfans doivent à leurs parens.* Ces cinq devoirs sont 1° ceux des pères envers leurs enfans et des enfans envers leurs pères ; 2° du mari envers sa femme et de la femme envers son mari ; 3° de l'empereur envers ses sujets, et des sujets envers l'empereur ; 4° des frères entre eux ; 5° des amis envers les uns les au-

tres. (Alvarès Semedo, *Hist. de la Chine.*) Les Chinois ont encore un autre proverbe, ainsi conçu : *L'amour filial est la première des vertus, l'équité est l'âme du gouvernement.* (Duhalde.)

102. *Servir ses maîtres et les vieillards est le premier point de l'honneur et de la civilité.* Les vieillards ne sont pas moins honorés en Chine, qu'anciennement ils l'étaient à Lacédémone. C'est le respect que l'on a à la Chine pour les vieillards qui y perpétue la morale sans interruption, et y conserve la tradition orale, qui, pour un peuple simple, est une seconde religion. Aussi dans les villes, pour marquer les veillées de la nuit, qui sont de deux heures, on frappe autant de coups sur un tambour ou sur une cloche, et un homme, pendant ce temps, chante une chanson dont le sens est : *Obéissez à vos parens, respectez les vieillards et vos souverains, vivez dans l'union, et ne commettez point d'injustice.*

103. *La raillerie est l'éclair de la calomnie.* La raillerie nuisible est défendue par les lois de la société. C'est à la vérité seule qu'il appartient de railler, parce qu'elle est sûre de la victoire. Trois choses sont à éviter dans le jeu dangereux de la raillerie : l'obscénité, parce qu'elle sert à donner de vos mœurs une idée défavorable, et qui entraîne le mépris ; la médisance, parce qu'elle vous attire la haine de tout le monde ; et la vérité trop crue, parce qu'elle part ordinairement d'un cœur froid et insensible, qui se plaît à enfoncer un fer acéré dans une blessure ouverte, et qu'il est rare qu'elle ne vous attire pas de fâcheuses affaires.

104. *Un postillon a plus tôt fait dix li, que le pa-*

»indestructibles, dit Montesquieu. (Livre XIX, »chap. XIII.) Outre que les femmes y sont absolu»ment séparées des hommes, on enseigne dans »les écoles les manières comme les mœurs. Ces »choses, une fois données en préceptes et par de »graves docteurs, s'y fixent comme des principes »de morale, et ne changent plus.»

110. *Tel a pensé mourir de joie quand il a obtenu son premier emploi, qui, monté ensuite à de plus hautes dignités, est mort de douleur de n'avoir point obtenu celle qui était supérieure à toutes les autres.*

111. *Tout le monde frémit au seul mot de poison, quoiqu'il n'y ait pas un homme sur dix mille qui en meure; des milliers de personnes périssent par leur intempérance, et cependant tout le monde s'y livre.* Les Latins disent : *Gula plures quam gladius occidit :* et les Espagnols. *De hambre a nadie vi morir, de mucho comer a cien mil*, je n'ai jamais vu mourir personne de faim, mais cent mille pour avoir trop mangé. Les débauches de la jeunesse sont autant de conspirations contre l'âge mûr.

112. *Les richesses n'ornent que la maison, mais la vertu orne la personne.*

113. *Ne contez jamais aucune fable à des gens crédules, ils la prendraient pour une vérité.* Le conte suivant éclaircira ce proverbe. Un jeune homme, ayant acheté un baudrier, rencontra un de ses amis qui, l'ayant regardé, lui dit que c'était sa sœur qui l'avait fait, et lui demanda d'où il l'avait eu ; l'autre, qui aimait à plaisanter, lui dit que c'était un présent qu'il avait reçu d'elle. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer sa jalousie. Il retourna

chez lui, et s'abandonna tellement aux fureurs de cette passion, qu'il se cassa la tête. On sut, quelque temps après, que le baudrier avait été volé dans la maison par une vieille femme du voisinage qui avait été le vendre à la première boutique. » (Duhalde.) La plaisanterie est comme le sel, il n'en faut pas être prodigue, dit Cicéron.

114. *Le bonheur et le malheur, la perte et le gain, sont des choses dont on ne voit pas la fin dans ce monde, parce que l'avenir nous est caché.* Cette sentence se trouve parmi les instructions que *Liwentsié* a écrites sur la muraille de l'endroit où il conversait avec ses amis.

115. *L'usage du monde conduit à la défiance, la défiance conduit aux soupçons, les soupçons conduisent à la finesse, la finesse conduit à la méchanceté, et la méchanceté conduit à tout.*

116. *On trouve quelquefois le ki-lin et le fong-whang, mais les tigres et les serpens sont en bien plus grand nombre.* Le sens de ce proverbe est que les méchans sont en bien plus grand nombre que les gens de bien. Le *ki-lin et le fong-whang* sont des animaux fabuleux, dont le premier est un quadrupède et le second un oiseau. Le ki-lin, suivant l'idée superstitieuse des Chinois, qui le font venir de la Cochinchine, est un animal de bon augure, qui ne paraît que sous les bons règnes et pour annoncer de grands événemens. Ils sont tous deux, pour les Chinois, ce que sont la licorne et le phœnix pour ceux qui croient à des chimères.

117. *Les mauvais mandarins sont comme les fem-*

mes : le zèle de leurs discours augmente à proportion que leur conduite les dément.

118. *On met un fagot d'épines autour d'un arbre pour le défendre, mais lorsqu'on le serre trop, il l'écorche.* Ce proverbe signifie qu'on ne doit point accabler les jeunes gens de leçons au point de leur abattre le courage. Quelques personnes, dit un auteur chinois, gênent si fort leurs enfans dans leurs études, qu'ils ne leur permettent ni de voir, ni d'entendre ce qui se passe dans le monde. De là vient qu'ils sont aussi niais que ce jeune homme qui, ayant rencontré un chien dans une place où il allait pour la première fois, s'écria : *Quel rat monstrueux !* (Duhalde.)

119. *On n'a jamais tant besoin de son esprit que lorsqu'on a affaire à un sot.* Frédéric-le-Grand fut à même de vérifier la vérité de cet adage. S'apercevant qu'il était toujours battu lorsqu'il se trouvait opposé à un général autrichien de peu de mérite, mais en faveur à la cour, il reconnut aisément, au bout de peu de temps, que la cause provenait de ce qu'il agissait avec lui suivant les règles de l'art, tandis que son adversaire faisait tout le contraire, et dérangeait par ses fausses mesures toutes ses savantes combinaisons. Dès lors il se conduisit en sens inverse, et finit par le battre à coup sûr. On reprochait à une femme d'esprit qu'elle persécutait trop vivement les sots : *J'ai tort,* dit-elle, *je sens que c'est manquer au public.*

120. *Le cérémonial est la fumée de l'amitié.*

121. *Il y a trois choses extraordinaires dans la province de Can-Tong : Un ciel sans neige, les arbres*

toujours couverts de verdure, et les habitans qui crachent continuellement du sang. Ce dernier membre de phrase fait allusion à l'usage où l'on est dans cette province de mâcher sans cesse de l'arek et du betel, ce qui donne à la salive une couleur rouge de sang.

122. *Avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir pas assez.* L'esprit trop subtile ressemble à ces météores qui égarent les voyageurs. Un homme né avec beaucoup d'esprit et peu d'âme, dit un moraliste, pourra bien devenir célèbre, mais il ne sera jamais un grand homme.

123. *L'indigence et l'obscurité sont les mères de la vigilance et de l'économie ; la vigilance et l'économie, des richesses et des honneurs ; les richesses et les honneurs, de l'orgueil et du luxe ; l'orgueil et le luxe, de l'impureté et de l'oisiveté ; l'impureté et l'oisiveté, de l'indigence et de l'obscurité.* Ce sont là les révolutions de la vie. Les Italiens ont un proverbe dont le sens est à peu près le même (*voyez* Proverbes Italiens, n° 10.)

124. *Plus une nation a de bons livres, plus on lui en fait lire de mauvais.*

125. *La doctrine qui ne va pas plus avant que les yeux et les oreilles est comme un repas qu'un homme fait en songe.*

126. *Les Chinois, quelque éloignés qu'ils soient, honorent toujours l'empereur lorsqu'ils reçoivent leurs hôtes avec les cérémonies ordinaires.* Martinius, qui cite ce proverbe (*Hist.*, liv. IV), prétend qu'il fait allusion à la coutume qu'ont les Chinois de placer l'entrée de leurs salles de façon qu'elles regardent

le palais de l'empereur, de manière qu'ils se prosternent devant le trône de ce souverain, qui est pour ainsi dire une divinité toujours présente. Peut-être veulent-ils dire encore que tout ce qu'on fait de bien est un hommage respectueux et tacite qu'on rend à l'empereur, et qui fait honneur à son gouvernement.

127. *En matière d'État, le prince seul doit décider : mais c'est l'impératrice seule qui doit se mêler des affaires domestiques.* Ce dernier article doit s'entendre seulement de l'appartement des femmes, car c'est une maxime reçue en Orient, que le sexe, par la débilité de sa constitution physique et morale, est exclu de tout gouvernement soit civil, soit domestique. Aussi les Orientaux appelent l'Europe le royaume des femmes, parce qu'ils ont appris que la couronne peut passer aux femmes, du moins dans certains États.

128. *Le cheval et le cavalier ont beau tomber ensemble, on ne rit que du cavalier; mais s'ils se blessent tous deux, on ne court qu'au cavalier.* Pourquoi cela? parce que l'orgueil est un sot, et que le sentiment ne l'est pas.

129. *S'il se trouvait à la cour d'un prince sept officiers (ministres) véritablement zélés, et qui osassent lui remontrer son devoir, quelque corrompu qu'il fût, il ne perdrait point sa couronne.* On trouve dans les annales de la Chine des exemples de courage, de fidélité et de zèle pour le bien public, qui font honneur à la nation et à quelques-uns des ministres qui ont osé reprendre l'empereur, quoiqu'ils sussent que leur mort était inévitable.

130. *Quelque sûr qu'un cheval puisse être, il ne faut pas lui lâcher la bride tout à la fois. Quelque ami qu'on soit avec un homme, on ne doit pas lui confier tous ses secrets.*

131. *Une jeune branche prend tous les plis qu'on lui donne.* Les Chinois se servent de ce proverbe pour montrer combien il est avantageux d'être souple et pliant. L'empereur *Tai-Tsong* demanda un jour à un de ses ministres, qui durait le plus d'une chose dure ou d'une chose molle : Sire, lui répondit *Shu-Hiang*, j'ai quatre-vingts ans, j'ai perdu plusieurs de mes dents, mais je n'ai pas perdu un morceau de ma langue. (Duhalde.)

132. *La singularité n'est un mérite que pour ceux qui n'en ont pas.*

133. *Ce n'est ni le défaut de branches ni de feuilles qui fait périr un arbre, mais la pourriture de sa racine.* On trouve la même image dans un mémoire chinois, et on l'applique à l'état où se trouvait l'empire sous le règne de *Ngai-Ti*, qui, dans le temps qu'il cherchait à étendre ses conquêtes, négligeait l'administration intérieure. Quoique rien ne soit plus glorieux en apparence, je le compare, dit l'écrivain, à un grand arbre qui pousse de grandes branches et quantité de feuilles, mais dont le tronc et la racine sont pouris : l'arbre, malgré sa belle apparence, est en danger de périr.

134. *Celui qui aspire à devenir vertueux ressemble à un homme qui grimpe une montagne escarpée ; celui qui se plonge dans le vice, à celui qui roule dans un précipice.*

135. *L'eau qui porte le bateau est la même qui l'en-*

gloutit. Ce proverbe doit son origine à l'empereur *Tai-Tsong*, lequel, étant un jour à prendre le frais avec ses enfans sur le bord de l'eau, leur dit : Vous voyez, mes enfans, que c'est l'eau qui porte ce bateau, mais c'est elle aussi qui l'engloutit. Faites attention que le peuple est l'eau, et que l'empereur est le bateau.

136. *L'eau est presque toute écoulée, la cloche sonnera bientôt.* Expression proverbiale dont les Chinois se servent pour marquer l'approche de la mort : ils se servent de clepsydres. Les Anglais disent dans le même sens : *His glass is almost run.*

137. *Le méchant craint les esprits.* Les personnes criminelles sont sujettes à se forger des spectres et des fantômes, et même à avoir peur de leur ombre. Le méchant, dit Salomon (prov. 28), fuit, quoique personne ne le poursuive ; mais le juste est aussi intrépide qu'un lion.

138. *Le moyen de fermer la bouche à la médisance est de la mépriser.* Soit que l'on me loue ou qu'on me blâme, dit un sage chinois, j'en profite pour me perfectionner dans la vertu. Ceux qui me louent m'indiquent le chemin que je dois suivre, ceux qui me blâment m'avertissent des dangers que je cours.

139. *On peut être bien monté, quoique ce ne soit pas sur le Ki ; on peut être bon disciple, quoiqu'on n'égale pas Yen-Tse. Ki* est un cheval fameux, *Yen-Tse* était le disciple favori de Confucius.

140. *Appeler les tigres pour chasser les chiens.* Les Chinois appliquent ce proverbe aux ravisseurs et aux tyrans, par allusion aux Tartares, qui, ayant

été appelés dans le dernier siècle, pour apaiser une rebellion en Chine, se rendirent maîtres de cet empire.

141. *Une chaumière tient lieu de palais à Van-Heu, lorsqu'il est question d'entendre les sages.* *Van-Heu* était souverain d'une partie de la Chine, et si fort adonné à la philosophie qu'un jour, au retour de la chasse, lorsqu'on lui eut amené son chariot pour le reconduire au palais, crainte d'un orage, il aima mieux rester dans une chaumière où quelques philosophes s'étaient assemblés, pour profiter de leurs discours. On s'est servi depuis de ce proverbe pour exprimer une soif ardente du savoir.

142. *Oublier ses ancêtres, c'est être un ruisseau sans source et un arbre sans racine.* Ce proverbe veut condamner la vanité de ceux qui, ayant fait fortune, méconnaissent leurs parens.

143. *Sans le mey-tse comment donner aux ragoûts les cinq saveurs ordinaires.* Qui veut réussir doit agir en conséquence. Le *mey-tse* est une espèce d'abricot sauvage que les Chinois confisent et marinent pour en assaisonner leurs ragoûts. Par ces cinq saveurs ils veulent désigner la perfection. Les Chinois regardent le nombre 5 comme le plus parfait, d'où vient qu'ils réduisent à ce nombre les vertus cardinales, les devoirs relatifs, les commandemens de Fo, les élémens, les parties nobles du corps humain.

144. *Un prince qui veut mériter le secours du ciel doit honorer et pratiquer les cinq vertus.* Les cinq vertus cardinales, si révérées chez les Chinois, sont :

yin, charité; *y*, justice; *li*, politesse ou observance des rits et cérémonies; *chi*, prudence, et *sin*, fidélité. (Semedo, *Hist. de la Chine.*)

145. *Whang-Tien protège la vertu partout où elle se trouve, sans acception de personne. Whang-Tien*, c'est le souverain du ciel et un des noms dont les Chinois se servent pour désigner la Providence. Les anciens Chinois paraissent avoir eu des idées assez justes des attributs divins, témoin ce passage d'un de leurs livres classiques : « Tous les bœufs que tua *Chew* ne valaient pas le moindre sacrifice de *Ven-Vang*, parce que le premier avait le cœur souillé de crimes, et que celui du second était pur. (Duhalde.)

146. *Lorsque la flamme est dans toute sa force, elle va toujours en augmentant ; mais lorsque le feu est une fois éteint, il ne se rallume plus.* Ce proverbe signifie que lorsque l'esprit est dans toute sa vigueur, il est susceptible d'une plus grande perfection, mais que lorsqu'on néglige sa culture et qu'on le laisse s'abrutir, il n'est plus capable de rien.

147. *Le trop grand nombre de bergers nuit au troupeau; il s'égare bien moins lorsqu'un seul le conduit.* Les Chinois ne connaissent que le gouvernement monarchique, et n'ont aucune idée du républicain. Les Hollandais leur ayant expliqué la nature de leur gouvernement, les premiers ne s'en formèrent d'autre idée que celle d'un repaire de pirates qui vivaient dans l'anarchie. Les Chinois, à l'exemple d'Homère, appellent ceux qui les conduisent les *pasteurs du peuple*. Je suis pasteur et gouverneur de

cette ville, disait un mandarin à un Européen, et, comme tel, je dois travailler au bien du pays.

148. *Lorsque U et Ywe se trouvent ensemble sur un vaisseau battu par la tempête, ils s'aident l'un l'autre pour se sauver du naufrage.* U et Ywe signifient deux ennemis implacables. Les Anglais disent: *Common danger makes friends.*

149. *Whay-Nghen avait une mère sage, Whay-Quang un fils qui l'était aussi.* Le sens de ce proverbe est que la vertu et le vice, la sagesse et la folie ne sont point héréditaires. Deux exemples vont démontrer la vérité de ce proverbe. Whay-Nghen était un esclave entreprenant qui se mit à la tête d'un parti qui avait pris les armes contre l'empereur. Sa mère lui reprocha un jour son crime: Malheureux, lui dit-elle, tu oses, malgré toutes mes remontrances, te révolter contre ton prince, de qui tu as reçu tant de bienfaits; et, en achevant ces mots, elle lui plongea un poignard dans le sein, en s'écriant: Je sacrifie ce traître à ma patrie et à mon prince. *Whay-Quang,* sous un autre règne, ayant excité une révolte, son fils fut trouver l'empereur: Je viens, lui dit-il, effacer par ma loyauté le crime de cette rébellion, et, s'étant mis à la tête d'un corps de troupes, il défit entièrement les révoltés.

150. *Troubler un homme dans ses affaires, vaut autant que tuer son père.* Les Chinois expliquent ce proverbe à l'aide du conte suivant: Un pauvre homme, qui voulait fêter le nouvel an, fut vendre un pot de terre, qui était tout ce qu'il possédait. Il rencontra deux personnes, dont l'une lui en offrit

un prix raisonnable, et dont l'autre rompit le marché. Cet homme fut si frappé de ce contre-temps que le pied lui glissa; il tomba, et son pot se brisa, ce qui le mit au désespoir. Lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il courut après celui qui avait fait rompre le marché, et fit du tapage à la porte de sa maison. En s'en retournant, il aperçut du linge qu'on avait mis sécher; il le prit, et fut le vendre pour avoir de quoi régaler sa famille. Il s'adonna au vol depuis ce jour-là, et tomba enfin entre les mains de la justice. Lorsqu'on vint à l'interroger, il accusa l'autre de l'avoir séduit et d'être son complice. Étant arrivés à l'endroit où on devait les exécuter, le voleur jeta un coup d'œil d'indignation sur son compagnon : Me connais-tu? lui dit-il, je suis celui que tu empêchas de vendre son pot de terre. Tu as causé ma perte, et il est juste que tu souffres avec moi. (Duhalde.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.